This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

MÉMOIRES
ET LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME VII.

Contenant le Tome Ier. des LETTRES.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.
TOME PREMIER,

CONTENANT

Des Lettres à différentes personnes, celles à M. d'Aubigné, & celles à M. & à Me. de Villette.

NOUVELLE ÉDITION.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXVIII.

210. g. 356.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

TABLE
DES LETTRES

Contenues dans ce Tome premier.

LETTRE I. *De Mlle. d'Aubigné à Mlle. de St. Hermant.* . . . . . pag. 1
II—VI. *De M. de Scaron à Mlle. d'Aubigné.* 3
VII. *De M. de Méré à Mlle d'Aubigné.* 11
VIII. *De Me. Scarron à Mlle. de l'Enclos.* 16
IX. *De M. de Meré à Me. Scarron.* 18
X. *De Me. Scarron à Me. de Fontenay.* 20
XI. *A Me. de Palaiseau.* 21
XII. *A Me. de Pommereuil.* 22
XIII. XIV, XV. *A Me. Fouquet.* 23
XVI. *A Me. de Villarceaux.* 26
XVII. *A la Maréchale d'Albret.* 32
XVIII. *A M. d'Hermilly.* 33
XIX, XX. *A Me. la Duchesse de Richelieu.* 34
XXI. *A Mlle. de l'Enclos.* 36
XXII. *A Me. de Chantelou.* 38
XXIII. *A Mlle. d'Artigny.* 40

XXIV. *A Me. de Chantelou.* 41
XXV. *A Mlle. de l'Enclos.* 43
XXVI. *A M. l'Abbé Testu* 44
XXVII, XXVIII. *A Me. d'Hudicour.* 46
XXIX. *De M. de Meré à Me. Scarron.* 48
XXX, XXXI. *De Me. Scarron à Me. de Montespan.* 50
XXXII. *De Me. de Maintenon à la même,* 52
Du Duc du Maine à sa mere. 53
XXXIII. *A Me. de Coulanges.* 54
XXXIV. *A M. d'Hudicour.* 55
XXXV. *A M. de Coulanges.* 56
XXXVI. *A Me. de Montespan.* 58
XXXVII. *De Me. de Montespan au Roi.* 61
XXXVIII. *De Me. de Maintenon à Me. de Coulanges.* 63
XXXIX. *A M. de Montespan.* ibid.
XL. *A l'Abbé Testu.* 64
XLI. *A Me. de Montespan.* 65
XLII. *De la Comtesse de Bregy à Me. de Maintenon.* 67
XLIII. *De Me. de Maintenon à Mlle. de l'Enclos.* 68
XLIV—LIII. *A Me. de Frontenac.* 69
LIV, LV. *Du Chev. de Meré à Me. de Maintenon.* 77

Lettres à M. d'Aubigné.

Lettre. I—XXXIII. pag. 84
XXXIV. *De M. d'Aubigné à Me. de Maintenon.* 128
XXXV—LIV. *De Me. de Maintenon à M. d'Aubigné.* 130
LV. *A M. d'Aubigné.* 168
LVI—LXI. *A M. d'Aubigné.* 173
LXII. *A Me. d'Aubigné.* 180
LXIII—CIX. *A M. d'Aubigné.* 181

Lettres à M. & à Me. de Villette.

Lettre I. *A Me. de Villette.* pag. 263
II. III. *A Mr. de Villette.* 264
IV, V. *A Me. de Villette.* 267
VI. *A M. de Villette.* 269
VII, VIII. *A Me. de Villette.* 274
IX—XIV. *A M. de Villette.* 276
XV, XVI. *A Me. de. Villette.* 287
XVII—XX. *A M. de Villette.* 289
XXI. *A Me. de Villette.* 295
XXII. *A M. de Villette.* 297
XXIII. *A Me. de Villette.* 299

XXIV. *A M. de Villette.* 300
XXV—XXXIII. *A Me. de Villette.* 302
XXXIV—XLI. *De Me de Villette à Me. de Maintenon.* 315

LETTRES

LETTRES
DE MADAME DE MAINTENON
À DIFFÉRENTES PERSONNES.

LETTRE PREMIERE.

De Mademoiselle d'Aubigné à Mademoiselle de St. Hermant.

De Niort, 1650.

MADEMOISELLE, vous m'écrivez des choses trop flatteuses, & vous me traitez, peu s'en faut, comme si j'étois d'un sexe différent du vôtre. Je suis bien plus flattée de vos louanges que de celles de M. de M***. (1) Il m'en donne avec

(1) Vraisemblablement le Chevalier de Méré.

plus de passion, mais pas avec autant de tendresse. Aussi me méfierois-je bien d'un amant qui sauroit entrer dans mon cœur avec la même adresse que vous y entrez. Je ne regretterois point Paris, si vous n'y étiez pas. Vous effacez tout ce qui m'y a plu. Je n'oublierai jamais les larmes que vous avez versées avec moi, & toutes les fois que j'y pense, j'en verse encore. Je m'assieds avec un plaisir toujours nouveau sur cette chaise que vous avez travaillée de vos mains; & quand je veux écrire, je ne suis contente ni de mes expressions, ni de mes pensées, si je ne me sers pas de vos plumes & de votre papier. Je vous prie, Mademoiselle, de me dispenser de vous l'envoyer tout écrit. Je n'ai ni assez de courage ni assez d'esprit pour cela; je vous en promets la moitié, & vous aurez le reste quand j'aurai autant d'esprit que Monsieur Scarron. J'aime bien Mademoiselle de Neuillant : je vous prie de lui dire, & de la remercier du service qu'elle m'a rendu, en me donnant en vous une amie qui me consoleroit de ma mere, si quelque chose pouvoit m'en consoler.

LETTRE II.

De M. Scarron à Mlle. d'Aubigné.

MAdemoiſelle, je m'étois toujours bien douté que cette petite fille, que je vis entrer il y a ſix mois dans ma chambre avec une robe trop courte, & qui ſe mit à pleurer, je ne ſais pas bien pourquoi, étoit auſſi ſpirituelle qu'elle en avoit la mine. La lettre que vous avez écrite à Mademoiſelle de Saint-Hermant eſt ſi pleine d'eſprit, que je ſuis mécontent du mien de ne m'avoir pas fait connoître aſſez-tôt tout le mérite du vôtre. Pour vous dire vrai, je n'aurois jamais cru que dans les Iſles de l'Amérique, ou chez les Religieuſes de Niort, on apprît à faire de belles-lettres; & je ne puis bien m'imaginer pour quelle raiſon vous avez apporté autant de ſoin à cacher votre eſprit, que chacun en a de montrer le ſien. A cette heure que vous êtes découverte, vous ne devez point faire difficulté de m'écrire auſſi bien qu'à Mademoiſelle de Saint-Hermant. Je ferai tout ce que je pourrai pour faire une auſſi bonne lettre que la vôtre; & vous

aurez le plaiſir de voir qu'il s'en faut beaucoup que j'aye autant d'eſprit que vous. Tel que je ſuis, je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE III.

Du même à la même.

VOus êtes donc devenue malade de la fievre tierce. Si elle ſe tourne en quarte, nous en aurons pour tout notre hyver ; car vous ne devez pas douter qu'elle ne me faſſe autant de mal qu'à vous. Faites-moi ſavoir, je vous prie, combien d'accès nous en avons déja eus, & ce que les Médecins en diſent, puiſque vous les verrez la premiere. Et en vérité, cela eſt aſſez extraordinaire que vous ſachiez de mes nouvelles quatre ou cinq jours avant moi-même. Je me fie bien en mes forces, accablé comme je ſuis de tant de maux, de prendre tant de part aux vôtres. Je ne ſais ſi je n'aurois pas mieux fait de me défier de vous la premiere fois que je vous vis. Je le devois faire, à en juger par l'événement. Mais auſſi, quelle apparence y avoit-il qu'une jeune fille dût troubler l'eſprit d'un vieux garçon ?

& qui l'eût jamais soupçonnée de me faire assez de mal pour me faire regretter de n'être plus en état de me revancher ? Douceurs à part, je sais que vous êtes malade, & je ne sais si l'on a de vous tout le soin qu'on en doit avoir. Cette inquiétude-là augmente fort le déplaisir que j'ai de vous voir aussi malheureuse que je vous suis inutile.

Tandis que la cuisse étendue,
Dans un lit toute nue,
Vous reposez votre corps blanc & gras
Entre deux sales draps,
Moi, malheureux pauvre homme,
Sans pouvoir faire un somme,
Entre mes draps qui sont sales aussi,
Je veille en grand souci.

Et cela pour vous aimer plus que je ne pensois. Que je vous aime! Et que c'est une sottise que d'aimer tant! Comment! à tout moment il me prend envie d'aller en Poitou, & par le froid qu'il fait; n'est-ce pas une forcenerie? Ah, revenez, revenez, puisque je suis assez fou pour regretter des beautés absentes. Je me devois mieux connoître, & considérer que j'en ai plus qu'il ne m'en faut d'être estropié depuis les pieds jusqu'à la

tête, ſans avoir encore ce mal qu'on appelle l'impatience de vous voir. C'eſt une maudite maladie. Ne vois-je pas bien comme il en prend au pauvre M..., de ce qu'il ne vous voit pas auſſi ſouvent qu'il voudroit, encore qu'il vous voye tous les jours? Il nous en écrit en déſeſpéré; & je vous le garantis ame damnée, à l'heure que je vous parle, non pas à cauſe qu'il eſt hérétique, mais parce qu'il vous aime, & c'eſt tout dire. Vous devriez pourtant vous en tenir à vos conquêtes, laiſſer enfin le genre humain en paix,

> Et commander à vos œillades
> De faire un peu moins de malades.

Vous êtes bien heureuſe de n'avoir pas à faire à moi; je vous menerois d'importance. Vous vous moquez peut-être de mes menaces. Mais ſachez, beauté fiere, qu'on ne manque point d'hommes forts dans une affaire où le public eſt intéreſſé. Il n'y auroit donc qu'à faire mourir les gens! Et dites-moi, ma mignonne, êtes-vous Chrétienne? vous êtes Turque, ſur mon honneur; je m'y connois bien, & vous êtes Turque des plus méchantes. Encore les Turcs de bien & d'hon-

neur ſont-ils grands aumôniers. Mais de l'humeur dont je vous connois, vous ne feriez pas de bien pour un empire, même à ceux qui vous aiment. Vous ne valez donc rien, quoique vous ſoyez faite de quantité de belles & bonnes choſes : vous autoriſez plus que perſonne le Proverbe qui dit, *Tout ce qui reluit n'eſt pas or;* & enfin vous êtes auſſi diableſſe que vous êtes blanche. Avec tout cela, voyez ce que c'eſt que d'être belle; je ſuis plus que perſonne du monde, &c.

LETTRE IV.

Du même à la même.

QUe vous êtes querelleuſe ! & ſi vous n'aviez beaucoup d'autres bonnes qualités, que j'aurois à ſouffrir en cultivant l'amitié que j'ai grande envie de faire avec vous ! Hé bien, quand je vous aurois manqué une fois de parole, vous feriez bien gâtée. Je vous en manquerai plus de cent fois, & ſi je ne vous en aimerai pas moins. Voyez-vous, Mademoiſelle, j'aime ſi fort mes amis, que j'en ſuis honteux. Mais j'avoue qu'il y a quel-

ques petites incommodités à souffrir avec moi. Je suis paresseux en diable; & pour vous montrer que je dis vrai, c'est que de pure paresse, je ne puis me résoudre à vous choisir des vers dans ma cassette, quoique j'en aye plus grande envie que vous, & c'est tout ce que je pourrai faire tantôt, quand vous me direz des injures. Vous verrez avec quelle patience je les souffrirai, & vous jugerez par-là, qu'au moins je suis bon à être grondé, si d'ailleurs je ne suis bon à rien. On n'a que faire de nous vouloir brouiller, nous nous brouillerons bien tout seuls, sans que personne s'en mêle : mais aussi nous nous raccommoderons bien vîte, & ce sera à recommencer de plus belle. Adieu. Je suis votre très-humble & très-obéissant serviteur, ou le Diable m'emporte.

LETTRE V.

Du même à la même.

OH! pour le coup, voici les vers. Vous y verrez, petite tigresse, que j'avois bien raison de me défier de vous.

Je voyois tous les jours l'incomparable Iris;
J'admirois son esprit, je la trouvois fort belle;
Imprudent que j'étois! je m'aimois auprès d'elle,
Sans connoître que j'étois pris.
Mais ne la voyant plus, ô bons Dieux! quelle flamme
S'est découverte dans mon ame!
Quels rigoureux tourments n'ai-je pas enduré,
Quand j'ai pensé depuis à ses aimables charmes!
Que j'ai poussé de cris! que j'ai versé de larmes,
Et que j'ai souvent soupiré!
Mais je ne la vois plus: & cependant mon ame
Voit croître tous les jours sa flamme.
Je la sens dans mon cœur augmenter chaque jour;
Mais aussi chaque jour mon esprit diminue.
O dangereuse Iris! pourquoi vous ai-je vue,
Si j'en devois mourir d'amour?
Et si je ne saurois, tant vous êtes sévere,
Vous le dire sans vous déplaire.
L'Amour que j'ai pour vous me tourmente si fort,
Que j'en pourrois fléchir l'ame la plus barbare:
Je vous offenserai, si je vous le déclare;
Si je le cache, je suis mort:
Mais redoutant la mort moins que votre colere,
J'aime mieux mourir, & me taire.

M. de Miossens a la goutte: on voit bien qu'il vous aime. Aimez-moi, & je serai guéri de tous mes maux.

LETTRE VI.

Du même à la même.

MAdemoiselle, je vous envoye ma confeſſion. Quoique je ſois devant tout le monde en poſture de pénitent, il n'y a perſonne en qui j'aye plus de confiance qu'en vous : pour vous mon cœur eſt percé à jour.

Si je n'aime de tout ce cœur
Iris dont le bel œil s'eſt rendu mon vainqueur
Par une ſeule œillade,
Si d'adorer d'autres appas
Jamais l'amour me perſuade,
Je veux que ſa beauté, qui m'a rendu malade,
Ne me guériſſe pas.

C'eſt jurer par les ondes du *Styx* : mais puis-je, ma toute charmante, ma toute précieuſe, m'attacher à vous par un ſerment trop fort ?

Oui, ſi je n'aime conſtamment,
Et ſi jamais mépris ou mauvais traitement
Me rendent infidelle,
O grands Dieux! à qui je promets
De l'aimer & douce & cruelle.

Je veux bien que le feu dont je brûle pour elle
Ne me brûle jamais.

Que diable allois je faire dans cette galere ? pourquoi vous aimer, vous qui ne m'aimerez jamais ? Vous me direz toujours avec cette gaieté qui me désespere : Vous m'aimez, parce que je suis jolie : je ne vous aime point, parce que vous êtes à faire peur.

Ma raison par de vains discours
A beau me faire voir le péril que je cours,
Quoiqu'elle me conseille,
Grands yeux qui paroissez si doux!
Teint frais & vif! bouche vermeille!
Beaux cheveux! belle Iris! adorable merveille!
Je veux mourir pour vous.

LETTRE VII.

De M. de Méré à Mlle. d'Aubigné.

JE n'ose vous écrire, Mademoiselle, quoique vous m'ayez fait la grace de me le permettre, & que ce ne soit pas la premiere fois que je me le sois per[mis.] J'étois bien plus hardi avant d'avoi[r] l'honneur de vous connoître, & je tro[uv]

ve que plus je vous ai vue, plus vous inspiré de respect. Je crois que si vous n'étiez que la plus belle & la plus agréable personne du monde, je vous dirois librement tout ce qui me viendroit dans la fantaisie. Mais vous avez tant d'autres qualités de plus haut prix, que lorsque l'on vous écrit ou que l'on vous parle, il est bien mal-aisé de ne vous pas craindre : & je remarque en vous un mérite si pur & si rare, que j'aurois de la peine à me persuader que le plus honnête homme qui parut jamais fût digne de vous. Depuis que je vous ai quittée, je n'ai rien vu de de tout ce que j'aime, rien de noble, rien de galant, ni de bon air. Même quand il m'arrive de tourner ma pensée à ces Dames chez qui j'allois quelquefois, lorsque je ne pouvois être auprès de vous, cette idée ne me donne pas des sentiments bien vifs, & je ne songe aux plus accomplies que pour vous mettre au-dessus d'elles. Encore que vous les effaciez & que vous soyez l'admiration de Paris & des mieux faites de la Cour, il est pourtant vrai, Mademoiselle, que c'est dans mon esprit que vous conservez tous ces avantages. De la sorte que je les regarde & qu'ils me sont chers, il me semble que les plus grands Princes ne sauroient être

heureux ſans vous, & que plus ils ont de fortune & de grandeur, plus ils ſont à plaindre de ne vous avoir pas. Auſſi, Mademoiſelle, ſi je m'étois apperçu que les matieres brillantes vous pluſſent, je vous pourrois aſſurer qu'Alexandre & Céſar vous euſſent préférée à toutes leurs conquêtes. Mais eſt-il poſſible qu'avec tant de raiſons que vous avez d'aimer le monde & la vie, il arrive pourtant que vous ne laiſſez pas quelquefois d'être bien ſombre, & d'avoir de triſtes penſées? Je vous ai pourtant vue en cet état; & vous me faiſiez ſouvenir de ces temps bas, qu'on aime quelquefois mieux que les plus brillants jours de l'été. Mais ce qui me plaiſoit tant ne me tourmentoit pas moins; & puiſque votre préſence, qui m'eſt ſi chere, ne m'empêchoit pas de ſouffrir, parce que vous étiez mélancolique, imaginez-vous ſi je ſuis à plaindre à cette heure que je ne vous vois plus, quand votre triſteſſe me revient dans l'eſprit. Croyez-moi, vous devez mieux goûter ce que vous valez: je vous le conſeille ſincérement, & vous en conjure de tout mon cœur. Voici votre leçon, & ce qu'un ancien Grec écrivoit à ſon ami.

Sitôt que je vous perds de vue, je ſuis toujours bien-aiſe d'apprendre de vos nou-

velles; & tout ce que vous me mandez dans votre derniere lettre me rejouit & me paroît de bon ſens, ſi ce n'eſt je ne ſais quoi de triſte qui fait voir aſſez que vous n'êtes pas bien content de notre condition. Nous en parlerons quand vous ſerez de retour, & j'eſpere que vous prendrez d'autres penſées. Cependant il ne ſera pas mal-à-propos de vous écrire ce qui me vient dans l'eſprit ſur le ſujet de vos plaintes. Vous ſemble-il donc, mon cher ami, que les Dieux n'ont rien fait pour nous? Et ne ſongez-vous point qu'ils nous ont donné un corps bien ſain, bien formé, bien vigoureux, capable de ſupporter la faim, la ſoif, la fatigue, & capable de goûter tant d'innocents plaiſirs que la nature nous préſente? Ne tenons-nous pas auſſi de leurs libéralités une bonne conſcience, qui nous exempte de crainte & de remords, un eſprit docile, pénétrant, ſoumis à la raiſon univerſelle, épuré par de profondes réflexions, comme au-deſſus de tout par la Philoſophie? Enfin, ne nous ont-ils pas donné l'un à l'autre! & nous pouvoient-ils faire un meilleur préſent? Que ſi nous ne ſommes pas dans l'abondance, vous imaginez-vous que ce ſoit un ſi grand mal? Peut-être que nous en ſommes plus heu-

reux, car nous n'avons beſoin que de peu de choſes ; & ce qui ſe préſente en foule & qu'on ne ſouhaite point, laſſe aiſément. Mais ce qui nous vient de notre fonds ou de notre induſtrie, ou même de quelques petites faveurs de la fortune, nous cauſe toujours un plaiſir pur & durable. Conſidérez d'ailleurs que c'eſt pour nous que la nature agit, qu'elle étale de ſi beaux ſpectacles, qu'elle diſtingue les ſaiſons, que le Soleil ſe leve & ſe couche, & que tant d'aſtres rendent la nuit agréable. C'eſt principalement pour nous que toutes ces choſes ſe font, parce que nous en ſavons mieux profiter que le reſte du monde. En effet, connoiſſez-vous quelqu'un qui ſe plaiſe comme nous aux divers chants des oiſeaux, ni qui ſoit ſi ſenſible à la douceur d'une belle nuit ? ſouvenez-vous de plus que ces plaiſirs ſont accompagnés de tant d'excellentes choſes que nous diſons dans nos promenades. Remercions-en les Dieux, & déſormais gardons-nous bien de nous plaindre : ce ſeroit une extrême ingratitude. Car, en vérité, nous ſommes plus riches que les Rois de Perſe, ou du moins nous ſommes plus heureux.

LETTRE VIII. (1)

De Me. Scarron à Mlle. de l'Enclos (2)

MAdemoiselle, voici des vers que Mr. Scarron a fait pour vous, après avoir très-inutilement tenté d'en faire contre vous. Je n'ai pas voulu lui permettre de vous les envoyer ; & voyez combien je compte sur vous, je lui ai dit que vous les recevriez de ma main avec plus de plaisir que de la sienne. Tous vos amis soupirent après votre retour. Depuis votre absence, ma cour en est grossie ; mais c'est un foible dédommagement pour eux ; ils causent, ils jouent, ils boivent, ils bâillent. Le Marquis a l'air tout aussi ennuyé que les premiers jours de votre départ : il ne s'y fait point : c'est une constance héroïque. Revenez, ma très-aimable, tout Paris vous en prie. Si M. de Villarceaux savoit tous les bruits que Madame de Fiesque seme contre lui,

(1) Cette Lettre est vraisemblablement de l'année 1653.

(2) Ninon de l'Enclos, née à Paris le 15 Mai 1616, morte le 17 Octobre 1706.

il auroit honte de vous retenir plus long-temps. Saint-Evremond veut vous envoyer Châtillon, Mioſſens & du Rincy, en qualité de Chevaliers errants, pour vous enlever dans votre vieux Château. Revenez, belle Ninon, & nous ramenez les graces & les plaiſirs. Ce ſont mes vœux : voici ceux de M. Scarron.

O belle & charmante Ninon !
A laquelle jamais on ne répondra, non,
Pourquoi que ce ſoit qu'elle ordonne ;
Tant eſt grande l'autorité
Que s'acquiert en tous lieux une jeune perſonne,
Quand avec de l'eſprit elle a de la beauté !
Le premier jour de l'an nouveau,
Je n'ai rien d'aſſez bon, je n'ai rien d'aſſez beau,
De quoi vous donner une étrenne.
Contentez-vous de mes ſouhaits :
Je conſens de bon cœur d'avoir groſſe migraine,
Si de bon cœur je ne les fais.
Je ſouhaite donc à Ninon
Un mari peu hargneux, mais qui ſoit bel & bon,
Force gibier tout le Carême,
Bon vin d'Eſpagne, gros marron,
Force argent, ſans lequel tout homme eſt triſte & blême,
Et qu'un chacun l'eſtime autant que fait Scarron.

LETTRE IX.

De M. de Meré à Mad. Scarron.

C'Est être bien constante, Madame, je vous l'avoue, que de me garder toujours quelque place en votre souvenir, & de me faire la grace de m'écrire. Pensez-vous néanmoins que de la maniere que vous êtes constante, & même opiniâtre, je vous en doive être obligé, & que ce ne soit pas plutôt un sujet de plainte que de remerciment. Du moment que j'eus l'honneur de vous voir, vous me plûtes bien fort. Et si j'ose me flatter d'une si douce pensée, il me semble aussi que vous me fîtes paroître un peu d'inclination. Tout cela me promettoit un succès agréable. Mais ensuite, après beaucoup d'entretiens & de billets, qui vous ont assez témoigné que je vous aime éperduement, & qui me devoient mettre bien avant dans votre cœur, vous en êtes demeurée obstinément dans un degré d'amitié, qui ne s'éleve guere au-dessus de l'indifférence. Comme je me plains de votre constance, vous me reprochez que je suis inégal. Je ne veux pas nier que

je ne le sois pour vous, Madame, & peut-être encore plus que vous ne pensez. Mais vous m'en devez savoir bon gré; car de la sorte que je le suis, il n'y a rien de plus obligeant, puisqu'il ne se passe point de jour, que je n'ajoute de l'estime & de la tendresse aux sentiments que vous m'avez inspiré. Et je vous souhaite encore aujourd'hui plus vivement que je ne faisois hier. Il est vrai que les agréments & les délicatesses de votre lettre y peuvent contribuer. Peut-être que vous n'en demandez pas tant, & que vous en seriez embarrassée. Je vous assure pourtant que les affections médiocres donnent beaucoup de peine & fort peu de plaisir, & que jamais on n'est heureux de s'aimer qu'on ne vienne à ne se pouvoir passer l'un de l'autre. J'ai eu des affaires qui ne m'ont pas permis d'être auprès de vous. A cette heure que je fais ce que je veux, j'espere de m'en approcher en peu de temps; & si vous me trouvez sombre & mélancolique à notre premiere vue, n'en soyez pas surprise; car il seroit bien mal-aisé que deux heures de votre conversatton, toute charmante qu'elle est, me pussent guérir de la tristesse que deux mois de votre absence m'ont causé.

LETTRE X.

De Madame Scarron à Madame de Fontenay.

Paris, 14 Février 1653.

. . . . Il ne vous le pardonnera jamais, me dit-il, d'un ton & d'un air que je ne lui ai jamais vu. Vous l'avez blessé dans l'endroit le plus sensible; vous avez trompé sa confiance; enfin, c'est un déchaînement, une obstination, dont je ne l'aurois pas cru capable. Ecrivez-lui, dites-lui vos mécontentements; dites tout avec fermeté; j'épierai le moment. Il seroit bien triste pour moi d'être privée du commerce de la personne que j'aime le plus. Ne vous rebutez pas, ne fléchissez point; dans deux jours, je tiens votre paix faite. Dans le fond, vous n'êtes coupable que d'une imprudence, & son cœur est porté à vous justifier. Mon mari est surpris d'une si prompte rupture; il prétend qu'au-lieu de vous en allarmer, vous devez en bénir le Ciel.

LETTRE XI.

A Madame de Palaiseau. (1)

Paris, 1654.

J'AI dit à Mr. de Souvré tout ce que vous lui aurez dit vous-même. Je doute qu'il réussisse ; soyez pourtant sûre qu'il fera l'impossible ; il me l'a promis. Il convient qu'il y a de la lâcheté dans le procédé de son mari ; mais il soutient que vos hauteurs diminuent sa faute. La chose est sans remede ; il tâchera seulement de l'engager à doubler la somme. Avec cela, vous seriez heureuse, si vous saviez l'être, & si la réputation pouvoit se renouveller. Donnez-vous à Dieu ; fuyez du moins le monde pour un temps ; vous pourrez y reparoître ensuite, comme si cet accident n'avoit fait aucun éclat. Vous avez toujours aimé la vertu ; quand le public en sera persuadé, & vous le persuaderez par votre retraite, il oubliera vos foiblesses. Monsieur Scarron,

(1) Céleste de Palaiseau, Prieure d'Argenteuil. Scarron l'avoit beaucoup aimée dans sa jeunesse.

qui juge très-ſainement des choſes, quand il veut bien les conſidérer ſérieuſement, eſt de mon avis. Adreſſez-vous à quelque homme de bien, qui vous conduiſe dans les voies du Seigneur. Tout eſt vanité, tout eſt affliction d'eſprit; l'expérience doit vous l'apprendre. Jettez-vous dans les bras de Dieu. Il n'y a que lui dont on ne ſe laſſe point, & qui ne ſe laſſe jamais de ceux qui l'aiment.

LETTRE XII.

A Madame de Pommereuil.

Paris, 10 *Juillet* 1655.

MAdame, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une auſſi belle paſſion que celle que M. Scarron a conçue pour vous, depuis qu'il a eu l'honneur de vous voir au chevet de ſon lit. Il ne trouve rien de ſi beau que vous, pas même Madame de Longueville; il vous donne le prix de la beauté, le prix de l'eſprit, le prix de la vertu. Vous êtes, Madame, la ſeule perſonne dont il prononce le nom avec reſpect. A votre conſidération, il a oublié la belle inconnue, & pardonné à

Madaillan. Madame de Brienne eſt jalouſe de vous ; Madame de Fieſque l'eſt auſſi ; jugez combien je dois l'être. Je ne vous remercierai point de cette belle & magnifique chaſuble ; c'eſt le préſent d'une rivale trop redoutable. Si j'en croyois mes amis, je vous priverois des prieres de la Chapelle que vous embelliſſez, & je défendrois au Prêtre de M. Deſlande Payen, de ſe reſſouvenir de ſa bienfaictrice. Madame de Bonneau ſort d'ici ; elle vous eſt ſi attachée, & elle le dit avec tant de plaiſir & de zele, qu'on a honte de ne pas vous aimer autant qu'elle vous aime.

LETTRE XIII.

A Madame Fouquet.

Paris, 25 *Mai* 1658.

MAdame, je ne vous importunerai plus de l'affaire des déchargeurs ; elle eſt heureuſement terminée par la protection de ce Héros, auquel nous devons tout, & que vous avez le plaiſir d'aimer. Le Prévôt des Marchands a entendu raiſon, dès qu'il a entendu le grand nom de

Mr. Fouquet. Je vous ſupplie, Madame, de trouver bon que j'aille vous remercier à Vaux. Madame de Vaſſé m'a aſſurée que vous me continuez vos bontés, & que vous ne me trouveriez pas de trop dans ces allées, où l'on penſe avec tant de raiſon, où l'on badine avec tant de grace.

LETTRE XIV.

A la même.

Paris, 4 Septembre 1659.

MAdame, la perte que vous venez de faire, eſt une perte publique, par la part que la Cour & la ville y prennent. Si quelque choſe pouvoit en adoucir l'amertume, ce ſeroit ſans doute la preuve que ce triſte événement vous donne de l'eſtime que toute la France a pour vous & pour Monſeigneur le Sur-Intendant. La mort du Duc d'Anjou n'auroit pas été plus pleurée. Pour moi, Madame, qui ſuis votre redevable par tant de titres, j'ai bien plus beſoin de conſolation, que je ne ſuis en état d'en donner. J'aimois cet enfant avec des tendreſſes infinies; j'avois ſouvent lu dans ſes yeux une fé-

licité

icité & une gloire, à laquelle Dieu n'a pas voulu qu'il parvînt. Que son saint Nom soit béni! le Ciel vous l'a ravi Madame, il ne vous l'a ravi que pour le rendre plus heureux.

LETTRE XV.

A la même.

Paris, 18 *Janvier* 1660.

MAdame, les obligations que je vous ai ne m'ont pas permis d'hésiter sur la proposition que Madame Bonneau m'a faite de votre part; elle m'est si glorieuse, je suis si dégoûtée de ma situation présente, j'ai tant de vénération pour votre personne, que je n'aurois pas balancé un instant, quand même la reconnoissance que je vous dois ne m'auroit point parlé. Mais, Madame, M. Scarron, quoique votre redevable & votre très-humble serviteur, ne peut y consentir. Mes instances ne l'ont point fléchi, mes raisons ne l'ont pas persuadé. Il vous conjure de m'aimer moins, ou de m'en donner des marques, qui coûtent moins à l'amitié qu'il a pour moi. Lisez sa requête,

Madame, & pardonnez-en la vivacité à un mari, qui n'a d'autres ressources contre l'ennui, d'autre consolation dans tous ses maux, qu'une femme qu'il aime. J'ai dit à Madame Bonneau, que si vous vouliez abréger le terme, j'aurois peut-être son consentement; mais je vois bien qu'il est inutile de m'en flatter, & que j'avois trop présumé de mon pouvoir. Je vous prie, Madame, de me continuer votre protection; personne ne vous est plus attaché que moi, & ma reconnoissance ne finira qu'avec ma vie.

LETTRE XVI.

A Madame de Villarceaux. (1)

Paris, 27 *Août* 1660.

JE n'entreprendrai point de vous faire la relation de l'entrée du Roi. Je vous dirai seulement, que ni moi ni personne ne saurions vous en faire comprendre toute la magnificence. Je ne crois pas qu'il se puisse rien imaginer de si beau, & la Reine

(1) Femme de Louis de Mornay, Marquis de Villarceaux, mort à Villarceaux, en 1691.

dut se coucher hier au soir assez contente du mari qu'elle a choisi. S'il y a des relations imprimées, dès aujourd'hui je vous en enverrai; sinon, j'attendrai. Mais je ne puis vous rien dire en ordre; & tout ce que je vis hier fort distinctement, est à présent confus dans ma tête. Je fus toute yeux pendant dix ou douze heures de suite. La maison de M. le Cardinal Mazarin ne fut pas ce qu'il y eut de plus laid; elle commença par 72 mulets de bagage; les 24 premiers avoient des couvertures assez simples; les autres, en avoient de plus belles, plus fines, plus éclatantes, que les plus belles tapisseries que vous ayez jamais vues; & les derniers, en avoient de velours rouge, en broderie d'or & d'argent, avec des mords d'argent & des sonnettes; tout cela d'une magnificence sur laquelle on se recria beaucoup. (1) Ensuite vingt-quatre Pages passerent, & tous les Gentilshommes & Officiers de sa maison. Après cela, douze carrosses à six chevaux, & ses Gardes. Enfin, sa maison fut plus d'une heure à passer & à être admirée. Celle de Mon-

(1) Dans les Œuvres de La Fontaine, on trouve une Lettre adressée à Fouquet sur cette entrée. Il y est souvent parlé des mulets de Son Eminence.

SIEUR vint ensuite. J'oubliois dans celle de M. le Cardinal, vingt-quatre chevaux de main, couverts de housses si belles, & si beaux eux-mêmes, que je n'en pouvois ôter les yeux. La maison de MONSIEUR parut donc très-pitoyable, & il y avoit, dit-on, du dessein; c'étoit pour montrer l'excessive opulence du Cardinal. Le Comte d'Estrées appelloit pourtant cela une fastueuse simplicité. La Maison du Roi fut véritablement royale. Vous savez, Madame, mieux que moi, ce qui la compose. Mais ce que vous n'imaginerez pas, c'est la beauté des chevaux que montoient les Pages de la grande & petite écurie, qui les manioient très-adroitement. Les différentes brigades des Mousquetaires avoient différentes plumes; la premiere en avoit des blanches; la seconde, des jaunes, noires & blanches; la troisieme, des bleues, blanches & noires, & la quatrieme, des vertes & blanches. Les Pages de la chambre étoient vêtus de casaques de velour de feu, chamarrées d'or; M. de Navailles paroissoit à la tête des Chevaux-légers; tout cela magnifique; Vardes à la tête des Cent-Suisses; il étoit avec du verd sur de l'or, & de fort bonne mine. Ensuite.... non.... Les gens de qualités suivoient les Chevaux-

légers ; on en vit un très-grand nombre, tous si bien, qu'on n'en pouvoit préférer un à un autre. J'y cherchai mes amis : Beuvron passa un des premiers avec Mr. de St. Luc ; il me cherchoit aussi, mais non où j'étois. Tous les autres marchoient assez en désordre. Je cherchai M. de Villarceaux ; mais il avoit un cheval si fougueux, qu'il étoit à vingt pas de moi, lorsque je le reconnus. Il me parut des mieux : il étoit des moins magnifiques, mais le plus galamment. Il avoit un beau cheval, qu'il manioit bien : sa tête brune paroissoit de loin ; & l'on se recria sur lui, quand il passa. Tous ces Messieurs allerent faire de grandes révérences au balcon de l'Abbé d'Aumont. Je vous ai mandé qui y étoit. (1) Le Comte de Guiche marchoit seul, fort paré de pierreries, qui éclatoient au soleil admirablement, entouré de force belles livrées, & suivi de quelques Officiers des Gardes ; il alla sous le balcon, comme vous pouvez penser ; je crois qu'il dut plaire assez ; car il étoit en plein de verd & de blanc, qui réussit fort bien. Les Maréchaux de France précédoient le Roi, de-

(1) Peut-être la Princesse d'Angleterre, depuis mariée à Monsieur.

vant lequel on portoit un dais de brocard . . . . . (*Il y a ici une lacune de quatre pages.*) Le Roi saluoit tout le monde avec une grace & une majesté surprenantes. Ensuite parut M. le Chancelier, en robe & manteau de brocard d'or, environné de laquais & de Pages, vêtus de satin violet, chamarrés d'argent, & couverts de plumes. Enfin, Madame, rien de plus pompeux; des Seigneurs, on ne sauroit dire quel étoit le mieux; & si j'avois à donner le prix à quelqu'un, ce seroit au cheval qui portoit les sceaux. La Feuillade avoit affecté une singularité qui ne réussit pas: il n'avoit sur la broderie que du ruban noir & des plumes noires. Le Chevalier de Grammont, Rouville, Bellefonds & quelques autres courtisans suivoient la maison de Mr. le Cardinal; ce qui surprit tout le monde; on dit que c'étoit par flatterie, & je m'en informerai. Le Chevalier étoit tout couvert de couleur de feu, & fort brillant. Rouville étoit en housse d'emprunt. Pour moi, j'aurois pris le parti de n'y pas être; car le Roi sait bien qu'il n'est pas en état de faire ces dépenses-là. Voilà, Madame, tout ce que je puis vous dire aujourd'hui. J'ai même la main si lasse, que je ne vous remercierai point

de toutes les bontés que vous me témoignez. Madame de Préaux m'envoya encore hier au soir une de vos lettres, dont je vous rends mille graces. Je n'enverrai celle-ci à la poste que le plus tard que je pourrai, afin d'attendre des relations, s'il y en a d'imprimées.

Dans les premieres harangues que l'on a faites, je n'ai point oui parler de celle du Président Amelot. On ne peut encore savoir ce qu'ils auront fait, ni celui qui aura le mieux réussi : je m'en informerai. On dit que les plus courtes ont été les moins mauvaises. Les Présidents à Mortier étoient assez ridicules avec leurs mortiers sur la tête, qui de loin paroissoient de ces boîtes plates de confiture. On chante aujourd'hui le *Te Deum*. Dimanche, il y aura un feu sur l'eau devant le Louvre. On ne parle que de plaisirs. Je vous prie de croire que je n'en ai point de plus grand, que de vous donner des marques de ma gratitude & de mon respect.

Signé D'AUBIGNY.

P. S. Je viens d'apprendre que le Roi donna les clefs de la ville, que l'on lui apporta, à Mr. de Trêmes, qui les envoya sur l'heure à Madame de Navailles. Les relations ne sont pas encore impri-

mées : je vous envoye ce qu'il y a. Trouvez bon que je fasse ici mes complimens à M. de Villarceaux, & à M. & à Mademoiselle de la Garanne.

LETTRE XVII.

A la Maréchale d'Albret.

Des Ursulines de la Rue St. Jacques, 1664.

MAdame, je suis pénétrée du service que vous m'avez rendu ; & ce qui me charme dans votre procédé, c'est que vous m'ayez accordé votre protection sans me l'avoir promise. Par la noblesse de votre action, jugez, Madame, de ma reconnoissance & de mon respect. Je pourrai donc enfin désormais travailler tranquillement à mon salut : j'ai bien promis à Dieu de donner aux pauvres le quart de ma pension. Ces cinq cents livres de plus que n'avoit M. Scarron, leur sont dues en bonne morale, ne fut-ce que pour réparer le mensonge officieux de votre ami.

LETTRE XVIII.

A M. d'Hermilly.

De St. Germain, le 18 Septembre 1664.

NOus avons fait vœu, mon cher cousin, de passer ici une partie de l'Automne; vous ferez donc sans nous la vendange: croyez qu'il n'y a qu'une résolution aussi forte que celle que nous avons prises, qui puisse nous faire refuser vos offres. Nous menons ici une vie fort uniforme, très-agréable pourtant. Madame de Fiesque, Beuvron, Mlle. de Praslin & Coulanges, nous donnent tous les soirs un petit concert. L'Abbé fait des vers, on nous lit ceux qui nous viennent de Paris. Nous avons la matinée à nous; & le reste de la journée, nous le donnons au jeu, à la conversation, à la musique. A St. Germain, tout est plaisir; à Paris, tout ennuye, tout endort.

Les jours sont plus sereins, les zéphyrs sont plus doux:
C'est dans ces lieux charmants que regne l'innocence;

Un amant malheureux y dit tout ce qu'il pense.
Que vos Courtisans soient jaloux!
Du bonheur ils ont l'apparence,
Nous en avons la jouissance.
D'un favori superbe ils craignent le courroux;
D'amour seul nous craignons les coups.
L'art semble fait pour eux, & pour nous la nature.
Les fruits sont nos repas, les fleurs notre parure.
Nul autre miroir parmi nous,
Que le crystal d'une onde pure.

Adieu, mon cher cousin, & bonnes vendanges.

LETTRE XIX.

A Madame la Duchesse de Richelieu.

Le 20 *Février* 1666.

JE vous remercie, Madame, de tout mon cœur, de la retraite que vous m'offrez; mais je suis bien éloignée aujourd'hui de penser à quitter la rue St. Jacques; il n'y a qu'une vie retirée qui puisse me convenir dans la situation où me réduit la mort de la Reine. J'aurai l'honneur, Madame, de vous porter moi-même le voile, & tel que vous l'a-

vez commandé. Mon deuil eſt bien différent de celui de la Cour ; j'ai à pleurer ma bienfaictrice, & mon repos & mon bonheur. Avez-vous lu, Madame, le ſonnet que l'Abbé a fait ſur cette mort? C'eſt la plus belle choſe du monde. Il faut que l'Abbé aime la vertu, puiſqu'il la loue ſi bien.

LETTRE XX.

A la même.

Le 3 Mars 1666.

MAdame, je le jure en préſence de Dieu, quand même j'aurois prévu la mort de la Reine, je n'aurois point accepté ce parti ; j'aurois encore mieux aimé ma liberté ; j'aurois reſpecté mon indigence. Mes amis ſont bien cruels, Madame ; ils me blâment d'avoir rejetté les propoſitions d'un homme riche & de condition à la vérité, mais ſans eſprit & ſans mœurs. J'ai dit à ce ſujet à Madame la Maréchale, tout ce que j'ai pu trouver de plus fort & de plus ſenſé ; elle me condamne, elle m'impute des malheurs. A la vérité, je n'aurois pas aujour-

d'hui à regretter la perte de la pension qui me faisoit subsister ; mais Dieu y pourvoira : & j'aurois à présent à regretter ma solitude, ma liberté, mon repos, biens que Dieu ne pourroit me rendre sans miracle ; si le refus étoit à faire, je le ferois encore, malgré la profonde misere dont il plaît au Ciel de m'éprouver ; je me suis bien consultée ; j'ai tout considéré, tout pesé, tout vu. Je ne suis donc pas coupable, Madame ; je ne suis que malheureuse, & c'est bien assez.

LETTRE XXI.

A Mademoiselle de l'Enclos.

Le 8 *Mars* 1666.

VOtre approbation me console de la cruauté de mes amis ; dans l'état où je suis, je ne saurois me dire trop souvent que vous approuvez le courage que j'ai eu de m'y mettre. A la Place Royale, on me blâme ; à St. Germain, on me loue ; & nulle part, on ne songe à me plaindre ni à me servir. Que pensez-vous de la comparaison qu'on a osé me faire de cet homme à M. Scarron ?

ô Dieu, quelle différence! Sans fortune, ſans plaiſirs, il attiroit chez moi la bonne compagnie; celui-ci l'auroit haïe & éloignée. M. Scarron avoit cet enjouement que tout le monde ſait, & cette bonté d'eſprit que preſque perſonne ne lui a connu: celui-ci ne l'a ni brillant, ni badin, ni ſolide; s'il parle, il eſt ridicule. Mon mari avoit le fond excellent: je l'avois corrigé de ſes licences; il n'étoit ni fou ni vicieux par le cœur; d'une probité reconnue, d'un déſintéreſſement ſans exemple: C** n'aime que les plaiſirs, & n'eſt eſtimé que d'une jeuneſſe perdue; livré aux femmes, dupe de ſes amis, haut, emporté, avare & prodigue; au moins m'a-t-il paru tout cela. Je vous fais bon gré de ne l'avoir pas reçu, malgré les recommandations de la Châtre: il n'auroit pas ſenti que la premiere fois devoit être la derniere. Aſſurez ceux qui attribuent mon refus à un engagement, que mon cœur eſt parfaitement libre, veut toujours l'être, & le fera toujours; je l'ai trop éprouvé, que le mariage ne ſauroit être délicieux; & je trouve que la liberté l'eſt. Faites, je vous prie, mes compliments à M. de la Rochefoucault; & dites-lui que le Livre de Job & le Livre des *Maximes*, ſont mes ſeules lectures.

Vous ne ſerez pas remerciée, puiſque vous ne voulez pas l'être; mais la reconnoiſſance ne perd rien au ſilence que vous m'impoſez. Que je vous dois de choſes, ma très-aimable!

LETTRE XXII.

A Madame de Chantelou.

Paſſy, 28 *Avril.*

ME voilà, Madame, bien éloignée de la grandeur prédite. Je me ſoumets à la providence; & que gagnerois-je à murmurer contre Dieu? mes amis m'ont conſeillé de m'adreſſer à M. ***, comme s'ils avoient oublié les raiſons que j'ai de n'en rien eſpérer: irai-je le regagner par mes ſoumiſſions, & briguer l'honneur d'être à ſes gages? On m'a envoyée à M. Colbert, mais ſans fruit. J'ai fait préſenter deux placets au Roi, où l'Abbé Teſtu a mis toute ſon éloquence; ils n'ont pas ſeulement été lus. Oh! ſi j'étois dans la faveur, que je traiterois différemment les malheureux! qu'on doit peu compter ſur les hommes! Quand je n'avois beſoin de rien, j'aurois obtenu un Evêché; quand

j'ai besoin de tout, tout m'est refusé. Madame de Chalais (1) m'a offert sa protection, mais du bout des levres. Madame de Lyonne m'a dit ; *Je verrai, je parlerai*, du ton dont on dit le contraire. Tout le monde m'a offert ses services, & personne ne m'en a rendu. Le Duc est sans crédit ; le Maréchal, occupé à demander pour lui-même : enfin, Madame, il est très-sûr que ma pension ne sera point rétablie. Je crois que Dieu m'appelle à lui par ces épreuves : il appelle ses enfants par ses adversités ; qu'il m'appelle, je le suivrai dans la regle la plus austere ; je suis aussi lasse du monde que les gens de la Cour le sont de moi. Je vous remercie, Madame, des consolations Chrétiennes que vous m'offrez, & des bontés que mon frere m'écrit, que vous daignez lui témoigner.

---

(1) Depuis Princesse des Ursins.

LETTRE XXIII.

A Mademoiselle d'Artigny.

Paris, 30 *Juin.*

SI tout ce que Madame l'Ambaſſadrice me dit de Dona Camerera eſt vrai, je n'aurai lieu de regretter, ni Paris, ni le Poitou. Notre Princeſſe eſt riche & bonne ; elle a été élevée ici, & elle aimera tout ce qui en eſt. Je ne ſerai pas mal à la Cour ; ce n'eſt qu'un enfant, mais aimable & d'un bon naturel. Les Portugais ſont polis à l'excès, pleins d'eſprit & magnifiques, à en juger par ceux-ci. A Lisbonne, il y a plus de ſociété qu'on ne dit ; & les chaleurs n'y ſont pas exceſſives; enfin, on m'y promet toutes ſortes d'agréments. Et que quitté-je ici ? des amis à qui je ſuis à charge ; des gens qui ne ſavent pas ſervir l'infortune. Le Maréchal d'Albret eſt le ſeul qui me reſte ; mais les choſes ſont bien changées ; autrefois mon ami, il eſt aujourd'hui mon protecteur. Il a bien voulu s'intéreſſer pour moi auprès de Madame de Monteſpan ; ménagez-moi, je vous prie, l'honneur de lui

présentée, lorsque j'irai vous faire mes
erciments & mes adieux. Que je n'aye
it à me reprocher d'avoir quitté la
nce sans en avoir revu la merveille!

LETTRE XXIV.

A Madame de Chantelou.

Paris, 11 *Juillet* 1666.

JE n'irai point en Portugal, Madame, c'est une chose décidée. Ces jours passés, Madame de Thianges me présenta à sa sœur, lui disant que je devois partir incessamment pour Lisbonne. » Pour Lis» bonne! dit-elle, mais cela est bien loin; » il faut rester ici; Albret m'a parlé de » vous, & je connois tout votre mérite; » j'aimerois bien mieux, disois-je en moi-même, qu'elle connût toute ma misere. Je la lui peignis, mais sans me ravaler; elle m'écoutoit avec attention, quoiqu'elle fût à sa toilette. Je lui dis que ma pension étoit supprimée; que j'avois sollicité en vain M. Colbert; que mes amis avoient inutilement présenté des placets au Roi; que j'étois obligée de chercher hors de ma patrie une subsistance honnête; que

la longueur du voyage ne m'effrayoit point, puisque j'avois fait dès mon enfance celui de l'Amérique. Enfin, Madame de la Fayette auroit été contente du vrai (1) de mes expressions & de la brièveté de mon récit. Madame de Montespan en parut touchée, & m'en demanda le détail dans un mémoire qu'elle se chargea de présenter au Roi ; je la remerciai très-affectueusement ; j'écrivis à la hâte mon placet, & j'en fus aussi contente, que si notre Abbé y avoit mis tout son esprit. Je le lui fis remettre par la bonne Dame. Le Roi l'a, dit-on, reçu avec bonté ; peut-être la main qui l'a offert, l'aura rendu agréable. M. de Villeroi s'est joint à elle ; c'est presque le seul homme de ma connoissance que je n'avois pas prié de me servir, & le seul qui m'ait servi. Enfin, ma pension est rétablie sur le même pied que la feue Reine me l'avoit accordée. Deux mille livres, c'est plus qu'il n'en faut pour ma solitude & pour mon salut. A mon lever, j'ai trouvé un billet de M. d'Albret, qui m'annonce cette nouvelle, & me l'annonce par ordre exprès. Je crois que vous en faire part est

(1) Mot favori de Me. de la Fayette.

la meilleure réponse à votre lettre d'adieu. J'irai demain remercier Madame de Montespan & M. d'Alincour.

LETTRE XXV.

A Mademoiselle de l'Enclos.

Paris, le 18 Juillet 1666

LE Maréchal d'Albret est mon ami de tous les temps; je ne sache pas qu'il ait été mon amant: quand on vous a servi, belle Ninon, on devient d'une délicatesse extrême. Je le vois tous les jours, & vous savez bien qu'on peut le voir sans danger. Vous vous plaignez de son absence; je suis trop fidelle à l'amitié, pour que vous puissiez vous en prendre à moi; venez souper ce soir chez moi, & préparez votre vengeance. Madame de Fiesque & Madame de Coulanges ont fait partie de mettre le Maréchal de belle humeur. Je vous attends, à moins que le Marquis n'y mette obstacle; menez-le, si vous ne portez pas votre luth; mais songez bien qu'il nous faut ou le luth ou le Marquis.

ttachent ; & à ma foiblesse, je sens que e ferois des efforts inutiles. On vous a dit vrai, si l'on vous a dépeint mon Directeur (1) comme un homme rigide; mais vous ne devriez pas vous le figurer ridicule. Il ne défend point les plaisirs innocents, mais il ne permet pas de traiter d'innocents ceux qui sont criminels. Sa piété est douce, gaie, point fastueuse; mais il veut une vie chrétienne & active; c'est un homme admirable; je vous l'enverrai, si vous souhaitez, à vous & à Guébriant. Il commence par s'emparer des passions; il s'en rend maître, & il y substitue des mouvements contraires. Il m'a ordonné de me rendre ennuyeuse en compagnie, pour mortifier la passion qu'il a apperçue en moi de plaire par mon esprit; j'obéis; mais voyant que je bâille, & que je fais bâiller les autres, je suis quelquefois prête à renoncer à la dévotion.

---

(1) Mr. l'Abbé Gobelin, Docteur de Sorbonne.

LETTRE XXVII.

A Madame d'Hudicour.

Paris, le 24 Mars 1669.

MOnsieur de Vivonne m'a déja parlé : je suis fort sensible à l'honneur qu'on veut me faire; mais je vous avoue que je ne m'y crois nullement propre. Je vis tranquille; me couvient-il de sacrifier mon repos & ma liberté? D'ailleurs, ce mystere, ce profond secret qu'on exige de moi, sans m'en donner positivement la clef, peuvent faire penser à mes amis qu'on me tend un piege. Cependant, si les enfants sont au Roi, je le veux bien; je ne me chargerois pas sans scrupule de ceux de Madame de Montespan : ainsi il faut que le Roi me l'ordonne. Voilà mon dernier mot. J'ai écrit à peu près la même chose à Madame de Thianges, & c'est une précaution que m'inspire la prudence. Il y a trois ans que je n'aurois pas eu cette délicatesse; mais depuis j'ai appris bien des choses qui me la prescrivent comme un devoir. Et vous, me blâmerez-vous aussi?

LETTRE XXVIII.

A la même.

Paris, 24 Décembre 1672.

LA petite se porte mieux : Puthau vous a donné une fausse allarme : je n'ai pas craint un seul instant, & vous savez qu'il n'en faut pas beaucoup pour me faire trembler : les douleurs ont été assez vives, mais sans convulsions : soyez donc tranquille, ma chere Madame. Les enfants furent avant-hier à St. Germain : la nourrice entra, & je restai dans l'anti-chambre. » A qui sont ces enfants ? lui » dit le Roi. Ils sont sûrement, repon- » dit-elle, à la Dame qui demeure avec » nous ; j'en juge par les agitations où » je la vois au moindre mal qu'ils ont. Et » qui croyez-vous, reprit le Roi, qui en » soit le pere ? Je n'en sais rien, repartit la » nourrice ; mais je m'imagine que c'est » quelque Duc ou quelque Président du » Parlement. " La belle Dame est enchantée de cette réponse, & le Roi en a ri aux larmes.

LETTRE XXIX.

De M. de Meré à Mad. Scarron.

JE ne crois pas avoir été de ma vie si ébloui que je le fus hier, Madame, en me promenant dans votre jardin, lorsque vous me fîtes signe de monter dans votre chambre. Et si de loin vous me parûtes belle & brillante, je fus encore plus surpris de votre abord & de vos façons, quoique je ne le dusse pas être. Car qui sait mieux que moi, & qui l'a plus profondément senti, qu'en tout ce qui peut plaire, vous ne le cédez en rien aux plus aimables de la Cour? Mais, sans mentir, Madame, vous aviez dans ces moments des graces bien particulieres, qui m'étoient encore inconnues. Comme vous n'êtes visible que pour fort peu de gens, je pensois que vous seriez seule. C'est seule qu'on vous souhaite le plus. Je fus néanmoins bien-aise de m'être trompé. La bonne mine de Monsieur.... qui vous tenoit compagnie, les excellentes choses qu'il disoit, & sa maniere de s'expliquer me donnerent de l'admiration, & me firent connoître que le bonheur ne se peut limiter.

ſiter. En effet, Madame, je m'étois cru parfaitement heureux du ſeul plaiſir de vous regarder & de vous écouter. Je vous avoue pourtant que cet homme ne s'en fut pas plutôt allé, que je le trouvai beaucoup à dire. Ce n'eſt donc pas une choſe bien étrange, ſi vous l'avez quelquefois auprès de vous, malgré votre humeur ſolitaire; je ne m'étonne pas non plus s'il quitte ſi ſouvent la Cour pour venir goûter les charmes de votre converſation. Auſſi, Madame, je ſuis perſuadé qu'il auroit moins de plaiſir à prendre la conduite d'un ſi beau Royaume ſous le plus grand Prince du monde, qu'à gouverner une ſi belle Dame. Ces deux Charges méritent bien d'être briguées; & celui qui diſcouroit avec vous me ſemble aſſez habile homme pour eſpérer l'une, & même aſſez honnête homme pour aſpirer à l'autre. Mais, Madame, quand ce ſeroit le plus honnête homme qu'on ſe puiſſe imaginer, toujours devroit-il bien craindre que votre ſévérité ne l'éloignât encore plus de vos bonnes graces, que ſon mérite ne l'en pourroit approcher.

LETTRE XXX.

De Me. Scarron à Me. de Montespan.

Anvers, le 18 Avril 1674.

MAdame, notre voyage a été fort heureux, & le Prince se porte aussi bien que la Marquise de Surgeres; tous deux également inconnus, tous deux très-fatigués, tous deux fort surpris de ne pas trouver ici vos ordres. Nous les attendons avec impatience. Il fait le même temps que nous avons eu dans la route, c'est-à-dire, le plus beau du monde. Le Prince est assez gai, il a bon appetit, & dort tranquillement. Il est bien juste que je passe ici pour sa mere, moi qui en ai toute la tendresse, & qui partage avec vous tous ses maux.

LETTRE XXXI.

A la même.

Anvers, le 20 Avril.

MAdame, le Médecin visita hier le Prince: il parla de fort bon sens

sur son incommodité ; il est tel qu'on vous l'a dit, fort doux, simple, point charlatan. Cependant je vous avoue, Madame, que j'ai de la peine à le lui confier ; mais il faut obéir. Il nous donne encore cette journée pour nous remettre des fatigues du voyage ; demain il commencera ses remedes : je souffre par avance de tout ce que le pauvre enfant souffrira. C'est bien à présent, Madame, que vous auriez à me reprocher de l'aimer avec excès. Je ne pourrai soutenir la vue de l'appareil : il m'a promis pourtant de traiter le mal avec douceur. Il prétend que ce n'est qu'un affoiblissement, & cela me rassure. Le Prince lui a dit : » Au moins, Monsieur, je ne suis pas » né comme cela ; voyez maman : & » papa n'est pas boîteux : " il a dit cela avec beaucoup de grace & de vivacité. Nous sommes ici parfaitement inconnus, & nous y vivrons d'une maniere fort retirée ; heureux si nous pouvons en rapporter la santé : je la demande à Dieu à toutes les heures du jour ; & je ferai dire cent messes à cette intention. Le petit Mignon baise très-humblement les mains à la belle Madame.

LETTRE XXXII.

De Madame de Maintenon à la même.

Barege, le 10 Juin 1675.

LE Mignon se porte bien : nous arrivons dans le moment. Ce voyage n'en est pas un ; c'est une agréable promenade. La Guyenne a fait des merveilles ; & j'ai déja promis à Messieurs d'Albret & de Saint-Simon de vous l'écrire. Le Roi n'auroit pas été mieux reçu ; par-tout des honneurs & des acclamations infinies. Vous auriez été enchantée, Madame, & vous n'imaginerez point jusqu'où va l'amour de ces peuples pour le Roi, & pour tout ce qui lui appartient. Le Mignon a répondu à la harangue des Jurats de Bordeaux. Mr. le Ragois s'est chargé de vous mander ces particularités. Dans quatre ou cinq jours, nous commencerons les bains. On en raconte ici des prodiges. Mais il faut de la patience. Il y a ici beaucoup de monde. Nous y serons pourtant aussi libres que si nous étions seuls, quoique nous nous soyons déja apperçus que nous som-

nes trop respectés pour n'être pas un peu contraints : voilà un barbouillage du Mignon.

Du Duc du Maine à sa mere.

Je m'en vas écrire toutes les nouvelles du logis pour te divertir, mon cher petit cœur, & j'écrirai bien mieux quand je penserai que c'est pour vous, Madame. Madame de Maintenon passe tous les jours à filer; & si l'on la laissoit faire, elle y passeroit les nuits, ou à écrire. Elle travaille tous les jours pour mon esprit; elle espere bien d'en venir à bout, & le Mignon aussi, qui fera ce qu'il pourra pour en avoir, mourant d'envie de plaire au Roi & à vous. J'ai lu, en venant, l'histoire de César : je lis à présent celle d'Alexandre, & je commencerai bientôt celle de Pompée. La tartufferie de l'Aumônier continue. Elle vous divertira bien. Lutain est fort paresseux. J'ai donné mon amitié à Anse, parce qu'il a l'honneur d'avoir la vôtre. Hénaut est complaisant pour toutes les bagatelles que je veux. La couture n'aime pas à me prêter les jupes de Me. de Maintenon quand je veux me déguiser en fille. J'ai reçu la lettre que vous écrivez au cher petit Mignon. J'en

ai été ravi. Je ferai ce que vous me dites, quand ce ne feroit que pour vous plaire; car je vous aime au superlatif. Je fus charmé, & je le suis encore du petit signe de tête que le Roi me fit quand je partis, mais fort mal content de ce que tu ne me paroissois pas affligée : tu étois belle comme un Ange.

LETTRE XXXIII.

A Madame de Coulanges.

JE vous fais mille remerciments, Madame, de tout ce que votre lettre contient de gracieux pour moi. Les deux mille écus sont au-dessus de mon mérite ; mais rien n'est au-dessus de mes soins : je consume le plus beau de ma vie au service d'autrui : je suis toujours dans des inquiétudes mortelles, & vous ne sauriez croire combien les désagréments nécessaires de mon état ajoutent à la vivacité de mon tempérament. J'aurois besoin de repos, & je vis dans une action continuelle ; pas un moment à donner à mes amis. Les bontés du Roi ne sauroient me dédommager de toutes ces pertes. Je remercie Madame de Sévigné. Dites-lui

combien je mérite qu'elle m'aime toujours. La belle Victoire sort d'ici, fort piquée, je pense, de n'avoir pu me persuader de souper ce soir chez sa mere. Je ne serois jamais à moi, si je ne refusois pas toujours. Ma servitude finira. Mais hélas! peut-être finira-t-elle par une autre servitude. Le Mignon a fort bien retenu les vers de M. de Coulanges : il les a récités avec graces : on en a demandé l'Auteur : je l'ai nommé : on a souri ; dans ce pays-ci rien ne se perd.

LETTRE XXXIV.

A Madame d'Hudicour.

LE mariage dont on vous a parlé n'a été proposé que d'une maniere fort vague, & c'est bien assez. Cet homme n'étoit pas fait pour moi : il n'a ni biens ni mérite ; & il ne m'a pas fallu un grand effort pour refuser un Duc. J'ai remercié Madame de Montespan, & rejetté la cause de mes refus sur ma tendresse pour les Princes. Je l'en ai si bien persuadée, que je suis sûre qu'elle se repent à présent d'avoir recouru à ce moyen pour m'éloigner. Elle ne se doute pas que je l'aye

pénétrée, & elle m'en aime davantage. Ce matin elle a exigé que je lui donnasse ma parole de ne la point quitter : je lui ai tout promis : j'ai tout oublié : nous nous sommes embrassées : désormais nous vivrons en paix. Elle m'a offert d'en signer le traité. On est malheureux de vivre dans un pays où la bonne foi des traités dépend des serments. Il faut s'accoutumer à tout : j'ai déja renoncé à mes goûts, à ma santé, à mes plaisirs. Mais ne craignez pas que je renonce jamais aux sentiments qui m'attachent à vous.

LETTRE XXXV.

A Madame de Coulanges.

5 Février 1565.

J'Ai plus d'impatience de vous dire des nouvelles de Maintenon, que vous n'en avez d'en apprendre. J'y ai été deux jours qui m'ont paru un moment : mon cœur y est attaché. N'admirez-vous pas qu'à mon âge je m'attache à ces choses-là comme un enfant ? C'est une assez belle maison ; un peu trop grande pour le train que j'y destine. Elle a de fort beaux de-

hors, des bois où Madame de Sévigné rêveroit à Madame de Grignan fort à ſon aiſe. Je voudrois pouvoir y demeurer; mais le temps n'eſt pas encore venu. Il eſt vrai que le Roi m'a nommée Madame de Maintenon; que j'ai eu l'imbécillité d'en rougir; & tout auſſi vrai, que j'aurois de plus grandes complaiſances pour lui, que celle de porter le nom d'une tere qu'il m'a donnée. Je dirai bien à Madame de Monteſpan qu'il y a de faux freres, & que du ſoir au lendemain la ville eſt fort exactement informée de tout ce qui ſe fait ici. Les amis de mon mari ont tort de m'accuſer d'avoir concerté avec le Roi ce changement de nom: ce ne ſont pas ſes amis qui le diſent: ce ſont ou mes ennemis ou mes envieux: peu de bonheur en attire beaucoup. Le voyage de Barege n'eſt pas encore fixé: au retour je ſerai plus libre, & j'aurai le plaiſir de vous écrire moins ſouvent. M. de Coulanges eſt ici: on s'en apperçoit bien: on s'ennuyoit.

LETTRE XXXVI (1).

A Madame de Montespan.

1677.

MAdame, voici le plus jeune des Auteurs qui vient vous demander votre protection pour ses ouvrages. Il auroit bien voulu, pour les mettre au jour, attendre qu'il eût huit ans accomplis; mais il a eu peur qu'on ne le soupçonnât d'ingratitude, s'il eût été plus de sept ans au monde sans vous donner des marques publiques de sa reconnoissance. En effet, Madame, il vous doit une bonne partie de tout ce qu'il est. Quoiqu'il ait eu une naissance assez heureuse, & qu'il y ait peu d'Auteurs que le Ciel ait regardés aussi favorablement que lui, il

(1) Cette Lettre fut imprimée l'année suivante à la tête d'un Livre intitulé : ŒUVRES DIVERSES D'UN AUTEUR DE SEPT ANS. *Cette Epître dédicatoire est tournée*, dit Bayle, *de la maniere la plus délicate: il semble qu'on n'y touche pas, ou qu'on ne veuille qu'effleurer : cependant on loue jusqu'au vif; & on va bien-loin en peu de paroles.*

avoue que votre converſation a beaucoup aidé à perfectionner en ſa perſonne ce que la nature avoit commencé. S'il penſe avec quelque juſteſſe, s'il s'exprime avec quelque grace, & s'il ſait faire déja un aſſez juſte diſcernement des hommes, ce ſont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi, Madame, qui connois ſes plus ſecretes penſées, je ſais avec quelle admiration il vous écoute ; & je puis vous aſſurer avec vérité qu'il vous étudie beaucoup plus volontiers que tous ſes livres. Vous trouverez dans l'ouvrage que je vous préſente quelques traits aſſez beaux de l'Hiſtoire ancienne : mais il craint que dans la foule des événements merveilleux qui ſont arrivés de nos jours, vous ne ſoyez guere touchée de tout ce qu'il pourra vous apprendre des ſiecles paſſés : il craint cela avec d'autant plus de raiſon, qu'il a éprouvé la même choſe en liſant les livres. Il trouve quelquefois étrange que les hommes ſe ſoient fait une néceſſité d'apprendre par cœur des Auteurs qui nous diſent des merveilles ſi fort au-deſſous de celles que nous voyons. Comment pourroit-il être frappé des victoires des Grecs & des Romains, & de tout ce que Florus & Juſtin lui racontent ? Ses nourrices

dès le berceau ont accoutumé ses oreilles à de plus grandes choses. On lui parle comme d'un prodige, d'une ville que les Grecs prirent en dix ans : il n'a que sept ans, & il a déja vu chanter en France des *Te deum* pour la prise de plus de cent villes. Tout cela, Madame, le dégoûte un peu de l'antiquité. Il est fier naturellement : je vois bien qu'il se croit de bonne maison ; & avec quelques éloges qu'on lui parle d'Alexandre & de César, je ne sais s'il voudroit faire quelque comparaison avec les enfants de ces grands hommes. Je m'assure que vous ne désapprouverez pas en lui cette petite fierté, & que vous conviendrez qu'il ne se connoît pas mal en Héros ; mais vous avouerez aussi que je ne me connois pas mal à faire des présents, & que dans le dessein que j'avois de vous dédier un livre, je ne pouvois choisir un Auteur à qui vous prissiez plus d'intérêt qu'à celui-ci. Je suis, Madame, votre très-humble & très-obéissante servante.

LETTRE XXXVII (1).

De Mad. de Montespan au Roi.

VOus me demandâtes, mon cher, si votre Couronne n'étoit pas le charme de votre amour; & lorsque je vous répondis que je n'aimois en vous que vous-même, vous me dites que je me pouvois faire illusion. Je vous aurois bien mieux répondu, si j'avois pu vous faire voir combien votre doute m'allarma. J'ai depuis interrogé mon cœur en secret. Ah! qu'il m'a bien montré que l'ambition n'agissoit pas comme l'amour! Ces deux passions sont aisées à discerner. Que faites-vous de votre pénétration, puisque vous ne les démêlez pas? Moi ambitieuse! moi qui crois voir dans les yeux de tou-

(1) C'est cette fameuse Lettre qu'on dit que Madame de Maintenon dicta à la Marquise de Montespan, & à laquelle on attribue communément la fortune de Madame de Maintenon, par une suite du goût que Louis XIV prit pour celle qui l'avoit écrite. Je la place ici pour ne rien omettre. Il est vraisemblable que Gayot de Pitaval l'a forgée.

me le donne le même amour qui est fait mon cœur pour le plus aimable des hommes.

Faut-il vous rappeler cette querelle que je vous fis sur votre froideur il y a quelques mois? Je ne me souviens pas de ce que je vous dis alors; mais je sais bien que l'ambition ne parla jamais de même. Que ne me dites-vous pas pour me rassurer? Si je n'avois aimé que le Roi, ne me serois-je pas parée de vos excuses? auriez-vous eu tant de peine à me persuader, à m'appaiser? Quand je vous ai remarqué ce qui parle dans vos yeux, ne voyez-vous pas la même passion vous répondre dans les miens? l'ambition pourroit-elle se déguiser de la sorte? Quand mon cœur se livre aux plus doux transports, & qu'il y succombe, dites-moi, mon cher, est-ce l'ouvrage de l'ambition? Vous aimez, & vous ne reconnoissez pas l'amour! Je vous en dirois davantage; mais le dépit m'arrache la plume de la main.

LETTRE XXXVIII.

De Me. de Maintenon à Me. de Coulanges.

Coignac, 16 Juin 1677.

JE n'ai que le temps de vous dire deux mots : je suis aussi charmée d'avoir reçu cette lettre, que fâchée de n'y pouvoir répondre. Je vous remercie de l'avis, j'en profiterai : je m'étois toujours bien doutée de ses sentiments, & je voudrois m'être trompée. Mes compliments à M. de Coulanges, & puis à l'Abbé, & puis à l'Abbesse. Je serai toujours, &c.

LETTRE XXXIX.

A Madame de Montespan.

Barege, Samedi, 1677.

MAdame, je n'ai rien à ajouter au détail de M. Fagon. Le Prince mérite bien que vous lui écriviez un billet : il assure que vos lettres sont aussi belles que vos yeux. Que je vous conte

une réponse qui m'a fait plaisir, parce qu'elle m'a paru au-dessus de son âge : je le reprenois hier de quelques manieres hautes, & je lui dis que le Roi avoit plus de politesse que lui : » Cela lui est bien » aisé, me répondit-il ; il est si sûr de son » rang ! & moi j'ignore quel est le mien." Voilà comme il parle quand il parle de lui-même. Madame du Fresnoy m'écrit les choses les plus gracieuses. Je vous en remercie très-humblement, Madame, & l'on ne peut être avec plus de respect, &c.

LETTRE XL.

A l'Abbé Testu.

ET voilà comme les curieux sont toujours mal informés. Mon éloignement de la Cour est si peu décidé, que j'y tiens par des liens plus forts que jamais. Je n'ai aucun sujet de mécontentement, & l'on vous a sans doute mal instruit à dessein. L'idée d'entrer en Religion ne m'est jamais venue dans l'esprit. Rassurez donc Madame de la Fayette. Nous avons beaucoup ri du soupçon dont vous m'honorez de m'être mis en tête d'accréditer les vapeurs : il est vrai qu'elles

ſont ici beaucoup plus communes qu'autrefois ; mais vous ſavez bien qu'il faut monter plus haut pour trouver la ſource de cette mode. Tout le monde eſt ici entre la crainte & l'eſpérance : on nous promet de grands événements : vous verrez à la maniere dont j'y prendrai part que je ne penſe guere à quitter ce pays : non, je ne le quitterai que quand vous ſerez digne d'avoir une Abbaye. Le Roi a dit expreſſément qu'il ne vouloit déſormais que de pieux Eccléſiaſtiques. Que d'Abbayes vaqueront ! allez-vous dire. Adieu, mon pauvre Abbé : ne m'écrivez point quand vous aurez votre accès : vous voyez, vous peignez tout ſi noir, que ſi j'aimois la ſolitude, vous me la feriez haïr.

LETTRE XLI.

A Madame de Monteſpan.

Maintenon, 13 Mars 1678.

MAdame, vous ne pouviez m'annoncer une plus agréable nouvelle que la reddition de Gand ; il y a apparence qu'à l'heure qu'il eſt, la citadelle aura ca-

pitulé. Le Roi va revenir à vous, Madame, comblé de gloire. Je prends une part infinie à votre joie. Ma belle-sœur & mon frere arriverent ici hier, pénétrés de vos bontés : le Prince se porte bien. Je vais joindre ici une copie d'une lettre qu'il a écrite au Roi.

Du Duc du Maine au Roi.

Sire, si Votre Majesté continue à prendre des Villes, cela est décidé, il faut que je sois un ignorant; car M. le Ragois ne manque jamais de me faire quitter mes livres quand la nouvelle en arrive; & je ne quitte la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, que pour aller faire un feu de joie.

De Madame de Maintenon.

Vous trouverez, Madame, Maintenon bien changé. Mignard s'est surpassé, & ce portrait efface tous ceux des plus belles figures d'Italie. Je vous laisse, Madame, rêver à loisir à votre Conquérant. Si jamais passion fut pardonnable, c'est celle là, sans doute; mais je le dirai toujours, il n'en est point de pardonnable devant Dieu, ni même devant les hommes.

LETTRE XLII.

De la Comtesse de Bregy à Madame de Maintenon.

EN vérité, Madame, l'on rachete si bien par l'ennui de votre absence le plaisir de vous avoir vue, que je ne puis vous être obligée de la visite que vous m'avez faite ici par la peine qu'elle me laisse. Et le monde se montre en vous d'un si beau côté, que j'ai pensé quitter ma solitude pour m'y en retourner, si je ne m'étois souvenue que de tous ceux qui le composent, il n'en est presque point qui vous ressemble. Cela me fait rentrer de bon cœur dans mon hermitage, avec dessein de me servir de la liberté de la solitude, pour penser souvent à vous, mais sans prétendre d'en être récompensée par la même chose, la Cour ayant trop de personnes présentes, pour que les absents s'attendent à quelque place. Mais s'il m'arrivoit d'en avoir quelquefois dans votre souvenir, que ce ne soit jamais, Madame, sans penser à moi, comme à la personne qui est le plus à vous.

LETTRE XLII.

De Madame de Maintenon à Mademoiselle de l'Enclos.

Verſailles, 12 *Novembre* 1679.

COntinuez, Mademoiſelle, à donner de bons conſeils à M. d'Aubigné : il a bien beſoin des leçons de *Leontium*. Les avis d'une amie aimable perſuadent toujours plus que ceux d'une ſœur ſévere. Madame de Coulanges m'a donné des aſſurances de votre amitié qui m'ont bien flattée. Ce que vous entendez dire de ma faveur n'eſt qu'un vain bruit : je ſuis étrangere dans ce pays, ſans autre appui que des perſonnes qui ne m'aiment pas, ſans autres amis que des amis intéreſſés, & que le ſouffle le plus léger de la fortune tournera contre moi; ſans autres parents que des gens qui demandent ſans ceſſe, & qui ne méritent pas toujours. Vous jouiſſez d'une liberté entiere; je vis dans un eſclavage continuel. Croyez-moi, ma belle Mademoiſelle, (car vous ne ceſſerez jamais de l'être) les intrigues de la Cour ſont bien moins agréables que le

commerce de l'esprit. Mes compliments à nos anciens amis. Madame de Coulanges & moi nous célébrâmes hier votre santé à Maintenon, & nous n'oubliâmes pas la chambre des élus. Continuez, je vous prie, vos bontés à M. d'Aubigné.

LETTRE XLIV.

A Madame de Frontenac. (1)

1680.

MOnsieur de Louvois a ménagé à Madame de Montespan un tête-à-tête avec le Roi. On le soupçonnoit depuis quelque temps de ce dessein ; on étudioit ses démarches ; on se précautionnoit contre les occasions ; on vouloit rompre ses mesures ; mais elles étoient si bien prises, qu'on a enfin donné dans le piege. Dans ce moment ils en sont aux éclaircissements, & l'amour seul tiendra conseil aujourd'hui. Le Roi est ferme ; mais Madame de Montespan est bien aimable dans les

(1) On n'a pu recouvrer que des fragments des Lettres à Me. de Frontenac.

larmes. Madame la Dauphine eſt en priere : ſa piété a fait faire au Roi des réflexions ſérieuſes ; mais il ne faut à la chair qu'un moment pour détruire l'ouvrage de la grace. Cette Princeſſe s'eſt fait un point de conſcience de travailler à la converſion du Roi ; je crains qu'elle ne l'importune & ne lui faſſe haïr la dévotion : je la conjure de modérer ſon zele : elle m'admet quelquefois à ſes exercices de piété : je vous aſſure qu'il n'eſt point de cœur plus à Dieu. Madame de la Valliere eſt un exemple bien frappant du pouvoir de la grace : le Roi en parle volontiers, & je ne puis me perſuader que Louvois & Madame de Monteſpan effacent de ſon eſprit ces ſaintes impreſſions. Mais encore un coup, l'eſprit eſt prompt, & la chair eſt foible.

LETTRE XLV.

A la même.

23 *Août* 1680.

CEt éclairciſſement a raffermi le Roi : je l'ai félicité de ce qu'il avoit vaincu une ennemie ſi redoutable : il avoue que

M. de Louvois eſt un homme plus dangereux que le Prince d'Orange ; mais c'eſt un homme néceſſaire. Madame de Monteſpan a d'abord pleuré, enſuite fait des reproches, enfin a parlé avec hauteur : elle s'eſt déchaînée contre moi ſelon ſa coutume. Cependant elle lui a promis de bien vivre avec moi. Pour ſon honneur, elle devroit du moins ſauver les apparences. La Feuillade s'eſt brouillé avec Colbert, & réconcilié avec Louvois. Le Prince de Marſillac trompe toute la Cour. La Ducheſſe du Lude ſe tient au grand nombre. Madame de Rochefort eſt entrée dans les pieuſes intentions de Madame la Dauphine. Madame du Freſnoy veut me perſuader que le Roi me trompe : & quel intérêt auroit-il à me tromper ? Mes amis ne me laiſſent pas le temps de reſpirer : je ſuis plus contente de la diſcrétion de mes parents. Je vous attends après demain à Maintenon.

LETTRE XLVI.

A la même.

JE ſuis dévorée de chagrins : je m'étois flattée que Madame de Monteſpan

cesseroit de me persécuter, & que j
pourrois enfin faire paisiblement mon sa
lut auprès d'une Princesse, qui donne à
toute la Cour un exemple bien admir
& bien peu suivi. Elle s'est raccommodé
avec le Roi : Louvois a fait cela. Ell
n'a rien oublié pour me nuire : elle a fai
de moi le portrait le plus affreux. Mo
Dieu, que votre volonté soit faite! Ell
vint hier chez moi, & m'accabla de re
proches & d'injures : le Roi nous sur
prit au milieu d'une conversation qui
mieux fini qu'elle n'a commencé. Il nou
ordonna de nous embrasser & de nou
aimer : vous savez que ce dernier articl
ne se commande pas. Il ajouta en riant
qu'il lui étoit plus aisé de donner la pai
à l'Europe, que de la donner à deux fem
mes, & que nous prenions feu pour de
bagatelles.

LETTRE XLVII.

A la même.

JE ne puis vous voir. J'irai à Maint
non : le Roi veut m'y surprendre u
jour, & ce jour sera peut-être demai
ou après demain. Je n'ai pas un momen
(

de repos : Madame la Dauphine eſt en retraite. Je ne ſerois plus ici, ſi ſa dévotion ne m'y avoit retenue. Priez Dieu pour moi : je ne fus jamais ſi agitée ni ſi combattue.

LETTRE XLVIII.

A la même.

10 *Octobre 1680.*

JE reçois tous les jours de nouvelles graces du Roi. Mais ma ſanté qui s'affoiblit tous les jours, ne me permettra pas d'en jouir long-temps. Tout ce que j'acquiers en crédit, je le perds en tranquillité : cette vie m'eſt inſupportable. Le Roi ſe défie de moi & me craint : il me comble de biens pour me fermer la bouche : il aime la vérité, & ne veut pas l'entendre. Il vit dans une habitude de péché mortel, qui me fait trembler. Je ne puis plus voir toutes ces choſes : ſi cela continue, je me retirerai : il eſt ſûr que c'eſt offenſer Dieu que de vivre avec des gens qui ne font que l'offenſer. La piété contracte une certaine tiédeur, ſans qu'on s'en apperçoive. Je ſerois déja hors de ce pays,

ſi je ne craignois que le dépit ne contribuât plus à m'en éloigner que le deſir de mon ſalut. Je ſacrifie à Dieu tout ce qui pourroit m'attacher ici : & je ne puis me réſoudre à accomplir mon ſacrifice. La piété de Madame la Dauphine me confirme dans mes bons ſentiments, & en même-temps détruit tous mes projets.

LETTRE XLIX.

A la même.

JE n'ai jamais mieux reconnu combien je me faiſois illuſion : je ſuis encore bien loin du détachement où j'aſpire. Mes chaînes ne furent jamais ni ſi peſantes ni ſi fortes. Je ne ſais que dire à l'Abbé Gobelin : je crains de lui ouvrir mon cœur, parce que je crains de me rendre coupable d'une obſtination qui offenſeroit Dieu ; je ſuis une malade qui cache ſon mal par la crainte des remedes.

LETTRE L.

A la même.

SEs discours m'affligeroient bien plus vivement, si je ne savois par qui ils lui sont inspirés. Je n'eus jamais tant de plaisirs éclatants d'un côté, ni tant de chagrins de l'autre. Je n'ai point de plan fixe, parce que mes mesures sont tous les jours dérangées. Je suis si malheureuse, je l'ai tant été jusqu'ici, qu'il y a espérance que la prospérité ne me gâtera pas.

LETTRE LI.

A la même.

J'Obtiens tout: mais l'envie me le vend bien cher. Mon cœur est déchiré, & le sien n'est pas en meilleur état. A quarante-cinq ans, il n'est plus temps de plaire; mais la vertu est de tout âge. Tout le bien que vous dites de mon esprit, on l'a dit autrefois de mon visage: ces louanges ne me séduisoient point; jugez si je ne résisterai pas aux vôtres.

LETTRE LII.

A la même.

RUvigny eſt intraitable. Il a dit au Roi que j'étois née Calviniſte, & que je l'avois été juſqu'à mon entrée à la Cour. Ceci m'engage à approuver des choſes fort oppoſées à mes ſentiments. Il y a long-temps que je n'en ai plus à moi. Que je ſerois heureuſe, ſi c'étoit à Dieu que j'en euſſe fait le ſacrifice!

LETTRE LIII.

A la même.

IL n'y a que Dieu qui ſache la vérité ... Il me donne les plus belles eſpérances. Mais je ſuis trop vieille pour y compter. Si Madame de Monteſpan étoit .... » Il » y a long-temps, que, dit-elle, elle ne » s'eſt pas laiſſée aller à cette foibleſſe : » ce n'eſt pourtant point ici qu'on peut ſe faire une ame forte... Je le renvoye toujours affligé, & jamais déſeſpéré.

LETTRE LIV.

u Chevalier de Méré à Me. de Maintenon.

'Ai une extrême envie d'avoir l'honneur de vous voir, Madame ; & and je vous rencontre, il me semble e vous ne me fuyez pas. Je fus tout r à St. Cloud avec Madame la Maréale de Clerambaud. Nous y parlâmes vous, à peu près comme vous l'eusz pu desirer. Je vous louois sans flatte:, & de temps en temps je vous blâɔis sans médisance. Madame la Maréale enchérissoit volontiers sur les louans que je vous donnois ; & quand je ɔuvois quelque chose à redire en vous, e tâchoit de l'excuser ou de l'adoucir. ıfin, elle me chargea d'aller vous prier sa part de venir dîner demain chez e.

Je m'étois levé fort agréablement pour 'acquitter de ma commission, & voilà ıe Madame la Maréchale me mande e Mademoiselle, qui devoit aller ce ıtin voir la Reine, a remis ce voyage a semaine qui vient. Ce changement ne empêcheroit pas d'aller à St. Germain,

s'il ne me venoit dans l'esprit que vous êtes quelquefois d'un abord assez difficile, & que si je vous demandois inutilement, cela pourroit vous faire tort & me nuire aussi. Car il est vrai, Madame, que tout ce qu'on censure le plus dans votre procédé, c'est qu'on s'imagine que vous négligez vos anciennes connoissances. Et pour ce qui me regarde, je tiendrois à fort grand déshonneur qu'une personne si sage & de si bon goût, donnât à penser qu'elle m'eût oublié après une si longue amitié. D'ailleurs, j'ai tant soit peu de cette humeur de Fée dont on vous accuse, & je cherche ordinairement la solitude au milieu même de Paris. Ainsi, quelque estime, quelque inclination que nous ayions l'un pour l'autre, je ne crois pas qu'on nous rencontre souvent ensemble, & j'en ai beaucoup de regret. Je crois pourtant qu'il ne tiendra qu'à vous d'en tirer un avantage qui n'est pas à mépriser; car nous pouvons par-là nous acquérir la gloire d'une extrême constance, si nous continuons toujours à nous aimer, sans nous voir, ni sans nous écrire. Pour moi, je vous estime tant, Madame, que je ne cesserai de témoigner par-tout que je suis avec une extrême passion le plus respectueux de vos serviteurs, &c.

LETTRE LV. (1)

Du même à la même.

EN vérité, Madame, il seroit bien mal-aisé d'avoir tant d'amis d'importance au milieu de la Cour, & d'estimer constamment ceux qui n'y sont rien, quand ce seroient les plus honnêtes gens qu'on ait jamais vus. Il ne faut attendre que d'une vertu bien rare une faveur si extraordinaire; mais dès le temps que j'avois l'honneur de vous approcher, je m'appercevois que vous saviez toujours distinguer le vrai mérite parmi de certaines choses brillantes, qui ne dépendent que de la fortune. Et cela me fait espérer que vous ne désapprouverez pas la liberté que je prends de vous écrire.

Je pense avoir été le premier qui vous ait donné de bonnes leçons; & je puis dire, sans vous flatter, que jamais en-

(1) Il est vraisemblable que cette Lettre singuliere est de l'année 1683. Le Chevalier de Méré & Louis XIV, faisoient dans le même temps les mêmes propositions à la même femme.

fance ne m'a paru plus aimable que la vôtre, tant pour les charmes de votre personne, que pour avoir le meilleur cœur du monde & l'esprit le plus éclairé. Je me souviens que je vous instruisois à vous rendre aimable, & que, dès-lors, vous ne l'étiez déja que trop pour moi. De sorte que si l'on ne vous regardoit aujourd'hui comme une personne parfaitement accomplie, il ne s'en faudroit prendre qu'à moi, si ce n'étoit peut-être que la Cour vous eût gâtée. Aussi, Madame, en quelque lieu que je sois, je ne fais rien avec tant de plaisir, que de parler de vous; & je ne sais si c'est par estime, ou par inclination, ou même par intérêt, que je vous mets au-dessus de toutes les autres. Si cela vous paroît fort peu vraisemblable, à cause que vous m'avez extrêmement négligé, je vous apprends, qu'en vos merveilleuses qualités qui font tant de bruit, vous en avez une que je regarde comme un enchantement; c'est que les gens de bon goût, qui vous ont bien connue, ne vous sauroient quitter, de quelque adresse que vous usiez pour vous en défaire; & j'en suis un fidele témoin. Ceci me remet dans l'esprit un sentiment où je vous ai vue, & dont vous devriez bien vous désabuser: car.

il n'eſt pas vrai qu'on ſe laſſe de tout à continuer ; & la défiance que vous avez de pouvoir conſerver celui qui vous auroit plu pour le mariage, eſt très-mal fondée. Qu'elle ne vous en détourne point ſur ma parole. Oui, je vous jure que de tant de belles perſonnes que j'ai pratiquées, vous êtes celle qui le devez le moins craindre, & je vous conſeille d'en prendre le haſard. Car encore que votre abord gagne aiſément ceux qui vous voyent, vos attraits les plus piquants ne ſe montrent pas ſi vîte ; & plus on aura goûté de vos bonnes graces, & plus on ſera charmé. Ne diroit-on pas que je vous veux diſpoſer à recevoir les ſervices d'un galant homme ? mais je n'en ſache point de ſi digne de vous que moi ; & je ſens bien que ſi la fantaiſie de me prendre vous étoit venue ou vous venoit, je me laiſſerois vaincre, & je vous aimerois toujours. Il me ſemble, Madame, que ſi vous étiez un peu plus enjouée, & qu'on pût eſpérer de vous plaire en badinant, vous en feriez plus ſaine & plus heureuſe. Auſſi-bien le monde eſt ſi peu de choſe, que c'eſt être bien fou, que d'être ſi ſage : mais ſérieuſement, puiſque vous êtes ſi ſérieuſe, celui que vous auriez choiſi ne ſeroit-il pas au plus haut point de bon-

heur qu'on puisse desirer, de passer sa vie auprès de la plus agréable personne du monde, auprès de vous, Madame, qui donnez tant d'admiration, qu'il faudroit votre génie & vos délicatesses pour vous louer d'aussi bon air que vous le méritez? Il est pourtant vrai qu'on trouve en votre procédé quelque chose à redire, & je ne crains pas de vous en avertir, parce que vous aimez la franchise & la sincérité. On s'imagine donc que vos anciens amis ne tiennent pas en votre bienveillance une place fort assurée. Cependant vous témoignez assez que vous êtes bonne & bienfaisante; tout le monde en demeure d'accord. Mais les critiques de la Cour observent que vous ne favorisez que des gens qui ne sauroient vous en être obligés, parce qu'ils sont déja si élevés, que tout ce que vous ajoutez à leur fortune, est presque insensible; encore que ce soit quelque chose de bien grand. Je souhaiterois pour le comble de votre gloire, que vos bontés s'épandissent sur quelques personnes dont le mérite est moins en vue. Outre que vous en paroîtriez plus généreuse, vous vous en feriez des créatures, qui n'auroient rien de plus cher que de reconnoître vos bienfaits. On m'a dit que M. de Vil-

lette, qui n'a rien de fou ni d'étourdi, que d'être toujours fort Huguenot, vous avoit parlé d'un très-honnête homme, qu'on appelle M. de Vieux-Fourneau. Vous jugez bien, Madame, que pour quoi que ce pût être, je ne voudrois perdre le peu d'eſtime qui me reſte auprès de vous. Mais ſi vous avez encore quelque créance en moi, je vous jure qu'il ſeroit difficile d'exprimer tout ce qu'il à de bon. Je ſuis perſuadé qu'on ne lui ſauroit rien commettre de noble ni d'exquis dont il ne ſoit capable, ou du moins, qu'il ne le puiſſe devenir du jour au lendemain. Comme je le vois ſouvent, je lui ai dit tout ce que je ſavois. Et plût à Dieu, Madame, avoir auſſi bien réuſſi à vous inſtruire! car toujours m'en reviendroit-il cet avantage, que vous ſeriez bien-aiſe que je fuſſe éperduement comme je ſuis, &c.

LETTRES DE MADAME DE MAINTENON A M. D'AUBIGNÉ.

LETTRE PREMIERE.

Paris, ce 3 Janvier 1664.

JE ſuis bien fâchée, mon cher frere, de n'avoir cette année que des vœux à vous offrir. Je n'ai pas encore payé toutes mes dettes; & vous ſentez bien que c'eſt-là le premier uſage que je dois faire de ma penſion; & vous haïriez des étrennes données aux dépens de mes créanciers. Avec un peu d'économie, vous pourriez vivre à votre aiſe; votre diſſipation me perce le cœur; ſéparez-vous des plaiſirs, ils coûtent toujours cent fois plus que les beſoins. Soyez délicat ſur le choix de vos amis; votre fortune & votre ſalut dépendent également des premiers pas que vous ferez dans le monde.

Je vous parle en amie. Appliquez-vous à votre devoir. Aimez Dieu. Soyez honnête homme. Prenez patience, & rien ne vous manquera. Madame de Neuillant m'a souvent répété ces conseils ; & je m'en suis jusqu'ici bien trouvée. Adieu, mon cher frere ; je ne serai heureuse qu'autant que vous le serez ; & vous ne le serez, qu'autant que vous serez sage.

LETTRE II.

Ce Samedi à minuit, 1666.

JE vous remercie, mon cher frere, du soin que vous avez de moi. Mais pourquoi donner tant de peine à Dandelot ? Il vous est nécessaire, & il me sera inutile. Il est vrai que Mademoiselle de Pons se marie, & que j'ai la joie d'y avoir contribué. J'irai la conduire à Hudicourt. Nous passerons par Pontoise. Vous croyez bien que ce ne sera pas sans vous voir. Je lui ferai demain vos compliments. Je vous assure par avance qu'ils seront bien reçus. Je me trouve un peu mal, non par les fatigues de la noce, mais par l'extrême inquiétude que j'ai eue du succès de cette affaire. Je ferai parler à la Valliere,

devant que d'aller à Pontoise. Mais je crois que vous n'attendrez pas long-temps. On ne parle ici que de guerre : je la souhaite pour vous. Et voilà comme mon amitié pour mon frere, me rend cruelle pour le genre humain ! Bon soir. Nous n'aimons, ni vous ni moi, les longues lettres. Je ne sais présentement aucunes nouvelles. Je ne vois personne. Depuis quinze jours, je n'ai songé qu'au mariage de mon amie. (1) Son bonheur me dédommagera bien de mes peines.

LETTRE III.

Ce 18 *Septembre.* (2)

SOit que je vous écrive ou que je ne vous écrive pas, vous devez être également persuadé de mon amitié, & des soins que je prendrai toujours pour

---

(1) Bonne de Pons, mariée à d'Hudicourt. Dans le premier Recueil des Lettres de Me. de Maintenon, édit. de Nancy, p. 46, on en trouve une sur ce mariage, qui contredit trop celle-ci pour n'être pas apocryphe. De plus, voyez *les Entretiens de Madame de Maintenon.*

(2) L'adresse : *A M. d'Aubigny, Capitaine d'Infanterie & de Cavalerie, au Quesnoy.*

votre repos & votre fortune. Je vous aime tendrement; & je suis persuadée que vous êtes pour moi ce que je suis pour vous. Ainsi, mon cher frere, nos fortunes sont communes; & elles ne seront pas si malheureuses qu'elles l'ont paru d'abord. Je n'ai pas encore demandé en quel Régiment je vous voulois, parce qu'on m'a promis qu'on me donneroit à choisir. Je vais recevoir votre argent, payer nos dettes, & garder le reste. Votre compagnie d'Infanterie sera vendue avant qu'on délivre aucune commission des augmentations que l'on a faites dans le Régiment. Adieu, mon enfant; conservez votre santé, & faites mille amitiés pour moi à votre Gouverneur. Je me porte très-bien.

LETTRE IV.

Le 27 Décembre. (1)

JE suis très-fâchée de ce que votre valet vous a volé, & encore plus de ce que M. de Barillon me mande que vous

(1) L'adresse : *A M. d'Aubigné, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment du Roi, à Saint-Quentin.*

lui paroiſſez triſte, par vos lettres. Vous ſavez qu'il ne faut que cela pour nous brouiller : réjouiſſez-vous donc, je vous en ſupplie. Dépenſez vos vingt mille francs cette année ; & faites une compagnie merveilleuſe. Choiſiſſez de vieux Cavaliers, bien faits, bien montés ; & ne vous piquez pas d'avoir plus de rubans que les autres. Montrez qui vous êtes, s'il s'en préſente quelque occaſion. Appliquez-vous à votre métier. Connoiſſez tous vos cavaliers & tous vos chevaux ; faites votre cour aux bons ouvriers. Liez-vous avec M. de Fourille ; faites-vous aimer des Officiers. Ne vous moquez de perſonne. Réjouiſſez-vous toujours, & laiſſez-moi faire le reſte. Je demandai à M. de Louvois quelque gratification. Il me promit de donner ſes ordres là-deſſus à M. de St. Pouanges ; ils ſont partis l'un & l'autre. Mais vous n'en êtes pas à cela près. Vous ne manquez pas d'argent ; & j'en ai encore à vous. Je vous le dis ſans chagrin, je ſerai contente, pourvu que votre compagnie ſoit belle. Je vous fais faire un lit à très-bon marché. Soyez le mieux monté & le plus mal couché des Capitaines du Régiment. M. Charpentier m'a dit qu'il avoit envoyé votre rente & votre quartier d'aſſemblée à M. de Ba-

rillon. Adieu, mon cher frere, je n'aime rien tant au monde que vous; faites votre devoir, & soyez gai: voilà tout ce que je demande.

LETTRE V.

A Paris, 2 Septembre 1672.

Je suis bien surprise de n'entendre pas parler de vous depuis que le Roi vous a fait l'honneur de vous nommer pour commander dans Amersfort. J'ai reçu une lettre de vous au bout du mois, jour pour jour, que vous me l'avez écrite: cependant je sais que l'on en peut recevoir de plus fraîches d'Utrecht. Je ne vous répondrai point sur ce que vous me demandez, que vous croyez être mal avec moi: vous savez assez que cela ne peut jamais arriver; & que soit que je vous fasse des amitiés ou que je vous querelle, je vous aime toujours également, & plus que tout ce qui est au monde. Mais revenons à vos affaires. J'ai une grande impatience de savoir comment vous êtes sur ce que le Roi vient de faire pour vous; je ne sais point le détail de ces choses-là: mais il me semble que dix mille francs d'appoin-

tements font considérables. Il est vrai que ce ne peut être un établissement solide; mais on n'ôte point d'un lieu un homme à qui l'on fait du bien par inclination, sans le remettre dans un autre. Acquittez-vous à merveille de votre emploi. J'espere que M. de Luxembourg ne vous nuira point. Au nom de Dieu, mon très-cher frere, n'oubliez rien pour mériter un coup d'œil du Roi; il a commencé à vous faire du bien, il achevera. M. de Louvois ne s'y opposera point; & pour peu que vous vous aidiez, vous trouverez de grandes facilités. M. Bosteau vous doit 200 pistoles; donnez-les à ce marchand qui a habillé votre compagnie. Vous ne pouvez, ni en honneur, ni en conscience, retarder le payement de cet homme. Dandelot meurt d'envie de retourner avec vous, & m'a prié de vous en écrire. Instruisez-moi à fond de tout ce qui vous regarde, & rejouissez-vous, car tout ira bien.

LETTRE VI.

Le 19 Septembre 1672. (1)

JE ne comprends pas pourquoi vous ne recevez point mes lettres, & encore moins pourquoi les vôtres ne me ſont rendues qu'un mois après que vous les avez écrites. On peut avoir un commerce plus fréquent de Paris à Utrecht ; & vous m'obligerez d'y donner ordre. J'aime encore à recevoir de vos nouvelles, quelque brouillés que nous ſoyons. Vous êtes admirable, de croire que je ne vous aime pas, parce que je vous ai grondé. C'eſt préciſément la marque la plus ſûre de ma tendreſſe ; & je ſuis très-piquée, que vous vous connoiſſiez ſi mal en amitié. J'ai bien de la joie de ce que vous me paroiſſez content, de ce que le Roi a fait pour vous. Le Gouvernement d'Amersfort eſt un chemin à autre choſe ; faites-y donc de votre mieux pour le ſervice d'un Roi, qui, comme homme, le

(1) L'adreſſe : *Pour M. d'Aubigné, Gouverneur à Amersfort.*

mérite. Je vous crois encore plus charmé de lui que je ne le suis, parce que vous avez vu de plus ce qu'il a fait cette campagne. Il doit y avoir du plaisir à servir un Héros & un bienfaicteur! Marquez-moi le nom de ceux qui vous aiment ou qui vous protegent; ils ne s'en repentiront pas. Dites à M. de Luxembourg, que s'il veut que je vous fasse recommander à lui, je le ferai; mais qu'en attendant, j'ai beaucoup de reconnoissance de ce qu'il a fait de lui-même. Faites des merveilles, mon cher frere; justifiez le choix de Sa Majesté. Soyez appliqué, vigilant, exact. Songez que dès qu'on n'est pas assez dévot pour être Capucin, il n'est rien de plus beau que de se faire tuer. Écrivez-moi souvent, je vous en prie.

LETTRE VII.

Paris, 27 *Septembre* 1672. (1)

JE sens encore mieux la joie de votre établissement, depuis que j'ai reçu votre lettre du 12 de ce mois. Je suis ra-

---

(1) Même adresse.

vie de vous voir content ; & bien-loin de me reposer là-dessus, je veux être plus vive que jamais sur votre fortune. Ne pensez donc qu'à faire votre devoir à Amersfort ; & laissez-moi ici le soin de vos affaires. J'ai parlé à M. de Louvois sur votre compagnie ; il m'a dit qu'il la falloit garder encore quelque temps, & qu'ensuite on verroit ; j'ai remercié tous ceux dont vous vous louez. J'ai une grande impatience de voir M. de St. Pouanges, pour savoir de vos nouvelles particulieres. Je suis ravie de vous savoir tenant table. Le prie-Dieu me ravit ; vous avez raison de croire que j'aurois plaisir de vous y voir, & d'être témoin de votre gravité ; réjouissez-vous, mon cher frere, mais songez à votre salut. Il y faut venir ; & les soldats doivent y penser par un motif plus noble que celui de la peur. Je vous recommande les Catholiques ; & je vous prie de n'être pas inhumain aux Huguenots. Il faut attirer les gens par la douceur ; c'est l'exemple que Jesus-Christ nous a donné. Je parlerai à Dandelot. Mais vous êtes bien éloigné pour vous rejoindre. Je me porte assez bien. Que je sache de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez. Et de longues lettres. Je reçois tous les jours des com-

pliments pour vous, & de mes amis & de nos parents. Je réponds comme si j'ignorois ce qu'ils veulent me dire par cette joie si nouvelle & si empressée. Adieu, mon cher frere, je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE VIII.

1 Octobre.

On m'a porté sur votre compte des plaintes qui ne vous font pas honneur : vous maltraitez les Huguenots, vous en cherchez les moyens, vous en faites naître les occasions ; cela n'est pas d'un homme de qualité. Ayez pitié de gens plus malheureux que coupables : ils sont dans des erreurs où nous avons été nous-mêmes, & d'où la violence ne nous auroit jamais tirés. Henri IV a professé la même Religion, & plusieurs grands Princes. Ne les inquiétez donc point : il faut attirer les hommes par la douceur & la charité : Jesus-Christ nous en a donné l'exemple : & telle est l'intention du Roi. C'est à vous à contenir tout le monde dans l'obéissance : c'est aux Evêques & aux Curés à faire des conversions par la

doctrine & par l'exemple. Ni Dieu ni le Roi ne vous ont donné charge d'ames. Sanctifiez la vôtre, & soyez févere pour vous seul. J'aurai bien du plaisir de vous voir ici : mais cela viendra avec le temps. J'ai de bonnes espérances. Mr. de Louvois nous sert bien. Nous lui avons de grandes obligations. Je vous le répete, mon cher frere, que M. de Ruvigny ne se plaigne plus de vous.

LETTRE IX.

Paris, le 16 Octobre 1672.

MOnsieur de Louvois m'a écrit aujourd'hui qu'il vous avoit envoyé vos expéditions telles que vous pouvez les desirer, & que le Roi avoit décidé en votre faveur. Plus de difficultés; plus de murmures. Vous savez à quel point je suis sensible à ce qu'on fait pour vous: aussi les nouvelles d'aujourd'hui troublent-elles un peu ma joie : j'apprends que les Hollandois assiegent des Places. Je sais que la vôtre n'est point fortifiée. Vous avez la guerre tous les jours, & je tremble également, soit que vous eussiez à périr dans Amersfort, ou à vous rendre.

Vous connoissez mon cœur, & ce qu'il est capable de faire & par honneur & par reconnoissance; mais vous ne connoissez point la tendresse que j'ai pour vous: je ne puis vous parler d'autre chose aujourd'hui. Ne me laissez point dans ces inquiétudes. Voilà des lettres de Mr. de Villette. Faites mille amitiés pour moi à Mr. de Coumont, si vous le voyez, & dites-lui que je ne me lasserai jamais de l'obliger en tout ce qu'il me sera possible. Adieu, mon cher frere, je me porte très-bien: n'ayez aucune sollicitude sur mon compte: tout ira bien: c'est moi qui vous le dis, oui, moi qui espere si difficilement.

LETTRE X. (1)

A Tournay, le 16 Juin 1673.

IL y a long-temps que Mr. de Louvois m'a dit que l'on abandonnoit Amersfort,

(1) L'Adresse est: *A M. de Saint-Quentin, Commandant à Campen, pour faire tenir à M. d'Aubigny, Gouverneur d'Elbourg, à Elbourg, à Campen.*

Amersfort, & que vous auriez un autre Gouvernement : je ſuis bien fâchée que l'ennemi ſoit ſi avancé, & je ſerois dans un étrange état ſi l'on vous aſſiégeoit. J'eſpere que la paix finira bientôt toutes mes craintes. Vous avez raiſon d'être perſuadé de mon amitié ; je le ſuis de la vôtre : je voudrois en jouir plus ſouvent. Cela viendra. Je ne vous oublierai pas. Quoiqu'il arrive, j'ai de bonnes paroles pour vous. Mr. de Louvois fait merveille en cette occaſion, & nous lui ſommes très-obligés : je vous avoue que j'aurois un grand plaiſir de vous voir à Paris. N'en eſpérez pas ſur le récit de ce voyage ni ſur la citadelle de Tournay. Je ſuis trop ennuyée pour pouvoir faire une relation agréable. Je trouverois en mon chemin des choſes à vous dire qui ne vous amuſeroient pas. Je me porte fort bien : je ſuis très-contente, car je ſuis diſgraciée. Je ne puis vous trouver l'homme que vous me demandez pour votre maiſon : je m'en informe pourtant autant que je le puis. Adieu, mon chere frere, je ſuis toute à vous.

F. D'AUBIGNY.

LETTRE XI.

Le 31 Décembre 1673.

JE reçois les lettres que vous m'écrivez; mais il ne me paroît point que vous receviez les miennes. Quoiqu'elles ne ſoient pas bien importantes, je voudrois qu'elles allaſſent juſqu'à vous. Celle-ci y ira. Je m'étendrai donc ſur toutes les choſes que j'ai à traiter avec vous. Mr. de Louvois aſſure que vous n'avez rien à craindre où vous êtes. Le Roi vous a donné un Gouvernement en Alſace, où vous ſerez très-bien. Vous attendrez les ordres là-deſſus, & vous vous tairez ſur ce nouvel honneur, tant que vous ne le ſaurez que par moi. Je vous verrai quand vous changerez de lieu, & je vous avoue que je m'y prépare comme. . . . . *Le reſte manque*. . . . .

. . . .

LETTRE XII (1).

Paris, le 2 Mai 1674.

JE mourois d'envie de vous écrire : je remettois de jour en jour par la quantité de bagatelles qui m'occupent. Je ne doutois point que des Rolines ne prît soin de vous mander de mes nouvelles : je me porte très-bien, & je me trouve toujours de la santé, dès que mon corps & mon esprit sont en quelque repos : & si M. le Duc du Maine marchoit, je serois fort contente de la mere & du Roi. Voilà tout ce que je puis vous dire. Pourquoi ne m'instruisez-vous pas de la maniere dont vous vous trouvez à Bedfort ? Je suis bien-aise que vous ayez reçu des marques de considération de la part de M. de Turenne. Il en va recevoir des remerciments qui l'obligeront à continuer. Je ne vois pas fort souvent les gens dont vous me parlez, hormis Mr. de Montchevreuil : je m'enferme plus que jamais & je mene une vie très-douce. Je songe fort à votre établissement. Il y a deux

(1) L'Adresse : *Pour M. d'Aubigny, Gouverneur de Betfort.*

ou trois affaires ſur le tapis : elles ne ſont pas aſſez avancées pour vous en parler. Adieu, mon cher frere : j'ai auſſi pluſieurs terres auxquelles je penſe ; quand il y aura quelque choſe de décidé, vous le ſaurez : j'ai parlé à M. & à Me. Colbert en faveur de M. Arnaud.

LETTRE XIII. (1)

A Verſailles, le 15 Juillet 1674.

IL y a long-temps que je veux vous écrire, & je n'ai pas pu y parvenir : la vie que l'on mene ici eſt fort diſſipée comme vous ſavez, & les jours y paſſent fort vîte : tous mes petits Princes y ſont établis, & je crois pour toujours : cela, comme toute autre choſe, a ſon bon & mauvais côté : je ſuis aſſez contente. Je me porte bien. Je ſonge très-ſérieuſement à vous marier : je travaille à une affaire qui ſeroit bonne. N'en parlez point. Comptez que tout revient, & qu'on ne peut trop veiller ſur ſes paroles, quand on a les moindres relations dans ce pays-ci.

(1) Même adreſſe.

Je ne puis trouver de terre comme je la voudrois : je ne me rebuterai point que je n'en aye une. Adieu, mon cher frere, soyez persuadé que je n'oublierai rien pour vous mettre en état de vous passer de moi & de tout le monde : je ferai peindre votre carrosse, & j'ai donné ordre pour des armes. Notre petit Duc vient de me dire de son chef qu'il vous baise les mains, & qu'il voudroit bien que vous fussiez ici. Je ne sais ce qu'il vous revient de ce que j'ai fait pour Mr. Arnaud; mais si j'aimois l'argent, j'aurois pu vendre bien cher ma protection, & j'ai été surprise & indignée de tout ce que l'on ma offert là-dessus : je ne lui en demande que quelques petits emplois. Marquez-lui, que s'il veut m'obliger, il secoure des misérables. C'est tout ce que je veux de sa reconnoissance; mais je ne vous défends point d'en profiter autant que l'honneur & la conscience peuvent le permettre : car il faut que tout cede à notre devoir. Adieu, mon cher frere; je vous aime bien tendrement.

LETTRE XIV.

Paris, le 7 Sepembre 1674.

JE ſuis venue à Paris pour me guérir de la fievre tierce, dont j'ai eu cinq accès : j'en ſuis quitte, & je pars pour Verſailles. Je n'ai pas voulu vous l'écrire, pour ménager votre ſenſibilité : voilà une confiance à laquelle je ne ſuis pas fort ſujette. Je crois la devoir à votre amitié. Je vous prie d'épargner quelque ſomme conſidérable pour les fraix de vos noces. Je traite pour vous un mariage qui va aſſez bien ; mais vous ne prendrez pas un ſol du bien de votre future épouſe : car il faut ſonger à vous établir, & non à la ruiner. Le petit Duc eſt malade depuis ſix ſemaines, mais il eſt mieux à préſent. Les autres ſont en bonne ſanté, & la Princeſſe eſt belle comme un Ange. Tous nos amis me voyent ici avec beaucoup de ſoin : j'y ſuis ſeule, & par conſéquent très-libre : j'ai recommandé les intérêts de M. Arnaud à M. Frémont : enfin, je fais tout ce qu'il deſire de moi : profitez-en, puiſque je n'en profite pas. Adieu : mon cher Mata eſt mort ſans con-

fession : Villandry a été trouvé mort dans son cabinet un moment après y être monté. Voilà ce qui arrive aux libertins : songez à Dieu, tandis que vous le pouvez ; & ne remettez pas votre conversion à la mort. Car que pouvons-nous faire alors ? Pardonnez ce petit sermon à la solidité de mon amitié.

LETTRE XV. (1)

A Versailles, 16 Octobre 1674.

ON m'a écrit de Paris aujourd'hui que votre mariage va assez bien : il ne faut pourtant s'assurer de rien qu'il ne soit fait. Mais à tout hasard, amassez de l'argent pour les fraix des noces : je compte en cette occasion sur M. Arnaud : il seroit pourtant honteux que son affaire meublât votre maison. La Demoiselle est jolie, à ce qu'on dit. Je me porte à merveilles : le Duc du Maine a la fievre quarte ; la Princesse, la tierce. J'y fais de mon mieux, & je me console des événements. Je suis en marché d'une terre dont j'of-

---

(1) *Pour M. d'Aubigné, à Betfort.*

fre deux cents quarante mille livres : n'en dites encore rien. Rien ne porte plus malheur que l'indiſcrétion, & les vanteries les plus petites ſont de grands ridicules. Adieu, mon cher frere : je crois que nous paſſerons une aſſez jolie vieilleſſe, s'il peut y en avoir de jolie.

LETTRE XVI.

A St. Germain, le 10 *Novembre* 1674.

JE ne ſais ſi des Rolines, qui eſt très-bien informé de tout ce que je fais, vous aura mandé que j'achete une terre. Mais il ne ſait peut-être pas encore que c'eſt Maintenon, & que le marché en eſt fait à deux cents cinquante mille francs. Elle eſt à quatorze lieues de Paris, à dix de Verſailles, à quatre de Chartres : elle eſt belle, noble, & vaut dix à onze mille livres de rente. Voilà une retraite qui ſera votre pis-aller. Vos affaires ne vont pas ſi bien que les miennes. Votre future épouſe eſt très-opiniâtre, & ne ſe rend ni à la perſuaſion de nos amis, ni à l'autorité de ſes parents : je ne me ſuis pas encore rebutée, & peut-être en viendrons nous à bout. Mr de Louvois eſt toujours

halade. Mais le Roi a entendu parler de ce que vous demandez pour votre Compagnie de Cavalerie : je crois qu'il en disposera, & qu'on ne vous refusera point ce qu'on pourra vous accorder. Adieu : j'ai bien envie de savoir votre guerre finie, pour tenter de demander un congé pour vous. J'espere que l'hyver ne se passera pas sans vous voir. Je me porte fort bien. Mes Princes sont toujours malades. Le petit Duc parle souvent de vous.

LETTRE XVII. (1)

Le Jeudi matin.

VOtre lettre a bien plus de l'air d'un homme qui rend compte d'une galanterie que d'un mariage. Voyez ce qui en arrivera : instruisez-m'en, afin que je prenne mes mesures là-dessus. Je meurs d'envie de me retirer à Maintenon. Mais je ne veux pourtant pas m'éloigner, tant que j'espérerai quelque chose : pressez votre maîtresse le plus que vous pourrez,

(1) Ce billet sans date dans l'Original, est vraisemblablement de l'année 1675.

puisque le temps vous presse. Ne vous inquiétez point de l'idée qu'on a ici de votre long séjour à Paris. Vous ne sauriez faire à Versailles ce que vous faites à Paris. On sait que vous y êtes, & ce qui vous y retient.

LETTRE XVIII.

Le 6 Février 1675.

JE reçois votre derniere lettre, qui m'afflige, en me montrant que vous ne vous portez pas bien : conservez-vous autant que vous le pourrez dans le vilain séjour que vous me dépeignez, & attendez tranquillement une heureuse vieillesse. Je fais tout mon possible pour vous marier. Et peut-être y réussirai-je. Bon prétexte pour un congé : je songe toujours à vous. Vos intérêts me sont plus chers que les miens. J'ai été à Maintenon, dont je suis très-contente. C'est un gros château au bout d'un grand bourg ; une situation selon mon goût, & à peu près comme Murçai : des prairies tout autour : la riviere qui passe par les fossés : dix mille livres de rente actuellement, & douze dans deux ans. J'y ai me-

né notre fidele ami M. de Montchevreuil. Nos Princes ſont en bonne ſanté : je crois que j'irai cet été mener l'aîné à Barege. La Princeſſe n'a eu que vingt grains de petite-vérole. Me. de Bourg veut vous épouſer. Mandez-moi à tout haſard ſi vous pourriez vous accommoder de ſa perſonne. Je m'informerai du reſte. Adieu, mon chere frere : nous ferons grande chere à Maintenon, ſi Dieu vous conſerve ; ſongez à votre ſalut : il eſt de bien mauvais ſens de ne ſe pas mettre dans l'état où l'on voudra être à l'heure de la mort. Vivez ſobrement, & prenez le matin du lait de vache bouilli un moment, & écrêmé.

LETTRE XIX.

Le 15 Avril 1675.

MAdame de Monteſpan, qui n'eſt pas de mauvais ſens, & à qui j'ai lu votre lettre, prétends que vous devez paſſer outre, & que ce mariage vous ſera très-utile ; j'en entretiendrai encore aujourd'hui Mr. Barillon. Conſultez-vous vous-même, & tâchez de lui ôter de l'eſprit que je dois lui aſſurer un douaire

pendant ma vie. Après ma mort, oui. Mais ne m'en faites pas de remerciment. L'effort n'eſt pas bien grand. J'aimerois mieux donner une ſomme à votre premier enfant. Mais ſi votre future s'opiniâtre au douaire, il en faudra paſſer par-là. Preſſez votre affaire à tout haſard. Vous en ſerez toujours le maître. Si elle doit ſe faire, ce ne ſauroit être trop tôt.

LETTRE XX.

Ce Lundi.

JE vais demain à Paris, j'y arriverai à dix heures; je vous prie d'envoyer votre carroſſe à la porte St. Honoré : ſi vous voulez me donner à dîner, vous me ferez plaiſir. Nous verrons la Veuve, ſi vous le jugez à propos. Il faudroit auſſi voir M. Barillon : enfin, je ſerai à vous & à vous ſeul, ſix heures de ſuite, que vous me veuilliez ou que vous ne me veuilliez pas.

LETTRE XXI.

JE ſuis arrivée en même-temps que vous. Mais quelqu'envie que j'aye de vous voir, il faut remettre à demain. Vous ne trouverez perſonne chez moi. Vous irez enſuite ſonger à votre bonne mine. Il faut vous montrer au plutôt à cette femme. Elle meurt d'impatience. Il faut profiter de ces moments de ferveur. Je ne ſais encore rien d'elle. J'en attends des nouvelles. Je ne pars point d'ici, que l'affaire ne ſoit faite ou rompue. Une déciſion eſt de conſéquence pour vous & pour moi. Bon ſoir. Faites-vous beau. Il faut donner de l'amour à cette vieille qui me paroît aſſez facile à en prendre.

LETTRE XXII.

A St. Germain, le Dimanche gras.

COmme je ne ſais ſi je vous verrai bientôt après que vous ſerez arrivé, je vous écris avant que vous puiſſiez l'être, afin de vous apprendre l'état de

vos affaires. Votre mariage eſt conclu avec Mlle. Cavellier : & Mr. de Louvois en doit voir les articles au premier jour. Elle a, je crois, cent mille écus. Avec cela il eſt ſuperflu d'être jolie, & elle l'eſt. Je ne vous dirai rien de l'obligation que nous avons à M. de Louvois. Si j'entrois en matiere, je ne pourrois vous parler que de lui ; & il s'agit de vous. Portez-vous bien. Ayez de l'argent, & plaiſez à la Demoiſelle. J'eſpere que l'air de Paris aura fait le premier, & que notre protégé (1) fera le ſecond, ſoit pour un prompt payement, ſi vous avez quelque convention avec lui, ſoit pour un prêt, ſi vous n'en avez pas. Quant au troiſieme, brodez-vous bien ; moins de cheveux à vos perruques, de la gaieté, & tout ira bien. Je vous avoue que je ſuis ravie, ſi cette affaire-là ſe conclut à votre ſatisfaction, & que mon mariage ne me fera pas plus de plaiſir que le vôtre. Ne faites rien en ceci que par mes conſeils. Ce ſeront ceux de M. de Louvois. Voyez-le, & témoignez-lui que vous n'êtes pas ingrat.

---

(1) M. Arnaud.

LETTRE XXIII. (1)

A St. Germain, ce 16 Juin.

VOus m'avez écrit en partant. Je ne me souviens plus si je vous ai fait réponse. Je n'ai pas entendu parler de vous, depuis que vous êtes à Betfort. Ne vous réglez pas sur moi. Je ne suis pas maîtresse de mon temps. Vous avez vu quelques échantillons de ma servitude, & vous n'avez rien vu. Il y a deux mois que je demande d'aller à Maintenon pour un jour, & je ne l'ai pu obtenir. J'en suis dans une colere épouvantable. J'y fait travailler, sans qu'il me soit permis d'y donner aucun ordre. C'est une passion que j'ai pour ce lieu-là, & une passion nouvelle; jugez de ce que je souffre de la voir contredire. M. Bosteau m'a écrit, & m'a envoyé une lettre qu'il a reçue de vous, où vous lui dépeignez fort bien le tort que vous a fait l'empressement de nos amis. Il me mande que Madame Boudon a voulu le voir, & croit

(1) L'adresse : *A M. d'Aubigné, Gouverneur de Betfort.*

que cette affaire dépendra de vous. Je lui ai écrit que cette femme-là me plaisoit fort, pourvu qu'elle vous assurât du bien ; que je croyois quevous en aimeriez mieux une plus jeune dans la fantaisie d'avoir des enfants, mais que l'on ne pouvoit pas trouver tout ensemble ; que je le priois d'y penser, & de travailler sourdement à votre mariage ; soit pour celle-là, soit pour une autre ; que je lui en aurai une extrême obligation, & que je suis hors d'état de ménager ces occasions-là, étant aussi séquestrée du monde que je le suis. Voilà le sens de ma lettre : l'âge de Madame Boudon me fait peine à cause des enfants ; mais son habileté à conduire votre maison, & cette terre à quatre lieues de Paris, me font envie. J'ai été bien fâchée de la mort du Maréchal de Rochefort. Madame sa femme ne se console point. Madame de Montespan est présentement à Fontevrault, & en reviendra à la fin de ce mois. Son absence me donne un peu de repos : & je men porte mieux. Les Princes & les Princesses sont en parfaite santé. Je n'écris pas un mot à M. de Louvois sans parler de vous ; je ne sais ce que mes lettres opéreront. Adieu, mon cher frere ; jouissez du repos en attendant mieux ; & pour vous

consoler dans votre ennui, songez que je ne me couche, ni ne me leve, selon ma volonté, & que je n'aspire qu'à être seule, & à n'avoir rien à faire; songez à Dieu, qui est encore une meilleure consolation.

LETTRE XXIV.

A Basas, 28 Juin.

JE crois que le fidele des Rolines vous aura déja mandé de mes nouvelles, & que pour vous en faire savoir, il s'en sera informé à tous ceux qui lui en peuvent apprendre. Mais après avoir écrit non au plus chéri, mais aux plus pressés, je veux vous en dire moi-même: je ne crois pas que nous puissions recevoir de nouvelles bien fraîches: & c'est en cette occasion qu'il faut dire, il vaut mieux tard que jamais. Venons à notre voyage. Il se passe très-heureusement; & excepté trois accès de fievre tierce que notre Prince a eus, je n'ai pas senti un mouvement de chagrin. Je me repose plus qu'en aucun lieu du monde. Nous avons un très-beau temps, toutes nos commodités. Et s'il ne nous arrive rien de nouveau, ce voyage-ci ne me paroîtra pas

ſi fatiguant, que d'aller de Paris à Verſailles. On nous reçoit par-tout comme le Roi; mais il faut avouer que la Guyenne ſe diſtingue, & que l'on ne peut rien ajouter aux démonſtrations de joie qu'elle nous donne. Madame la Maréchale d'Albret me parut fort aiſe de nous voir : on nous avoit penſé étouffer à Poitiers à force de careſſes. M. le Duc de St. Simon nous traita magnifiquement à Blaye, & les Jurats de Bordeaux nous y vinrent amener un bateau magnifique. Il en périt un de notre train dans le moment que nous nous embarquâmes, & l'Aumônier trouva une grande imprudence de ne pas profiter de cet exemple. Nous voguâmes très-heureuſement avec quarante rameurs, & à la vue de la Ville. Il ſe détacha des vaiſſeaux pour nous venir ſaluer, les uns pleins de violons, & les autres de trompettes : mais quand nous fûmes plus près, rien effectivement ne peut être plus beau que tout le canon du château Trompette, celui des vaiſſeaux qui étoient au port, mêlé avec les tymbales & les violons qui nous ſuivoient, & les cris de *Vive le Roi* d'une infinité de peuples qui étoit ſur le bord de l'eau. M. le Maréchal d'Albret, qui étoit venu au-devant de nous juſques à Pons, con-

duisoit notre Prince, qui fut reçu par M. de Montégu, & par tous les Jurats qui le haranguerent. Nous montâmes ensuite en carrosse avec une centaine d'autres qui nous suivoient : nous fûmes plus d'une heure à aller du port à la maison. . . . . *Le reste manque.*

. . . .

LETTRE XXV.

A Barege, le 8 Juillet.

Je vous ai écris une grande Lettre sur la route de Bordeaux ici, & je ne doute point que vous ne l'ayez reçue ; car je l'ai adressée à M. Viette, que je tiens infaillible comme le Pape. Nous sommes ici depuis le 30 Juin, & nous n'y faisons pas grand'chose : le petit Duc a la fievre quarte, peu considérable à la vérité, mais c'est toujours un trouble dans ses bains qui nous embarrasse. Nous n'en voyons encore aucun fruit : il faut prendre patience, vous, sur votre roche, & moi dans les Pyrénées. Nous nous rejoindrons encore, s'il plaît à Dieu. Songez à lui, afin d'être toujours prêt à mourir : & du reste tenons-nous gais. Je n'écris point

à M. de Louvois ſans le faire ſouvenir de vous ; & il me répond qu'il fera ce que je demande. Il faut vous marier cet hyver : notre pis-aller eſt Maintenon, où nous ne mourrons pas de faim. Vous voyez que je prends courage dans un lieu plus affreux que je ne puis vous le dire. Pour comble de miſere, nous y gelons : la compagnie y eſt fort mauvaiſe : on nous reſpecte & on nous ennuye : & avec tout cela, je m'y porte fort bien, parce que j'y ai moins de peine & moins de chagrin qu'ailleurs ; vous ne ſauriez faire trop de liaiſons avec Vauban. L'eſtime de cet homme-là eſt plus glorieuſe que celle de tous les Courtiſans. Toutes nos femmes ſont toujours malades. Ce ſont des badaudes de Paris, qui ont trouvé le monde bien grand dès qu'elles ont été à Etampes. Adieu, mon cher frere. Vous ſavez ſi je vous aime.

LETTRE XXVI (1).

A Brion, entre la Ville Dieu-Donné & St. Léger de Mesle, ce 16 Octobre.

JE crois que la date de ma Lettre vous sera connue. On y parle fort Poitevin, & ce seul mérite-là me fait trouver tout ce que je vois de fort bonne compagnie : la joie où je suis depuis quelque temps y peut contribuer. M. le Duc du Maine marche ; & quoique ce ne soit pas bien vigoureusement, il y a lieu d'espérer qu'il marchera comme nous. Vous ne savez pas toute la tendresse que j'ai pour lui ; mais vous en connoissez assez pour ne pas douter que cet heureux succès de mon voyage ne me fasse un grand plaisir. Les nouvelles de la Cour me font espérer que j'y passerai mon temps agréablement, & qu'on trouvera bon que je m'y conserve plus que je n'ai fait par le passé. J'y suis fort résolue. Je me servirai de tout mon crédit pour vous tirer d'où vous êtes. Je me prépare aussi à m'occuper de

(1) L'adresse : *A M. d'Aubigné, Gouverneur de Betfort, à Betfort.*

ouvois sans le
me répond
. Il faut vo
pis-aller e
ourrons p
je prends
ffreux que
comble d
ompagnie
mpag &
specte
cela, je
'y ai m
u'ailleu
sons ave
là est pl
Courti
oujours
e Paris,
nd dès qu
, mon ch
aime.

...NON. 129

... J'ai pu me di-
...vent chez M. de
...ent comment : sa
...able de marque-
...de considération où
...rçu d'eux, j'ai tant
... & M. & Madame
...très-mécontens. J'ai
...rçai : j'ai été dîner
... m'a régalée, & où
... M. de Senlac étoit
...tout à très-bien vi-
... de Senlac me refuse
... une conformité de
...tié votre favorite As-
...tes-changée, & si mo-
..., qu'à peine peut-elle
... au travers de cette
...s-grande mollesse, ... x
... beauté & un mainti... ous
..., & par la ... omp-
... grands
... & la fa-
... fais mon
... mais nous
... ont fort loin ;
... lentement.

F

Maintenon, qui eſt, je crois, à moi préſentement, ſans qu'on puiſſe me l'ôter; le décret doit être fait ce mois-ci. Adieu, mon cher frere. Il ne me reſte plus qu'à vous marier : il faut y travailler cet hyver; je vous aime avec une extrême tendreſſe. Réjouiſſez-vous, penſez à votre ſalut. Il n'eſt rien de plus doux que le plaiſir & la piété. Madame de Monteſpan m'écrit des Lettres fort cordiales.

LETTRE XXVII.

A Richelieu, ce 28 Octobre.

Il y a bien long-temps que je ne vous ai écrit. A Paris je ſerai plus exacte. J'ai reçu la lettre que vous avez adreſſée pour moi à M. le Maréchal d'Albret, par laquelle vous me faites une propoſition qui me paroît très-raiſonnable, & qu'il a jugée telle : il me mande qu'il y faudra travailler dès que je ſerai de retour. Je vous promets tout mon crédit. Nous partons d'ici le lendemain de la St. Martin, & nous arriverons le 18 ou le 20 de Novembre. Vous aurez de mes nouvelles : j'en ai beaucoup à vous dire de Poitou, où j'ai été quinze jours. J'ai logé aux Ur-

ſeſines de Niort; mais je n'ai pu me diſpenſer de coucher ſouvent chez M. de Villette, dont je ſuis fort contente : ſa femme eſt la plus raiſonnable de mes parentes. Il n'y a ſorte de conſidération ni d'amitié que je n'aye reçu d'eux; j'ai fait beaucoup de jaloux, & M. & Madame de Fontmort en ſont très-mécontents. J'ai été trois jours à Murçai : j'ai été dîner à Surineau, où l'on m'a régalée, & où je n'aurois pas été ſi M. de Senſac n'eût été abſent. M. de Launé a très-bien vécu avec moi. Mlles. de Senſac ne m'ont pas quittée. Mais par une conformité de goût, j'ai pris en amitié votre favorite Artémiſe. Elle eſt très-changée, & ſi malade de ſa groſſeſſe, qu'à peine peut-elle ſe ſoutenir. Cependant au travers de cette langueur & d'une très-grande triſteſſe, on démêle une grande beauté & un caractere charmant. Elle m'a plu, & par ſa perſonne, & par un procédé plein de douceur & de franchiſe, dont je m'accommodois admirablement. Elle paſſoit les journées avec moi; malheureuſement ce n'étoit pas tête-à-tête. J'ai été accablée de viſites à n'avoir pas un moment à moi. A Niort on m'a comblée d'honneurs. M. l'Intendant me régala en paſſant par Poitiers. Madame & Mlle. de la Laigne me ſont venues voir. J'ai ap-

porté l'histoire de mon grand-pere, c'est-à-dire, sa vie, & plusieurs papiers qui prouveront notre noblesse, si jamais on nous la dispute. Parmi ces papiers, quelques-uns m'ont fait voir nos prétentions sur Surineau. Je pourrai bien faire quelques pas contre les usurpateurs : mais je vous assure que si je prends ce parti-là, je commencerai par des propositions très-douces & très-raisonnables, non à cause du pere, mais à cause des filles que je ne voudrois point ruiner : je vous avertirai de tout. Conduisez-vous par-tout comme si vous y deviez passer votre vie.

LETTRE XXVIII.

A Versailles ce 9 Août.

L'Etat de votre santé m'afflige. Des Rolines vous enverra l'avis des Médecins : en essayant leurs remedes, soyez sage & sobre ; c'est le meilleur : point d'excès, nul chagrin. Il y a du bon & du mauvais par-tout : je sollicite toujours M. de Louvois : souvent nous nous trouvons mal des changements. Ce n'est pas que je ne sache très-bien que vous êtes fort tristement établi. Adieu, je m'en vais

vais me baigner à Maintenon. Plût à Dieu que vous y fussiez! Nous y serons quelques jours : songez à Dieu ; c'est tout ce qu'il y a de nécessaire.

LETTRE XXIX.

A Versailles, le 10 Août.

VOtre favori, des Rolines, m'apporte une lettre de vous qui me donne de la joie, parce qu'il me paroît que vous en avez un peu : au moins votre style est assez gai. Je me porte mieux que ma place ne me le permet : car je veille beaucoup. Les fatigues semblent me donner des forces. Le pauvre petit Duc aura de la peine à vivre : il est abandonné aux Médecins : pour moi je le remets tous les jours entre les mains de Dieu. Comptez que tout ceci est sujet à de grands changements, & que la disgrace & la faveur se tiennent par la main. Je fais mon possible pour vous marier ; mais nous traitons avec des gens qui sont fort loin : ainsi notre négociation va lentement.

LETTRE XXX.

A Versailles, ce 7 Septembre.

JE ne devrois point vous écrire en l'humeur où je suis. Vous avez assez de chagrins, & vous prenez assez de part aux miens, pour que je ne desire pas de vous les montrer. Cependant à qui me plaindrois-je plus à propos qu'à vous dans la perte commune que nous venons de faire? M. le Maréchal d'Albret est mort, & m'a écrit, une heure avant d'expirer, d'un style qui marque l'estime & l'amitié qu'il avoit pour moi. C'est une perte irréparable, & qui me donne une tristesse mortelle : il est mort comme un Saint. Mais que savons-nous, s'il a eu assez de temps pour réparer tout le mal qu'il avoit fait? J'écarte cette idée : je n'aime point à douter du salut de mes amis. Songeons à nous, mon cher frere, nous avançons en âge, nous devenons mal-sains; applanissons-nous par une bonne vie le passage de la mort; ce moment est terrible pour ceux qui ont mal vécu; l'état de votre santé me fait trembler; & la paresse que je me trouve pour le

ſervice de Dieu, me fait craindre que vous ne me reſſembliez en cela comme en autre choſe. Je preſſe Mr. de Louvois; on me promet toujours. Nous ne ſerons que trop bien ici-bas, il faut penſer à l'avenir. J'ai été trois ſemaines à Maintenon. Vous ne le reconnoîtrez pas. J'y avois M. Barillon, Mlle. du Mongeron, M. de Montchevreuil & Mlle. de la Harteloire. Madame de Guiſe m'y vint voir; le Roi m'y envoya M. le Nautre. Me. de Monteſpan m'y faiſoit tous les jours quelques préſents. Je m'y ſuis baignée; je m'en trouve très-bien. Ecrivez-moi quelquefois, & prenez patience. Vous mourez de langueur pour venir dans le monde; & moi je n'aſpire qu'à en ſortir. Voilà comme Dieu a ſemé des peines dans tous les états! Il faut les lui offrir, & le prier de nous conduire. Il ſait mieux que nous ce qui nous eſt bon. Adieu, mon cher frere. J'eſpere que vous paſſerez l'hyver avec nous, & qu'un peu de plaiſir vous remettra mieux que les remedes que l'on vous ordonne.

LETTRE XXXI.

A Verſailles, ce 8 Novembre.

On ne m'a pas conſeillé de demander votre congé, que l'armée des ennemis ne fût ſéparée. On m'aſſure que ce retardement n'ira qu'à ſe . ou huit jours ; je prierai ſeulement M. de Louvois de ne pas accorder le congé à M. de la Potrie, au cas qu'il le demandât. J'arrivai il y a deux jours de Maintenon, où j'ai été trois ſemaines toujours au lit. Je ſuis dans une langueur éternelle. J'ai des maux dont je ne guérirai point. Il faut prendre patience, mon cher frere. Tout eſt mêlé ici-bas, pour nous porter à deſirer ce qui ſeul nous ſera bon ; penſez-y ; vous en ſerez plus conſolé. Dites, ou faites ſavoir à M. de Caumont, qu'il n'a qu'à demander ſon congé à M. de Monclars. J'ai entretenu M. de St. Pouanges ſur ſes intérêts ; il m'a dit que l'on ne ſongeoit pas préſentement à faire des Régiments. Bon ſoir, mon cher frere. Je ſuis plus touchée de vos chagrins que des miens, quoique j'en aye peut-être ici autant que vous en avez à Betfort.

LETTRE XXXII.

ON n'eſt malheureux que par ſa faute. Ce ſera toujours mon texte, & ma réponſe à vos lamentations. Songez, mon cher frere, au voyage d'Amérique, aux malheurs de notre pere, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeuneſſe, & vous bénirez la Providence, au-lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un de l'autre du point où nous ſommes aujourd'hui. Nos eſpérances étoient ſi peu de choſes, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons à préſent quatre fois plus, & nos ſouhaits ne ſeroient pas encore remplis! Nous jouiſſons de cette heureuſe médiocrité que vous vantiez ſi fort. Soyons contents. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu; mais n'ayons pas de vues trop vaſtes. Nous avons le néceſſaire & le commode; tout le reſte n'eſt que cupidité. Tous ces deſirs de grandeur partent du vuide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes ſont payées; vous pouvez vivre délicieuſement, ſans en faire de nouvelles. Que deſirez-vous

de plus ? Faut-il que des projets
cheſſe & d'ambition vous coûtent la
de votre repos & de votre ſanté ?
la vie de St. Louis ; vous verrez
bien les grandeurs de ce monde ſo
deſſous des deſirs du cœur de l'ho
Il n'y a que Dieu qui puiſſe le raſ
Je vous le répete ; vous n'êtes ma
reux que par votre faute. Vos inq
des détruiſent votre ſanté, que vo
vriez conſerver, quand ce ne ſero
parce que je vous aime. Travaill
votre humeur ; ſi vous pouvez la
dre moins bilieuſe & moins ſo
ce ſera un grand point de gagné. C
point l'ouvrage des réflexions ſeule
faut de l'exercice, de la diſſipation
vie unie & réglée. Vous ne penſer
bien, tant que vous vous porterez
dès que le corps eſt dans l'abatte
l'ame eſt ſans vigueur. Adieu. Ec
moi plus ſouvent, & ſur un ton
lugubre.

LETTRE XXXIII.

A St. Germain, le 22 Décembre.

QUand je demandai votre congé à M. de Louvois, il me dit qu'il n'y avoit aucun Commandant où vous étiez, & qu'aussi-tôt que le Lieutenant de Roi seroit de retour, vous n'aviez qu'à l'écrire. J'ai passé huit jours à Maintenon avec bien du plaisir; on y a fait des réparations qui l'ont fort embelli, mais qui me coûtent beaucoup; j'y avois mené Mr. & Me. de Montchevreuil, avec le bon homme Viette; j'y retournerai au mois de Mars, & peut-être serez-vous de ce voyage-là. Je fais mes efforts pour vous tirer du lieu où vous êtes. M. de Louvois me le promis encore hier au soir. Madame de Montespan en parla aussi au Roi; je leur dis ce que vous me mandez, que vous ne prétendez point au grand, que vous desirez seulement une condition sûre dans un lieu moins désagréable. M. de Louvois me dit qu'il n'y auroit rien à faire pour ces maladreries que dans deux ans. Il faut prendre patience, mon cher frere, & penser que tandis que vous vous

plaignez, il y a des gens au monde qui n'ont pas un moment de repos, qui ſont dans une ſervitude ſans relâche, & font toute leur vie la volonté des autres. Que cette peinture ne vous afflige point!

LETTRE XXXIV.

De M. d'Aubigné à Me. de Maintenon.

IL m'eſt impoſſible, ma très-chere ſœur, de ceſſer de vous aimer, comme il vous l'eſt de ceſſer de me gronder. Je ne répondrai point à vos reproches, en faiſant valoir ce triſte droit d'aîneſſe que je ne dois qu'au haſard; mais je me conformerai à vos conſeils, qui ſont le fruit d'une ſageſſe que vous devez à vos réflexions. Je ne verrai plus le Comte de **, parce que, quoique je puiſſe le voir ſans danger pour moi, je ne puis le voir ſans inquiétude de votre part. Je ſerois fâché d'affliger votre ame. C'eſt par les mêmes conſidérations que je vous promets de vous ſacrifier cette paſſion, que j'aime ſi fort & que vous haïſſez tant, quoiqu'elle ne m'ait pas juſqu'ici dérangé autant qu'on vous l'a dit. Priez Madame de Monteſpan & Monſieur de Louvois

de ne pas me laisser languir plus longtemps. Le chagrin de voir monter tant de gens aux premiers emplois, tandis que je reste dans les subalternes, ajoute beaucoup à ma mélancolie naturelle. Je serois guéris de mes vapeurs, si mon esprit l'étoit de ses inquiétudes. De pensée en pensée, de projet en projet, je m'enfonce dans des rêveries qui me consument : c'est un poison lent. Je monte tous les jours à cheval, & je m'en porte mieux. Le petit de Circe est fort gentil : sa mere me le recommande, non comme à un parent, mais comme à un favori : vous voyez bien qu'elle se méprend : je vous l'enverrai. La beauté flétrie vous fait mille compliments ; & dit que vous rajeunissez ; il n'y a donc rien qui éloigne plus de la vieillesse que la faveur. Aimez-moi, ma très-chere sœur : je ne croirai plus être aimé de vous, quand vous ne me direz plus mes vérités. Je demande tous les jours à Dieu qu'il me fasse être à lui autant que je suis à vous. J'ai vu M. de Brisacier. Ce n'est pas un homme, c'est un Ange. Rien ne m'a plus inspiré le desir d'être bon Chrétien que de voir la vertu pratiquée par celui qui la prêche.

LETTRE XXXV.

De Me. de Maintenon à M. d'Aubigné.

Le 17 Mars.

JE reçus hier au soir deux lettres de vous, qui me donnent tant d'impatience d'y répondre, que je ne puis remettre à demain, quoique j'aye la migraine. Je me sers donc d'un Secretaire en qui je me fie, pour vous dire que je voudrois avoir tous les défauts que je vous ai reprochés, & être capable d'en recevoir la réprimande de la maniere dont vous avez reçu la mienne. Croyez, mon cher frere, que de l'humeur dont je suis, c'est la plus grande marque de tendresse que je vous aye jamais donnée. Ne vous affligez point, je vous en prie: & jouissez du présent, sans vous inquiéter de l'avenir. Vous allez dans le plus beau lieu du monde, dans votre pays. Ne songez qu'à vous y réjouir, à vous faire aimer, à vous marier, afin de n'avoir plus d'opposition à votre salut. Je vous verrai au commencement de Juin. J'ai reçu une lettre d'un Gentilhomme d'auprès de Cognac. Si j'avois pu lire le nom j'y ferois réponse : je vous l'envoye.

LETTRE XXXVI.

Ce 19 Avril.

JE trouve toutes vos raiſons fort ſolides : & le mariage que cette femme propoſe ſeroit plus avantageux pour elle que pour vous. Elle ne veut vous aſſurer aucun fonds : & je lui en aſſurerois ! Vous auriez autant de revenu qu'elle, ſi vous étiez ſage. Quand même elle ſeroit d'une condition égale à la vôtre, ce ſeroit encore vous qui perdriez à ce marché : ſi vous vendez votre liberté, vendez-la mieux, je vous prie. Conſultez M. Barillon ; il eſt notre ami. Mais que mon conſentement ne vous gêne point. J'arrivai hier à dix heures du ſoir, ſi laſſe que je ne pus vous écrire. Me. de Monteſpan eſt charmée de Maintenon : il eſt vrai qu'à préſent il y fait fort joli.

Vous me viendrez dire adieu, quand il vous plaira ; j'eſpere que vous me trouverez un peu plus tranquille, & que l'agitation de Me. de Monteſpan ſe calmera ; ſi elle duroit, telle qu'elle eſt depuis quinze jours, je n'y réſiſterois pas.

LETTRE XXXVII.

A Maintenon, ce 8 *Mai* 1677.

JE ſuis bien ſurpriſe de ce que vous ne m'écrivez pas votre arrivée à Cognac, & comment vous vous trouvez de ce nouvel établiſſement : je vous en avois prié. J'y prends aſſez d'intérêt pour que je mérite d'en être inſtruite. Mandez-moi auſſi, je vous prie, ce que c'eſt que l'aventure de Madame de.... Je l'apprends, par tant d'endroits que je ne puis preſque plus en douter; & j'en attends la confirmation par vous. Si l'on dit vrai, je ſuis bien trompée à cette femme-là : ſa vertu, ou ce qui en avoit l'air, m'avoit donné beaucoup d'amitié pour elle : & vous en pouvez juger par les ſoins que j'en prenois. Appaiſez tout ; c'eſt toujours le parti le plus honnête & le plus ſage. Je ne veux point la voir. Je ne l'affecterois pas ſi je paſſois par Niort, de peur de ſcandaliſer les foibles. Il ne faut pas la faire trouver à Cognac. Si vous voyez Me. de Mioſſens, faites-lui, je vous prie, mes compliments, & à Mlle. Martel auſſi : ſi vous les voyez, vous avez bonne com-

pagnie. Voilà une lettre pour votre Maire. J'ai toujours ici Me. de Montespan & M. du Maine : je m'en vais au premier jour querir Mlle. de Tours ; & toute cette bonne compagnie y sera jusqu'à ce que nous partions pour Barege : ce sera au commencement de Juin. J'ai envoyé une lettre de cachet à M. de Marillac (1) pour Me. de Montgon. Que j'en sache le succès.

LETTRE XXXVIII. (2)

Saint-Germain, *ce* 11 *Mai* 1677.

MAdame de St. Bazile me fait une proposition pour vous qui ne me déplairoit pas, si son exposé est vrai. Je préférerois une Demoiselle, avec cent mille francs, d'un bon caractere & jolie, à une laide bourgeoise avec cent mille écus. Voyez donc si le bien de cette fille est effectif, s'il n'y a point de tache à sa conduite, si vous l'aimez. Mr. de Monchevreuil & M. Barillon sont de bons conseils. Ne faites rien sans eux. Nul démêlé avec les gens de Madame de Guise.

(1) Intendant de Poitou.
(2) Pr. M. d'Aubigné.

Voyez avec douceur s'ils se sont emparés des droits de votre Gouvernement: nous ferons ce qu'il faudra pour vous soutenir avec tout le respect qu'on doit à ce nom-là. Adieu. Je suis lasse à mourir. Rien n'est plus fatiguant que les petites affaires. Vivez bien avec ceux qui vous aiment. Ne vous plaignez jamais de vos ennemis: n'en parlez pas même. Ne cherchez & ne fuyez personne. Soyez affable sans bassesse. Il est inutile de vous le recommander. Vous n'êtes déja que trop glorieux. Vous ne me parlez point assez de votre établissement. Ecrivez-moi les moindres détails. Des riens, mon amitié pour vous en fera des choses. Nous partirons pour Barege le 4 ou le 5 de Juin. Nous séjournerons à Fontevrault. Je vous verrai donc le 18 ou le 20. Vous êtes dans le plus beau lieu du monde, dans un bon poste, votre maître: *J'en connois de plus misérables!* Mes chagrins me sont moins sensibles que les vôtres. Ne vous croyez point mal à la Cour. Nous nous y soutiendrons. Jouissez en Philosophe de ce que vous avez. Comptez pour rien tout ce que vous n'avez pas. Le Roi arrive Lundi à Versailles; & nous y serons Dimanche. On se croit défait de nous. Vous me connoissez. On ne s'en défait pas aisément.

Et Maintenon ne fera pas
Ce que le vieux Duc n'a pu faire.

Je ne crois pas que vous deviez songer à nous recevoir. Nous avons nos lits : avez-vous de la place pour les mettre? Rien n'est si pitoyable que l'aventure de M. de Courpeteau.

LETTRE XXXIX.

Ce Vendredi.

QU'il est désagréable de négocier pour des absents! on ne sait point leurs vrais sentiments. On craint toujours d'aller trop loin, ou bien de s'arrêter mal-à-propos. Vous m'avez chargée d'examiner si cette fille avoit cent mille francs : je vous réponds qu'elle n'a que vingt-cinq mille écus. Vous l'acceptez malgré ce mécompte. Je vous en crois amoureux ; & aujourd'hui vous m'en écrivez en homme qui en est dégoûté. J'ai songé à votre honneur ; elle est Demoiselle : elle est bien faite. Je doute que vous trouviez mieux. Un peu de légéreté, il est vrai. Mais elle n'a de bourgeois que sa vanité sur sa noblesse. J'ai donné jusqu'à Diman-

che, pour voir si elle reviendroit. : protesté que ce jour-là passé, je ne la : cevrois plus. Voyez si vous consente: ce plan-là : je mande à M. l'Abbé Te de vous voir. Il se mêle de cette affai c'est la vôtre : venez ici quand il v plaira, & menez mon cousin : dites à de Lagny que si le mariage est rom les rieurs ne seront pas pour lui. Adie voilà une lettre pour M. Barillon, & autre pour M. de Roquelaure.

LETTRE XL.

A Fontevrault, ce 12 Juin 1

NOus partirons d'ici Lundi, nous ir à Poitiers, & tout droit à Cogr Je ne me souviens plus combien il de journées. Comment voulez-vous n recevoir ? Ne vous en embarrassez po Nous avons trop de domestiques diff les à contenter : il faut que nous logi à l'hôtellerie. Vous nous donnerez lement à dîner. Instruisez-moi bien de intentions : je vous écrirai de tous nos tes, afin que vous sachiez le jour & l'he que nous arriverons. Vous viendrez devant du Prince, à une ou deux lie

de Cognac. Il a M. Fagon avec lui, M. le Ragois son précepteur, un Aumônier, six Valets-de-chambre, toutes sortes d'Officiers; & moi j'ai trois femmes. Je vous conte ce détail, pour que vous preniez vos mesures : le Prince & moi nous couchons dans la même chambre. J'ai une grande envie de vous voir.

LETTRE XLI.

A Bagneres, ce 22 Août 1677.

LE Prince est en bonne santé, & moi aussi. Il a fait plus de la moitié de ses remedes, & j'en espere du succès. Il n'a pas moins d'envie que moi de repasser à Cognac : & je vois que je me brouillerois avec lui & toute sa maison, si je préférois Pons : je crois que je ne puis prendre une meilleure route que d'aller coucher de Blaye à Jonsac, si Me. de Miossens veut bien nous y venir recevoir. Je suis bien-aise que vous soyez content de ce que le Roi a fait sur l'affaire que vous aviez avec Me. de Guise.

Je vous ai répondu sur Mlle. de Floigny. Ayez les parentes que je vous ai demandées, Me. de Miossens, & rien de

plus : nulle cérémonie. Feignez d'être surpris.

Pour avoir des audiences de M. Colbert, il faut s'adresser à sa femme ; c'est elle qui les accorde ; mais c'est bien lui qui les donne. Je parlerai des affaires de Saint-Lazare, dès que je serai à la Cour.

Du Duc du Maine à Mlle. de Villette.

Je n'oublierai jamais, Mademoiselle, la marque d'amitié que vous m'avez donnée en partant de Cognac ; & je vous pardonne le mal que m'ont fait votre beauté & votre modestie. Je vous enverrai mon portrait, afin que vous ayez toujours votre amant devant les yeux.

LETTRE XLII.

De Bagneres, ce 4 Septembre 1677.

JE vous réponds par un Secretaire, comme vous m'avez écrit : & quoique je croye être bien moins malade que vous, j'ai la tête si foible que M. Fagon me défend d'écrire. Qu'importe comment Mr. Colbert vous paye, pourvu que vous soyez payé ? on n'y regarde pas de si près

avec un Contrôleur-général des Finances. Je ferai fort aife de trouver à Cognac toutes les perfonnes que je vous ai nommées : & fur-tout n'oubliez pas Poignette. Vous êtes plus Gafcon que toute la Gafcogne que nous voyons ici : vous ofez nous dire que vous ne nous attendiez pas ! je ne vous prie point de n'en pas faire davantage ; car je vous en défie. Il m'eft impoffible d'y être plus d'un jour. Le Prince meurt d'envie de vous voir. Adieu, mon très-cher frere. Je fuis fort en peine de votre fanté : il me femble que tous les maux ne font rien quand on n'a pas la fievre.

Nous ferons, je crois, chez vous le 25 de ce mois : vous ferez averti des changements qui peuvent arriver. Il faudra que le Prince mange tout feul en gras à fa petite table. Que Me. de Mioffens ne nous abandonne pas à Jonfac. Je ne pourrois vous voir à Bordeaux. J'y ferois comblée d'honneurs : & vous y mourriez d'ennui.

LETTRE XLIII.

A Versailles, le 18.

POint de santé depuis que je suis arrivée à l'inique Cour. Je n'ai pu voir Mlle. de Floigny : on m'en dit beaucoup de bien. Je m'informe si les cent mille francs sont effectifs. J'ai mis M. de Mesmes dans l'affaire : nous verrons leurs réponses. J'ai bien envie de faire les noces à Maintenon. Je donnerai votre mémoire à M. de Louvois. Je parlerai à M. Colbert pour que vos appointements vous soient payés à Cognac.

Je vous prie de dire à Me. la Comtesse de Miossens que rien n'approche de son honnêteté : elle m'écrit sur la mort de Me. la Maréchale d'Albret : & c'étoit moi qui lui devois une lettre. Elle pouvoit attendre mon compliment, & elle le prévient. Il est vrai que j'ai été fort surprise & fort touchée de cette perte.

J'écris à M. de Mesmes : jugez par-là de l'intérêt que je prends à l'affaire de M. de la Laigne. Je me sens toute la tendresse possible pour mes parents : & si vous vous mariez, je vais m'abandonner au plaisir de la famille : j'ai déja fait

porter des berceaux à Maintenon à votre intention. Adieu, mon cher frere.

LETTRE XLIV.

A Versailles, ce 26 Septembre.

JE suis bien-aise que M. de Mesmes serve M. de la Laigne : je lui en ai écrit. Vous ne me paroissez avoir aucun naturel pour vos parents. Je vous avoue que j'ai beaucoup de tendresse pour eux. J'ai eu souvent à m'en plaindre; aujourd'hui j'ai à m'en louer. Ils ont leurs défauts; chacun a les siens; mais ils ont de l'esprit & de la politesse. Vous auriez donc grand tort de rompre avec eux, sans compter qu'il ne faut jamais rompre avec personne. Il est des temps où il est nécessaire de vivre en famille, & alors toutes les complaisances passées se retrouvent. Pour moi je m'accommoderois de tous ceux qui nous appartiennent de plus près : & je passe pour avoir le goût assez délicat. L'affaire des ports de lettres ne vaut pas la peine de faire crier tous les Commis. Je presserai M. Colbert pour vos appointements, & je tâcherai d'obtenir que vous soyez payé à l'avenir dans la Province.

Voilà les bagatelles expédiées : venons à l'essentiel. Vous m'avez surprise fort agréablement en me parlant modestement de Mlle. de Floigny : je l'ai trouvée fort belle & fort aimable. Mais je ne sais pourquoi vous traitez cette négociation comme une chose à faire, quand j'apprends que vous vous aimez tous deux, que vous êtes content des conditions, qu'il n'y a plus qu'à signer le contrat & aller à l'Eglise ; vous lui parlez de vos amours, des enfants que vous aurez d'elle, vous lui faites voir le plan de vos noces. Elle répond à tout : *Que votre volonté soit faite !* Déterminez-vous donc. La voulez-vous ? parlez. Qu'en certains moments vous êtes décidé ! qu'en d'autres vous êtes indécis ! Il est constant que son bien vaut cent mille livres : & plusieurs m'ont dit quarante mille écus : sa réputation est pure ; son humeur, vous la connoissez : ordonnez donc ce que vous voulez. Je vous ai offert de faire la noce à Maintenon : je vous l'offre encore. Elle s'en va Mardi à Floigny avec M. Quelin : ils y seront quinze jours. Mon projet vous sauveroit de la dépense. La magnificence est la passion des dupes.

L'hyver prochain nous prendrions à Paris une maison ensemble. C'est à vous

à conclure, parce que ce n'eſt point moi qui me marie ni qui vous marie. Je ne la connois point; vous la ſavez par cœur: décidez donc. Elle a les manieres bourgeoiſes, mais ſa perſonne eſt très-aimable. Si elle a de la vertu & de la bonté, je vous trouverai fort heureux. Nous la formerons. Ou elle ſe croit un mauvais parti, ou elle vous aime paſſionnément; car elle ſouhaite ardemment cette union. Il vous ſeroit très-utile de la tranſplanter à Cognac, & pour la dépenſe, & pour lui ôter le goût & l'air de l'Iſle. Elle reviendra groſſe à Paris, & elle aura oublié la moitié de ſes connoiſſances. Cela me paroît bon à tout. L'affaire eſt publique: écrivez-lui vos deſſeins avec ſincérité. Ne vous tenez pas à votre ſtyle laconique. Il y a loin d'ici à Cognac: il vaut mieux écrire quelque choſe de ſuperflu, que de manquer au néceſſaire. Elle m'a dit que vous aviez perdu au jeu l'hyver paſſé douze ou quatorze mille francs. Vous ne jouerez plus, ſi vous l'épouſez, vous êtes trop honnête homme pour vous marier dans le deſſein d'envoyer une femme & des enfants à l'Hôpital. Pour moi, je ne ſerai pas d'humeur à m'incommoder pour vous aider à vivre dans la diſſipation, quand je me ſou-

viendrai que tandis que je m'épargnois le néceſſaire pour meubler mon château, vous jouiez mille piſtoles, & que vous dépenſiez en un mois plus que je ne faiſois en un an. Réglez-vous : ſongez à paſſer votre vieilleſſe tranquillement. Je vous le dis ſans autre intérêt que le vôtre. Répondez-moi bien poſitivement ſur ce mariage. L'équité naturelle veut que ſi vous ne lui aſſurez pas de douaire, vous la laiſſiez maîtreſſe de ſon bien. Il eſt vraiſemblable que vous ſerez ſon maître. Ainſi vous lui aurez fait une honnêteté qui ne vous coûtera guere : & la juſtice & moi nous ſerons contentes. C'eſt mon avis : ſi vous ne le ſuivez pas, nous n'en ſerons pas plus mal enſemble : je ne prétends point vous tyranniſer. Adieu : après tous ces diſcours de mere, croyez que j'en ai toute la tendreſſe.

Je compte d'avoir à vos noces M. & Mlle. Quelin, Mlle. de Mongayac, ſi vous le voulez; Madame de St. Bazile, Mlle. Gomeau, M. & Me. de Montchevreuil, & des Rolines. Voilà de quoi remplir Maintenon : je ſerai trop heureuſe ſi votre mariage eſt heureux; car je deviens ſi mal-ſaine, que je ne puis plus eſpérer d'autre plaiſir. J'ai eu bien de la joie de ce que M. le Tellier eſt Chancelier. Un compliment

compliment à M. de Louvois. Si vous vous mariez, faites une action si importante par de bons motifs.

LETTRE XLV.

A Versailles, ce 19 Septembre.

JE vous ai écrit une si longue lettre sur votre mariage, que je ne crois pas avoir à vous dire rien de nouveau. Mlle. de Floigny me témoigne de fort grands empressements : vous m'en écrivez avec une froideur & une indifférence qui me fait craindre que vous ne fassiez à cette fille l'affront de la refuser à la vue de tout le monde. Elle me plaît; je l'aime. Elle m'a pressée de si bonne foi de voir M. Quelin! Madame de Montespan veut la voir. Concluez ou rompez. On m'assure de tous les côtés que les cent mille francs sont réels. Madame de Montespan dit que votre froideur est affectée : que vous me craignez si fort que vous n'osez m'avouer les pas que vous avez déja faits avec elle : que vous serez ravi quand vous verrez l'affaire assurée. Par où m'attiré-je cette crainte! je ne veux que votre bonheur. Je vous destine mon bien,

& je vous laiſſe le maître. On n'eſt point terrible avec ces procédés-là. Si j'avois dans ma manche une fille de cent mille écus que vous refuſaſſiez dans l'eſpoir d'être heureux avec Mademoiſelle de Floigny, je vous approuverois : & comment ne vous laiſſerois-je pas libre, moi qui ne veux que votre bonheur & votre ſalut, que je crois plus facile à faire avec une femme aimable qu'avec une laide qui vous réduiroit à en chercher d'autres? Quand cette amie voudroit vous prêter dix mille francs, il ſeroit de mauvais ſens de les accepter.

Je ſuis ravie que M. de St. Eugene ſoit de vos amis : je l'eſtime au dernier point, & j'aime Madame ſa femme. M. de Roquelaure m'a mandé qu'il leur a rendu ſervice à ma conſidération : je lui ai écrit de continuer. J'ai tant de gens à pouſſer dans la Marine, que je n'oſe parler pour leurs enfants à Mr. de Seignelay; mais votre M. de Meſmes peut faire ce que vous deſirez.

21 *Novembre.*

M. Quelin eſt allé à la campagne; Mlle. de Floigny eſt demeurée. Voilà le mémoire de ſon bien : elle prétend qu'il

vaut davantage. C'eſt elle qui vaut beaucoup plus. Ne me demandez point mon conſeil : car je ne vous le donnerai pas. On vous aime; on a un procédé franc; on n'eſt point riche. Penſez & jugez.

23 *Novembre.*

Mlle. de Floigny me mande que tout eſt rompu, ſur ce que vous voulez qu'elle vous donne tout ſon bien. Quelle injuſtice ! prenez un autre prétexte : vous en trouverez mille chez M. Quelin. Finiſſez honnêtement. Cette fille peut vous déplaire; mais voudriez-vous lui nuire? J'en ſerois au déſeſpoir.

Vous m'écrivez d'une maniere ſi preſſante ſur l'affaire de Mrs. de Cognac, que je n'ai ceſſé d'importuner M. de Louvois : il m'a promis d'ôter cette cavalerie. Mes compliments à votre Maire. Aſſurez-les tous que je ſerai toujours leur ſolliciteuſe.

LETTRE XLVI.

Le 28 Février 1678.

MOn amitié pour vous me fait souhaiter que vous ne vous ſoyez pas marié ſimplement pour avoir une femme chez vous : faites de la vôtre (1) un être raiſonnable. Sa jeuneſſe me donne des eſpérances. Si vous ne détruiſez pas de près ce que je ferai de loin, nous la formerons. C'eſt une fille unique, fille gâtée : il faut que le mariage la corrige. Elle a de la piété, qu'elle en ait encore davantage. En cela, votre intérêt eſt conforme à celui de Dieu : car, quoique laide, elle trouveroit encore des amants. Qu'elle ne ſorte jamais ſeule. Mais qu'elle ne ſe donne point les airs de grande Dame : ce ſeroit un grand ridicule pour elle. Ne l'abaiſſez pas trop : c'en ſeroit un grand

(1) Demoiſelle Génevieve Pietre, fille de Siméon Pietre, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils, Procureur de Sa Majeſté & de la Ville de Paris, & de Dame Marguerite le Clerc de Château du Bois, mariée à Charles d'Aubigné, le 23 Février 1678.

pour vous. Nulle familiarité avec les hommes. Je l'en ai fort priée. Elle est très-dangereuse : & les Provinciaux patinent volontiers : ils se jettent grossiérement sur le lit d'une femme. Point de ces manieres-là. Laissez-la souvent auprès de Madame de Miossens, qui nous aime assez pour la supporter. Elle parle mal, inconvénient léger; car le François s'apprend fort vîte. Elle aime fort sa petite personne. Elle est d'un âge à se couvrir de verd & d'incarnat : négligée elle seroit très-mal. Trois heures au miroir tous les matins, c'est deux de trop. Je ne sais quelle idée on lui a donnée de nous. Elle envoye tous les jours me demander quelque chose; comme s'il étoit égal de lui donner un habit, ou de lui en donner une douzaine. Donnez-lui une certaine somme par année pour ses habits; c'est prévenir les querelles qui brouillent toutes les familles. Je suis fâchée qu'elle ait deux Demoiselles : deux Demoiselles pour servir cette petite femme ! Quand elles seroient sur le pied de servantes, ce qui n'arrive jamais, ce seroit un grand ridicule : mais le mal est fait, n'en parlons plus. Madame d'Aubigné me paroît modeste : laissez-lui cette pudeur qui va si bien, & que tant d'insensés maris ôtent les premiers à leur

femme. Elle me parut embarraſſée ici de voir prendre la chemiſe à M. le Duc du Maine : j'en fus ravie. Qu'elle ne s'habille jamais devant les hommes : ne le ſouffrez point. Qu'elle faſſe tous les jours la priere en public. Comptez que l'on doit cet exemple à ſes domeſtiques. Ici, où l'on fait le mal avec tant d'effronterie, & le bien avec tant de négligence, on ne manque point à ce devoir. Me. de la Laigne n'a pas à ſe plaindre d'un excès d'eſprit ; mais c'eſt une très-bonne femme ; & Madame d'Aubigné n'aura pas à ſe plaindre de ſon cœur. Je ne comprends pas votre averſion pour nos parents. Ne ſouffrez pas, je vous prie, qu'elle voye ſouvent Madame de Fontmort, la tête lui tourneroit : elle ne lui parleroit que de la Cour, de ce que je ſuis, de ce que vous ferez, & la trouveroit fort malheureuſe de n'être pas Dame du Palais. Donnez-la quelquefois aux St. Eugenes ; ils la traiteront comme leur fille. Elle eſt glorieuſe : on la reſpecte par rapport à nous ; ſi on lui perſuade qu'on la reſpecte pour elle-même, vous en ferez la plus impertinente & la plus inſupportable créature du monde. Sur-tout ne la voyez point trop : accoutumez-la à ſe paſſer des plaiſirs, ſi vous ne voulez vous en laſſer

bientôt : qu'elle apprenne à demeurer chez elle, à lire de bons Livres, à travaillér.

Vous trouverez peut-être bisarre qu'une femme qui n'a jamais été mariée, vous donne tant de leçons sur le mariage. Mais j'ose vous dire que la grande confiance qu'on a toujours eue en moi m'en a plus appris que n'auroit fait ma propre expérience. J'ai toujours vu que les grandes aversions ne naissoient que de bagatelles qui revenoient souvent. Il n'y a qu'à se livrer peu dans les commencements à l'amitié, à s'observer, à se respecter mutuellement; & tout va bien dans la suite, & de lui-même, & sans effort. Je voudrois vous voir heureux : & c'est pour y contribuer que je m'enfonce dans ces détails.

Réglez votre dépense. C'est notre vanité qui étend nos besoins. La nature ne nous en donne que d'aisés à satisfaire. Un bon lit, une bonne table abondante, un équipage, que voulez-vous de plus? L'état où nous avons été doit nous faire goûter celui où nous sommes. Comparez ce que vous êtes né avec ce que vous êtes devenu : & je vous défie de ne pas vous trouver heureux. Vous excitez déja assez les murmures de l'envie. Mettez-la

dans son tort en renonçant à ces dépenses qui vous ont fait si peu d'amis, à ces airs de Seigneur qui nous ont attiré tant de ridicule. Qui s'est le plus moqué de vous ? ceux à qui vous avez donnez les plus magnifiques repas. Votre famille sera la mienne. Mais elle me deviendra étrangere, quand je vous verrai prendre un ton qui vous ruinera. Je ne suis pas plus avare que vous; mais j'aurois cinquante mille livres de rente, que je n'aurois pas le train de grande Dame, ni un lit galonné d'or comme Madame de la Fayette, ni un valet-de-chambre comme Madame de Coulanges. Le plaisir qu'elles en ont, vaut-il les railleries qu'elles en essuyent ? M. le Chancelier son oncle est plein de modération : & le Roi l'estime.

Souvenez-vous encore de ne parler jamais ni en bien ni en mal de votre femme : c'est le plus sot des personnages. Ne l'entretenez point de vos bonnes fortunes ni de votre galanterie ; c'est une oison : vous n'êtes point sur vos gardes, vous vous échappez. Elle vous croit, ou elle ne vous croit pas : si elle ne vous croit pas, elle vous méprise ; si elle vous croit, elle répete tout. Elle ne fut l'autre jour qu'un moment avec nous, & elle nous rapporta votre singuliere façon de battre

ses Anglois. Vous ne craignez que moi en ces occasions; vous me faites suer, mais vous faites rire les autres. Quand vous ne songez qu'à m'éviter, toutes vos cachoteries ne font que vous jetter en des mains assurément plus dangereuses.

Votre femme avoit besoin d'un plus long séjour ici pour se rendre propre aux honnêtes gens. Elle paroît douce : ses défauts sont ceux de son éducation.

Il y a dans ma chambre vingt personnes, trois enfants & dix chiens. J'ai du loisir, mais point de repos. Donnez une somme par an ; c'est le seul moyen de l'empêcher de mettre vingt écus pour avoir des *heures* couvertes de vaisselle d'argent. Je vous conseillerois mille francs, si elle n'en avoit dépensé quatre mille en quatre jours. Quand je lui parlai de robes de chambre unies pour cet été, elle me répondit : Quoi ! sans or & sans argent ? Qui n'eût cru qu'elle en avoit été toujours couverte ? & hier elle ne savoit ce que c'étoit. Profitez de l'éloignement où elle est de sa famille. Si vous m'informez de sa conduite, je lui ferai des présents ou des réprimandes. C'est un enfant, il faut la conduire en enfant : je suis en train d'éducation, je sais ce qu'il en coûte; ainsi ne vous rebutez pas.

Quel est l'état de l'affaire de M. Truc? Si mon crédit ne suffit pas, il est de plus grands crédits dont je dispose assez. A l'égard du Marquisat ou Comté, je sais par expérience qu'on en est fort libéral à la Cour : on le donne d'abord par civilité ; mais il y a toujours quelques rebelles : on les réduit bientôt, en empêtrant de ce nom ses amis & ses valets.

Vous accusez bien légérement votre marchand de fripponnerie. Vous avez une erreur fort ruineuse : vous voulez toujours du plus cher. Vos points de France sont plus beaux que ceux du Roi. Jamais les hommes ne les portent fins à cause du continuel blanchissage. Ces fins-là sont pour les femmes qui mettent un mouchoir six mois sans le faire blanchir.

Je ne puis conseiller à Me. de la Challoniere de vous donner sa fille. La jeunesse de Me. d'Aubigné ne la met pas à couvert de vos infidélités. Je crois notre cousine fort sage, mais je vous le crois très-peu. Je suis bien trompée, ou votre femme seroit jalouse ; & elle auroit raison de l'être.

Je voudrois vous voir estimé. On vous a fait des injustices ! cela n'est pas bien sûr ; mais faites rougir vos ennemis, si vous en avez. Si mon amitié vous impor-

tune, dites-le-moi franchement. Je ferai contente pourvu que vous le soyez. Mais si vous vous ruinez, comptez que vous en souffrirez seul, & que je ne sacrifierai point mes pauvres à votre luxe.

Adieu, mon cher frere : si cette immense instruction vous déplait, vous me saurez gré du moins de l'intention. Vous n'aurez point d'esprit pour aujourd'hui. Je le garde tout pour l'ouvrage que je vous ai promis : & ce sera quelque chose de bon.

LETTRE XLVII.

A St. Germain, ce 15 Mars 1678.

JE vous envoye le bel ouvrage dont je vous ai parlé, & que je vous ai tant fait attendre (1). Je vous prie de le lire & de ne le pas critiquer. Il est plus aisé de bien discourir que de bien écrire. Nanon m'a dit que vous étiez fort touché de la marque d'amitié que je vous ai donnée sur cet enfant (2). Si vous aviez plus

(1) Apparemment les Œuvres d'un Auteur de sept ans.

(2) C'étoit un fils naturel de M. d'Aubigné, nommé Charlot.

de confiance en moi, vous me trouveriez la même en tout. Vous me craignez trop. J'aurois des complaisances. J'aurois empêché votre favori des Rolines de vous ruiner. Que votre femme ne vous résiste point. Vous ne pouvez la trop aimer; mais dans les choses sérieuses, prenez l'autorité que doit vous donner le rôle de mari & la disproportion d'age. Je lui écris un mot. Ne l'accoutumez point à voir nos lettres, nous serons plus libres. Nous sommes les plus forts, nous en viendrons à bout. Elle me haïra peut-être, peu m'importe, pourvu qu'elle devienne raisonnable. Je suis ravie que ma lettre ne vous ai pas déplu. Le jugement vaut l'expérience. Et j'ai vu de près tant de ménages, que je crois pouvoir parler du vôtre. M. Scarron ne me donnoit que cinq cents francs. Laissez votre femme à Me. de Mioffens. Quand vous voudrez revenir, écrivez-le-moi; je vous chercherai une maison à Paris. Tous les quartiers me sont indifférents, lequel aimez-vous le mieux? Il ne faut point renoncer à Cognac; on vous l'ôteroit insensiblement. M. Colbert est dans une douleur qu'il faut laisser passer. Je lui parlerai. Votre style est trop succinct; ce n'est point par monosyllabes qu'on répond aux

gens qu'on aime. Vous paſſez trop légérement ſur l'article de Me. d'Aubigny.

Ce 19.

Ma lettre a été interrompue : vous ſavez que je ne ſuis pas maîtreſſe de mon temps. Je parlerai à M. de Cruſſol de l'affaire du Lieutenant-Général ; car je ne crois pas être fort bien avec Mr. de Montauzier. Nous aurons une très-belle maiſon à Paris pour cinq cents écus. Que Me. d'Aubigny m'écrive ſouvent ; j'aurai la complaiſance de lui faire réponſe. Elle apprendra à bien écrire. Je m'entends un peu en éducation, & il paroît par mes Princes que je ne ſuis pas ſans talents. Vous n'avez que deux choſes à faire, à vous réjouir & à vous ſauver : je connois des gens qui ne ſoupirent qu'après ce bonheur.

Je ſuis au déſeſpoir de vous fâcher toujours ; mais qui vous parlera franchement, ſi ce n'eſt moi ? Votre marchand ſe plaint de vous, & il a raiſon. Quand des parties ſont arrêtées, il n'y a qu'à payer. Les marchands de Paris ne craignent point les violences des Gouverneurs de Cognac. Ils ſe font payer des plus grands Seigneurs. Quand on n'a pas

là somme entiere, on entre au moins en payement. Quand ils voyent de la bonne foi, ils ne sont que trop faciles. Rien ne nuit plus à la réputation que les mauvais procédés où il s'agit d'argent. Je suis tout-à-fait rebutée de Maintenon, par la foule du monde qui s'y jette. Si vous y venez, ne perdez pas une occasion de dire que vous ne voudriez pas vous jouer à me surprendre, & que je suis au désespoir d'avoir un monde sur lequel je ne compte pas. Je passerai pour bisarre; mais du moins je serai libre. Je vais-là pour me reposer, & l'on m'y étouffe.

LETTRE XLVIII. (1)

Ce Mercredi, 12 Juillet 1678.

NE parlez jamais d'affaires avec les parents de Madame d'Aubigny : on s'aigrit, on ne s'entend point, on s'éloigne; & ce n'est pas ce qui les avance. Prenez Viette. Servez vous du temps où j'ai encore du crédit pour les mettre à

(1) L'adresse : *Pour M. d'Aubigny, rue St. Pere, Fauxbourg St. Germain. A Paris.*

la raison. Pourquoi vous dites-vous réduit à dix mille livres de rente? Premiérement, cela n'est point; ensuite comptez que l'argent que vous touchez du Roi, doit être évalué plus de quinze mille livres de rente. Maintenon m'a appris ce que valoient les fonds de terre. Mais ne faut-il pas que vous touchiez tôt ou tard la dot de Me. d'Aubigny?

Ne vous chagrinez pas, je vous en conjure. Vous avez une femme dévote, jeune, douce, & qui vous aime. Une plus riche vous auroit été moins soumise. Ouvrez-moi votre cœur sur son sujet, afin que je la traite plus ou moins bien, suivant que vous en serez plus ou moins satisfait. Il faut la punir, il faut la récompenser comme un enfant. Consolez-vous des désagréments de votre mariage par les bons côtés qu'il a. Il est fait, Dieu l'a permis: songez à votre salut. Ne jouez point si vous m'aimez. Opposez-vous à une mélancolie qui est votre pente naturelle. Venez ici quand vous voudrez, vous ne manquerez pas de gens qui vous présenteront. Si vous avez de la tristesse, vous m'en donnerez. Vous ne connoissez pas la moitié de ma tendresse pour vous. L'autre jour je vous vis sain & gai, je m'en porte encore bien. Songez, mon

cher frere, à ce que nous étions il y a dix ans, & nous nous trouverons heureux.

LETTRE XLIX.

Ce Vendredi au soir.

ALlez à Maintenon quand vous voudrez, & disposez-en comme moi-même. Menez-y votre femme; elle s'y ennuyera, mais il est bon qu'elle apprenne à s'ennuyer. Mlle. de la Harteloire (1) est assez bonne compagnie. Nos amis ont tort de croire que je vous aime moins. Ce soupçon est fondé sur ce que nous avons vécu si peu ensemble; que vous paroissez devant moi dans une contrainte qui approche de la méfiance, ou si vous voulez, du respect. Vous me voyez assez; & je ne desire de vous que votre plaisir, votre bonheur & votre amitié.

Je parlai bien rudement à Me. d'Aubigné sur ses mauvaises habitudes. Elles vous échappent, parce que vous la voyez tous les jours; mais il est sûr qu'elle a

(1) Parente de Scarron.

appris à parler du nez, à rire sans en avoir envie, à s'applaudir en parlant avec des airs & des minauderies, qui faisoient contrefaire Me. de Longueville, qui les soutenoit pourtant avec l'esprit & la figure d'un Ange. Qu'elle parle naturellement aux gens à qui elle veut plaire, comme à son laquais. Que ses souris ne soyent pas de commande. Qu'elle se mette dans l'esprit qu'il vaut mieux passer pour sérieuse que pour ridicule, & pour taciturne que pour imbécille. Adieu. C'est un mauvais personnage auprès d'elle que celui de Gouvernante : je m'en abstiendrois, si je l'aimois moins. M. Fagon est persuadé qu'elle mange des vilainies, & qu'elle n'aura jamais de santé ni d'enfants, si par une longue suite de bonne nourriture, elle ne rétablit son estomac, & ne purifie son sang.

Votre M. le Gois est très-importun ; il présente une figure triste, & non-seulement il veut que je le serve de mon crédit, mais encore que je cherche en quoi & comment : on m'offre pour lui un emploi à Blaye, & il le veut à Bordeaux : je le servirai pourtant par considération pour la mémoire du Maréchal d'Albret ; mais il faut me donner les affaires toutes mâchées : je ne puis donner un moment

aux miennes, & l'on exige que je commence & que je finiſſe celles des autres ! Je vais parler tout-à-l'heure à M. de Louvois.

LETTRE L.

Ce Jeudi-ſaint à dix heures du matin.

JE ſuis bien fâchée de la maladie de Me. d'Aubigny. Une femme de ſeize ans n'eſt pas un petit embarras. Je vous admire de vouloir courir le pays ! Vous la laiſſerez donc ſeule ? J'aurois ſouhaité qu'elle eût paſſé avec moi l'été, ſoit à Barege, ſoit à Clagny. A ſon âge, paſſer d'une mauvaiſe éducation au gouvernement abſolu de ſa propre perſonne, c'eſt la choſe du monde la plus dangereuſe. Me. de Monteſpan me paroît fort contente de vos ſoins & de vos procédés à ſon égard. Je ne vous dis rien de notre voyage, ne ſachant point comment je le ferai. S'il n'y avoit que M. du Maine, on pourroit ſuivre la voiture ; mais ſi les petits marchent, c'eſt un embarras qui ôte tout plaiſir. Il y a du temps d'ici au 15 de Mai, & il ne faut qu'une minute pour tout changer. Bon jour. Je vous plains

tout-à-fait de voir toujours souffrir une personne que vous aimez. Ne peut-on pas vous donner une commission? c'est deux cents aunes de damas bleu qu'il me faudroit, ni pâle, ni turquin, mais fort beau. Quoique vous en disiez, vous n'êtes sur la route de personne, & je vous aime uniquement. Quand Me. d'Aubigny sera mieux, amenez-la un peu, nous lui ferons voir la Cour : elle dîneroit chez Me. de Montespan, & souperoit chez Me. de Richelieu. J'ai grande envie d'aller dans l'entresol : c'est un lieu charmant : excellents repas, air de solitude, conversation libre : tout m'en plait.

Je vous envoye le mémoire de ce que j'ai dépensé pour Me. d'Aubigny depuis quinze mois, non pour vous le reprocher ni pour vous le faire payer, mais pour vous montrer que deux mille écus sont bientôt partis. Elle est bien habillée. Je n'ai jamais eu ni n'aurai rien de pareil, quoique je passe ma vie à la Cour, où l'exemple porte à l'excès ce goût de luxe qui y est comme naturel. Adieu, je vous embrasse tous deux. Mr. du Maine se porte bien. Mlle. de Nantes a la fievre. Vous voyez les deux autres, qui ne sont pas en fort bon état.

LETTRE LI.

A sept heures du soir.

CHerchez une maison à votre fantaisie, & ne pensez pas à moi. Outre la complaisance que j'aurai pour votre choix, je suis si peu à Paris que vous ne devez pas me compter. Je suis bien fâchée de n'avoir pu mener Me. d'Aubigny au camp. Je n'ai pu y aller. Cependant M. de Noailles m'y avoit conviée. Tout ce que votre femme fera avec Me. de Breuilhac sera très-bien : elle a de l'esprit & des mœurs ; elle n'est pas du grand air, tant mieux ; les prudes sont la société la plus convenable aux jeunes personnes. Nous partons de demain en huit pour Fontainebleau. Je n'entends rien à la chicane. Je renvoye tout à M. Viette. Je suis très-inquiete de M. de Montchevreuil. Ne le soyez pas de moi : je passerai l'été à Clagny. Adieu, mon ami : je vous embrasse tous deux, & je voudrois vous voir. Le Roi ne mene à ce voyage-ci que très-peu de Dames, & cinq ou six vieux Seigneurs. On ne fera que chasser & se promener. Après cela

voyez ſi vous voulez en être, vous qui n'aimez ni l'un ni l'autre. Vous n'aurez pas Blaye, à moins que le Roi ne vous le donne de lui-même. Si en effet vous avez donné de bons avis, pourquoi n'en demanderiez-vous pas le droit? Adreſſez-vous à M. de Pontchartrain, & non à moi; il peut tout là-deſſus: vous ne voudriez pas que j'entretinſſe le Roi de ces miſeres!

LETTRE LII.

A midi, à St. Germain.

JE vous remercie de tous vos ſoins, & je les reçois avec beaucoup de plaiſir. Je ne puis vous rien dire ſur notre convertie que je n'aye parlé à M. Pelliſſon. Je ne comprends point pourquoi je ne le vois plus. Il faut accompagner notre zele de quelque prudence, & ne nous pas charger d'une fille dont nous pourrions être embarraſſés. Je vous verrai du 15 au 20 de ce mois, & nous ferons de ces merveilleux ſoupers, excellents remedes contre mes migraines. Vous aurez dans peu notre couſin Villette. Faites-lui bien ma cour, je vous prie, & réparez les irrégularités qu'il trouvera dans

mon procédé. J'ai vû le bon homme Caumont (1). Il est moins chagrin en conversation que par écrit. Vous l'avez adouci sans doute. J'embrasse votre petite femme : si elle est raisonnable, je lui permettrai de venir me voir avec sa robe de velours.

LETTRE LIII.

A Maintenon, le 29 Octobre.

JE vous écrivis hier en partant de Versailles. Dans la crainte que ma lettre ne soit perdue, je vais vous la redire. On ne peut être plus inquiete que je le suis de la petite-vérole de ma sœur. Je souhaite de tout mon cœur que son teint puisse s'en sauver. J'espere beaucoup de sa jeunesse. Elle sera très-aimable tant qu'elle se conduira bien. Nous ne craignons pas tant la petite-vérole que vous pensez : il y a long-temps que je suis aguerrie contre tous les maux. Ne changeons rien à nos mesures. Je vous recevrai ici quand vous y viendrez; Mada-

(1) Son oncle.

me d'Aubigny y demeurera si elle veut; sinon elle trouvera un appartement meublé à l'hôtel des Princes. Bon prétexte pour ne pas voir du monde. Toutes les fois qu'on me dit qu'elle n'aime que Dieu & vous, je suis si ravie que je me livrerois volontiers à l'inclination que j'ai de la gâter. Mais pourquoi choisir l'hyver pour voir Maintenon? Il perd bien de ses agréments. J'ai donné ordre qu'on reçût vos meubles à l'hôtel du Maine. Vous pouvez être ici les premiers jours de Décembre. Arrivez donc.

LETTRE LIV.

Fête de St. Thomas.

J'Ai une maniere de rhumatisme dans la tête & par tout le corps qui me tient fort violemment depuis hier au soir. Madame de Montespan & moi nous irons Vendredi à Paris. Que personne ne le sache. Que votre carrosse soit à onze heures précises à la porte de la rue St. Honoré. Nous irons chez vous à une heure après midi, trouvez-vous-y pour donner la main à Madame de Montespan. Je ne crois pas qu'elle hasarde de voir Madame

d'Aubigny, à cause de la petite-vérole. Nous dînerons chez M. de Mortemar. Accoutumez votre femme à la solitude; elle n'est point faite pour être dans le monde. Offrez à M. de Mortemar votre équipage, il n'en a point : c'est le seul service que vous puissiez lui rendre, & il peut vous en rendre mille. Vous avez trop peu de gens dans votre grande maison : recueillez-vous-y, au-lieu de vous y éparpiller. Instruisez Me. d'Aubigny pendant sa convalescence : elle a un air d'emplâtre qne je voudrois bien lui ôter.

LETTRE LV. (1)

A Madame d'Aubigné.

A Versailles, ce Samedi au soir.

J'Avois résolu de vous voir aujourd'hui; mais puis-je répondre un moment de moi? Me. de Montespan a voulu profiter

---

(1) Cette lettre, qu'on a déja vue en partie dans l'édition de Nancy, a déplu à quelques personnes. Je l'aurois retranchée de celle-ci, si elle n'avois plu à d'autres d'un goût aussi fin, quoique moins frivole. C'est une lettre de caractere; elle

ter de ce beau ſoleil pour voir Noiſy; & je conduis demain au Val (1) Mlle. de Tours. Lundi j'irai recevoir la Cour à St. Germain. Je vous prête Noelle; ne l'employez point aux achats : elle eſt dépenſiere. Je vous promets un laquais fort grand; les petits ne ſont bons à rien; s'il vous déplaît, chaſſez-le; ſi ſon ſucceſſeur a le même malheur, chaſſez-le auſſi, juſqu'à ce que vous en ayez trouvé un bon. J'en ai deux très-inutiles que je vous prêterai. Il vous faut un bon feu, de la gelée & peu de train : quatre chevaux vous ſuffiront. Je vous écris tout ce qui me vient dans la tête, non pour vous gêner, mais pour vous inſtruire. Vous croirez bien que je connois Paris mieux que vous. Dans ce même eſprit, voici,

---

elle donne une idée juſte du luxe & du prix des denrées de ce temps-là; enfin, il y a je ne ſais quel plaiſir à entendre parler de ménage une femme qui a régné. J'aurois dû ſans doute ſupprimer de ce recueil beaucoup d'autres détails auſſi minucieux; mais les copies manuſcrites de la plupart de ces Lettres étant aſſez communes à Paris, j'ai craint qu'un Libraire ne recueillît ces minucies, & ne fît acheter deux fois au public le même Livre, en annonçant une édition plus complete.

(1) Petite maiſon dans le parc de St. Germain.

ma chere sœur, un projet de dépense, tel que je l'exécuterois si j'étois hors de la Cour. Vous êtes douze personnes, Monsieur & Madame, trois femmes, quatre laquais, deux cochers, un valet-de-chambre.

Quinze livres de viande, à 5 sols la livre,	3 liv.		15 s.
Deux pieces de rôti,	2	-	10
Du pain,	1	-	10
Le vin,	2	-	10
Le bois,	2	-	10
Le fruit,	1	-	10
La bougie,		-	10
La chandelle,			8
	14	-	13

Je compte 4 s. en vin pour vos quatre laquais & vos deux cochers : c'est ce que Me. de Montespan donne aux siens. Si vous aviez du vin en cave, il ne vous coûteroit pas 3 s. Je mets 6 s. pour votre valet-de-chambre, & 20 pour vous deux, qui n'en buvez pas pour trois.

Je mets une livre de chandelle par jour, quoiqu'il n'en faille qu'une demi-livre. Je mets 10 s. en bougie; il y en a six à la livre, qui coûte 1 liv. 10 s., & qui dure trois jours.

Je mets 2 liv. pour le bois; cependant

vous n'en brûlerez que trois mois de l'année, & il ne faut que deux feux.

Je mets 1 liv. 10 ſ. pour le fruit; le ſucre ne coûte que 11 ſ. la livre, & il n'en faut qu'un quarteron pour une compote.

Je mets deux pieces de rôti : on en épargne une quand Madame ou Monſieur ſoupe ou dîne en ville. Mais auſſi j'ai oublié une volaille bouillie pour le potage. Nous entendons le ménage. Vous pouvez fort bien, ſans paſſer 15 liv., avoir une entrée, tantôt de ſauciſſes, tantôt de langues de mouton ou de fraiſe de veau, le gigot bourgeois, la pyramide éternelle, & la compote que vous aimez tant.

Cela poſé, & que j'apprends à la Cour, ma chere enfant, votre dépenſe ne doit pas paſſer 100 liv. par ſemaine; c'eſt 400 par mois; poſons 500 afin que les bagatelles que j'oublie ne ſe plaignent point que je leur fais une injuſtice : 500 liv. par mois font :

Pour votre dépenſe de bouche,	6000 liv.
Pour vos habits,	1000
Pour loyer de maiſon,	1000
Pour gages & habits des gens,	1000
Pour les habits, l'Opéra & les magnificences de Monſieur,	3000
	12000 liv.

Tout cela n'eſt-il pas honnête? Et le reſte de votre revenu ne peut-il ſuffire à certains extraordinaires qu'on ne peut prévoir ou éluder, comme quelques grands repas, l'entretien de deux carroſſes, l'acquit de quelque petite dette? Cent piſtoles ſuffiront pour vos habits : vous avez une année d'avance, & je vous en donnerai. Je ſuis ravie que vous ayez été dîner chez M. de Vaujour. Me. d'Hudicourt compte auſſi beaucoup ſur vous. Ne vous piquez point de leur rendre ces ſomptueux feſtins qu'ils vous donnent. Je prends ſur moi toutes ces vilainies-là. Bon ſoir : en voilà aſſez pour un jour. Si de tout ce que je vous ai dit, un mot peut vous être utile, je n'aurai nul regret à ma peine; & du moins je vous aurai appris à ne pas dédaigner le ménage. En liſant ce projet, peut-être me trouverez-vous avare; eſſayez-en, & l'on vous trouvera très-magnifique. Adieu, mon enfant; aimez-moi comme je vous aime.

LETTRE LVI.

A M. d'Aubigné.

Ce Vendredi 15 Décembre 1679.

NE grondez pas la France, je l'ai retenu. Je ne suis point Dame d'atour : M. de Villette dit que je ne suis que Dame d'honneur, & cette charge-là n'est point embarrassante. Quand la maison de Madame la Dauphine sera déclarée, vous le saurez des premiers; jusques-là moquez-vous de tout ce que vous entendrez dire : ces bruits sont répandus par des gens mal-intentionnés, que le mépris seul fait taire. Ne pensez plus à ce que vous appellez ma faveur, & songez à votre mal. Le carrosse y est pernicieux; la diete y est inutile : si les douleurs augmentent, un bain d'eau tiede. J'en sais plus là-dessus que M. Fagon. Essayez de la chaise inventée par l'Abbé Testu : elle est très-commode. Beaucoup de soins, point de remedes; voilà ma recette. Si vous traitez ce mal cavaliérement, il augmentera. Vous faites trop valoir le peu que je fais pour vous. Envoyez cette lettre à la mere

de Mr. Barillon. J'embellis un cabinet dont je suis fort occupée. Je serois fort aise de vous voir Dimanche.

LETTRE LVII.

A Fontainebleau, ce 30 *Juin* 1680.

JE veux des mulets à tout prix : les charettes versent, & demeurent dans les défilés des chemins de Flandres; les mulets arrivent toujours.

J'ai encore fait un pas pour M. Brillon, qui sera, je crois, aussi inutile que les autres.

M. de Bonrepaux sort de ma chambre..... (*On a effacé quatre lignes dans l'original...*) Vous ne pouvez trop le remercier. Faites visiter mon carrosse, je vous prie; il rompt à tout moment, & je ne sais si celui de Me. d'Aubigny ne seroit pas plus sûr. Ayez pitié de moi, & donnez ce que vous croirez le meilleur : si mes femmes demeuroient en chemin, où en serois-je ?

J'écris à M. Viette de ne plus agir dans mes affaires sans l'avis de Mr. le Président Pelletier.

Vous me paroissez content de Me. d'Aubigny : je voudrois de tout mon cœur que

vous vécussiez mieux ensemble : Dieu vous béniroit l'un & l'autre : elle sera toujours contente de moi ; car elle me trouvera un procédé fort égal.

Il n'y a rien de nouveau dans les déchaînements que l'on a contre moi. Comme je suis fort glorieuse, les premiers mouvements sont fort violents. Mais je me dis fort vîte ce que la raison dit fort tard à ces sournois qui n'osent éclater : & ce que vous m'en écrivez est fort raisonnable & fort pieux. Toutes ces agitations sont calmées : calmez-vous aussi.

LETTRE LVIII.

A Fontainebleau, le 3 Juillet 1680.

JE vous défie de recevoir mon meuble de velours d'aussi bon cœur que je vous le donne. Je parlerai pour vous à M. Colbert, quelque mal satisfaite que je sois de lui : il en sera plus porté à ne pas me refuser. Les chagrins & les injustices valent encore mieux que les procès. Vous seriez trop riche si vous pouviez quitter le jeu & vivre réguliérement. Quand les malheurs vous donneroient cette pensée, vous ne feriez que

ce que tout le monde fait : nous nous piquons d'un sentiment contraire par vanité ; mais il n'importe comment nous allons à Dieu. Ne parlez de ma faveur ni en bien ni en mal : rien n'est si voisin de la faveur que la disgrace. Envoyez à Beuvron cette lettre pour Mlle. de Martel. Je suis si paresseuse & si occupée, que je serois fâchée qu'elle fût perdue après avoir eu la peine de l'écrire. Ne prenez point feu sur le mal que vous entendez dire de moi : on est enragé, & on ne cherche qu'à me nuire. Si on n'y réussit pas, nous en rirons : si l'on y réussit, nous souffrirons avec courage. Adieu, mon cher frere ; songez à l'état où nous étions autrefois, pour nous trouver heureux dans celui où nous sommes. Dans les premiers jours, je ne pourrai quitter Madame la Dauphine, parce que je serai seule. Veillez à vos discours par rapport à moi : on vous en fait tenir de bien insensés, qu'on me répete avec complaisance. Du reste, je suis tranquille ; on s'accoutume à tout : il faut prendre le bénéfice avec les charges. Madame la Dauphine a mal aux dents ; c'est tout ce qu'il y a de nouveau.

LETTRE LIX.

A Calais, ce 22 Juillet 1680.

JE remis en partant à M. Viette l'ordonnance de M. Colbert. Avez-vous été payé? Je vous envoye 949 liv. que vous ne voulez pas que je vous doive. J'ai du loisir, & je vous le donne. Je reviendrai de ce voyage aussi grasse que je l'étois à mon retour de Scheleſtadt. Mes mulets ſont admirables : je trouve toujours mon lit arrivé avant moi : je fais fort grande chere : je ſuis gaie, déſœuvrée, gourmande & mal vêtue. Il eſt arrivé de grands accidents au manteau *feuille morte*. J'en demanderois un autre à Nanon ; mais je crains d'être grondée. Quand partez-vous pour Cognac? Je m'intéreſſe uniquement à vous. Je ne vous le dis ni ſouvent ni tendrement ; mais vous me connoiſſez ; je ne ſuis ni doucereuſe ni importune. J'embraſſe Me. d'Aubigny. Il ne ſe paſſe ici rien de nouveau ; mais que dit-on à Paris?

LETTRE LX.

A Saint Omer, 24 Juillet 1680.

VOilà l'ordonnance de M. de Louvois; vous ſerez, je crois, content de ma diligence : il ſera bien difficile de ne pas l'être de tout ce qui ſera en mon pouvoir. Mon carroſſe me déplaît autant qu'à vous. Mon équipage va bien, ma ſanté comme mon équipage, & mon enjouement comme ma ſanté. Je vous ſuis très-obligée d'en avoir été en peine. Rien de plus agréable que de ſe bien porter, & de ſavoir qu'il y a des gens qui craignent qu'on ne ſe porte mal. Mes compliments à Me. d'Aubigny. Je ne comprends pas M. Colbert. Il vous fait donc attendre encore votre argent! Je n'en ſuis pas fâchée dans la conjoncture préſente. Nulle femme de la Cour n'eſt mieux ſervie que moi. M. Bontemps me prépare mon appartement de Verſailles; ainſi je le trouverai en bon état. Voilà deux lettres que je reçois de votre femme. J'y ferois réponſe de bon cœur, faites-la pour moi; ce ne feroient que des remerciments, & elle peut prétendre de vous des amitiés.

LETTRE LXI.

Ce premier jour de l'an 1681.

CEtte année je n'ai à donner pour étrennes à Me. d'Aubigny qu'un habit & un carreau que Madame la Princesse d'Harcourt m'a apporté d'Espagne. Je crois que je changerai ma livrée : cela convient. Notre voyage est remis au mois de Février. M. Fagon est déclaré premier Médecin de Madame la Dauphine. On ne dira pas du moins que cette Princesse est environnée de sots & de frippons. Vous êtes déraisonnable de vouloir que je demande au Roi dans un temps où il m'accable de biens, d'honneurs & de toutes sortes d'agréments. Je ne lui demanderai jamais rien, & je ne songe plus qu'à le servir en la personne de ma maîtresse, avec un zele, une fidélité, une assiduité qui lui marquent ma reconnoissance. Je verrai M. des Marets. Si je puis achever votre affaire, vous serez trop heureux. Me. d'Aubigné peut venir ici quand il lui plaira. Qu'elle vienne en robe de chambre. Je l'habillerai : je l'enverrai à l'Opéra. Le lendemain elle dînera chez Me. de Montespan. Quand j'aurai une mai-

ſon montée, elle fera un plus long ſéjour. Qu'elle me rende le portrait de Me. de Monteſpan. Je vous ſouhaite une bonne année, une vie & une mort chrétienne.

LETTRE LXII.

A Madame d'Aubigné.

Le 3 Janvier.

JE demande tous les jours à Dieu, ma très-chere enfant, qu'il vous conduiſe dans ſes ſaintes voies. On ne fait pas ces vœux-là dans le monde. Je les fais au milieu de la Cour, où il ne faut qu'être pour haïr le monde & ſes plaiſirs. J'y éprouve bien que Dieu ſeul peut remplir le vuide du cœur de l'homme. Croyez, ma fille, que les choſes que vous vous figurez ſi délicieuſes, & que vous m'enviez peut-être, ne ſont que vanité & affliction d'eſprit. La Cour eſt comme ces perſpectives qui veulent être vues dans l'éloignement. Je ne puis vous y placer: & quand je le pourrois, je ne le ferois pas. Aimez votre mari, & vous ſerez heureuſe. Vous êtes indolente & mal-ſaine, tournez ces inconvénients au profit de

votre salut. J'approuve fort que vous ne vous exposiez pas aux visites. Si le monde ne vous gâtoit pas, il vous ennuyeroit. Vous savez combien je vous aime ; faites que je vous aime davantage. Ne voyez point Madame de L....; cela n'est bon a rien. Ne faites pas de nouvelles liaisons. Connoissez avant que d'aimer. Je suis votre sœur, votre mere, votre amie.

LETTRE LXIII. (1)

A M. d'Aubigné.

Luneville, 10 *Février* 1681.

J'Ai été si accablée de visites à Nancy, que je n'ai pu vous écrire. Je me porte bien. Quand j'ai mon lit, je me trouve toujours bien logée ; & je l'ai. Si je demeure en chemin, ce ne sera pas manque d'argent. Remerciez bien M. Brillon : dans le besoin, je recourrai à lui. Faites préparer mon appartement à mon gré ; cela n'est pas aisé. Mais pour moi vous feriez bien quelque chose de plus diffi-

---

(1) L'adresse : *A Mr. d'Aubigny, rue St. Pere, près la Charité, au fauxbourg St. Germain.*

cile. Il me faut un feu doré, que la grille en soit très-grosse. J'aime le grand feu preférablement à toute autre délicatesse. Mes compliments à Me. de Coulanges. Elle aura de mes nouvelles quand j'aurai vu Madame la Dauphine. Mille amitiés à Me. d'Aubigny : & pour vous, Monsieur, notre amitié doit être égale, & je crois qu'elle l'est aussi. Adieu.

LETTRE LXIV. (1)

A St. Germain, 2 Mars 1681.

IL y a bien long-temps que je ne vous ai écrit : tantôt migraine, tantôt occupation, souvent paresse. On aime les gens, on en est aimé ; on en est sûr, on les néglige, on ne se contraint point avec eux : ils se plaignent : un billet les appaise. Mon Carnaval a été languissant. M. Fagon m'a ordonné des eaux de Sainte-Reine : elles me font du bien. Point de Carême. J'ai des soins infinis de ma personne. Je jouis d'un grand repos ; & Me. d'Aubigny ne travaille pas plus en tapis-

(1) L'adresse : *A M. d'Aubigny, Gouverneur de Cognac, à Cognac.*

ſerie que moi. Me. de Fontmort pourra vous dire de mes nouvelles : elle a été la premiere victime de la réſolution que j'ai priſe de ne plus voir perſonne. Ma tendreſſe en ſouffrira; mais je me ſuis ſi mal trouvée des exceptions que je faiſois, que j'ai mieux aimé prendre le parti de faire tout égal. J'en eſſuyerai quelques murmurés : on dira, & peut-être le dit-on, que la tête m'a tourné ; mais les murmures ſont moins fâcheux que les affaires qu'on me faiſoit. On avoit parlé de quelques voyages pour ce carême; mais ils ſont rompus. On paſſera huit jours à St. Cloud, d'où l'on partira le lendemain de Pâques. On ſe préparera ici au voyage de Bourbon, où la Cour ſéjournera tout le mois de Mai. On ira paſſer le mois d'Août à Chambord, & celui de Septembre à Fontainebleau : projet qu'un caprice peut déranger. Je ſouhaite que ce ſoit une groſſeſſe. Monſeigneur ſe porte à merveilles. Il y a quinze jours que Me. la Ducheſſe de Richelieu eſt à Paris, où le Duc a la fievre tierce. Me. la Maréchale de Rochefort eſt encore plus ſouvent malade que moi. Me. de Montchevreuil ſoutient ſeule la fatigue. Elle a augmenté ſon troupeau de la plus laide fille qu'on puiſſe imaginer : c'eſt votre Mlle.

de Jarnac. Mlle. de Laval a triomphé dans les bals, présentement elle eſt malade. Voilà les nouvelles de notre maiſon, ou ſi vous voulez, de notre Cour. Je n'en ſais guere d'autres. Apprenez-moi ce que l'on vous écrit de moi. Mille amitiés à Me. d'Aubigny.

LETTRE LXV.

A Verſailles, 19 *Mai* 1681.

JE voudrois de tout mon cœur que votre Capucin vous convertît. Vous en ſeriez plus heureux & dans ce monde & dans l'autre. J'ai vu Charlot : il eſt admirable, & tout-à-fait bouffon; il ne croît pas du tout. Je voudrois le mettre au College; mais il ne perd pas ſon temps à Maintenon. J'y vais demain. Je n'y coucherai qu'une nuit : ma principale affaire eſt de voir mes vieilles. La groſſeſſe de Madame la Dauphine eſt déclarée, & rompt tous nos voyages, excepté celui de Fontainebleau. On parle de marier Mlle. de Jarnac; je ne ſais encore à qui. Mlle. de Laval eſt depuis quinze jours à Paris, & avec elle un grand mal aux yeux. Le Roi tomba de cheval avant-hier à la

chasse : vous croyez bien que chacun fut allarmé à proportion de son amitié, & que je ne le fus pas le moins. Il ne se fit aucun mal. Vous aurez vu mon Prince mignon ; j'espere que vous m'en direz des nouvelles : la passion que j'ai pour lui ne diminue point. Je crois qu'il ne demeurera d'Huguenots en Poitou que nos parents : il me paroît que tout le peuple se convertit ; bientôt il sera ridicule d'être de cette Religion-là. La Maréchale de Rochefort est malade : je le serai bientôt par conséquent. Je ne suis pas propre à la fatigue. Cependant point d'inquiétude. Vous savez que je prends de grands soins de ma personne. Ce n'étoit rien en comparaison de ceux d'aujourd'hui. Me. d'Aubigné devroit bien convertir, quelques-uns de nos jeunes parents.

LETTRE LXVI.

A Maintenon, ce 23 Mai.

VOus avez bien fait de montrer Bordeaux à Me. d'Aubigny, & Mlle. de la Carte à Bordeaux. J'écrirai à M. de Roquelaure sur tout ce que vous m'en mandez, & je n'aurai pas de peine à lui

en témoigner beaucoup de reconnoissance. Je suis bien de votre avis sur Mr. & Madame de St. Eugene; ils m'ont toujours plu au dernier point. Je voudrois leur marquer mon estime. Je suis ravie que vous soyez content de votre femme, & qu'elle ne perd pas sa piété dans un âge où elle a d'ordinaire de foibles racines, & en Province où il y a peu de dévotion. Je passai deux heures à Paris avant de venir ici. Je fis une visite à l'aveugle. Si j'avois un peu plus de loisir, je vous mitonnerois bien cet homme-là. Vous êtes insupportable sur les détails; vous ne m'en écrivez jamais, & je les aime tout-à-fait. Vendez donc cette maison de St. Cloud, qui ne vous rapporte ni argent ni plaisir.

Je ne réponds point à tout ce que vous me dites sur la guerre & sur les emplois: la paix va finir tous ces projets-là, du moins on en a de grandes espérances. Ne vous chagrinez ni sur M. de Jarnac ni sur votre fortune. Vous êtes né Gentilhomme, mais sans un sol : vous voilà dans un lieu délicieux : vous avez quinze mille livres de rente, de l'esprit & de la réputation; vous pouvez venir à Paris quand il vous plaît; j'embellis tous les jours un beau château & une belle terre pour

vous ou pour vos enfants : vous avez fait votre devoir dans votre jeunesse, passez votre vieillesse en joie & en paix. Jouissez de tout ; soyez homme de bien, & préparez-vous à la mort le plus gaiement que vous pourrez. Ne vous livrez point à votre mélancolie, & songez que vous portez en vous-même l'ennemi de votre tranquillité & de votre bonheur. Dites à Me. d'Aubigné que plus elle m'écrira souvent, plus je l'aimerai ; mais qu'elle n'exige pas de moi un commerce réglé. Je suis fort occupée & fort paresseuse ; mais je prétends que ma paresse ne me prive pas de ses lettres. D'ailleurs, cela forme son style ; car plus on écrit, mieux on écrit.

LETTRE LXVII.

A Maintenon, ce 26 Mai 1681.

ENfin, voilà des détails, & c'est ce que je demande : je vous en remercie autant que de vos amitiés. Je vais faire l'impossible pour obtenir de M. Colbert ce que vous desirez. La paix va le rendre de meilleure humeur. On travaille à mes jardins : on fait des canaux, & Main-

tenon fera fort joli. J'ai grande envie de vous y faire mauvaise chere : il m'en coûteroit trop de vous la faire bonne; vous savez que j'ai bu toute honte là-dessus. Vos gens seront au cabaret pour l'exemple, & si vous me fâchez, par économie. Enfin, vous me verrez continuer toutes les avarices que j'ai commencées, & dont vous avez l'imbécillité de rougir. Mais aussi vous verrez un Hôpital bien entretenu, des manufactures florissantes, mes vieilles bien vêtues, & notre école de charité qui va fort bien. Me. de Montespan habille les pauvres & les autels.

LETTRE LXVIII.

Maintenon, ce 12 Juillet 1681.

J'Ai ici Mr. & Me. de Montchevreuil, Me. de Lencosme, Mlle. de Mongeron, Me. de Fontenay & M. de la Laigne. J'y ai pourtant plus de loisir qu'à St. Germain. Malgré votre disposition à dénigrer mon vieux château, vous en serez très-content. Je vois tous les jours M. Colbert; mais il trouve ce que vous demandez aussi difficile que je le trouve raisonnable; ainsi il n'est pas encore dé-

de moi. Que votre femme ſoit dé-ſée de ſes parents. Si vous avez un re avis, comptez que je ne m'en ſou-gueres; j'aime mieux me gêner que s contraindre. Vivez obſcurément : e part on n'eſt plus ſon maître qu'à Pa- il s'agit de bien commencer. Je ſuis ie de la regle & de la dévotion qui eſt s votre maiſon. Jouiſſez de l'état où s êtes; je vous le répete, il eſt bien érent de celui que la fortune vous pro-toit. Nous nous plaignons de ce que s ſommes : hé! qu'étions-nous il y a ze ans? Ne vous cachez pas de moi; s êtes le ſeul de mes amis dont je ye pas la confiance. Si vous vous ou-ez à moi, vous y trouveriez des ſe-rs, des complaiſances, des conſola-ns auxquelles vous ne vous attendez

...

Les Fermes ſont adjugées, & par co-uent l'affaire de M. Rouvieres conſom-e. J'ai obtenu ſans effort; mais il m'a u faire une extrême violence pour de-nder. J'en ſuis trop récompenſée, puiſ-e vous en êtes content. Si vous êtes à ris pour ce que je crois, vous ne pour-z mieux faire que de prendre le temps l'abſence de la Cour pour y être *in-gnito*. Je voudrois être informée exac-

tement du ſuccès de vos remedes, & avertie de tout ce qui peut vous arriver. Je voudrois auſſi que vous euſſiez des enfants. Il faut tout recommander à Dieu. Vous ne direz plus que je moraliſe bien à mon aiſe : car vous êtes plus riche que moi. Nous partirons demain pour Fontainebleau. Le changement de lieu n'en apporte guere à la diſpoſition des journées. Madame la Dauphine ſe porte bien, elle n'a plus à deſirer qu'une heureuſe groſſeſſe. Adieu : j'embraſſe ma belle-ſœur. Je ne connois d'autre Chirurgien que Clément, avec qui vous n'êtes pas trop bien. Je ne crois pas que Turbier vous trompe.

LETTRE LXIX.

Ce 2 Septembre 1681.

JE ne ſais ſi M. le Gois vous en impoſe comme à moi ; mais je puis vous dire ſans reproche que votre affaire me donne des peines & des chagrins infinis. Excellente leçon pour moi ; me voilà confirmée pour le reſte de mes jours dans la réſolution que j'avois priſe de n'écouter jamais aucune propoſition. Vous m'avez fait parler pour un homme inſolva-

ble; la tête lui a tourné dès les premieres avances; il y a huit ou dix jours qu'il est perdu : on ne sait où le retrouver. Le Gois n'a pas pris son parti si brusquement; il a encore le courage de me proposer un homme un peu moins accrédité que ce M. de Rouvieres. Je ne serai pas sa dupe une seconde fois. J'ai mis l'affaire entre les mains de M. Colbert & de M. Brunet, qui la tourneront d'une façon moins avantageuse, mais plus solide. Ils seront eux-mêmes cautions. Vous n'auriez jamais touché que la premiere année, & quelques pistoles sur les autres, à force de menaces. Ne croyez pas, malgré ce que je vous dis-là, que je me plaigne de le Gois : il a été trompé lui-même. Je le plains plus que je ne m'en plains. Mais, je vous prie, employez utilement l'argent que vous allez avoir. Les terres en Poitou se donnent pour rien : la désolation des Huguenots en fera encore vendre. Surineaux, St. Pompin & plusieurs autres vont être en décret. Si vous joignez à une année de votre pension la somme que vous toucherez bientôt du bien de votre femme, vous pouvez aisément vous établir grandement en Poitou. N'ayez là-dessus aucune soumission pour mon avis, mandez-moi le vô-

tre. Adieu. Je me porte fort bien : nous allons à la fin de ce mois à Chambord. J'embrasse Me. d'Aubigny.

LETTRE LXX.

A Fontainebleau, ce 22 Octobre.

VOus n'imaginerez jamais les peines que j'ai eues pour votre affaire, ni les difficultés que j'y ai trouvées. M. le Gois ne sera point Chef de mon Conseil. Du reste, cent huit mille livres que vous toucherez me consolent. Vous ne sauriez mieux faire que d'acheter une terre en Poitou ou aux environs de Cognac; elles vont s'y donner par la fuite des Huguenots. Votre voyage de Paris est une bagatelle. Il est impossible que vous vous portiez bien après ce que vous avez eu. J'ai donné votre ordonnance à M. Berthelot. Si vous me permettiez de vous vendre mon crédit, je vous demanderois les cents pistoles que je vous dois : je voudrois les donner à Me. d'Aubigny. J'ai bien de la joie de la conversion de M. de Vaux : je vous prie de lui en faire mes compliments. Poignette est bonne Catholique : M. de Marmande l'est aussi.

M.

M. de Souché fit abjuration il y a deux jours : on ne voit que moi dans les Eglises conduisant des Huguenots. Ne soyez point en peine de ma santé : elle est délicate, un rien la dérange : souvent des maux, jamais de maladie. Nous partons Mardi; on dit aujourd'hui que c'est pour Metz. Vous savez avec quelle tranquillité je me dispose aux voyages. J'ai mon équipage tout prêt, & j'espere qu'il ira gaiement. Adieu : personne ne songe à vous brouiller avec moi : Hé! qui pourroit se flatter d'y réussir? Madame d'Aubigny ne m'écrit guere : je l'embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LXXI.

A Incishem, ce 20 Octobre 1681.

QUoique je croye avoir raison dans ce que je fais & dans ce que j'exige de vous, je vois pourtant que ma conduite a quelque chose de dur. Je m'éloigne de tout ce que j'ai de plus proche & de plus cher. Vous savez l'estime que j'ai pour M. de St. Eugenes : j'ai cru ne rien hasarder en lui ouvrant mon cœur. Il vous dira mes raisons, que je ne puis vous

écrire. Il me semble que vous traitez assez cavaliérement votre conscience. Vous avez, dites-vous, assez de temps pour vous convertir. Il ne faut qu'un moment, il est vrai; mais Dieu ne l'accorde qu'à ceux qui le demandent. Je ne comprends point les gros présents que prétend Me. d'Aubigny. Pour M. le Gois, vous ne lui devez que de la pitié. Ce que j'ai fait pour vous n'est pas un effet de ses soins & de son application : son affaire s'est terminée à la banqueroute de M. de Rouvieres. Pourquoi donc prétend-il avoir sa part à un bienfait particulier du Roi qui ne regardoit que nous, qui n'est point dépendant de l'affaire de Rouvieres, qui est une pure gratification de Sa Majesté? Soyez en repos là-dessus; ce n'est point à vous à réparer ni ses malheurs ni ses sottises. Je ne sais ce que vous voulez dire quand vous rebattez souvent dans vos lettres qu'il est des gens qui veulent vous brouiller avec moi, & d'autres qui disent que nous ne sommes pas trop bien. Je n'ai jamais varié à votre égard : je vous traite souvent de mauvais ménager, & quelquefois je vous cite comme un exemple du peu de commerce que je puis avoir avec mes proches, pour me défaire de leurs plaintes & de leurs importunités;

est-ce cela ? Moquez-vous de tout ce qu'on vous dit : je vous aime : je vous le dis, & je dois être crue. J'ai lu avec plaisir tout ce que vous me mandez de Maintenon. Charlot est très-joli : si vous aviez envie de l'avoir, vous en êtes le maître. Si vous me le laissez, je le mettrai bientôt au College. Adieu, mon cher frere. Dites à M. de St. Eugenes que je ne puis écrire au Procureur-Général, mais que je demande à Me. la Duchesse de Richelieu de lui recommander son affaire de ma part. S'il veut lui porter un placet, elle le donnera ; & je suis assurée qu'il sera content de la Duchesse. Quand vous vous trouverez malheureux, songez aux plus malheureux que vous : la recette est infaillible.

LETTRE LXXII (1).

A St. Germain, ce 8 Décembre 1681.

MOnseigneur est toujours mal ; mais on espere que nous en serons quittes pour beaucoup de langueur tout l'hy-

(1) L'adresse : *A M. le Comte d'Aubigny, Gouverneur de Cognac, à Cognac.*

ver. Madame la Dauphine a eu un petit retour de fievre, qu'on ne peut remarquer que dans une Dauphine. Si vous pouvez finir avec le Lieutenant-Général par la douceur, n'hésitez pas; sinon écrivez à M. de Croissy. Faites vos plaintes vous-même : tout ce que je puis faire, c'est de solliciter pour vous si vous avez raison, & de me taire si vous avez tort.

Notre petit neveu (1) est Catholique. Je l'ai chez moi : il fait fort bien sa cour, & j'espere que le Roi lui fera du bien : il est très-joli. J'attends St. Hermine : je n'oublierai rien pour le convertir. J'ai su que Mademoiselle a parlé au Roi pour Mlle. de Jarnac : on n'a rien conclu à cause des voyages. Il s'est répandu depuis quelques jours qu'elle est très-laide ; voilà tout ce que j'en sais.

Mandez-moi souvent de vos nouvelles : les miennes sont très-bonnes en toutes façons. Réjouissez-vous ; vivez en Chrétien & en repos. Vous avez trop d'esprit pour douter que tous les états n'ayent leurs peines. Mille amitiés, je vous prie, à Me. d'Aubigny. Je ne puis vous écrire séparément : la premiere de mes lettres s'a-

(1) M. de Murçai, fils aîné de M. de Villette.

dressera à elle. Faites mes compliments à Me. de Mioffens, & demandez-lui si je lui ferois plaisir de lui donner un portrait du Maréchal d'Albret à mettre au bras.

LETTRE LXXIII.

A St. Germain, le 19 Décembre 1681.

JE me joindrai à M. de Louvois pour l'affaire de St. Lazare. Je ne sais si vous aurez encore quelque exclusion pour ce bienfait-là.

Vous auriez bien pu vous passer de donner sur les dévotes en faisant le portrait de Me. d'Aubigny. On ne peut avoir trop de soin de soi, quand d'ailleurs on fait son devoir. Ne soyez jamais en peine de ma santé, quoique vous entendiez dire : si j'étois malade, ne vous le dirois-je pas ?

Il y a long-temps que le petit de Murçai est Catholique. M. de St. Hermine est arrivé aujourd'hui; il me donnera plus de peine. J'aurai dans peu de jours Mlles. de St. Hermine, de Caumont & de Murçai. J'espere que je n'en manquerai pas une. Mais j'aime Minette (1) que j'ai vue

(1) Depuis Me. de Mailly.

à Cognac. Si vous pouviez me l'envoyer, je la convertirois aussi. Il n'y a plus d'autres moyens que la violence. On sera si affligé dans la famille de la conversion de Murçai, qu'on ne me confiera plus personne. Il faudroit donc que vous obtinssiez d'elle de m'écrire qu'elle veut être Catholique. Vous m'enverriez cette lettre-là. J'y répondrois par une lettre de cachet, avec laquelle vous prendriez Minette chez vous, jusqu'à ce que vous trouvassiez une occasion de la faire partir par le moyen de M. de Xaintes, de M. de Marillac ou de M. de Tours. Je trouverois des amis sur toute la route. J'ai de l'inclination pour cette petite fille, & je ne puis mieux la lui témoigner qu'en lui enseignant la vérité. Je vous associe à cette bonne œuvre. Quant aux autres conversions, vous n'en pouvez trop faire; mais ne corrompez pas les mœurs en prêchant la doctrine. Adieu, mon cher frere. Mille amitiés à cette pauvre dévote. Je suis fâchée de la continuation de ses maux. Vous ne me dites rien de Me. de Miossens.

LETTRE LXXIV.

A St. Germain, ce 5 Février 1682.

Vous savez trop bien que je ne me mêle de rien, pour croire que j'aye voulu mettre Mademoiselle de R.... auprès de Madame la Dauphine. Madame d'Albret en a eu le dessein. Elle me l'a amenée dans ma chambre, où je l'ai reçue avec la considération & l'intérêt que je prendrai toujours à ce qui portera le nom de .... On dit qu'elle a un cancer au sein : c'est une assez légitime exclusion pour la Cour. Vous pouviez vous épargner tout le mal que vous en dites. Je croirai Me. de Miossens comme un article de foi en toutes choses, hormis en celles de la Religion ; je sais que dans la sienne on ne pardonne jamais à ceux qui l'ont quittée. M. de St. Hermine part Dimanche avec ses sœurs : ils ont tous fait une belle résistance, & font une belle retraite. Je suis persuadée qu'ils s'en repentiront. La petite de Murçai (1) dit qu'elle

(1) Depuis Madame de Caylus, morte à Paris en 1728.

les attend dans la basse-cour de la Laigne. Je vous recommande Me. de Fontmort, qui n'a agi en cette occasion que pour Dieu & pour moi. Elle va être exposée à la fureur de toute sa famille : soutenez-la, je vous en conjure; c'est une très-bonne femme, qui a de l'esprit.

Tout le monde est au ballet, & moi je suis dans ma chambre toute seule, où je passe une bonne partie de ma vie, & depuis quelques jours dans un repos qui me plait fort.

Nous irons à Bourbon le 28 d'Avril.

Mes compliments à Me. d'Aubigny. Je suis très-aise de recevoir de vos nouvelles & des siennes.

Lorsque vous serez ici, il faudra vous montrer quand vous le pourrez, voir M. de Louvois, quoique vous n'ayez plus besoin de lui, voir M. Colbert, qui ne vous sera jamais inutile, & vous lier avec le Marquis de Mortemar, qui est sage comme on l'est à trente ans, quand on n'a pas une si longue jeunesse que vous.

LETTRE LXXV.

St. Germain, ce 20 Février 1682.

LEs affaires de Me. d'Aubigny vont leur train, & je fais là-dessus tout ce qu'on me demande. J'avois choisi un excellent rapporteur; mais on l'envoye en Poitou. Je n'ai rien fait pour Mlle. des Coyeux : on n'a nul besoin de moi quand on est parente de M. de Montauzier. J'ai vu Me. de Jarnac à votre intention, quoique je ne voye personne. La grossesse de Madame la Dauphine est très-heureuse : pas la moindre incommodité; elle n'a point encore senti son enfant; elle sera bientôt à quatre mois & demi. On ira à St. Cloud après Pâques pour y passer huit ou dix jours. Ensuite on s'établira à Versailles, pour y faire les couches de Madame la Dauphine. Elle en relevera à la fin d'Août. On ira passer le mois de Septembre à Fontainebleau, & Octobre à Chambord. De-là on reviendra passer Novembre à Versailles, & tout l'hyver ici. Je crois que ces projets s'accompliront cette année; car il n'y a pas tous les ans

un Strasbourg à prendre. Nos filles (1) vivent toujours dans une régularité qui étonne toute la Cour. Madame d'Heudicour est ici malade, & plus caduque qu'on ne l'est à soixante ans. Je suis très-heureuse : je vous en souhaite autant. Charlot m'écrit souvent : il montre beaucoup d'esprit. Les enfants de M. de Villette en ont aussi, & profitent de leur bonheur. Adieu.

LETTRE LXXVI.

A Versailles, le 8 Mai 1682.

Rien de nouveau sur l'affaire que vous me proposez. Vous savez ce que je fis à Fontainebleau, & la passion que j'avois de réussir. Aujourd'hui même importunité & mêmes raisons. Plus on a d'une certaine faveur en ce pays, & plus on est hors d'état de faire certaines affaires. Je ne vois plus M. de Bonrepaux, ni qui que ce soit, sans mille exception.

Je serois ravie que vous pussiez rac-

(1) Les Filles d'honneur de Madame la Dauphine.

commoder M. de Villette & Me. de Fontmort : je suis bien de votre opinion sur la douleur qu'il montre de ses enfants ; il se félicite dans le fond du cœur de les voir avec moi malgré lui. Ils sont très-jolis & parfaitement bien nés. Si la petite de Murçai a deviné sur l'ennui de la basse-cour, je serai toujours prête à aider les St. Hermine.

Il faut bien que l'on s'accoutume à mon personnage. Ma vie est fort tranquille, très-solitaire & très-assortie à mon humeur.

Mille amitiés à Me. d'Aubigny ; elle ne m'écrit ni assez souvent ni assez librement.

La pauvre Mlle. de Jarnac a de la peine à s'accoutumer à la fatigue de la Cour. Elle a les jambes enflées ; & l'on craint une hydropisie.

LETTRE LXXVII.

A Versailles, le 14 Mai.

J'Ai reçu une lettre de vous pleine de compliments & de remerciments. Je n'en veux point : je suis contente pourvu que vous le soyez, & que vous fassiez un bon usage de tous les biens qui vous

arrivent ; ils ne ſont pas inépuiſables ; c'eſt un ruiſſeau que le moindre temps de ſéchereſſe peut tarir. J'ai fait un petit voyage à Maintenon, où j'ai fait des projets merveilleux pour le bien public. Charlot eſt embelli, & a tout-à-fait de l'eſprit : il écrit mieux que moi, & je l'admire depuis que nous avons ſon baptiſtaire ; je le croyois plus vieux. L'idée que vous vous faites de Ruel eſt aſſez juſte : c'eſt un lieu admirable où je me divertis fort : Dieu bénit tout ce qui s'y fait : le ſuccès paſſe nos eſpérances : la police féminine y triomphe ; vous n'en feriez pas étonné. On ne parle ici que de guerre ; pour moi je ne la crois point, parce que je ne la deſire pas, & que j'ai l'humeur aſſez heureuſe. Meſſieurs de Murçai & leur ſœur réuſſiſſent fort bien. Je ſuis fâchée qu'aucun St. Hermine ne partage leur bonheur : j'aime leur mere & leur nom. Point de nouvelles. Ma ſanté eſt bonne, & mon viſage mauvais : c'eſt Ruel & Verſailles. Adieu : mille amitiés à Me. d'Aubigny. Vous m'apprenez de ſingulieres nouvelles de ma faveur : les Nouvelliſtes en ſavent plus que la Favorite.

LETTRE LXXVIII.

Ce 21 Octobre 1682.

JE n'ai garde de vous dire si je penche pour Aubigny ou pour Sainte-Gemme: Je ne connois ni l'une ni l'autre. Je ne puis que vous conseiller d'acheter l'une des deux. Quant à l'argent, vous avez vingt mille liv. d'une part, dix-huit mille de l'autre pour commencer : il ne sera pas impossible de vous faire avancer une année de dix-huit mille liv. par M. Brunet : vous vendrez la maison de St. Cloud neuf mille livres. En voilà plus qu'il n'en faut pour entrer en négociation. Du moins sais-je bien qu'ayant mon argent tout prêt, j'ai été trois ou quatre ans à payer Maintenon : & encore ai-je fait le dernier payement si mal-à-propos par un excès d'exactitude, que je le ferai encore une fois. Voilà ce que j'ai pensé sur vos affaires. Si j'ai eu tort, il n'y a encore rien de gâté. Vous auriez la tête bien prête à tourner, si vous comptiez pour quelque chose ce que l'on vous dit sur mon compte. On est peu instruit de mes projets : & comment le seroit-on ? Je n'en

ai aucun. Chassez toutes ces imaginations là. Faites ce que vous voudrez : mon étoile est d'être éternellement contrainte ; mais mon humeur est de ne me contraindre que le moins que je puis, & de ne jamais contraindre les autres. Je vous enverrai un cachet. Je désapprouve fort l'affectation que vous avez de mettre les armes de la mere de votre grand'mere ; car c'est de-là que sont les Saint Hermine. Adieu, je voudrois de tout mon cœur que votre acquisition fût faite. Vous vous en occuperiez peut-être, & ce sont des plaisirs de tout âge ; je sais celui que Maintenon m'a donné, quand j'ai pu y penser.

LETTRE LXXIX.

A Versailles, ce 28 Mai.

J'Ai fait depuis peu connoissance avec M. le Marquis & M. l'Abbé d'Aubigny de Tigny : ils m'ont instruite de notre maison. C'est apprendre bien tard qui l'on est ! mais cela n'est jamais indifférent : il y a douze ans que le Maréchal d'Albret m'en avoit dit quelque chose. Je n'ai pu voir sans plaisir une généalogie de quatre cents ans très-bien prouvée par des

contrats de mariage, & l'endroit où nous nous sommes séparés (1). Ces Messieurs m'ont appris que la terre d'Aubigny est à vendre, celle de Sainte-Gemme qui étoit à l'aîné de la maison, & celle de la Jousseliniere dont ils sont sortis. Il me semble que si vous vouliez placer votre argent, ils seroit bon de rentrer dans quelqu'une de ces terres qui seront à bon marché : ils prétendent que vous auriez les deux premieres pour quarante mille écus. Mandez-moi si vous avez d'autres vues, ou si vous voudriez que je suivisse celle-là. L'argent que vous devez toucher à la fin de l'année, les vingt mille francs que j'ai à vous, & le bien de Madame d'Aubigny qui ne sauroit être mieux placé, vous feroient aisément entrer en possession. Je me porte à mon ordinaire : souvent la migraine, jamais d'autres maux. Rien de nouveau, si ce n'est que M. le Duc du Maine a eu le Gouvernement de Languedoc par la mort de M. de Verneuil, dont on prend le deuil Dimanche pour quelques jours. On dit que nous passe-

(1) Voyez la généalogie d'Aubigné & de Madame de Maintenon, dans le premier Livre des Mémoires, & le sixieme Volume contenant les Pieces justificatives.

rons l'hyver à Versailles, parce que St. Germain n'est pas prêt. . . .

LETTRE LXXX (1).

A Versailles, ce 25 Juin

J'Ai reçu votre triste lettre ; mais je connois trop bien les vapeurs pour m'en effrayer. Leur effet le plus ordinaire est de faire envisager une mort prochaine ; mais cet effet est corrigé par la propriété qu'elles ont de la faire envisager longtemps. Je me ferois pourtant scrupule de vouloir vous en effacer entiérement la pensée. Il est bon de s'y préparer, sur-tout quand on a de grands comptes à rendre. C'est-là ce qui doit nous occuper, & non ce qui se passera après nous. Ces migraines ne méritent pas l'inquiétude que vous en avez. C'est le seul tribut que mon tempérament paye à la nature. C'est en être quitte à bon marché. J'ai toutes les connoissances possibles & certaines de notre maison : je vous en enverrai la généalogie. On les met en ordre. Je vou-

(1) L'adresse : *A M. le Comte d'Aubigny, Gouverneur de la Ville & Château de Cognac.*

drois que vous eussiez cette terre : l'argent ne vous manqueroit pas. La terre d'Aubigny vient d'être vendue à un Chapitre ; & il n'y a qu'un temps limité pour la dégager. Il faudroit aussi que le Chapitre ne sût pas que vous en avez envie : il seroit à craindre qu'il ne s'en prévalût. M. de Caumont & son fils feront leur abjuration demain : j'en ai une grande joie ; car c'est un très-bon Gentilhomme, & qui a du service. Si Mlle. de Caumont se trouvoit ébranlée par l'exemple de son pere, rien ne manqueroit à ma joie. Adieu, mon très-cher frere. J'embrasse Me. votre femme : écrivez-moi de vos nouvelles, & tâchez de vous divertir. C'est le seul remede pour les vapeurs.

LETTRE LXXXI.

A St. Germain, ce 8 Avril.

ALnes & Saujeon, qui sont les deux terres que M. le Duc de Richelieu avoit en Saintonge, ne sont plus à lui. Pour les acheter, vous auriez affaire à Madame la Duchesse d'Aiguillon, qui est toute hérissée de difficultés & de chicanes. Voilà vingt mille francs que le Roi

vous donna hier. Vous en auriez autant de M. Brunet. Le tout feroit une ſomme conſidérable, mais facile à diſſiper. Faites mille amitiés pour moi à Me. d'Aubigny, je vous prie. Je voudrois bien qu'elle ſe ſentît un peu des bienfaits du Roi. Je ne lui envoye plus rien, parce que vous êtes plus riche que moi : j'aime mieux nourrir mes pauvres que vos chevaux. Adieu, mon cher frere : je ſuis toujours la même pour vous. Je ſuis votre ſœur : & vous ne me connoiſſez pas encore !

LETTRE LXXXII.

A Verſailles, ce 18 Août.

IL eſt vrai que je ſerois ravie que vous retiraſſiez Aubigny du Chapitre d'Angers qui vient de l'acheter : il me l'a fait offrir fort honnêtement. Il vous convient d'avoir une terre, ſans maiſon à entretenir : vous n'en pouvez avoir une plus belle que le Château de Cognac.

Je ſuis bien-aiſe que M. de Ruelles ait mis ſes enfants dans les nouvelles Compagnies que le Roi vient de faire. C'eſt un grand ſoulagement pour la Nobleſſe,

Il n'y aura point d'état ni de condition qui ne doive ſon bonheur au Roi.

Il faut prendre patience ſur Me. de Caumont : il n'eſt rien que le temps n'adouciſſe.

Je n'ai rien de meilleur à vous dire ſur les vapeurs, que de vous conſeiller de vous divertir, de n'être jamais ſeul, de manger peu & ſouvent, de vous promener à cheval, en carroſſe, en bateau, de marcher peu, d'éviter toutes ſortes d'épuiſements, ſoit de corps, ſoit d'eſprit, de ne faire aucune lecture fatiguante, & ſur-tout de ne point reſter couché dans cette grande chaiſe où je crois vous voir.

Je vous remercie de l'éclairciſſement que vous me donnez ſur la maiſon de notre grand'mere. J'en ai de reſte préſentement. Mais je voudrois bien ſavoir qui étoit M. de Cardillac : c'eſt ce que je trouve de plus obſcur.

J'ai peine à croire que M. de Villette ſe convertiſſe : je le voudrois de tout mon cœur : mais le reſpect humain !

Vous aurez appris l'heureux accouchement de Madame la Dauphine : jamais on n'a vu tant de joie que Paris & la Cour en ont témoigné.

Adieu. Vous ne me dites rien de Me. d'Aubigny : vous ne ſerez jamais heureux

ni bien avec Dieu, si vous n'êtes bien avec elle.

On vient de m'apprendre que Messieurs les Echevins de Cognac ont un petit démêlé avec les Dames de la Charité, pour l'emploi d'un fonds destiné aux pauvres. Ce n'est point à moi à le juger; mais je vous prie, mon cher frere, d'être autant que votre conscience le voudra, dans les intérêts des Dames de la Charité. Elles sont établies par Messieurs de la Mission, dont vous connoissez le zele. Ils sont très-appliqués aux bonnes œuvres, & si droits qu'ils pourroient mieux décider que personne. J'ai tant d'estime pour leur maison en général, & pour quelques-uns d'eux en particulier, que je vous recommande cette affaire de tout mon cœur. Il est si difficile que les pauvres ayent tort! soit dit sans corrompre votre intégrité.

LETTRE LXXXIII.

Le 15 Octobre.

J'Ai reçu une lettre de Me. de Mioffens sur l'état où vous êtes. Il n'y a, dit-elle, aucun danger; mais vous souffrez. Quand l'esprit est attaqué par les vapeurs,

toute la machine est dérangée; & cela me désole. J'en ai tant eu, & j'en ai vu tant! réjouissez-vous: c'est le seul remede. Prenez l'avis de M. Fagon, qui vous envoyoit dès cette année à Vichi. Voici une lettre de M. le Duc du Maine, qui est d'un style assez gai & la signature assez magnifique: il conserve toujours beaucoup d'amitié pour vous. La Cour part Lundi prochain pour Chambord: Madame la Dauphine demeure ici: elle n'est pas encore en état de marcher, au grand regret de toute sa maison. J'aurai l'honneur d'aller avec la Reine. Nous retrouverons Madame la Dauphine à Fontainebleau. L'air de Versailles m'ôte la moitié de mes migraines. Me. d'Aubigny me fait une belle & bonne relation de vos plaisirs sur la naissance de notre jeune Prince. Je suis assurée qu'elle dansa de fort bonne grace; au moins je la vis un jour s'y prendre fort bien. Adieu, mon cher frere. Mes compliments à vos Dames de la Charité: elles m'ont bien remerciée de ce que vous avez fait pour elles.

LETTRE LXXXIV.

A Chambord, le 6 Octobre 1682.

J'Ai reçu une lettre de vous par M. de Saint-Denis, que j'ai remercié. J'ai tenu sa fille avec M. de Chevreuse : j'ai trouvé Me. de St. Denis telle que vous me la représentez. Je suis fâchée que vous n'ayez pu aller aux eaux. En attendant le retour de leur saison, assujettissez-vous aux avis que je vous ai donnés.

Je crains votre goût pour la solitude. La plus mauvaise compagnie vaut mieux que ces tristes rêveries où l'on se plonge quand on est seul. On m'a montré la déclaration de la terre d'Aubigné : le revenu est assez peu de chose : les droits en sont beaux. On peut retirer Sainte-Gemme, qui est aussi de la maison.

Allez faire un tour sur les lieux : & concertez tout avec M. de Tigny, qui est un fort honnête homme. Changez d'air & de lieu : appliquez-vous sans vous occuper : point de meilleur remede. Je vois bien que l'affaire de Cursai seroit bonne; mais il faudroit faire à M. d'Ouilly une priere que mon crédit lui feroit prendre

pour un ordre : & l'on n'eſt point en faveur pour faire des incivilités, des injuſtices ou des violences. M. Turc fait de ſon mieux pour ne pas nous payer. Le Roi a été reçu à Maintenon, par Nanon & la Couture, qui s'en acquitterent fort bien : j'en étois partie deux heures avant qu'il y arrivât : il le trouva fort joli. Le jardin commence à s'accommoder : les arbres & les paliſſades ſont aſſez grandes : & ſans les inondations de l'hyver, le potager ſeroit beau. Ma manufacture le divertit fort. Outre mes Normands pour faire de la toile, il vient de m'arriver vingt-cinq Flamands pour le linge ouvré comme celui de Courtrai, où j'ai débauché des ouvriers. Charlot eſt ſi embelli & ſi ſage, que je ne le reconnus pas : il a beaucoup d'eſprit, & la mémoire de ſa race. La Reine lui demanda qui il étoit : il répondit : » Un petit Gentilhomme que » Me. de Maintenon fait élever ". Adieu, mon cher frere : je me porte fort bien à Chambord, & je m'y plais tout-à-fait. Nous en partons Lundi pour Fontainebleau, où je ſuis toujours accablée de vapeurs. J'y paſſe les jours à pleurer, à étouffer, à me contraindre, & à me trouver la plus malheureuſe perſonne du mon-

[illegible] terminée. (1) quand [illegible] véritables armes : [illegible]

LETTRE LXXXV.

[illegible] Décembre.

J'ai [illegible] une lettre de vous [illegible] M. de Tr[illegible] M. de V[illegible] [illegible] par la vôtre. [illegible] vous plaise, & [illegible] nulle répugnance à ache[illegible] ou celle [illegible] sont plus rai[illegible] que celles que vous pourriez [illegible] sans avoir une vanité ridi[illegible] une terre de son [illegible] & [illegible] été aussi [illegible] que je le suis à [illegible] Maintenon, [illegible] une chose avan-tageuse

---

(1) M. de Maintenon [illegible] Le [illegible] d'Aubigné [illegible] la [illegible]: & les d'Aubigné de France n'étoient pas de cette branche. Voyez les Mémoires de son grand-pere;

tageuse que le Château d'Aubigny fût détruit, parce que je voulois que vous achetassiez du revenu sans occasion de le dépenser follement. D'ailleurs, quelle plus belle habitation que celle de Cognac! Cependant je vois par ce que m'écrit M. de Vieux-Fourneaux, que vous croyez cet air trop subtil pour vous. Voyez: déterminez-vous: agissez là-dessus sans moi. Comment ferois-je vos affaires? Je n'ai pas le loisir de penser aux miennes: j'ai perdu un procès pour ne l'avoir pas sollicité: en un mot, par cent mille raisons trop longues à déduire, je ne puis vous donner que des conseils fort vagues. Vous avez plus de loisir: l'exercice vous est bon: vous êtes sur les lieux: vous trouverez plus de facilité que moi. Si vous voulez Aubigny, voyez le marché de Messieurs du Chapitre, & concluez. Ils me prient de demander un droit d'amortissement. Ce seroit leur procurer un très-grand avantage pour les payer, de vous laisser rentrer dans une terre de votre maison. Ni grace, ni faveur, quand on veut agir avec justice. Si l'année de leur achat n'est pas expirée, vous pouvez, par le droit du nom, rentrer dans la terre: si vous ne le pouvez par droit, voyez s'ils veulent vous rendre ce ser-

[illegible] si vous ai- [illegible] e la ferois [illegible] Rochefoucault. Mais [illegible] qu'ils se- [illegible] bon air [illegible] : c'est [illegible]. Vous avez une [illegible]. & vous vous laissez al- [illegible] devoir vous avoir [illegible]. Vous [illegible] M. de Vieux- [illegible] homme qui vous [illegible], & que vous [illegible] vous. Je ne vous [illegible] M. Arnaud : vous sa- vez [illegible] dans ces [illegible]. Vous ne pourriez mieux [illegible] Me. d'Aubigny chez Me. de Miossens, bonne compagnie : il ne faut pas se lasser de travailler à la conversion. Il est vrai que la Reine me fit l'honneur de me donner son portrait à Chambord. Je n'aime point à parler de ces choses-là : & à la faveur, à mon gré, ne sied pas mieux que la modestie. Nulle peine sur ce que je ne vous

(1) Voyez une lettre du Chevalier de Méré, dans le premier Recueil, Lettre LII.

mande rien. Vous entendrez aſſez parler de moi ; & je ne ſerai jamais pareſſeuſe quand il s'agira de vos intérêts. Je vous le répete : je ne me chargerai point du détail de votre acquiſition ; j'en ſuis incapable : j'ai acheté une terre, ſans avoir eu le loiſir de l'aller voir. Adieu, mon cher frere : ne ſoyez jamais ſeul, ſi vous ne voulez que la tête vous tourne.

LETTRE LXXXVI.

A Verſailles, ce 18 Janvier 1683.

JE ne ferai pas toujours tout le bien poſſible ; mais du moins je ne m'oppoſerai jamais à aucun. Voilà qui eſt bien ſérieux pour en venir à vous dire, que s'il ne tient qu'à mes vieilles jupes que vous ne preniez cette Demoiſelle, je les lui donne de bon cœur. Mais l'union qui doit être entre Me. d'Aubigny & vous, ne ſera-t-elle point troublée ? J'avoue que je ne puis regarder Cognac comme une ſolitude affreuſe : il m'en reſte une idée fort agréable. Votre imagination eſt bleſſée. Allez aux eaux, & menez-y votre femme. Il eſt vrai que rien n'eſt plus difficile que de traiter avec des Commu-

nautés : chicanes, défiances, longeurs; incertitudes. J'aimerois donc mieux Sainte-Gemme. Perſonne ici n'a échappé aux rhumes : j'en ai eu un, mais très-léger. Laiſſez dire Me. de Fontenay : on parle des plus grands Princes du monde : je ſuis ſur le théâtre, il faut bien qu'on me ſiffle ou qu'on m'applaudiſſe. Je vous ſouhaite là-deſſus autant de tranquillité que j'en ai. Dites à Me. d'Aubigny, que ſi ſa lettre eſt purement d'elle, il faut qu'elle ſe ſoit prodigieuſement formé l'eſprit : ſon ſtyle eſt auſſi beau que ſes caracteres. On ne peut écrire ni avec plus d'élégance, ni avec plus de goût, ni avec plus de tendreſſe. Adieu, Monſieur, ſongez à vous réjouir & à vous ſauver.

LETTRE LXXXVII. (1)

Ce 29 Avril 1683.

JE crois que vous ſavez fort bien que je vis encore, & même avec plus de ſanté que jamais. Je ne ſais qui va à Vichy. Me. de Monteſpan devoit aller à

(1) L'adreſſe : *A M. le Comte d'Aubigny, à Vichi.*

Bourbon : mais ſon voyage eſt rompu. Vous avez aſſez d'eſprit pour vous conduire vous-même. Il faut bien écouter, parler peu, éviter les airs de grand Seigneur, qui ne conviennent pas même aux Rois, & prendre cet air de modeſtie & de ſimplicité, qui va ſi bien aux particuliers. M. l'Abbé d'Aubigny négocie l'affaire de Sainte-Gemme, ſans que vous y paroiſſiez. Si vous voulez une terre, celle-là me paroît belle & bonne : un prix convenable, point de maiſon, une forêt, de beaux droits, & ſortie de votre famille. Notre été ſe paſſera en voyages. Nous partons le 26 Mai pour aller en Bourgogne, & nous traverſerons toute l'Alſace. Nous allons à Betfort, & pour la troiſieme fois, à Strasbourg. Nous ſerons de retour ici le 24 de Juillet. Nous y paſſerons le mois d'Août; & nous irons dans celui de Septembre à Chambord; en Octobre, à Fontainebleau, & en Novembre, à Verſailles. Madame la Dauphine ne vient point : elle eſt groſſe, & tout le monde en eſt ravi. Mlle. de Laval ſera bientôt mariée : je ne ſais encore à qui : mais le Roi s'en mêle, & vous ſavez qu'il eſt accoutumé à réuſſir. M. du Maine eſt toujours fort honnête homme, & ſera du voyage. Me. de Mont-

chevreuil est très-languissante, & j'en suis en peine: ma vie est fort douce & solitaire. Cette Dlle. des Coublans n'est point notre parente : je m'en suis informée. Adieu.

LETTRE LXXXVIII.

A Versailles, ce 21 Mai 1683.

J'Ai su de vos nouvelles par votre Médecin. M. Fagon l'estime beaucoup. Je vous ai écrit par Me. la Duchesse de Noailles. J'espere que les eaux vous feront du bien. Je crois vous avoir déja mandé la disposition de tout l'été, & que Madame la Dauphine le passera ici, par une raison qui plaît à tout le monde. Mlle. de Laval épousa hier M. de Roquelaure que le Roi fait Duc comme étoit son pere. Avez-vous su que M. de Montchevreuil s'est cassé un bras? il ne pourra suivre M. du Maine. On parle de Mlle. d'Hamilton : d'autres disent Mlle. de Leuvestein (1), niece de M. de Strasbourg. Voilà mes nouvelles : donnez-moi des

(1) Depuis Marquise de Dangeau.

vôtres. Tout eſt à ſouhait, ſi vous joignez aux eaux la tranquillité qui eſt encore plus néceſſaire qu'elles. Je voudrois faire un voyage avec vous, pour vous faire avouer que toutes les femmes ne ſont pas implacables ſur les montagnes & dans les vallées. La deſcription que vous me faites de l'embarras de la vôtre m'a fait rire, & je l'ai cru voir, tant il eſt naturellement conté. J'ai affecté de ne point paroître dans l'affaire de Ste. Gemme, parce que tout ſe feroit paſſé en civilités, ſans concluſion : & il faut toujours traiter les affaires d'intérêt de Turc-à-Maure. Je ſuis fâchée que Me. d'Aubigny n'en ſache pas ſur les vapeurs autant que moi : elle vous feroit très-utile. Dans ces maux-là, on tire plus de ſecours des autres que de ſoi-même. Je juge bien de l'effet qu'elles doivent produire ſur un homme auſſi chagrin & auſſi taciturne que vous. Mais n'aurez-vous point d'enfants après Vichy ?

LETTRE LXXXIX.

A Fontainebleau, ce 7 Août 1683.

L'Affliction générale, & la mienne particuliere ne m'empêchent pas de repondre à votre lettre, puisque vous attendez ma réponse pour vous déterminer.

M. Fagon n'est point ici pour le consulter sur Bagneres ; mais je connois assez bien ces eaux-là, pour vous dire qu'elles ne sont pas bonnes à boire, & que leur grand mérite est pour les maux extérieurs. Barege amollit, Bagneres fortifie : qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec vos vapeurs? ce sont elles qui vous font voir les choses si tristement, & qui vous conseillent des eaux qui ne vous guériroient pas. Le malheur de n'avoir point d'enfants est très-médiocre pour tout le monde. Je vous crois trop raisonnable pour vous soucier que votre nom périsse. La raison qui vous empêche de me voir est si utile & si glorieuse, que vous n'en devez avoir que de la joie. Il ne me convient point d'avoir aucun commerce. Je vous ai conseillé par l'intérêt que je prends à vous

de demeurer dans le plus beau lieu du monde, où l'on vit avec le plus d'abondance, où vous êtes libre, sans affaires, au milieu de vos parents; en un mot, dans un état que je préférerois au mien, si brillant, si envié & si ennuyeux. Je ne prétends point vous contraindre : mais si vous venez ici, vous ne me verrez pas : il vaut donc encore mieux être en commerce de lettres que d'être si près l'un de l'autre sans nous écrire & sans nous voir. N'allez point réveiller vos chagrins. Si le Roi ne vous a pas fait justice, si vos ennemis vous ont fait du mal, c'est un malheur très-ordinaire. Vous êtes vieux, vous n'avez point d'enfant, vous êtes infirme; que vous faut-il? du repos, de la liberté, de la piété : tous ces biens sont entre vos mains. Si vous voulez acheter une terre, achetez-en une; mais si vous aimez mieux manger votre revenu à Cognac, mangez-le. Vous avez plus de trente milles livres de rente pour six ans; si je vis encore, vous en aurez davantage, & si je meurs, Maintenon. Je vis à Betfort des restes de l'amitié qu'on a eue pour vous. Bien des gens ne voulurent pas prendre un sol des miens, quand ils sûrent que j'étois votre sœur. Charlot est toujours à Maintenon, plus spirituel

& plus petit que jamais. Vous avez raison de croire que je suis fort affligée de la mort de la Reine. Personne n'en a plus de raisons : je les sens toutes très-vivement ; & la douleur du Roi est une terrible augmentation à la mienne. On dit que Me. d'Aubigny est grosse : j'en aurois bien de la joie. Je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XC.

A Fontainebleau, le 7 Septembre.

VOus aurez sans doute appris qu'avant d'être consolés de la perte de la Reine, nous avons eu à trembler pour le Roi, & que nous lui avons cru le bras cassé : il n'a été que démis, &, graces à Dieu, il est si bien rétabli qu'il n'y a rien à craindre. Cet accident l'a fait voir aussi ferme dans la douleur que dans toutes ses autres actions; & il y a peu de différence de son sang-froid à celui de ce Philosophe (1) qui disoit : *Je vous avois bien dit que vous me rompriez la jambe.* Vous ju-

(1) Epictete.

gerez par ma bonne humeur que la ſanté du Roi n'eſt pas mauvaiſe. M. Colbert eſt mort: & M. le Préſident Pelletier va remplir ſa place; vous l'avez vu Prévôt des Marchands. Le Roi ôte les bâtiments à M. Dormois, à qui il donne cinq cents mille francs. M. de Louvois aura la Charge. On ne ſait plus ſi on ira à Chambord: le bras du Roi en décidera; mais Madame la Dauphine n'ira pas; elle eſt trop avancée dans ſa groſſeſſe. Je me ſuis informée de tout ſur la Mairie de Bordeaux: elle ne ſe vend jamais. Je vous conjure encore de vivre commodément, & de manger tous les ans les dix-huit mille francs de l'affaire que nous avons faite. Nous en ferons quelque autre. Allez à Bordeaux, ſi l'air en eſt meilleur pour vous que celui de Cognac. Il n'y a que pour ſon ſalut qu'il faut ſe contraindre. Je vous aime plus que je n'aimerai vos enfants: & de plus, ils auront mon bien. Plus je vis, & plus je me déſabuſe des ſoins & des projets à venir. Dieu les renverſe preſque toujours; & comme ils ne ſont preſque jamais par rapport à lui, il ne les bénit pas. Je deviens une vieille bien relâchée & bien douce! mangez votre revenu; faites-en part à votre femme: vivez heureux & en paix: Dieu

pourvoira à tout, pourvu que vous le serviez : préparez-vous à la mort sans en être plus triste. Ordonnez à la France de vous mander toutes les nouvelles qu'il ramasse dans les anti-chambres : cette gazette vous divertiroit. Vous croyez bien que je suis fort aise de la grossesse de Me. d'Aubigné. Les femmes en savent plus là-dessus que les Médecins. Il faut s'habiller bien large pour qu'un enfant se place à son aise, manger de bonnes choses pour qu'il se porte bien, contenter ses envies avec modération pour qu'il ne soit ni timide, ni capricieux, ni gourmand. Adieu. Je vous aime plus que ma sécheresse ne me permet de vous le dire.

LETTRE XCI.

A Fontainebleau, ce 28 Septembre 1683.

J'Ai montré au Roi ce que vous m'avez écrit sur son accident : il l'a reçu comme vous pouvez le desirer. Il quitte l'écharpe aujourd'hui, & est, graces à Dieu, en parfaite santé.

Voici la réponse de M. Pelletier, qui vous renvoye votre lettre à cause du Monseigneur, qu'il ne veut recevoir de

personne. Il montre une sagesse & une modération admirables : & tout le monde est ravi de le voir où il est : jamais choix n'a été plus approuvé ; nous verrons si la prospérité le gâtera.

Mr. Brunet me demanda hier s'il étoit possible que je consentisse que vous mangeassiez votre bien. Je lui répondis que je vous en avois prié. Réjouissez-vous, mon cher frère, mais innocemment. Songeons à l'autre vie, & préparons-nous à y passer avec le plus de confiance que nous pourrons. Faites de bonnes œuvres, mais avant tout, votre devoir. Le vôtre est d'aimer & de supporter la femme que Dieu vous a donnée. Lisez St. Paul : il vous dira que les forts doivent supporter les foibles, & que vous n'êtes qu'un, votre femme & vous. Vous lui devez de la patience, de l'amitié, de la complaisance. Je vous aime beaucoup, quoique je vous le dise peu.

Je crois que la Reine a demandé à Dieu la conversion de toute la Cour. Celle du Roi est admirable. Les Dames qui en paroissoient les plus éloignées, ne quittent plus les Eglises. Me. de Montchevreuil, Mes. de Chevreuse & de Beauvilliers, la Princesse d'Harcourt, & en un mot toutes nos dévotes, n'y sont pas plus sou-

vent que Mes. de Montespan, de Thianges, la Comtesse de Grammont, la Duchesse du Lude & Me. de Soubise. Les simples Dimanches sont comme autrefois les jours de Pâques. Avez-vous des livres, & en voulez-vous? M. de Louvois expédie un peu plus que ne faisoit M. Dormois : Versailles qui n'auroit pas été prêt à Noël, le sera à la fin de ce mois. Madame la Dauphine part d'ici le 6 d'Octobre : je demeure ici pour partir le 9 avec le Roi, Madame, Monseigneur, & la Princesse de Conti. La Maréchale de Rochefort est dangeréusement malade.

LETTRE XCII.

A Pont-à-Mousson, le jour de la Toussaint 1683.

JE ne suis point surprise que vous ayez commencé par manger les dix-huit mille livres que vous devez toucher à la fin de l'année; mais je le suis de ce que vous croyez que les Fermiers-Généraux vous doivent payer par avance : c'est ce qu'ils ne feront pas. Cette affaire si considérable, si bien conduite, si assurée, ne vous mettra donc pas à votre aise? Je suis au désespoir de vous dire des cho-

ſes déſagréables; mais comment être ſincere & diſſimuler? Il me ſemble qu'après ce que je viens de faire pour vous, on ne peut dire que nous ſoyons brouillés. On ne le croit pas à la Cour, où ce qui s'eſt paſſé à Fontainebleau a fait grand bruit. Quelle bonté au Roi d'applanir lui-même toutes les difficultés qui naiſſoient les unes des autres! Et vous voulez qu'il ordonne à ces Meſſieurs de vous payer par avance! Que diroit-il de vous voir demander un bienfait avec l'empreſſement, le chagrin, la tyrannie dont vous rougiriez d'exiger une dette? Je ne puis donc que prier M. Brunet, comme mon ami particulier, de vous faire plaiſir, s'il le peut. Adieu. Nous ſerons le 17 à Saint-Germain. Je vous dirois que je vous y verrois avec plaiſir, ſi je pouvois vous y voir content; mais j'avoue que mes parents ſont ſi peu ſenſibles à ce que je fais pour eux, & le ſont tant ſur ce que je ne puis faire, que leur commerce ne me donne que du chagrin. Ce chagrin aura beau faire, il ne m'empêchera pas de vous aimer.

LETTRE XCIII. (1)

A Verſailles, ce premier jour de Mars 1684.

JE ne vous aurois pas cru ſi inquiet ſur ma ſanté ! L'hyver s'eſt paſſé avec tant de plaiſirs, & mes migraines m'ont ſi fort tourmentée, que j'ai toujours été ou à lutter dans mon lit contre la douleur, ou contre l'ennui dans les appartements du Roi. La layette doit être arrivée : elle n'eſt pas magnifique : vous ſavez que je me pique d'avarice. J'attends avec impatience la nouvelle de l'accouchement de Me. d'Aubigny. Je ſuis aſſez indifférente ſur le ſexe : j'ai mes raiſons pour cela. Je ſuis très-contente de Manceau : s'il continue, nous ſerons long-temps enſemble. Vous m'avez fait-là un très-bon préſent. La guerre m'afflige : elle nous ôtera d'ici tout l'été. Le Roi doit partir pour l'armée le 10 d'Avril. Cela eſt encore bien éloigné ; mais mon attachement pour lui me le rend préſent. Madame la Dauphine a déclaré qu'elle veut aller ſur la frontie-

(1) *A M. d'Aubigny, à Cognac.*

re, pour être plus près des nouvelles; elle a raiſon; mais ces petites conſolations ne m'empêchent pas d'enviſager la guerre comme un grand malheur. Adieu : écrivez-moi ſouvent, & croyez que ſaine ou malade, négligente ou ſoigneuſe, en faveur ou en diſgrace, je ſuis toujours la même pour vous. Charlot eſt un vrai original : je le mettrai bientôt au College. M. du Maine me fit hier une viſite, où il ne me parla que de vous. Il n'eſt point vrai que j'ai dit que j'étois contente de M. Arnaud. Me. de Lencoſme m'a propoſé pluſieurs affaires : j'ai tout refuſé; mais je n'ai jamais aimé à me déchaîner contre perſonne, & à préſent moins que jamais. Je verrai le Gentilhomme que vous avez converti, quand il plaira à Manceau de me le montrer. Les voyages ne m'embarraſſent point : mais je hais les campagnes. D'ailleurs, nous ſerons ſi peu de temps avec le Roi! L'avis de M. le Contrôleur-Général ſeroit de placer votre argent ſur la Ville au denier dix-huit. Il croit ce parti meilleur que la caiſſe des emprunts. Conſolez-vous du retardement des couches de Me. d'Aubigny : les Héros ſont au moins dix mois dans le ſein de leur mere.

LETTRE XCIV.

A Condé, ce 5 Mai 1684.

JE vous félicite de l'heureux accouchement de ma belle-sœur. Je le savois par Me. de Miossens, quinze jours avant l'arrivée de votre lettre. Je sens déja quelque chose de fort tendre pour ma niece. Je vous prie qu'elle ne demeure pas unique, afin que je puisse l'avoir quand quelque autre enfant vous amusera. On dit que vous vous en occupez fort, que vous l'allez voir plusieurs fois le jour : c'est bien fait; mais ne la tuez pas à force de la caresser : laissez-la dormir : prenez garde à ses yeux : qu'il ne lui arrive point d'accident dans la figure. J'aimerois mieux qu'elle mourût, que de la voir difforme. Je ne me tire pas si bien de ce voyage-ci que des autres. J'ai eu l'honneur d'être dans le carrosse du Roi. C'est un grand plaisir, mais toujours accompagné de quelque contrainte. L'esprit est inquiet. Je voudrois la paix, & nous avons la guerre. De-là mille maux, dont pas un n'est considérable. Mes amitiés à votre accouchée. La santé des femmes dépend

de leurs couches. Dites à la nourrice qu'elle nourrit mon héritiere. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XCV.

Versailles, ce 18 Juin 1684.

JE vous ai conseillé de ne point vous établir à Paris, parce qu'il seroit bizarre que vous fussiez à portée de me voir & que vous ne me vissiez pas; mais un conseil n'est point une défense. Outre qu'il ne me convient pas de vous en faire, je n'exigerai jamais de vous la moindre contrainte. Je desire votre bonheur aussi ardemment que le mien. Nos états sont différents: le mien est éclatant & agité: le vôtre obscur & tranquille. Le Sage préférera toujours votre médiocrité, à mon élévation. C'est Dieu qui m'a placée: il sait que je ne l'ai pas cherché, pas même prévu. Je ne m'éleverai jamais davantage, & je ne le suis déja que trop. Si ma famille en souffre d'une façon, elle en sera dédommagée de l'autre. Je fais ce que je crois devoir faire. Mes raisons peuvent être mauvaises; mais mes intentions sont droites. J'aime déja

votre fille, & je voudrois assez qu'elle fût héritiere; mais Me. d'Aubigny n'en demeurera pas-là. Je suis sensiblement touchée de la mort de Me. de Richelieu. (1) Dieu nous l'a ôtée: soumettons-nous, nous la suivrons bientôt: il n'est pas permis aux Chrétiens de s'affliger: & toutes ces morts doivent nous apprendre à mourir. Ecrivez-moi souvent : je vous répondrai quelquefois.

LETTRE XCVI.

A Versailles, ce 25 Juin 1684.

VOus avez bien fait d'aller voir M. le Maréchal d'Estrées. Vous n'avez nulle occupation, & ce n'est pas un grand malheur. Amusez-vous, & sauvez-vous. Vous serez plus habile que ceux qui se donnent tant de peine. Moi, vous don-

---

(1) Anne Poussart, fille de François Poussart, Marquis de Fort, & Baron de Vigeon, Dame d'honneur de la Reine, & de Marie-Anne-Victoire de Baviere, mariée en 1646 en secondes noces à Armand de Wignerod du Plessis, Duc de Richelieu, Pair de France, morte en 1684, sans postérité.

ner des ordres ! il faudroit que je fusse folle. Je ne sais ce que vous voulez dire sur la *beauté de la cause*. (1) Voulez-vous que je vous répete ce que je vous ai déja écrit là-dessus ? Ne voyez point Mr. Arnaud. Il seroit bien difficile qu'un procédé tel que le sien ne vous échauffât : & ce regne-ci n'est pas propre aux violences, outre que les affaires qui roulent sur l'argent, ont toujours quelque chose de sale. En apprenant que vous étiez enfin pere, je dis : Voilà un enfant qui les unira. J'apprends avec douleur que son humeur vous choque. Et vous, croyez-vous ne rien avoir de choquant ? Pourquoi êtes-vous homme, sinon pour supporter cette enfant ? que vous sert-il d'avoir de l'âge, de l'esprit, si vous n'en êtes pas plus patient ? Ah ! que les hommes sont tyranniques ! Ils aiment une liberté extrême, & n'en laissent aucune : ils enferment pendant qu'ils courent ; ils croyent une femme trop heureuse de les recevoir quand il leur plaît de revenir ; ils exigent mille

(1) Me. de Maintenon lui avoit dit dans une des Lettres précédentes : *La cause qui m'empêche de vous voir est si belle & si glorieuse.* Et apparemment M. d'Aubigné avoit fait quelques plaisanteries là-dessus.

complaiſances, & ils n'en ont que pour leurs maîtreſſes. Procédé imprudent avec la plupart des femmes, & cruel avec toutes. Pour moi je n'amuſerois guere un mari qui n'auroit nulle attention à mon amuſement. De l'aveu de toute la terre, votre femme eſt d'une vertu & d'une ſoumiſſion qui devroient vous obliger à toutes ſortes d'égards. Quand vous rentrez chez vous, faut-il être ſurpris des reſtes de l'ennui dont votre abſence l'a accablée? Eſſayez de mes conſeils : rendez-vous propre mon expérience; que j'aye vécu pour vous & pour moi.

Verſailles me donne de la ſanté, & la paix avec les Hollandois, de la joie. Celle d'Eſpagne ſuivra bientôt, & je ſerai délivrée des inquiétudes de la guerre & de ſes affreuſes ſuites. La Cour eſt fort vive & fort belle : Madame la Dauphine n'eſt plus renfermée : elle ſe donne au public avec autant d'empreſſement qu'elle s'y déroboit : elle a pour le Roi toute la complaiſance qu'il mérite : il en eſt content. La Famille Royale vit dans une grande union. Me. d'Arpajon (1) fait très-bien dans ſa charge (*de Dame d'honneur de Ma-*

(1) Catherine-Henriette d'Harcourt, ſœur du Marquis de Beuvron, mariée le 24 Avril 1659.

ame la Dauphine.) La chambre des filles de Madame la Dauphine va être complete : les étrangeres auront l'avantage ur les Françoifes ; car nous n'avons rien à oppofer à la beauté de Mlle. de Leuvestein, niece de M. de Strasbourg, que l'on vient de prendre, ni à celle de Mlle. Hamilton, que l'on va nommer. Mlle. de Murçai fe fait, & danfe des mieux : mais en faifant tout ce que je puis pour les Villettes, je fens qu'une petite fille, vieille de deux mois, me touche de plus près : & je penfe fouvent au plaifir que j'aurai de la marier, fi ma vie & ma faveur durent encore douze ans. Adieu : je vous embraffe, & vous aime plus tendrement que je ne vous le dis & que vous ne le croyez.

---

a Louis, Duc d'Arpajon, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général au Gouvernement de Languedoc.

LETTRE XCVII.

A Verſailles, ce [illegible] Juillet.

OU prenez-vous que je vous ai écrit une lettre mélancolique? Je n'ai aucun ſujet de l'être : & naturellement perſonne ne l'eſt moins que moi. Je vous ai parlé de la mort, parce que j'y penſe ſouvent. Je m'y prépare avec gaieté. Je voudrois vous porter à vous y préparer. C'eſt vous que j'aime, ce n'eſt pas votre vie. Ma tendreſſe fait des vœux continuels pour votre ſalut. C'eſt peu d'être Philoſophe, il faut être Chrétien.

Le Roi ira à Chambord le 15 de Septembre : de-là à Fontainebleau juſqu'au 15 de Novembre. Prenez ce temps-là pour venir à Paris. N'écoutez point les ſots diſcours de nos envieux. Je fais de mon mieux en tout. Je ne me reproche rien ſur perſonne. Songez à notre état paſſé; voyez-vous au bout trente mille livres de rente? Que mon état préſent ne trouble point la félicité du vôtre. C'eſt une aventure perſonnelle, qui, comme vous dites très-bien, ne ſe communique point. Vous avez du bien & du repos : tout le reſte

reſte n'eſt qu'un jouet d'enfant. Après ceux qui ont les premieres places, je ne connois rien de plus malheureux que ceux qui les envient : ſi vous ſaviez ce que c'eſt ! Si je vis aſſez pour marier ma niece, elle le ſera bien. Et cette idée me conſole de la perte de ma liberté. Vous ne me parlez point de ſon baptême : eſt-elle nommée ? qui l'a tenue ? elle eſt jolie ? comment s'appelle-t-elle ? je lui voudrois un joli nom (1). Je me porte bien. Je deviens un peu graſſe ; mais l'embonpoint ſied mieux à la vieilleſſe que l'étiſie. M. de Montauzier m'a donné une lettre que lui écrit le P. Chavrand, qui fait votre panégyrique. Je l'ai lu avec plaiſir : il roule ſur les vertus Chrétiennes ; car pour les morales, il y a longtemps que je vous les connois. Je ne ſuis point dévote, mon cher frere : mais je veux l'être : je ſuis perſuadée que la dévotion eſt la ſource de tout bien.

(1) Elle fut nommée Amable.

LETTRE XCVIII.

A Versailles, ce 18 Juillet 1684.

IL faut qu'un de nos parents tienne votre fille; car attendre M. Barillon seroit un grand ridicule. Je la tiendrai avec grande joie. On ne parle que trop de moi, soit en bien, soit en mal : j'ai toujours oui dire que les femmes doivent desirer d'être oubliées. Dieu m'a fait sortir de l'ordre commun. L'air de Versailles est admirable. On y manquoit d'eau : & delà tant de maladies : aujourd'hui il y en a de bonne. Vous entendez sans doute parler des mariages de Mlle. de Murçai (1); elle n'a encore que treize ans & trois mois. Je vous dis en confidence que je prends à Noisy des Demoiselles dont le Roi paye les pensions. Je le dis le plus bas que je puis, parce que j'en serois accablée. Je voudrois bien que mon pays eût part à ce bienfait. Si l'on vous parloit de quelque Demoiselle convertie, instruisez-moi de son nom, de son âge,

(1) Demandée par le Marquis, depuis Duc de Boufflers.

de sa race & de l'état de sa famille. Me. de Brinon ne veut point de votre M. Chandelier : on ne peut être Curé & Aumônier tout à la fois. Adieu. Prenez-le vous-même. S'il vous est inutile pour vous dire la Messe, vous aurez du moins le plaisir de donner à quelqu'un deux cents francs de pension.

LETTRE XCIX.

A Versailles, ce 3 Septembre 1684.

JE vois les choses de près : je ne puis regretter que vous soyez sans emploi. Je suis bien fâchée, non de l'exclusion, mais des mauvais offices qui vous l'ont donné. J'ai de la peine à pardonner à vos ennemis ; mais, en vérité, ils vous font un si grand bien, que j'en suis désarmée. Je ne vous interdit point Paris. Je serois bien injuste si je me servois de ma faveur pour tyranniser un frere aîné, à qui je dois du respect. Je vous l'ai dit cent fois : il ne me convient pas de vous voir souvent : ainsi je vous aime mieux en Province. Je vous le répéterai, tant que je verrai dans vos lettres des traits de chagrin & d'aigreur là-dessus. Croyez que je

ne puis que ce que je fais. J'entends dire à tout le monde que votre fille eſt belle. A-t-elle la bouche auſſi grande qu'elle doit l'avoir, ſoit qu'elle tienne de vous ou de Me. d'Aubigny? Mlle. de Murçai ne ſera point mariée que vous n'en ſoyez averti. Elle profitera peu de ma faveur. Une autre la porteroit aux nues; mais vous connoiſſez mon humeur. Elle ſera toujours mieux placée qu'elle ne l'auroit été ſi je fuſſe reſtée dans le néant. Nous vieilliſſons : ſongeons à mourir : eſt-ce un mal quand on eſt Chrétien?

LETTRE C.

A Chambord, ce 27 Septembre 1684.

JE ne doute pas de tous les propos qu'on vous tient. On voudroit vous exciter contre moi, & peut-être auſſi vous engager dans quelque extravagance dont le ridicule tomberoit ſur l'un & ſur l'autre. Je ne pourrois vous faire Connétable quand je le voudrois : & quand je le pourrois, je ne le voudrois pas. Je ſuis incapable de rien demander de déraiſonnable à celui à qui je dois tout. Je n'ai pas voulu qu'il fît pour moi-même une choſe

au-dessus de moi (1). Ce sont des sentiments dont vous pâtissez peut-être; mais si je n'avois l'honneur qui les inspire, je ne serois pas où je suis. Adieu, mon cher frere. Je me porte bien, à quelques migraines près que je ne compte pas.

LETTRE CI.

A Chambord, le 3 Octobre 1684.

JE suis ravie que vous soyez content de mes établissements. La manufacture & Noisy sont mes endroits favoris. Vous ne pouviez me mieux faire votre cour qu'en louant l'un & l'autre. Quant à Maintenon, il est un peu abandonné. Il est difficile de s'occuper avec plaisir d'une maison où l'on ne va jamais. Elle ne sera point mauvaise pour votre héritiere. Combien de temps serez-vous à Paris? Mandez-moi de vos nouvelles, & tous vos projets. Nous serons ici jusqu'au 12 de ce mois, & à Fontainebleau jusqu'au 15 de l'autre. On se divertit fort bien à Cham-

(1) La Charge de Dame d'honneur de Madame la Dauphine.

point : le temps est très-beau, & la Cour [illegible]. Le Roi est à la chasse tout le jour, le soir on a d'autres plaisirs. Madame la Dauphine fait merveilles : & tout le monde en est content. On mange toujours avec le Roi : & cela fait une famille très-agréable. Il y a un jour bal, & l'autre comédie. Tout cela ne me console pas d'être loin de Noisy. C'est le lieu de délices pour moi. Il le deviendra encore bien plus par le gouvernement de ces Demoiselles qui y seront bientôt. Les places sont remplies présentement. Adieu, mon cher frère. Je serai ravie de vous voir & de vous embrasser. Soyez vêtu modestement & de bon air. Je crains pour vous le trop grand ajustement. Voyez comme sont les autres, & n'en croyez ni les tailleurs ni les marchands.

LETTRE CII.

A Versailles, ce 7 Avril 1685.

VOus voulez une lettre tous les mois : voici celle d'Avril, & je compte de ne pas manquer à ce soin-là ; car ce que vous exigez est raisonnable, & proportionné au peu de temps que j'ai. Les voya-

ges de Noisy sont plus fréquents que jamais : les révérences y sont plus réglées, les fontanges tout-à-fait établies, & les promenades du soir commencées. Jugez de mon plaisir, quand je reviens le long de l'avenue, suivie de cent vingt-quatre Demoiselles qui y sont présentement. Je m'amuse à pourvoir à tous leurs besoins.

M. de Louvois arriva hier au soir de Maintenon, dont il prend un soin très-utile : il fait rebâtir le Château du Parc, & mille choses trop longues à dire qui embelliront votre terre. M. de Montchevreuil & vous, n'aurez plus de peur sur le pont; car on le fait grand & solide. Noelle a quelquefois quarante personnes chez elle. On loge jusques dans les greniers. Six mille paysans travaillent : l'argent y roule, & on commence à en convenir. Soyez bon mari, bon pére, bon Gouverneur : soyez bon Chrétien, & vous serez tout cela. Ne vous mettez point en peine de Maintenon. Le dédommagement passera le dommage, & royalement. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous remercie d'être parti de Paris, sans me dire adieu. Ne doutez jamais de mon amitié : vous me feriez une injustice.

LETTRE CIII.

Dimanche, ce 3 Juin.

LE Roi est plus incommodé de la goutte qu'il n'a jamais été : le siege va parfaitement bien : on avance tous les jours : on n'y perd personne de connoissance. M. le Prince d'Orange n'a pas encore marché, & n'est pas jusqu'à cette heure assez fort pour secourir Namur : il y a lieu d'espérer que tout ira bien, & que Dieu bénira les desseins du Roi.

Nous sommes, sans contredit, dans le plus vilain lieu du monde; mais nous y avons souvent des nouvelles : & c'est ce que nous sommes venus chercher. Je me porte fort bien.

Je suis bien fâchée des peines que Me. d'Aubigny vous dônne, & je ne vous parle point de celles que j'ai. Il faut que vous & moi fassions de notre côté le mieux que nous pourrons, & que nous abandonnions le succès à Dieu. Il faut souffrir : nous ne sommes ici que pour cela : mais il faut mettre les souffrances à profit, en les acceptant en esprit de pénitence. Je passe ma vie à écrire, & je

vous connois trop pour me contraindre avec vous. Qu'eſt-ce qu'une lettre plus longue ? ſouvent un plus long ennui.

LETTRE CIV.

A Verſailles, 9 Juin 1685.

CE n'eſt point mes dévotions qui m'ont attiré un rhume ; c'eſt le vent de Nord, que je hais preſque autant que le hait M. Fagon : je crains qu'un temps auſſi fâcheux ne redouble vos incommodités : je vois peu de ſantés à l'épreuve du froid hors de ſaiſon que nous eſſuyons. Je vous aſſure que j'ai autant d'envie d'avoir ma niece, que vous en pouvez avoir de me la donner : mais je ſens une grande peine de celle qu'aura Me. d'Aubigny en perdant tout ſon plaiſir & ſon amuſement: je voudrois bien qu'elle fût en état d'en eſpérer un autre. Je prendrai certainement Mlles. de Montalambert & de l'Eſtang, & quand il vous plaira : je dois connoître ces noms-là : & leur âge me convient fort. Mlle. de Saint-Oſmane eſt ſortie de Noiſy, & va être Religieuſe. Le Pere Chavrand eſt à Maintenon, pour y établir un Hôpital général : je me ſuis

lassée d'y donner beaucoup, & d'entendre toujours crier que l'on y mouroit de faim. Vous ne doutez pas qu'il ne trouve des difficultés à chaque pas : il m'en a déja coûté une maison de mille francs, qu'il a fallu que j'aye achetée pour les pauvres, M. le Prieur Dornaville m'ayant tout saintement tenu le pied sur la gorge pour profiter de l'occasion.

M. de Bonrepaux & vous, vous encensez à qui mieux mieux : il m'écrit de vous à peu près ce que vous me mandez de lui, & je le montre à celui à qui il est bon de plaire. Je fais toujours la même vie que vous avez vue. Je vais à nos chambres un jour, un autre à Noisy, qui va à merveilles : je vais à St. Cyr, qui avance d'une maniere incroyable : on a commencé vers le 15 de Mars, & l'on couvrira mon appartement à la fin de ce mois : tous les autres corps de logis sont élevés : le réfectoire est presque fait. Je vous parle sur tout cela, parce que vous possédez notre plan.

M. le Marquis de Marcilly me désole ; & cela sans vouloir parler à la mode : il est ici assiégeant ma porte ; on ne veut rien faire pour lui : il veut que je lui donne de l'argent, je le veux bien aussi ; mais je n'ose lui en donner peu, & je n'en ai point beaucoup.

Le Roi est en parfaite santé, & fort gai : il chasse le plus souvent qu'il peut ; mais vous savez que ses plaisirs ne vont qu'après ses affaires. Madame la Dauphine se promene tous les jours, & va faire collation à la Ménagerie : Monseigneur chasse tous les jours aussi, & fort souvent à Saint-Léger : le cerf le menera un de ces jours à Maintenon. M. de Louvois en revint hier, charmé des facilités qu'il trouve pour son aqueduc. Vauban m'a dit qu'il iroit plus vite & coûteroit moins que l'on n'avoit cru ; mais qu'il avoit été deux mois sans comprendre qu'on pût en venir à bout. Le parc est un fort beau Château : les vîtres y brillent comme à Versailles ; on y en a mit pour cent écus. Les choses se tourneront d'une maniere utile pour nos héritiers : vous devriez en avoir encore un, sur ma parole. Maintenon m'a fait faire une digression : revenons à la Maison Royale. Monsieur est ici en meilleure santé, qu'il croit devoir à l'usage des remedes d'une Me. Mallet. Madame est très-affligée de la mort de son frere, & de ce que l'Electorat est hors de sa maison. On croit que Madame sa mere viendra ici : Monsieur lui a offert un asyle, après en avoir demandé la permission au Roi. Mademoi-

ſelle me voit toujours fort ſouvent quand elle eſt ici : mais elle y ſéjourne moins qu'à l'ordinaire.

Madame de Guiſe eſt à Alençon pour ſix mois. M. le Prince, M. le Duc, Madame la Ducheſſe & toute leur maiſon, ſont dans la joie du mariage du Duc de Bourbon avec Mlle. de Nantes, que le Roi accompagne de tout ce qu'ils peuvent deſirer d'utile & d'agréable. Me. de Langeron eſt Dame d'honneur de Madame la Ducheſſe de Bourbon, & Me. de Moreuil le ſera de Madame la Ducheſſe. On ne le ſait pas encore. Me. de Monteſpan me voit ſouvent, & m'a menée à Clagny. Jeanne (1) ne m'y croyoit pas en ſûreté. Le Roi fait quelquefois des promenades particulieres avec la Princeſſe de Conti, moi & quelques Dames : cette Princeſſe-la ſe tourne tout-à-fait au bien. Le Doge eſt parti, charmé du Roi & de la France : je ne le vis que de ma fenêtre ; mais il y paſſa ſi ſouvent, que nous en étions à nous ſourire d'intelligence. Je vous conjure de dire à Me. de Mioſſens que j'ai parlé au Roi de ce dont elle m'a fait l'honneur de me charger,

(1) Bouffonne de Madame la Dauphine.

mais qu'il m'a répondu qu'il n'avoit rien fait que de concert avec M. de Marsan; Me. de Roquelaure vient rarement ici : son mari ne brilla pas le jour du Carousel. Je compte que les créatures que vous avez ici vous en envoyent le Livre, & vous mandent les nouvelles. Manceau est à Maintenon : c'est mon homme de confiance. Adieu, mon très-chere frere, jusqu'à la lettre de Juillet; car je ne manquerai pas à ce que vous m'avez prescrit. Savez-vous que M. de Murçai fut bien près de gagner le prix, & que le Roi me dit qu'il est un des plus adroits? ce que je ne croyois pas. J'ai la main très-lasse : mille amitiés à Me. d'Aubigny.

LETTRE CV.

A Versailles, ce 5 Août 1685.

J'Ai bien du déplaisir de vous voir si peu satisfait d'une personne avec qui il faut que vous passiez votre vie, & que Dieu vous a donnée. C'est une occasion continuelle de mériter envers lui, & qui est plus essentielle que de donner tout son bien aux pauvres. Il faut s'en consoler

par ſes bons endroits, & lui preſcrire une vie qui ne la faſſe guere connoître. Nous en parlerons quand il ſera temps. Je ne trouve d'inconvénient à paſſer par Maintenon, que d'eſſuyer de mauvais chemins ſi la pluie continue. Mais s'il faiſoit beau, vous ne pourriez mieux faire que de vous y repoſer un peu. Faites de Maintenon, en ce temps-là comme en tout autre, ce que vous voudrez; il pourra vous ſervir de maiſon de campagne à préſent que vous ſerez tout-à-fait établi à Paris. Il eſt vrai que le Roi donne ſouvent des fêtes, & que je m'y trouve le moins que je puis. Je ne ſaurois veiller ſans en être fort incommodée. Et je ne veux pas que Mlle. de Poitiers me puiſſe dire ce qu'elle dit à Sceaux à Me. d'Heudicourt, qu'elle appella *beau viſage de fête.* Vous aurez appris auſſi que les plaiſirs ont été mêlés depuis quelques jours de pluſieurs diſgraces. Le Roi ayant voulu ſavoir ce qui obligeoit Meſſieurs les Princes de Conti d'envoyer inceſſamment des couriers, on en a fait arrêter un : on a pris toutes les lettres, & l'on en a trouvé pluſieurs pleines de ce vice abominable qui regne préſentement, de très-grandes impiétés & de ſentiments pour le Roi, bien contraires à ce que tout le monde

lui doit, & bien éloignés de ceux que devroient avoir les enfants de gens comblés par lui de bienfaits & d'honneurs. Ceux de M. de la Rochefoucault sont les plus criminels : M. d'Alincourt y est pour sa part. Le Cardinal de Bouillon est chassé pour plusieurs raisons trop longues à déduire. Il vouloit être égal en tout aux Princes du Sang. Il est peu plaint dans sa disgrace, parce qu'il est peu estimé. Marly est fort à la mode. On y passa hier tout le jour : & j'en revins comme le spectacle alloit commencer, aimant mieux mon repos que le plaisir. J'oubliois de vous dire qu'on a trouvé des lettres de la Princesse de Conti, qui ont fait voir au Roi quelque petite ingratitude pour lui, & beaucoup de crainte de moi. Cela ne m'empêchera pas de l'aimer. Me. de Mioffens m'écrit des merveilles de votre fille. Je meurs d'impatience de l'avoir. J'ai mis à Noisy les deux vilaines parentes que vous m'avez envoyées...... Seroit-il possible que vous les eussiez trouvées jolies? Cela me fait trembler pour ma niece. Je ne me soucie pas qu'elle soit fort belle : mais je voudrois qu'elle ne fût pas laide. Il faudroit faire toutes sortes d'efforts pour convertir Me. de Mioffens : il me semble que ce seroit une femme propre à réussir ici.

LETTRE CVI.

A Chambord, ce 10 *Octobre.*

ON met l'ardoise à Saint-Cyr à mon appartement. Ce sera un beau déménagement dont j'espere que vous serez témoin. Il ne tiendra qu'à vous d'avoir mon appartement meublé; & je vous conseille de demeurer à Paris jusqu'à ce que vous soyez las d'y être, puisque vous y êtes tout porté. Mais où êtes-vous logé? Vous avez trop de goût pour ne pas admirer Versailles: il est dans un grand désordre présentement. Nous partons d'ici après demain, au grand regret des Courtisans & au mien. Je m'y porte à merveilles, & je me trouve toujours mal à Fontainebleau. J'ai été bien aise de voir la lettre de Me. d'Aubigny : elle marque une grande union entre vous. Me. de Miossens m'a mandé des merveilles de votre fille. Je la prendrai quand elle sera sévrée. Je vous assure avec vérité que je vous aime tendrement; mais peut-être n'en serez-vous pas plus heureux. Je m'expliquerai plus clairement quand nous serons ensemble. Cependant, mon très-cher

e, comptez que la Providence, qui
e jusqu'aux moindres de nos actions,
vous a point amené à Paris pour voir
péra. Cherchez quelque homme de
ı qui vous conduise à Dieu. Voyez
l'Abbé Gobelin. S'il vous plaît, de-
ırez-en-là; sinon voyez le P. Bour-
)ue; nous avons tous besoin de se-
rs. Il y a peu de gens éclairés dans
Provinces. Vous voilà à la source : pro-
z-en : vous y trouverez le bonheur
cette vie-ci & de l'autre. Me. de St.
ıire a fait une belle fin : je recevrai
adette de ses filles, l'aînée n'est pas
z jeune : je me suis bien promis de
ı recevoir aucune de son âge : je ferai
mécontents; mais il vaut mieux en
e que s'arrêter en si beau chemin. Le
est content de vous; mais cela ne
t pas : il faut que Dieu le soit aussi,
il n'est pas plus difficile que les hom-
.

LETTRE CVII.

Ce Mercredi, 25 Octobre.

me semble que je vous dis assez sou-
ent & assez sincérement que je ne
s conseille point de demeurer ici, pour

que vous eussiez pu concerter avec moi votre départ. Ce sont ces disparates-là qui font que je vous crains près de moi: &, en vérité, vous n'êtes pas excusable, ayant autant d'estime que vous en montrez pour moi, de ne vous pas conduire par mes conseils dans un pays que je puis connoître mieux que vous; la chose est faite: il ne faut songer qu'à la réparer. Je dirai que vous vous êtes trouvé mal cette nuit, & que n'étant pas logé commodément vous avez regagné Paris. Il faut que vous reveniez dans cinq ou six jours; que vous soyez autant ici à faire votre cour & à me voir: qu'ensuite vous retourniez nous attendre, & que vous veniez faire un voyage à Versailles. Vous verrez la Cour & ces appartements dont on parle tant. Cette conduite paroîtra naturelle, au-lieu que celle que vous projettez paroît chagrine ou folle. Car qui peut s'imaginer que m'aimant & ayant été cinq ans sans me voir, vous veniez m'envisager un quart d'heure, & puis, sans m'avertir, vous enfuir, ne m'ayant pas seulement parlé? Conduisez-vous donc à ma fantaisie durant ce peu de temps: je vous le demande par votre amitié. Rien n'est bagatelle dans ce pays-ci: soyez sur vos gardes à Paris comme à la

Cour. Ne voyez guere ni Me. de Montespan ni M. de Lauzun : on dira que vous cherchez les mécontents ; allez à l'Opéra ; allez voir St. Bazile ; voyez M. de Lusignan ; divertissez-vous ; ne jouez guere : voyez le P. Bourdaloue & M. l'Abbé Gobelin : venez passer la Toussaint ici, vous y entendrez le P. Bourdaloue : vous verrez le Roi faire ses dévotions ; ce qui en donne aux plus libertins. Adieu ; je me faisois un plaisir de vous faire voir aujourd'hui une cavalcade de toutes les Dames après-dîné, & le bal ce soir. Si vous vouliez me croire, votre vie seroit assez agréable : & j'ose vous dire encore que vous n'avez pas assez de confiance en moi. Voyez M. de Villette, je vous en prie, & dites-lui de venir ici. J'ai plus de temps pour l'entretenir que je n'en aurai à Versailles, & il est bon que je lui parle promptement.

LETTRE CVIII.

Ce Mercredi, 5 Juin.

JE vous rends mille graces de tous vos soins, & je vous prie de vivre au jour la journée le plus gaiement que vous

pourrez : c'eſt une aſſez mauvaiſe phraſe: mais elle exprime fort bien mon idée. Ne vous chagrinez pas par avance : les chagrins viennent aſſez-tôt. J'ai vu M. de Bonrepaux : il doit vous voir auſſi : comptez que je n'oublie rien pour faire réuſſir l'affaire de M. Brillon : ſollicitez bien celle que j'ai contre M. de Villeroi. J'aime mieux qu'il ait tort que moi. Il eſt vrai qu'à la derniere chaſſe du ſanglier, le Roi courut quelque péril : ſon cheval fut bleſſé en quatre endroits : & ſi le Roi n'eût levé la jambe fort à propos, il l'auroit été. Le ſanglier étoit furieux, & revenoit à la charge : il y vint auſſi deux fois contre Monſeigneur. M. du Maine étoit à cheval tout auprès du Duc de Villeroi, qui fut renverſé. Jugez du plaiſir que j'eus à ce divertiſſement. Il en eſt ainſi de pluſieurs états que l'on envie, & qui ont de fâcheux côtés. Après cette brillante réflexion, je vous donne le bon jour. Dites à Nanon que je lui ai fait réponſe, & que je ſerai ravie de la voir.

Pourquoi Madame votre femme ne vient-elle pas quelquefois faire ſa cour comme les autres? Croyez que je vous aime autant que je vous le dis peu.

LETTRE CIX.

Ce 15 *Mars* 1693.

i appris avec beaucoup de peine que
ıus êtes malade, & je vous avoue
vos moindres maux me font trem-
quand je songe à l'état où vous êtes.
l possible que vous n'ayez le cœur
fait que pour Dieu, de qui vous te-
tant de bonnes qualités, qui vous se-
inutiles dès qu'elles ne seront pas
loyées pour lui? Vous êtes bon, hu-
ı, libéral, juste, doux, aumônier; &
cela sans rapport aux maximes de
e Religion: voyez M. Tiberge ou
Brisacier, je vous en conjure, ou quel-
autre homme de bien: je vous nom-
ceux-là par l'estime que j'ai pour eux,
parce que s'ils étoient contents, j'au-
l'esprit en repos. Verrai-je tout le
de se convertir, pendant que vous
eurez dans le chemin de vous per-
? Au nom de Dieu, mon cher frere,
s quelques réflexions solides sur un
t si important, & pardonnez mes im-
tunités en faveur de mon amitié. Vo-
fille est en bonne santé; mais la pe-

tite-vérole augmente tous les jours à St. Cyr. Mlle. d'Aubigné y est mieux que dans son grenier. Prenez votre parti là-dessus. Voyez-la au parloir quand je n'y serai pas : vous entrerez quand j'y serai.

S'il est vrai, comme on me le veut persuader, que M. le Président Bignon se souvienne encore de notre ancienne connoissance, je vous prie de l'assurer que j'ai conservé pour lui toute l'estime qu'il mérite, & toute la reconnoissance que je lui dois des bontés qu'il avoit autrefois pour moi. Recommandez-lui les intérêts de M. le Duc de Richelieu. Je crois qu'il ne demande que la justice : & je sais qu'on demanderoit inutilement toute autre chose à M. le Président Bignon. Adieu, mon cher frere : vous ne répondez point aux lettres que je vous écris : peu de gens en usent de même ; mais il faut, pour la rareté du fait, vous le pardonner.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON
A M. ET A Me. DE VILLETTE.

LETTRE PREMIERE.

A Me. de Villette.

A St. Germain, ce 7 Juin.

JE ne ſais ſi M. de Villette vous a mandé que ſon fils a été bleſſé légérement à cette derniere occaſion ; mais je ſais bien que vous ne vous attendez pas au compliment que je vous en fais : j'en ai été ravie ; je l'ai fait ſavoir au Roi & à Me. de Monteſpan. Quand le premier mouvement de tendreſſe ſera paſſé, je ſuis ſûre que vous penſerez comme moi, & que vous vous ſaurez bon gré d'avoir mis un petit Héros au monde. Réjouiſſez-vous-en donc, ma chere cou-

ſine, puiſqu'il eſt vrai, ſans flatterie, que vous avez le plus joli & le plus ſurprènant enfant du monde. Mes amitiés & mes compliments à la famille : n'oubliez pas Me. de Montgon, que j'aime & que j'eſtime fort : vous me ferez plaiſir de me mander de leurs nouvelles : car, malgré l'oubli que vous me reprochez, je conſerve beaucoup de tendreſſe pour mes parents : vous n'êtes pas traitée en alliée.

LETTRE II.

A M. de Villette.

A St. Germain, ce 26 Février.

IL eſt vrai que j'ai ſenti une extrême joie d'apprendre du Roi même que vous avez fait des merveilles. J'ai connu en cette occaſion toute la tendreſſe que j'ai pour vous depuis ſi long-temps. M. de Seignelay m'a promis de faire ſouvenir S. M. dans toutes les occaſions de ce que vous venez de faire, & de ce que mes neveux promettent. M. le Chevalier de Chaumont n'en a oublié aucun : & je n'ai plus rien à deſirer de vous pour fonder mes eſpérances & mes ſervices.

Mon

Mon crédit est désormais tout à vous. Mais continuez : car il n'est pas aussi grand que votre bravoure, & ce que vous avez fait d'éclatant aura auprès du Roi plus de succès que les bons offices de tout ce qu'il y a de Dames en France. Vous ne voudriez pas devoir votre fortune à une femme, vous qui pouvez la devoir à votre mérite. J'ai écrit à Me. de Villette. Elle pleurera de joie. On conte des choses étonnantes de votre fils (1). J'ai montré sa lettre à Me. de Montespan, qui m'a dit qu'elle parleroit au Roi. Vous ne me dites plus rien sur les étoffes. Vos échantillons ont été à Barege, & revinrent ici dans le temps que le Roi se trouva mal. On les jetta au feu sans y penser. Adieu, mon cher cousin; j'attends mon frere. On me fait espérer un mariage pour lui. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. Vous savez que les femmes aiment les braves.

---

(1) Il se distingua fort au combat de Messine, quoiqu'il n'eût que onze ans.

LETTRE III.

Ce 14 Janvier.

IL n'y a ni affaire ni pareſſe qui puiſſe m'empêcher de me preſſer de vous dire une bonne nouvelle. Si vous voyiez ma joie, je m'aſſure que vous y ſeriez auſſi ſenſible qu'au bienfait du Roi. Voilà le billet de M. de Seignelay. Croyez, mon cher couſin, que je n'aurois pas plus de plaiſir d'un bien qui me ſeroit venu directement. Mes compliments à Me. votre femme, & à ce prodige dont on parle ici à tous moments. Mille amitiés à Me. de la Laigne : ſon fils ainé a plus obtenu que nous eſpérions ; mais on a oublié le ſecond : il faut prendre patience. J'attends le damas. Vous ſavez que les meubles m'occupent bien autant qu'autre choſe. Je n'avois pas bien lu le billet de M. de Seignelay : il n'a oublié perſonne, & a donné ſur tous les articles plus que l'on ne demandoit.

LETTRE IV.

A Madame de Villette.

Le 25 Décembre.

SI vous aviez été de même Religion que M. de Villette, je vous aurois priée de m'envoyer votre fille. J'aurois espéré de vous autant de complaisance qu'en ont eu M. & Me. de la Laigne, & M. & Me. de Caumont. Mais j'ai craint qu'on ne vous soupçonnât d'avoir été bien-aise de me la donner, & d'être d'intelligence avec moi sur la Religion. J'ai mieux aimé m'exposer à tout ce qu'un enlevement a d'odieux, que de vous commettre. Voilà, ma chere cousine, ce qui m'a obligée de vous tromper : & pourvu que M. de Villette ne soit point mécontent de vous, je me démêlerai bien du reste. J'espere qu'il ne prendra pas si sérieusement le rapt de Mlle. de Murçai, & qu'il consentira qu'elle demeure avec moi jusqu'à ce qu'elle soit en âge de dire sa volonté. Ne la plaignez point : elle se trouve fort bien ici. Je suis ravie de l'avoir : elle est polie & aimable, & le

talent que j'ai pour l'éducation des enfants, sera tout employé pour elle. Adieu, ma chere cousine: votre lettre me fait pitié: votre état m'attriste; mais enfin vous êtes Catholique, & il est impossible que dans votre cœur vous ne soyez bien-aise de voir vos enfants dans le chemin où je les ai mis. Votre fils ne servira plus sur mer. Je suis sensiblement touchée d'affliger mes cousines par les marques les plus essentielles que je puisse leur donner de mon amitié: car assurément je songe à leur témoigner dans la personne de leurs enfants la reconnoissance & la tendresse que j'ai pour elles, & que j'aurai toujours, quoi qu'elles puissent faire. Elles peuvent me haïr; je les défie de m'empêcher de les aimer & de leur faire du bien.

LETTRE V.

A la même.

A St. Germain, ce 2 Juillet

LE Chevalier de Chaumont a apporté au Roi la nouvelle de la plus grande action qui se soit jamais faite sur mer. Il

a repassé par ici, & m'a conté des merveilles de M. de Villette, de son fils, & de nos neveux : il m'a appris aussi que mon cousin a demandé son congé, & qu'il l'aura au premier jour. Ainsi vous le verrez bientôt : je m'empresse de vous l'apprendre. Il m'est bien agréable de vous annoncer la premiere une nouvelle qui vous le sera. Comptez sur mon amitié comme sur la chose du monde qui vous est la plus assurée. Ste. Hermine doit porter une nouvelle au Roi. Mille amitiés à mes trois cousines, & à Poignette (1) aussi. Vous savez que la passion que j'ai pour elle ne finit point.

LETTRE VI.

A Madame de Villette.

Ce 5 Avril 1672.

JE viens de recevoir deux de vos lettres, & je vois avec douleur que la moins douce est la derniere. Je ne m'en plains point. Avec tout autre que vous,

---

(1) Gouvernante des enfants de M. de Villette.

j'essuyerois de plus grandes aigreurs. Je ne suis point trompée dans votre procédé, & quoi qu'on m'ait pu dire, j'ai soutenu que rien ne pourroit vous emporter contre moi. Je connois votre tendresse, & je connois votre raison. L'une vous intéresse pour vos enfants, l'autre vous parle pour moi. Vous êtes trop juste pour douter du motif qui m'a fait agir. La gloire de Dieu est sans doute le premier; mais s'il eût été le seul, d'autres ames étoient aussi précieuses pour lui & moins coûteuses pour moi, que celles de vos enfants. C'est mon amitié pour vous qui m'a fait desirer avec ardeur de vous faire du bien malgré vous dans ce que vous avez de plus cher; mais je me suis servie de votre absence! & n'étoit-ce pas le seul temps où je pouvois réussir? J'ai fait enlever votre fille par l'impatience de l'avoir & de l'élever à mon gré. J'ai trompé, j'ai affligé Me. votre femme, pour qu'elle ne fût jamais soupçonnée par vous, comme elle l'auroit été si je m'étois servie de tout autre moyen pour lui demander ma niece. Voilà, mon cher cousin, mes intentions, elles sont pures & droites: le moyen est violent; mais le motif est plein de bonté. Vous ne sauriez désapprouver cet acte

d'autorité, non plus que je ne désapprouve votre affliction. Recevez donc avec tendresse la plus grande marque que je puisse vous donner de la mienne. J'attriste l'homme que j'aime & que j'estime le plus, pour servir des enfants que je ne puis jamais autant aimer, & qui me perdront avant que je sache s'ils seront ingrats ou reconnoissants. La lettre que vous avez écrite à votre fils, a fait pleurer tous les gens d'honneur & de sens à qui je l'ai montrée. Elle est d'un caractere si tendre & si ferme, que quelque idée que je me fusse faite de votre procédé, il va encore plus loin : mais pour parler comme vous, ne traitons jamais de controverse, & gouvernons vos enfants de concert : je m'en vais pour cela vous dire ce que j'en pense, afin que nos instructions soient conformes. Votre fils a de l'esprit & du sens ; il est doux, bien né, plein de bonnes intentions, ambitieux, hardi ; & en un mot, je n'ai rien vu de mauvais en lui qu'une grande présomption. Je l'ai poussé là-dessus, & il s'est corrigé si promptement, que je le vois & ne puis le croire. Je pensois l'affliger en lui proposant l'Académie, & qu'il auroit de la peine à devenir écolier après avoir été Officier sur sa bonne foi, & depuis hom-

me de Cour. Cependant c'eſt où je vis ſa raiſon prématurée. Bernardy me fait dire qu'il en eſt très-content. Nous eûmes un petit démêlé ſur ce que j'exigeai qu'il ne ſortît que pour venir à la Cour. Je ſais qu'il ne peut plaire au Roi que par une extrême ſageſſe. M. de Fourbin me l'amene toutes les ſemaines. Une telle ſociété lui eſt plus utile & même plus honorable que d'être avec ces Princes du Sang. Nous le laiſſerons à l'Académie tant que vous le jugerez à propos. Ecrivez-lui ſouvent, exigez qu'il vous réponde, cela forcera ſa pareſſe à écrire. Votre fille eſt à peu près comme lui : je la trouve plus appliquée à ſe corriger & à plaire. Je vous conjure, mon cher couſin, laiſſez-la où elle eſt. Elle ira à Bourbon avec moi, & je lui donnerai de l'eſprit, de la raiſon & des graces. La nature a déja fait tout cela : il ne faut que le faire ſortir. Je l'ai miſe aux Urſulines de Pontoiſe avec les deux Dlles. de Montchevreuil, pour l'inſtruire à faire ſa premiere confeſſion. Réconciliez-vous avec Me. de Fontmort : pardonnez-lui pour l'amour de Dieu, pour l'amour de moi, pour l'amour de vous-même, pour l'amour de vos enfants, une choſe qu'il étoit difficile qu'elle refuſât à la Religion qu'elle venoit d'embraſſer, à

notre amitié, &, si vous voulez, à mon crédit. Elle a cru en tout rendre un grand service à vos enfants : elle vous aime tendrement : faites tout de bonne grace. Je ne vous réponds point sur ce que vous me demandez votre fille. Jugez vous-même si je dois vous la rendre, après avoir fait une violence pour vous l'ôter. Donnez-moi plutôt les autres par amitié pour elles. Si Dieu conserve le Roi, il n'y aura pas un Huguenot dans vingt ans. Je me chargerois volontiers de tous, & je crois ne pouvoir mieux marquer la tendresse que j'avois pour ma tante, qu'en rendant à ses petits-fils le traitement que j'ai reçu d'elle. Je ne vous ai point rendu de mauvais offices auprès du Roi ; & plût à Dieu que vous n'eussiez pas pour le servir une exclusion insurmontable ! Je crois que vous aurez été bien-aise de la promotion de M. le Maréchal d'Estrées. Il me dit beaucoup de bien de vous. Je lui répondis qu'il ne m'apprenoit rien de nouveau, & qu'il me feroit plus de plaisir de le dire au Roi. Je ne comprends point pourquoi vous n'avez pas appris par moi la conversion de M. de Murçai : je vous la mandai le jour qu'il fit son abjuration. Je suis, &c.

LETTRE VII.

A Madame de Villette.

Le 25 Janvier 1682.

SI Mlle. de Murçai vous envoye tous les brouillons qu'elle fait, vous êtes accablée de ses nouvelles. Il y a long-temps que je veux vous en dire : mais je fais si rarement ce que je veux ! Je suis très-contente d'elle. J'en ferai une très-aimable personne : elle est quelquefois fort belle : elle me craint, & ne me hait pas : c'est de quoi en faire un prodige. Son caractere est très-bon : vous n'êtes pas le seul objet de ses tendresses : elle me parla hier de la misere de sa nourrice, avec des larmes qui me charmerent. Envoyez-la ici : je prendrai soin d'elle & de ses enfants. Murçai est plus étourdi, mais il est joli : il va à l'Académie : le Roi lui donnera une pension quand il saura ses exercices. Croyez que je traiterai l'un & l'autre comme mes enfants. Que leur bonheur vous console de l'état où vous êtes ! n'oubliez rien pour adoucir mon cousin : il est honnête homme, & il vous aime. Qu'il ne se prenne point à Me. de Fontmort

de ce qu'elle a fait : elle n'a pu le refuser ni à sa Religion, ni à mes prieres, & je ne pouvois avoir votre fille sans elle. Je n'ai point voulu vous mettre entre votre mari & moi, quoique persuadée que dans le fond de votre cœur, vous me remerciez de mes violences : je connois votre tendresse pour lui, & je serois au désespoir d'altérer votre union.

LETTRE VIII.

A St. Germain, ce 3 Février 1682.

IL faut que l'on en veuille à Mlle. de Murçai à la Poste, ou que son écriture indéchiffrable en veuille aux yeux des Commis; car je l'ai souvent vue vous écrire, & même de fort longues lettres. Vos enfants verront la différence des traitements que je leur fais quand ils font bien ou mal : j'avoue que ma tendresse suit toujours mon estime. Mlle. de Murçai alla il y a trois jours à Ruel : c'est ce qu'on appelle mon Couvent : elle s'y confessa hier avec plus d'instruction & de repos qu'elle n'auroit fait ici : elle en est revenue aujourd'hui. Je voudrois que son esprit fût aussi heureux que son humeur ;

elle eſt ravie de tout : ce ſont les filles d'honneur qui l'ont été querir : elle aime paſſionnément Mlle. de Biron. Adieu, ma chere couſine, je ſouhaite de tout mon cœur que le petit ſecours que je vous ai envoyé vous diſe ce que je ſuis diſpoſée à faire pour vous.

LETTRE IX.

A M. de Villette.

A Saint-Germain, ce 16 Janvier.

JE me ſuis trop ſouvent plainte de vos enfants pour ne pas m'en louer enfin. M. de Fourbin, qui ſe mêle de leur argent & de leurs exercices, en eſt content : M. l'Abbé Gobelin, qui a ſoin de leur conſcience, eſt très-ſatisfait de leur conduite : M. de Neſmond ne peut s'en taire. Ils voyent quelquefois M. le Duc de Bourbon, qui a un Gouverneur d'un grand mérite, & qui eſt des amis de mes neveux. Mlle. de Murçai eſt embellie, & bien plus aimable. Nous n'avons pas eu le moindre démêlé, depuis qu'elle eſt revenue de Pontoiſe. Je ne doute pas qu'elle ne vous faſſe part de ſa joie. J'ai voulu vous en donner, en vous apprenant de

leurs nouvelles. Vous en ferez part à Me. de Villette : je ne lui écris point. Je vous assure qu'il n'est rien que je ne donnasse pour vous voir dans un état qui vous permît de profiter des bontés du Maître pour moi, & de l'estime qu'il a pour vous.

LETTRE X.

Au même.

A Versailles, ce 30 Janvier 1685.

JE vous écrivis l'autre jour bien succinctement : j'étois pressée. Vous ne devez point mener ici le fils de Me. de Caumont. Vous avez fort bien senti que vous seriez mal votre cour. Tenez-vous-en à cette idée. Ce regne-ci n'est pas le regne des Huguenots. Tout ce que vous montrez d'esprit, de bravoure, de prudence, augmente mon chagrin de vous voir & capable de tout, & exclus de tout. Le bien que je fais à vos enfants, ne me console point de celui que je ne vous fais pas. Je travaille à en faire des hommes, sans espérance de jouir jamais de leur mérite. Il faut donc que je renonce au vôtre, qui est à peu près de même date que le mien,

& dont il me feroit si doux de jouir! Songez à cette grande affaire. Humiliez-vous devant Dieu : demandez-lui d'être éclairé. Pouvez-vous être environné de gens qui ont reconnu l'erreur, & être inaccessible aux doutes sur ce que vous appellez vérité? Convertissez-vous comme tant d'autres : convertissez-vous avec Dieu seul : convertissez-vous sur mer, où vous ne serez soupçonné ni de foiblesse, ni de complaisance : convertissez-vous comme il vous plaira; mais enfin, convertissez-vous. Je ne puis me consoler de votre état, & ma tristesse m'apprend combien je vous aime.

Adieu, mon cher cousin : j'aime toujours les eaux de senteur, & je n'aime, ni singe, ni perroquet. Voilà ce que vous avez mandé à Mlle. de Murçai de vous faire savoir. Elle est fort occupée avec ses maîtresses. Je n'en veux pas faire une Virtuose : mais que feroit-elle quand elle n'est pas auprès de moi, & qu'apprendroit-elle avec mes femmes de chambre? Les instruments lui donneront du goût pour la Musique : la danse formera son maintien, & son Maître de François lui apprendra la valeur des mots & le pourquoi des phrases. Elle croît fort. Tous les jours on me la demande en mariage,

Quand les propoſitions ſeront quelque choſe de plus qu'un compliment, vous en entendrez parler. Elle dit qu'elle veut être Religieuſe, mais elle ne dit pas vrai. Je ne vous parle point des garçons. Je vous crois mieux inſtruit d'eux que moi-même; M. de Fourbin en eſt content: le Roi le ſera, & vous devez l'être. Je voudrois vous voir: venez, ſi vous croyez votre préſence utile à vos affaires; mais ſi vos enfants ſont l'objet de votre voyage, attendez encore. Les voir ſouvent, ce ſeroit vous rendre ſuſpect, & il vous ſeroit bien déſagréable d'avoir quelque contrainte avec eux. Adieu. Continuez à nous écrire: vos lettres ſont admirables; mais au nom de Dieu, convertiſſez-vous le plutôt que vous pourrez. Je vous crois ſupérieur à la mauvaiſe honte, & aux jugements de votre parti.

LETTRE XI.

Au même.

Ce 13 *Février* 1683.

J'Approuve le voyage de Me. de Villette, s'il eſt néceſſaire pour ſa ſanté.

Je l'exhorte à l'avancer : elle trouvera plus de secours ici qu'en Province ; mais pourquoi aller loger chez des Huguenots. Je n'oserai lui envoyer ses enfants aussi souvent, & pour aussi long-temps que je ferois ailleurs, toute Catholique qu'elle est. Je crains aussi qu'elle ne vienne dans un temps qu'ils seront tous éloignés. Pour qu'elle soit avertie des projets de la Cour, je vais lui dire ce que j'en sais : on dit donc que le Roi part pour Compiegne le 4 de Mars, qu'il reviendra ici le 20 du même mois, qu'il en partira le 15 de Mai pour aller voir camper ses troupes sur la Saône ; qu'il sera de retour ici le 15 de Juillet ; qu'il en partira le 15 de Septembre pour Chambord, & qu'il viendra le 15 d'Octobre à Fontainebleau, qu'il y sera jusques au 15 de Novembre, & que l'on reviendra passer l'hyver ici. Pendant ces voyages-là, votre fille sera dans un Couvent, & vos Mousquetaires seront au camp. Voilà les instructions que je puis donner à Me. de Villette : si elle vient dans les temps que je serai ici, & que sa santé lui permette de s'y rendre, je la verrai avec beaucoup de joie. Adieu, mon cher cousin : je suis toute à vous.

LETTRE XII.

Au même.

A Verſailles, ce 25 Mai 1683.

J'Ai reçu votre lettre qui ne m'apprend rien de nouveau. Ai-je jamais douté de votre paſſion pour le Roi? Il ne vous eſt pas auſſi aiſé de lui plaire que de le bien ſervir. Il connoît votre zele : je connois tout votre mérite : plût à Dieu qu'il n'y eût pas en vous un côté déſavantageux qui empêche qu'on ne faſſe valoir les autres! Dieu, qui vous a donné tant de bonnes qualités, vous tirera enfin d'un état qui les rend inutiles pour ce monde-ci & pour l'autre.

Me. de Villette a fait un voyage utile. Elle a gagné de l'embonpoint : elle a vu ſes enfants : de moi elle n'en a guere joui. Je ne diſpoſe pas d'un inſtant de ma vie. Elle a eſſuyé toutes mes humeurs & toutes mes laſſitudes. L'admiration qu'elle a pour ſes enfants, lui a attiré quelques petites aigreurs de ma part : car j'avoue qu'ils ne me paroiſſent pas ſi aimables. Il eſt vrai que je ne ſuis que leur tante. La paſſion

que j'ai qu'ils ſoient admirés un jour, fait que je ne me preſſe pas de les admirer aujourd'hui. Il faut toujours leur perſuader qu'ils peuvent & doivent être au-deſſus de ce qu'ils ſont. Votre fils aîné eſt honnête homme, & je l'aime tendrement: il a le cœur bien fait, & de bonnes intentions : ſa perſonne eſt contrainte & de mauvaiſe grace. Marmande eſt joli & adroit : il a du cœur & de l'eſprit : je ne le crois pas ſi bon que l'autre. La petite devient plus raiſonnable. Elle croît & embellit ; mais ſon naturel eſt lent. Ses reſſemblances avec Me. de Fontmort me déſeſperent. Grande preſſe à l'épouſer. On me la demande tous les jours. Je ne la marierai peut-être pas à votre fantaiſie : car pourquoi n'aurois-je pas pour elle la modération que j'ai pour moi-même ? Je compterai pour beaucoup le mérite acquis ou apparent, & je la marierai mieux qu'elle ne l'auroit été en Poitou. A tout haſard, envoyez-moi votre procuration : car c'eſt une affaire à conclure en vingt-quatre heures. Je la laiſſe à Verſailles. Au-lieu de la donner à Me. la Maréchale de la Motte qui me la demande, elle demeurera chez Bontemps, enfermée avec ſes maîtres : je fais pour elle ce que je ferois pour ma fille. Comptez que je ne ſuis

point engagée. Elle eſt encore trop jeune & trop délicate. Je voudrois que la paix fût faite, pour demander au Roi quelque choſe avec bienſéance. Je pourrois me prévaloir de mon crédit, & la marier ſans dot; mais c'eſt une injuſtice que je ne ferai pas.

LETTRE XIII.

Au même.

Ce Jeudi, 14 *Août.*

JE vous envoye l'acte que vous me demandez : je le crois bien : je l'ai ſigné : je ſuis ravie de ce que M. de la Rochallart eſt ſauvé, & inquiete des fatigues de Me. de Villette. Les nouvelles que vous m'écrivez, ſont très-fauſſes. Le Roi n'a point de galanterie, & vraiſemblablement n'en aura plus. Vous pouvez le dire, ſans craindre de paroître mal inſtruit. L'action de votre Ingénieur me paroît mauvaiſe : mais du Couteau me fait pitié. Je ne ſuis point d'avis que M. de Murçai vienne ici : je ne puis le loger : qu'il employe bien ſon temps, & ſe laiſſe conduire. Mlle. de Murçai a ſouvent la fievre. J'ai peu de ſanté

à Fontainebleau : l'air m'y donne des maux que je ne connoissois point. Adieu, mon cher cousin : je suis bien fâchée de ne pouvoir vous rendre heureux. Le plus grand obstacle vient par vous : vous faites un grand sacrifice, qui, je crois, ne sera pas reçu ! Il est bien étonnant que ni l'exemple de tant de vos amis qui abjurent, ni votre respect pour le Roi, ni votre amitié pour moi, ni les raisonnements de tant d'habiles Théologiens, ni les conseils de votre ambition ne vous ébranlent pas. Doutez du moins. Examinez. Instruisez-vous. Et croyez.

LETTRE XIV.

Au même.

A Versailles ce 16 Juillet 1684.

JE viens de recevoir votre lettre du 9 de ce mois. J'ai ouvert celle que vous écrivez à votre fille. Je l'ai fort grondée de ce qu'elle ne vous écrivoit pas. C'est une paresse inouie, & que rien ne peut animer. Elle vous aime & ne peut vous écrire : elle a le toucher admirable pour le clavessin, & ne peut jouer : elle a très-

ne grace pour la danſe, & ne peut ſe
uer : elle a la prononciation excellente
r l'Eſpagnol, & elle ne le parle ja-
s. C'eſt un prodige que ſon eſprit, ſa
icité, ſon inſenſibilité, & ſon indo-
e. Vos enfants ne vous reſſemblent
it : ils n'ont rien pris de votre amour
r la gloire : du reſte, ils ſont, comme
s, ſans vices. J'ai la fille toujours au-
de moi : je l'accable de préſents, de
irs, de réprimandes, & de careſſes.
aye de tout. Elle n'écrit pas plus à ſa
e qu'à vous : cela me fait trembler pour
cœur. Qu'en attendre, ſi elle ne vous
e pas ? Son frere aîné a le cœur fait
ime le vôtre : il iroit loin, s'il avoit
nt d'eſprit que de courage. Il a pour-
plus d'envie de plaire que les autres,
eroit plus capable de vaincre ſa pa-
: il écrit fort mal : nous le verrons
e ſemaine, bien affligé de la paix. Le
t eſt très-délicat & trop occupé de ſa
onne : du reſte, de très-bonnes mœurs,
héri de tous ceux qui le connoiſſent ;
ie l'aîné tendrement. M. de Seignelay
rt d'envie de vous ſervir. Tout ſeroit
diſpoſé pour votre élévation, ſi vous
ez une excluſion inſurmontable. Que
s ſerions heureux ſi Dieu vous tou-
t ! On me demande tous les jours vo-

tre fille. Je ne m'éblouirai pas pour elle. Je la marierai ſelon mon goût, puiſque vous me l'avez donnée. J'ai remis votre lettre au Roi : il vous eſtime autant qu'il peut eſtimer un hérétique. Vous pourriez bien le ſervir ſi vous vouliez. Vous manquez à Dieu, au Roi, à moi, à vous, à vos enfants, par votre malheureuſe fermeté. Quand la grace vous éclairera-t-elle ? J'ai été charmée de la promotion de M. l'Abbé de Luzignan. On croit Me. la Dauphine groſſe. La Cour n'a jamais été plus nombreuſe, ni ſi occupée des plaiſirs. La paix va nous en donner juſqu'au degoût. L'unique où j'aſpire eſt de pouvoir jouir de mon bonheur avec vous. On ne peut ni dîner avec ſes parents, ni les ſervir, ni avoir le moindre commerce avec eux, ſans déplaire. Voilà l'état des choſes, déſeſpérant pour vous & pour moi. Sans doute, on pouſſe trop loin l'averſion de votre Religion ; mais ne pouſſez-vous pas trop loin auſſi les préventions de votre enfance ?

LETTRE XV.

A Madame de Villette.

A Chambord, ce 5 Octobre 1684.

VOtre fille est aux Urſulines de Pontoiſe par punition. M. de Villette doit venir ici. Il a ſon congé. Il vous dira ce qu'elle a fait. En attendant, ne vous inquiétez point. Vous aurez peut-être ouï dire que je prends cent Demoiſelles à Noiſy, dont le Roi payera les penſions. Me. de Sainte-Palaye m'a demandé des places pour Mlles. de Montbrun ſes nieces. Sont-elles bien pauvres & bien nobles ? Nous n'en voulons point d'autres. Et j'en avertis M. de Souché, qui me veut donner deux filles de ſa femme. Répondez-moi avec autant de ſincérité que ſi Dieu vous le demandoit. Donner les places à celles qui peuvent s'en paſſer, c'eſt un vol fait à celles qui en ont beſoin. Mettre des bourgeoiſes là où le Roi ne veut que des Demoiſelles, c'eſt tromper les intentions du Roi. Il faut entrer dans le bien public, ſans écouter ni ſes haines, ni ſes amitiés. Vos enfants ſont à Orléans

avec les Mousquetaires. Je compte qu'ils en sortiront quand nous serons à Fontainebleau. Adieu : vous m'écrivez trop rarement. Je ne puis pas toujours vous répondre : mais les embarras de ma faveur doivent-ils m'ôter les droits que j'ai à votre commerce ?

LETTRE XVI.

A la même.

A St. Germain, ce 24 Février.

JE vous dois un compliment sur les prodiges que M. de Villette a faits. J'en reçus la premiere nouvelle par le Roi, qui me fit l'honneur de me dire : „ Votre „ cousin s'est fort signalé ". Ce témoignage-là est de quelque prix, ce me semble : aussi je m'abandonnai à ma joie. Je n'oserois vous peindre votre fils sur le tillac, essuyant le feu de quatre mille coups de canon, & criant au Major qui nous l'a dit : „ Voilà les coquins qui „ fuyent ". Je ne doute point que ce récit ne vous coûte quelques larmes. Pour moi, je suis enchantée qu'ils se soient faits nommer. Le Roi s'en souviendra. Les Ste. Hermines

Hermines ont auſſi très-bien fait. J'en écris à Me. de la Laigne. Adieu, ma chere couſine : conſervez-moi votre amitié : je voudrois bien en pouvoir jouir.

LETTRE XVII.

A M. de Villette.

Ce 9 Octobre.

VOus avez raiſon de croire que je ſuis plus libre à préſent : mais tout mon temps ſe paſſe à écrire : l'abſence de la Cour m'aſſujettit à un nombre infini de lettres. Vous ſavez que de toutes les occupations, c'eſt la plus terrible pour moi. Je m'en diſpenſe le plus que je puis, & ſouvent plus que je ne devrois. Je ſuis très-fâchée de ne pouvoir vous envoyer que la lettre que je viens de recevoir de M. le Marquis de Seignelay. Il faut que le vaiſſeau que vous lui demandiez ait été donné bien vîte : car j'écrivis le même jour que je reçus vos paquets. Je ne me rebuterai pas : on vous en fait eſpérer un autre : je parlerai dès qu'on ſera ici. Je ſonge auſſi à nos neveux, & je voudrois avoir autant de crédit que vous m'en croyez.

Mes parents s'en trouveroient, si non au gré de leurs desirs, du moins placés suivant leur mérite. L'éloignement, qui fait voir plus petits tous les objets, grossit toujours la faveur. J'ai lu l'éloquente lettre que vous avez dictée à Poignette. Je ne la prendrai pas qu'elle ne soit Catholique. Mais si elle vouloit venir passer l'hyver avec Me. de Fontmort, nous verrions de la convertir. M. de Caumont m'avoit prié de demander son congé, & je ne l'ai pas cru convenable dans l'état où sont les affaires. Le courier suivant, une lettre de lui m'a fait voir qu'il pensoit comme moi. Nous verrons dans un mois ce qu'il desirera : car ce sera une saison où il n'y aura plus de gloire à acquérir. Ne vous rebutez point de m'écrire : donnez-moi des nouvelles de votre santé : informez-moi de tout ce qui vous passe par la tête pour votre fortune : je choisirai parmi vos vues celles qui seront à ma portée. J'y travaillerai avec toute l'amitié d'une personne qui est de votre sang, qui vous a toujours aimé, & qui n'oublie point son enfance. Mes amitiés à Me. de Villette.

LETTRE XVIII.

Au même.

Ce 2 Août 1687.

MOnsieur le Comte de Caylus dit encore hier au matin à Suson que M. Delpêche gouverneroit son bien d'Auvergne. Le soir, à son retour de Paris, il lui dit qu'il ne le vouloit plus. Voilà l'ouvrage de M. l'Abbé. Pour ne le pas cabrer, il ne faut point lui proposer de rompre avec l'Abbé de Lauriere. Il faut lui dire qu'il doit penser à se bien mettre avec moi, puisque c'est le seul moyen d'être heureux. Et pour cela, il faut que M. le Comte de Caylus n'aille point en Auvergne : il faut que M. Delpêche gouverne ces biens-là : il faut que le Comte se raccommode avec sa mere : il faut qu'il voye avec amitié tous ses parents : il faut qu'il prenne en tout une conduite qui nous satisfasse : il faut qu'il se mette dans la tête que cet état sera très-heureux, & qu'il en tirera mille avantages. Je me suis levée à six heures pour vous dire ces trois mots. J'ai écrit aussi à M. de Lamoi-

gnon. Dans tous les embarras que me donne Me. de Caylus, il m'est très-agréable de vous avoir. Vous êtes sûr & exact. Menez-la ici, où j'aime encore mieux qu'elle soit qu'à Paris, où je crains toujours qu'elle ne fasse quelque sottise, ou qu'on ne lui persuade qu'elle en a fait. Elle est dans l'âge de la crédulité, des imprudences, & des malheurs. Et sa destinée s'annonce assez mal. Son caractere corrigera tout.

LETTRE XIX.

Au même.

Ce 5 Août 1687.

NE nous rebutons pas. Allez trouver le Comte de Caylus. Il a promis à M. de Lamoignon de ne point aller en Auvergne, de n'y pas mener sa femme, & de laisser à M. Delpêche l'administration de son bien. Tirez de lui à vous les mêmes paroles. S'il s'engage, nous aurons tous trois une conférence, où nous réglerons sa maison & sa vie. Il faut absolument le changer. Votre fille sera bien malheureuse, si la crainte ne retient aujourd'hui M. de Caylus. Servons-nous de

la considération qu'il a pour moi, pour l'établir sur un bon pied. Je ne verrai le grand-pere qu'après le raccommodement. Faites valoir auprès de ma niece l'occupation que ses affaires me donnent. Pour toute reconnoissance, je ne lui demande que d'être sage. Adieu, mon cher cousin, je suis fort à vous.

LETTRE XX.

Au même.

Ce 4 Septembre 1687.

PRenez garde à toutes les affaires dont vous vous chargez. Quel désagrément pour vous & pour moi, si vos exposés étoient faux! M. de Seignelay a persuadé au Roi que Mlle. de Saint-Laurent étoit sur le point de se réunir. Si elle part sans avoir fait abjuration, on en sera fort mécontent : on s'en prendra à vous : on vous prêtera des intentions que vous n'avez point. Ne vaudroit-il point mieux la remettre aux nouvelles Catholiques ? Qu'elle s'en tire comme elle voudra. Vous vous êtes converti : ne vous mêlez plus de convertir les autres. Je vous avoue que je

n'aime point à me charger envers Dieu ni devant le Roi de toutes ces converſions-là.

On prétend auſſi que cette Mlle. de Boiſragond n'écoute point, & qu'elle ne ſera jamais convertie. Cela ſera encore ſur votre compte. Si vous manquez les converſions que vous entreprenez, on ne vous ſaura nul gré de la vôtre. Me. de Ste. Hermine n'a point communié : du moins perſonne ne l'a vu. C'eſt ſon mari qui l'en empêche. Je ſuis indignée contre de pareilles converſions. La fermeté du Chevalier de Ste. Hermine eſt déplorable ; mais ſon état n'a rien de honteux. Celui de ceux qui abjurent, ſans être perſuadés, eſt infâme. Toutes ces raiſons-là ne me convient pas à mettre M. de Ste. Hermine en liberté. Faites de votre mieux là-deſſus, je vous en conjure. Ne les preſſez pas trop, de peur d'être coupable de leur hypocriſie ; mais ne les ſoutenez pas trop, de peur de paſſer ici pour mauvais Catholique.

J'envoye la Comteſſe de Mailly à Paris : je ne puis plus ſoutenir l'embarras où elle ſe trouve : entrez dans ſes affaires. Je ne veux point la revoir qu'elles ne ſoient réglées. Je vous enverrai le Comte de Caylus dès qu'il ſera de retour d'Anet.

Je crois que M. Delpêche feroit utile dans ce Confeil-là : fi vous m'y jugiez néceffaire; parlez; mais il faut que ce foit une décifion prompte : car j'ai peu de temps à donner. Voilà des commiffions fort pénibles : mais ce font de bonnes œuvres, & il en faut faire. Vous verrez un jour que j'ai confervé pour vous la tendreffe de mes premieres années. Adieu. Vous êtes fage : c'eft le plus grand tréfor.

LETTRE XXI.

A Me. la Marquife de Villette (1).

Ce 20 *Mars* 1707.

IL eft vrai, Madame, que le Marquis de Montaterre étoit un de mes plus anciens amis, & fa premiere femme, la premiere perfonne que j'ai aimée. Je vous conjure de remercier Me. la Marquife de l'honneur qu'elle me fait : je n'écris plus que pour le néceffaire, & vous l'affurerez mieux que moi de l'intérêt que je

(1) Defchamps de Marfilly, née en 1679, Marquife de Villette, & enfuite Vicomteffe de Bolingbroke, morte en 1731.

prendrai toujours à ce nom-là. Je serois ravie que M. de Lapay fût bien réuni à toute sa famille : j'aime la paix, & il me semble que rien ne fait tant d'honneur dans le monde, que de finir ces sortes d'affaires sans procès. L'affaire de M. de Surville n'est pas facile à raccommoder : mais il ne faut pas se rebuter : je suis assez piquée qu'il n'ait pas demandé à aller en Ecosse. Ce seroit un grand mérite pour vous, Madame, d'aimer la solitude : car vous êtes bien propre au monde. Je trouve qu'il y a long-temps que vous n'êtes venue à St. Cyr. Je n'ose vous donner de rendez-vous, de peur de n'y pas être exacte : si cependant le Dimanche de la Passion pouvoit vous tenter !

Il est inutile que M. d'Argenson me fasse voir tous les plans dont il me parle. Je me fie bien à lui : je serois pourtant fâchée d'être tout-à-fait inutile à Me. de Levy & à mes cheres filles.

Pourquoi vous faut-il un chemin singulier pour votre fils ? Pourquoi demander des bagatelles à M. de Chamillard que vous devez réserver pour les grands coups ? il ne suffit pas d'avoir du crédit : il faut savoir ne pas l'user.

LETTRE XXII.

A M. le Marquis de Villette.

Ce 1 Avril.

L'Etat où je vous ai vu ne me sort pas de l'esprit : si vous saviez à quel point j'en suis touchée, vous verriez que la peine que vous me donnez n'a pas diminué l'amitié que j'ai toujours eue pour vous. C'est par cette même amitié que je vous conjure de bien considérer ce que vous allez faire, si vous abandonnez Murçai : vous serez obligé de demeurer à Paris : votre femme est belle : N... est dangereuse : elles seront naturellement liées : je crains pour vous une suite de déplaisirs plus cuisants que ceux que vous avez : je sais que Me. de Villette est sage : mais je connois aussi le danger des occasions. Paris est si gâté, que les meres & les maris voudroient leur fille & leur femme à Versailles, comme en un lieu de sûreté. C'est par amitié, encore une fois, que je vous conjure de faire vos réflexions sur un article dont le repos de votre vie dépend.

Il y a long-temps que je vous ai dit, mon cher cousin, que je ne croyois pas que vous eussiez rien à prétendre ; & j'ai cru le voir bien clairement, quand on m'a refusé pour vous le Gouvernement de Niort : si vous étiez vraiment Philosophe, vous ne penseriez qu'à une vie douce, parmi vos amis, dans le sein de votre famille, auprès de l'aimable femme que vous avez. Soyez quelque temps sans rien demander au Roi. Je lui proposerai dans un bon moment d'assurer à Me. de Villette votre pension de deux mille écus. Il dit qu'il entend souvent parler de vos prétentions : laissez effacer cette impression-là. Je connois votre zele pour le service : montrez que vous êtes prêt à tout & capable de tout : mais encore une fois demeurez en repos. Je ne suis plus accessible, & encore moins à mes parents qu'aux autres. Vous en pénétrez les raisons : je ne puis dire tout ce que je sais : je vous renvoye à la Vallée de Josaphat. J'embrasse Me. de Villette.

LETTRE XXIII.

A la Marquise de Villette.

A St. Cyr, ce 14 Avril 1707.

LEs deux Gentilshommes que je vous ai recommandés, Madame, me don-ent beaucoup de souci : j'aime à voir lair dans les choses dont je me mêle, & : ne l'ai pu jusqu'ici : vous êtes expé-itive, & vous allez au fait. Je vous con-ıre de m'aider. Je voudrois que vous issiez ces Messieurs qui nous promet-:nt des emplois depuis si long-temps, u douze cents francs en attendant que ous les ayons. Si cette somme est payée n billets de monnoie, je vous les ren-errai bien vîte, & vous en tirerez parti : ar certainement, Madame, vous êtes lus habile que moi, & ce n'est pas eaucoup dire. Enfin, Madame, je vous onjure, pour l'amour de Dieu, de de-enir l'Intendante de M. de Goulherre z de M. de Sarrazin, & qu'ils ne tou-hent plus d'argent que par moi. Je ferai ivre leurs femmes, qui sont si vives, u'elles vous importunent vous & moi

tout ensemble. Croyez que je sens comme je dois les complaisances que vous avez pour moi : je fais faire de vous, Madame, tout le cas que vous méritez. La nouvelle d'Allemagne est très-bonne : une pareille en Flandre me rafraîchiroit le sang. Je ne me mettrai point en pieces pour M. de la Fosse : Mrs. de Noailles l'ont pris sous leur protection : ils sont plus propres que moi à le servir ; cela n'est pas vraisemblable, & pourtant rien n'est plus vrai.

LETTRE XXIV.

Au Marquis de Villette.

Ce 24 Avril.

MRs. de Chamillard, le Moine, Rigodet, & vous, m'avez bien fait savoir que votre accommodement étoit fait ; pas un ne m'en apprenoit les conditions ; enfin, je les sais aujourd'hui. Vous avez beaucoup pris sur vous pour avoir la paix, & c'est le parti des sages : je souhaite de tout mon cœur que vous le soyez assez, pour réduire votre dépense au projet de recette que vous avez fait,

& que par-là vous épargniez quelque chose pour vos deux Sophies qui ne doivent pas souffrir de leur désintéressement. On m'a dit que N... va passer l'été à Paris: cela sera bon pour elle, & ne le sera pas pour la grande Sophie : vous vous préparez des déplaisirs : & quelque bonne opinion que l'on puisse avoir d'une jeune personne, on ne doit pas l'exposer à la tentation. N... est très-dangereuse, parce qu'elle est très-aimable, douce, insinuante, spirituelle, & toute faite pour persuader : Dieu sait si je suis prévenue contre elle! mais vous n'avez que trop vu que je la connois mieux que vous : je vous aime & Me. de Villette aussi : je suis vieille & prévoyante : je vous en parle pour la derniere fois. Je ne puis vous dire ce que je sentis, la derniere visite que vous m'avez faite : l'état où vous étiez me toucha si tendrement, que je fus bien prête de pleurer comme vous. Je vous embrasse tous deux, & la petite (1), qui ne se soucie pas d'avoir des terres.

---

(1) Aujourd'hui Abbesse à Sens.

LETTRE XXV.

A la Marquise de Villette.

A St. Cyr, ce 22 Mai 1707.

VOus êtes, Madame, ce qui s'appelle une brave femme, de me faire toucher de l'argent dans un temps comme celui-ci : je vous en fais mes remerciments très-humbles & très-reconnoissants, & je persiste à aimer mieux M. de Sarrazin en Auvergne qu'à Paris : j'ai trop goûté de plaisir, dans l'idée de son absence, pour m'exposer à ses visites : vous en voilà donc quitte, Madame, & je serai au comble du bonheur, si vous pouvez renvoyer M. de Goulherre en Bretagne. Cette expérience m'empêchera d'avoir à l'avenir aucune prétention pour mes créatures. Je vous donne le bon jour. J'ai depuis ce matin l'inquiétude de croire le tiers de Versailles brûlé : je viens d'apprendre que ce n'est rien. Donnez-moi souvent des nouvelles de M. de Villette : je comprends fort bien par l'attention que vous avez pour moi dans les petites choses, ce que vous seriez capable de faire dans les grandes.

LETTRE XXVI.

A la même.

A St. Cyr, ce 2 Juin 1707.

est vrai, Madame, que Me. de Cre-
in me mande beaucoup de bien de
iie; mais je n'ai point de peine à le
e: sa capacité n'en promettoit pas
is, & je suis persuadée que son mé-
ra toujours croissant. Me. de Crenan
lemande des Demoiselles de St. Cyr:
oudrois pouvoir lui en donner, car je
le mérite de l'Abbesse & la régularité
a Communauté; mais nos filles sont
ment prévenues contre les Abbayes,
je ne suis pas la maîtresse: faites cette
nse pour moi, en l'accompagnant de
es les honnêtetés que je dois. Doutez-
s, Madame, que je ne fusse ravie de
plaisir à M. Rigodet, qui m'a paru
me à vous un fort honnête homme?
, je n'ai guere de crédit auprès de M.
'ontchartrain: & vous, vous le gou-
iez, quoique vous ne vouliez pas me
ouer: faites donc de votre mieux.
'oubliez rien, Madame, pour le salut

de M. de Villette, & afin qu'il profite du temps qui lui reste, qui ne peut être bien long : nous aimons trop la vie des gens que nous chérissons, & pas assez leur ame. Oui, vous aurez besoin des principes de St. Cyr, & vous serez plus coupable qu'une autre, si vous ne les mettez en pratique : vous ne pourrez vous excuser sur le manque d'instruction, & encore moins sur votre peu de lumieres. J'ai nommé votre nom à Me. la P. des Ursins dans une de mes lettres : là-dessus, elle m'écrit des merveilles de vous, Madame, qui me font voir qu'elle vous connoît plus que je ne pensois. Les nouvelles de tous côtés sont si bonnes, que je me porte bien : & après la paix, ce sera quelque chose de surprenant, que la santé dont vous me verrez jouir.

Je n'ai pu faire réponse à M. d'Argenson. Je suis très-satisfaite de lui. J'ai un fond d'estime pour sa personne, qui résisteroit à bien des fautes à mon égard, quand il seroit capable d'en faire : il sert trop bien le Roi & le public, pour qu'il soit permis aux particuliers de se plaindre de lui.

LETTRE XXVII.

A St. Cyr, ce 24 Juillet, 1707.

J'Ai bien donné ma parole à M. de Chamillard de ne lui demander jamais d'emploi, mais non de n'avoir nulle reconnoiſſance pour ceux qui en donneront à mes créatures ſans que je leur en demande : je vous conjure donc, Madame, de témoigner la mienne à M. Deſmarets : je ne l'oublierai jamais, & je ne l'importunerai ni directement ni indirectement. Quant à vous, Madame, je ne ſais comment vous marquer les obligations que je vous ai : vous avez déſeſpéré M. de Sarrazin & établi M. de Goulherre : ce ſont manieres différentes qui me raviſſent toutes, & me mettent en grand repos. Je voudrois bien vous dire quelque choſe qui regarde M. d'Argenſon, que je n'ai pas la force d'écrire : faites m'en ſouvenir, je vous prie, quand nous ſerons enſemble.

Les affaires de Toulon me font trop de mal, pour que je vous réponde agréablement ſur M. de Pontchartrain : ſon paquet devoit aller droit à vous, Madame : mais pour me confondre, il veut m'accabler de

ſes politeſſes. Dites-lui, je vous prie, que je n'ai pas un aſſez mauvais naturel pour ne ſentir que le mal, & qu'il me trouvera encore plus vive ſur la reconnoiſſance que ſur les plaintes. Je me flatte que M. Voiſin nous aidera : mais les projets de la politique ne s'accordent guere avec ceux de la charité. Adieu, Madame, je vous aſſure tout groſſiérement que vous me plaiſez fort.

LETTRE XXVIII.

A Verſailles, ce 10 Décembre 1707.

MAdame de Goulherre eſt ici errante dans tous les chemins, perchée ſur tous les degrés, rampante au long de toutes les murailles : j'ai cru que ce n'étoit qu'un effet de la paſſion que je vous ai confié qu'elle avoit pour moi; mais elle m'a lancé un petit mot qui me fait voir qu'il y entre de la faim. Elle n'a rien touché depuis le mois d'Avril : je vous prie, Madame, de m'en informer : car je ne veux pas abandonner à cette extrêmité ma pauvre Chrétienne; c'eſt ainſi qu'elle ſe nomme elle-même. Je prie M. de Villette de m'envoyer un mémoire de tout

ce que j'ai de connoissances à la Marine, afin que je le mette sous les yeux du Roi, toutes les fois qu'il vaquera quelque chose : c'est tout ce que nous autres misérables pouvons faire, pendant que vous gouvernez celui à qui nous n'osons même demander.

Adieu, Madame, je souhaite que M. de Villette soit en état de venir ici, & qu'il ne s'en donne pas la peine. Je suis, Madame, toute à vous : rendez-moi toujours de bons offices auprès de M. d'Argenson, qui est fort bien avec moi, malgré ce que vous savez (1).

---

(1) Les dévots avoient accusé M. d'Argenson de corrompre par son exemple les mœurs qu'il devoit maintenir par sa Charge, & d'avoir bâti une maison au fauxbourg St. Antoine pour être plus à portée de la Supérieure de la Magdelaine de Trainel, dont il étoit amoureux. Cette accusation ne lui ôta ni la confiance du Roi, ni l'estime de Me. de Maintenon.

LETTRE XXIX.

A Fontainebleau, ce 21 *Juin* 1708.

JE vous prie, Madame, de donner vingt louis par extraordinaire à Me. de Scudery, & dix à Me. de Conflans : si vous ne savez pas où prendre celle-ci, Me. de Caylus est en grand commerce avec elle. De la maniere dont on nous parla hier de Me. de Pontchartrain, je la crois morte présentement : vous savez mes sentiments là-dessus pour la personne qui la perd, & en particulier pour Me. la Chanceliere : acquittez-moi donc de tous mes devoirs. Tant que vous serez à Paris, vous devriez me mander des nouvelles : nous aurions besoin qu'elles fussent divertissantes : car je vous assure que nous mourons d'ennui.

Le Roi a voulu faire plaisir à Me. de Crenan, & soutenir une maison aussi réguliere : j'ai sollicité : mais, en vérité, c'est vous qui avez tiré l'argent. Je vois bien que vous voulez me surprendre en me montrant Sophie l'admirable. Adieu, Madame, je suis toute à vous : n'oubliez

robe de Jeannette (1), ni votre St.

LETTRE XXX.

A St. Cyr, ce 13 Août 1708.

i voulu, Madame, avant de vous ire réponse, voir Me. de Dangeau toit à Paris, & qui devoit en revenir nstruite de tout ce qui regarde Mlle. . : elle l'a été voir, & a trouvé tout ue ma belle veuve (2) m'en avoit Si l'on détruisoit, Madame, tous les où il y a eu du mal, il ne resteroit ne Eglise debout. Nous aurons plus cilité à rectifier Mlle. de Boisprunier établir une nouvelle maison : elle en e, toute louée, à bon marché, & où dix ou douze petits logements. J'ac- la protection de M. d'Argenson que m'offrez, & je le prie de faire une mation secrete des personnes qui sont cette maison : j'ai été un peu cho- d'y voir une femme brouillée avec

Aujourd'hui Madame la Marquise d'Haussi.
Me. de Villefort.

son mari. M. & Me. de Dangeau m'assurent que c'est lui-même qui paye sa pension, & qu'il est bien-aise qu'elle y soit, parce qu'elle est un peu portée à la dépense, & qu'il est huit mois de l'année en Flandre : je serois ravie d'être éclairée par M. d'Argenson, & qu'il me rendît compte de temps en temps de tout ce qui se passera. Mlle. de Boisprunier est bonne, simple & facile à tromper : mais j'espere que ma belle veuve veille à l'honneur & à la sûreté de ce lieu-là, qui peut être d'un grand secours à de pauvres personnes qui ont des affaires à Paris, & trop peu de bien pour donner de grossespensions dans des Couvents, qui d'ailleurs se laissent tromper aussi. M. de la Reynie fit tres-bien de faire ôter cette Croix. Il n'y a que trop de communautés : mais j'avoue que j'aime fort celles qui sont utiles au public, & qui n'ont point de lettres-patentes. Il n'y a chez Mlle. de Boisprunier que quatre pauvres petites filles qui vivent des restes de nos Dames, & à qui on apprend à prier Dieu & à travailler. Le passé est passé, Madame, & nous pouvons aisément mettre Mlle. de Boisprunier sur un bon pied : elle est conduite depuis long-temps par le Pere Fleurian, Jésuite, qui la mettra dans

la dépendance où elle doit être de M. d'Argenſon, & je lui en donnerai l'exemple. Vous ne me devez pas d'excuſes de la longueur de votre lettre : je ſuis trop aiſe d'entendre parler du détail de ces ſortes d'œuvres : mais, Madame, celle-ci eſt protégée par Me. la Préſidente de Nêmond, & c'eſt elle qui y mena Me. de Villefort : allez la voir, je vous prie, & vous ſerez payée de toutes vos peines. Il ne faut pas finir, Madame, ſans vous prier de remercier M. d'Argenſon de tout ce que vous me dites d'obligeant de ſa part : aſſurez-le qu'il ſe trouvera fort bien de moi : je ſuis fort raiſonnable, & il ne l'eſt pas peu. Vous me faites fort grand plaiſir de me ſacrifier l'envie que vous auriez de lui montrer St. Cyr : il eſt certain que je garde mes enfants avec beaucoup de jalouſie : il faut que l'avenir ſoit encore plus rigoureux : car les voilà avec la guimpe & le voile, & auſſi Religieuſes à l'extérieur qu'elles le ſont dans l'ame. Je relis votre lettre, & je me trouve fort offenſée de la propoſition de ce milieu entre le monde & le refuge : nous ne prétendons point quitter le monde, ni avoir l'air d'une Communauté, mais une honnête retraite où l'on vivra chrétiennement. Adieu, Madame, la joie de Gand dure encore.

LETTRE XXXI.

A [illegible], ce 11 Août 1708.

Je voudrois de tout mon cœur marier [illegible]; mais le temps n'y est pas propre. J'ai reçu une lettre de M. de Sur[illegible], une de Mad. sa femme, & une de Me. la Maréchale d'[illegible], toutes remplies de remerciemens, comme si on leur avoit fait une grande fortune. Ma [illegible] est assez étonnée de ces choses-là, quoiqu'elle dût y être accoutumée. Je conviens avec vous que je suis trop inquiète; & je dis souvent à Me. la Duchesse de Bourgogne qu'elle & moi pleurons des gens qui se réjouissent très-fort; au moins tout ce qui nous revient de Flandre nous assure du bon état de cette armée, & qu'il ne leur manque rien : il est vraisemblable qu'elle se mettra bientôt en mouvement : car on dit que les ennemis vont faire un siege : nous ne savons pas encore auquel ils s'attacheront. Je donnerai le placet de Me. de Franclieu, & je dirai ce qu'il faut pour le faire réussir. On ne m'a pas dit que M. l'Archevêque de Sens soit venu à ma porte, &

& je n'en ai point été surprise, parce qu'il m'a toujours paru que par une discrétion bien rare dans un Evêque, il ne me vouloit voir que pour affaires : je vous prie, Madame, de l'assurer de mon très-humble respect, qu'il me verra toujours quand il voudra, & que je l'estime & honore plus que beaucoup de gens que je vois plus souvent : vous me connoissez assez pour lui en pouvoir répondre. Vous m'avez fait une peinture de Me. de Crenan, qui fait que je vous envie le bonheur de passer vos jours avec elle. Vous connoissez, Madame, l'amitié que j'ai pour vous, depuis que vous êtes au monde.

LETTRE XXXII.

Le 7 Février 1709.

TOut le monde a été ravi de ce que l'on a fait en Espagne pour M. le Duc d'Albe; & jamais étranger n'a été si estimé & si aimé dans une Cour, que celui-là : je suis bien fâchée des fréquentes incommodités de Me. la Duchesse d'Albe : donnez-lui ma lettre. Vous faites trop de cas de ma santé; elle est assez bonne depuis deux jours; je serai peut-être des

main malade. Je vous donnerai un rendez-vous dès que ce temps terrible sera passé; car je vous assure, Madame, que malgré l'accablement où je suis presque toujours, je ne vous vois point sans plaisir: si vous me voyiez de plus près, vous trouveriez que je vous dis une fort grande douceur.

LETTRE XXXIII.

A St. Cyr, le 21 Mai 1709.

Rien n'est plus triste pour vos amis, Madame, que d'avoir toujours à remercier sans rien obtenir: je vous assure que j'en suis sensiblement touchée : j'ai toujours eu le malheur de me mettre à la place des affligés; & c'est ce qui me rend si tendre, outre les raisons particulieres que j'ai de m'intéresser à des personnes d'un tel mérite & d'une telle naissance: j'ai parlé bien souvent pour eux, & je ne me rebuterai point : vous êtes très-louable dans la vivacité de votre amitié pour eux. C'est à vous que les Carmélites doivent le petit soulagement qu'on leur procure; mais je suis bien-aise qu'elles ayent vu dans cette occasion que je les

aime de tout mon cœur. Vous avez raison d'envier l'agonie des Carmélites; mais pour mourir comme elles, il faut vivre de même. Feu M. de la Feuillade leur écrivit en mourant, qu'il voudroit bien avoir été Carmélite.

J'ai mandé à Manseau, qui est à Paris, de donner à Me. de Scuderi ce qu'elle auroit dû toucher au mois de Juillet: il est vrai qu'il est étrange que des voleurs ayent pensé à elle.

Une autre de mes protégées m'a paru bien nue ce matin. Envoyez-moi vingt aunes de poil de chevre noir. M. de Chamillard se moque de moi, quand je porte mes frayeurs sur le Dauphiné. Dieu veuille qu'il ait raison! Je me porte bien, & je suis persuadée que vous en êtes bien-aise.

LETTRE XXXIV.

De Me. de Villette à Me. de Maintenon.

JE ne puis être tranquille lorsque je sais que vous souffrez; car, ne vous en déplaise, je suis plus sensible à vos maux qu'à vos chagrins, & je ne saurois être aussi détachée de votre santé que vous l'êtes.

Je me ſuis acquittée de vos ordres auprès de Me. la M. d'Alluye. Elle m'a priée de vous répéter qu'elle s'en tiendroit à ce qu'elle vous a écrit: elle a trouvé les créanciers un peu opiniâtres, à leur derniere aſſemblée: ils ſont préſentement ſéparés, & ne ſe rejoindront qu'après la St. Martin: s'ils veulent continuer le procès, elle leur ſignifiera qu'elle ne veut point ſe joindre à eux. Elle croit que c'eſt le meilleur moyen de les mettre à la raiſon, & de vous marquer ſa déférence. Il y a, Madame, un honnête homme de mes amis, nommé M. Bertin, qui exerce la charge où il eſt, depuis trente-cinq ans, avec l'approbation de tous les Miniſtres, ſous leſquels il a ſervi. Je ſais qu'on vous préſenta, il y a quelque temps, des mémoires contre lui, dont il ſe juſtifia avec le Roi & avec M. Deſmarets: les auteurs de ces mémoires étoient ſes Commis mêmes, qui l'avoient volé, & qu'il avoit chaſſés. Ils lui ſuſcitent encore de nouvelles perſécutions, & il craint qu'ils ne faſſent aller juſqu'à vous d'autres plaintes. Je vous ſupplie, Madame, de vouloir bien les lui envoyer, ou à M. Deſmarets, qui connoît ſa conduite. C'eſt peut-être le ſeul homme riche qui n'ait point voulu profiter du malheur des temps,

& dans lequel M. Desmarets a toujours rouvé des ressources : aussi lui a-t-il renroyé toutes les lettres que ces frippons ui ont écrites contre l'homme chez lequel ls se sont enrichis. Mille pardons, Malame ; mais je sais mieux que personne que rous n'aimez que le bien, & n'autorisez amais la calomnie.

LETTRE XXXV.

De la même à la même.

QUe ne vivez-vous, Madame, avec quelqu'un qui vous ressemble ? Que a vie vous paroîtroit aimable ! Je me royois depuis deux ans aux Lymbes : je 'ous vis hier, & vous vis plus gaye & lus tranquille, & je crus renaître. J'oulie tout aisément, quand j'ai l'honneur 'être auprès de vous, Madame : j'aurois ourtant grand besoin que vous m'honoaffiez devant M. & Me. Desmarets ; à uelque propos que ce soit, n'importe, ourvu que, pendant votre séjour à Marr, vous me nommiez une fois, une seule ois devant eux avec bonté : si cela pouoit aller jusqu'à un peu de considéraon, ce seroit encore mieux : si vous y

ajoutiez ce ton d'intérêt si brigué, je serois au comble de mes voeux; & si vous daigniez leur dire que je suis fort de leurs amies, vous me vaudriez deux cents mille francs, qui me mettroient à portée de m'en faire réellement considérer, parce que je n'aurois plus besoin d'eux. Pardonnez, Madame, la liberté que je prends: j'en use avec vous comme Beautru avec le Cardinal Mazarin; mais deux ans d'absence sont fort dangereux auprès des Ministres, & deux cents mille francs méritent bien qu'on ait recours à l'artifice. Vous êtes, Madame, pour les choses solides, & je me fais gloire de me conformer à tous vos goûts.

J'attendrai que vous m'ayez écrit quelque chose de gracieux sur le Comte du Luc (1), pour lui faire réponse sur l'affaire de M. de Ste. Croix. Notre Plénipotentiaire s'est si bien acquitté des emplois dont le Roi l'a honoré, que vous ne serez point fâchée de lui dire quelques douceurs: il a un grand desir de vous marquer son attachement & son respect, en faisant de son mieux dans une affaire à la-

(1) Ambassadeur du Roi auprès des treize Cantons.

quelle vous voulez bien vous intéresser. N'avez-vous plus ni commissions ni ordres à me donner à Paris? Tout ce qui me vient de vous, Madame, me fait un extrême plaisir : & de votre part, le peu est beaucoup pour moi.

LETTRE XXXVI.

De la même à la même.

De Paris, le 30 Juillet 1707.

MOnsieur le Curé de St. Sulpice veut que je vous fasse souvenir, avant la fête, de M. l'Abbé du Plessis d'Argentré, à qui il voudroit bien que vous fissiez donner une des Abbayes de M. d'Arles, qui les va remettre au Roi, à ce que l'on dit, pour avoir l'Abbaye de St. Giles. Il y a aussi un Prieuré vacant, qui, quoique d'un petit revenu, lui conviendroit fort, parce qu'il n'auroit point de Bulles à payer. M. l'Abbé d'Argentré est un cadet de maison, prêt à s'accommoder & à se contenter de tout, même d'une pension qui lui donneroit de quoi vivre honnêtement. Je ne vous parlerai en rien de ses bonnes qualités; car je crois que M.

le Curé vous en a informée : quelque réservé qu'il soit dans les louanges qu'il donne, il ne se lasse point de parler de M. l'Abbé d'Argentré, comme d'un des meilleurs sujets : je crois donc rendre service à l'Eglise en vous le présentant : il prêche souvent, & avec succès. Je suis ravie, Madame, que l'air de Marly vous ait été bon, & que les inquiétudes pour la Provence diminuent.

LETTRE XXXVII.

De la même à la même.

Ce 4 Février 1709.

JE vis hier, Madame, des gens d'autant plus sensible à la joie, qu'ils en avoient depuis long-temps perdu l'habitude : c'est M. & Me. la Duchesse d'Albe, charmés de la grace que le Roi d'Espagne leur a faite, & ravis d'une lettre écrite de la main de la Reine : vous voyez combien il vous est aisé de mettre les gens hors d'eux-mêmes. Me. d'Albe vous attribue le bien qui lui arrive. Elle a une fluxion sur le visage, & elle m'a priée de vous dire que c'étoit ce qui l'empê-

choit de vous aller rendre ſes actions de graces : ce ſont ſes termes.

J'ai été allarmée de votre colique : ce ſont des maux que je crains, parce que je les connois : je me trouverois trop heureuſe de me conformer en tout à votre façon de penſer, hors ſur l'indifférence que vous avez pour votre ſanté & pour la vie : la vôtre, Madame, eſt auſſi néceſſaire à l'Etat qu'à moi : les meilleures têtes en conviennent. Vous faites cas de celle de M. Deſmarets, & il me paroît bien perſuadé que votre conſervation eſt ce qu'il y a de plus néceſſaire. Si je ne craignois que cela ne fût trop libre, je finirois ma lettre, Madame, par vous aſſurer que j'ai une impatience extrême de vous voir : mon reſpect & ma tendreſſe pour vous augmentent tous les jours, & très-indépendamment de tout ce qui vous entoure : qui vous aime, vous aime pour vous-même, & vous faites valoir les grandeurs.

LETTRE XXXVIII.

A la même.

De Paris, ce 11 *Mai.*

ON m'assure, Madame, que votre santé & celle du Roi sont bonnes: grande consolation dans tous les malheurs qui arrivent, & sur lesquels je n'ai osé vous écrire : je voudrois qu'on pût toujours épargner à ce cœur si sensible tout ce qui renouvelle des idées trop affligeantes. J'ai parlé à M. d'Argenson de Me. de Bizi : il m'a dit qu'à votre considération, Madame, il lui avoit déja rendu deux ou trois services : que n'étant pas le maître de faire tirer sa loterie la premiere, il l'avoit fait mettre au nombre de celles qui étoient les plus pauvres, & qu'on la fera passer devant toutes les autres Maisons religieuses qui en ont obtenu : ainsi Me. de Bizi n'attendra que le moins qu'il sera possible. Je sais que M. d'Argenson n'a pas été absolument le maître : il a trop de respect pour vous, & trop d'esprit pour négliger les plus petites occasions de vous faire sa cour.

Me. la Comtesse de Mailly & M. de la Vrilliere me pressent de récrire à M. le Comte du Luc sur ce qui regarde M. le Marquis de Ste. Croix : j'attends que vous m'ayez fait l'honneur de m'écrire quelque chose que je puisse envoyer à notre Ambassadeur. Je voudrois vous éviter cette peine ; mais quelque confiance que j'aye dans l'amitié de mes amis, j'en ai beaucoup davantage dans le desir qu'ils ont de vous plaire : ce desir seroit encore bien mieux fondé, s'ils avoient, Madame, l'honneur de vous connoître comme moi.

Le temps de la Pentecôte n'en seroit-il point un favorable pour obtenir un petit voyage de St. Cyr ? C'est le lieu du monde le plus propre à bien passer une grande fête : en attendant que cela me soit utile pour l'autre monde, je ne sais rien de plus agréable en celui-ci.

LETTRE XXXIX.

A la même.

Ce 12 Septembre.

JE me flatte, Madame, que la bonne nouvelle d'Allemagne vous aura redonné quelques moments de joie: vous me rendez la meilleure citoyenne du monde, quand je pense que votre ſanté dépend preſqúe toujours des événements. Les lettres des particuliers, qui ne ſongent point à nous flatter, aſſurent que notre armée de Flandre a du pain & de la viande très-réguliérement, & que dans les pays étrangers, on compte ſur la paix, comme ſi elle étoit ſignée. Je ſuis perſuadée que vous conviendrez cet hyver que j'avois raiſon, & que votre campagne ſe finira plus heureuſement qu'on ne l'avoit eſpéré. J'ai cru que vous m'avoueriez de ce que j'ai dit de votre part à Me. la Ducheſſe d'Albe, de l'intérêt que vous preniez à ſon affliction: elle eſt extrême, quoique ſon fils ne fût aimáble qu'à ſes yeux: elle demande les prieres de St. Cyr. Je ne crois pas que Me. de Veilhant lui re-

ruſe les ſiennes, & qu'elle ne ſe conſole de la mort de ce petit Connétable, dans l'eſpérance que Me. d'Albe, n'ayant plus d'héritiers, ira établir inceſſamment un St. Cyr en Eſpagne. Je deſire, auſſi vivement qu'elle, qu'il y en ait par-tout.

LETTRE XL.

A la même.

Ce 1 Juin.

OUi, Madame, je trouverois fort mon compte à me ſauver par de bonnes œuvres : il eſt bien plus facile de ſecourir ſon prochain, que de le ſupporter. Je vous rendrai compte de l'affaire de cette pauvre Religieuſe. Me. de Bizi m'a adreſſé une lettre pour M. Deſmarets, auquel je parlerai dès demain; car il eſt du moins autant le maître que M. d'Argenſon : je placerai ma demande à la ſuite du compliment dont vous me chargez pour Me. Deſmarets. Votre faveur, Madame, de ce côté-là n'eſt pas ſi ſujette aux orages, que du côté de M. de Pontchartrain : on auroit trop d'affaires de vous raccommoder enſemble; mais je fe-

rai comme si vous l'étiez. On dit ici que son pere va vendre sa maison, & qu'il médite une retraite : ce premier article est véritable, & je ne crois pas le dernier sans fondement : il demeureroit à l'*Institution*, hors le quartier. J'aurois le plaisir de vous revoir d'accord sur bien des choses : bien des gens, s'il quittoit sa place, ne s'étonneroient pas d'y voir M. de Chamillard, qui est droit & juste. Me. de Lorge mourut hier matin : son mari a signé son testament, par lequel il s'oblige à payer pour elle cinquante mille écus de dettes : cela vaut bien les assiduités qu'il avoit omises. Toute la famille est dans une affliction extrême : je leur avois fait vos compliments par avance. Je remercierai M. de Caumartin ; & quand je saurai ce qui pourra vous amuser, je vous le manderai, Madame, comptant sur vos bontés, comme vous devez compter sur mon attachement & mon respect.

LETTRE XLI.

A la même.

PAris ne nous fournit, Dieu merci, presque plus de nouvelles, que des mariages & des morts, ou quelques au-

tres raiſonnements qui ne ſe peuvent guere traiter par lettres. La mort de Me. de Bouillon eſt bien effrayante, & ſon enterrement bien vain. Le Duc d'Albret, qui n'y a eu de part que celle d'y aſſiſter, & qui l'a trouvé auſſi ridicule que le public, eſt fort malheureux dans ſa famille, & fort honnête homme, quoiqu'il ait pu faire des fautes, pour n'être pas auſſi aſſidu à la Cour qu'il auroit dû l'être : il m'a demandé inſtamment, Madame, de vous envoyer cette lettre. Me. la Ducheſſe de Noailles me prie d'aller paſſer quelques jours à Verſailles : je voudrois bien lui aider à prendre ſon état en patience. M. de Caumartin continuera à faire de ſon mieux pour Moret, par charité, & par l'intérêt que vous y prenez. Il me ſemble que tout le monde ſouhaite plus que jamais de vous plaire, & s'intéreſſe à votre repos & à votre ſanté. Je ne connois que vous qui n'en faſſiez pas le cas qu'elle mérite : elle m'eſt, en vérité, plus chere que la mienne : mon reſpect eſt infini.

Fin du Tome premier.

MÉMOIRES

ET LETTRES

DE MADAME

DE MAINTENON.

TOME VIII.

Contenant le Tome IIe. des LETTRES.

IRES
RES
ON.

ETT RES

MA DAME

TENON.

OND,

...in, celles

...ran, des Let-

...personnes, & celles

...ion.

...VELLE ÉDITION.

A MAESTRICHT,

...E JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE
...OUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC LXXVIII.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.
TOME SECOND,

CONTENANT

Les Lettres à M. l'Abbé Gobelin, celles à la Comtesse de St. Geran, des Lettres à différentes personnes, & celles à Me. de Brinon.

NOUVELLE ÉDITION.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC LXXVIII.

TABLE

DES LETTRES

Contenues dans ce Tome second.

LETTRES de Me. de MAINTENON à Mr. l'Abbé GOBELIN.

LETTRE I—LXVI. page 1—88
LXVII. *De l'Abbé Gobelin à Me. de Maintenon.* 89
LXVIII. *De Me. de Maintenon à l'Abbé Gobelin.* 93

LETTRES à Me. la Comtesse. de St. GERAN.

LETT. I—LIII. 95—158
LIV—LVIII. *De Me. de St. Geran à Me. de Maintenon.* 159

Lettres à diverses personnes.

Lett. I. *A ***.* 167
II. *A la Reine d'Angleterre.* 170
III. *A Me. la Marquise de Querjean.* 171
IV. *A Me. de Montespan.* 172
V. *A Me. de Montchevreuil.* 173
VI. *A Me. de Fontenai.* 175
VII. *A la même.* 176
VIII. *A la même.* 177
IX. *A la même.* ibid.
X. *A la même.* 178
XI. *A la même.* 179
XII. *A Me. de Rochechouart.* 180
XIII. *De Me. Guyon à Me. de Maintenon.* 181
XIV. *A Me. de Rochechouart.* 183
XV. *De Me. Guyon à Me. de Maintenon.* 186
XVI. *De la même à la même.* 188
XVII. *De Me. de Maintenon au Duc de Chevreuse.* 189
XVIII. *Au Duc de Beauvilliers.* 190
XIX. *A Me. la Duchesse de Savoye.* 191
XX. *Au Cardinal Spada.* 194
XXI. *A Me. de Neuville.* 195
XXII. *Au Marquis de Langallerie.* 196

LETT. XXIII. *De Mr. de Fiesque à Me. de Maintenon.* 197
XXIV. *De Me. de Maintenon à Mlle. de Franlieu.* 198
XXV. *A Me. de la Lande.* 200
XXVI. *A la même.* 201
XXVII. *A Mlle. d'Aubigné.* 202
XXVIII. *A Me. de Rochechouart.* 204
XXIX. *De M. Racine à Me. de Maintenon.* 206
XXX. *De Mr. Blouin.* 209
XXXI. *De Me. de Maintenon à Me. la Duchesse de Bourgogne.* 210
XXXII. *A Me. de Rochechouart.* 220
XXXIII. *A la même.* 221
XXXIV. *A la même.* 223
XXXV. *A la même.* 226
XXXVI. *A la même.* 227
XXXVII. *A Mlle. d'Osmond.* 228
XXXVIII. *A Me. la Marquise d'Havrincour.* 229
XXXIX. *De Me. de Scudery à Me. de Maintenon.* 232
XL. *De la même à la même.* 233
XLI. *De Me. de Maintenon à Me. de Querjean.* 234
XLII. *De la même à la même.* 235
XLIII. *A la même.* 237
XLIV. *De Me. la Comtesse de Conflans à Me. de Maintenon.* 238

Lettres à Madame de Brinon.

Lett. I—XL. 239—293

Fin de la Table.

LETTRES

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON
A M. L'ABBÉ GOBELIN (1).

LETTRE PREMIERE.

Paris, le Jeudi 1669.

JE m'étois toujours bien doutée que la pauvre Madame de Loiselle se flattoit. Elle doit aller voir sa fille aujourd'hui. Ne confondez pas vos visites avec celles dont je suis fatiguée. Je vous distingue en tout,

(1) L'Abbé Gobelin envoya secretement ces lettres, quelques heures avant sa mort, aux Dames de Saint-Louis. Madame de Glapion les arrangea comme elle put. La plupart sont sans date dans l'Original. Les copies n'en sont pas rares.

ſur tout & par tout. Vous m'êtes fort agréable. Je n'en excepte pas même vos réprimandes. J'ai vu Madame la Maréchale d'Albret. Je l'ai révoltée par mon ſilence le plus qu'il m'a été poſſible. Nous devons faire des promenades enſemble. Je voudrois bien que vous en fuſſiez. J'enverrai ſavoir ſi vous êtes de retour, ou ſi vous paſſez les fêtes à Pontoiſe. Il faudra que je faſſe mes dévotions. Je crois que St. Bernard dit vrai, & je vois avec douleur qu'il ne ſuffit pas de ſe vuider la tête des choſes criminelles, & que ſi les plaiſirs innocents éloignent moins du ſalut, du moins ils ſont auſſi oppoſés à la perfection où vous voudriez me conduire. Je ſuis fort enrhumée : je ne ſais plus que faire, & je ne veux pas voir l'Abbé.

Celle de Madame la Marquiſe d'H..... eſt la plus complete que j'aye vue. Il eſt remarquable qu'il n'y en a point de l'année 1685, année du mariage de Madame de Maintenon avec le Roi. L'Abbé Gobelin eut apparemment ordre de les brûler.

LETTRE II.

Ce jour des Cendres.

ME. de Coulanges m'a dit que vous aviez pensé mourir. Je ne l'ai su qu'après votre résurrection, & je n'y ai pas été moins sensible. Je vous plains de vos maux passés, & j'appréhende vos maux à venir. Ils deviennent, ce me semble, bien fréquents. Je suis fort intéressée à votre conservation, & j'envisage avec tant de plaisir le bonheur de me trouver bientôt entre vos mains, que je serois inconsolable si mon espérance étoit trompée. Il se passe ici des choses terribles entre Me. de Montespan & moi. Le Roi en fut hier témoin. Et ces procédés, joints aux maladies continuelles de ses enfants, me mettent dans un état que je ne puis soutenir. Ne m'abandonnez pas. Ecrivez-moi souvent; & comptez sur ma reconnoissance & sur mon amitié.

LETTRE III.

MOnsieur votre neveu me défend de lui faire réponse. Il me fait grand plaisir : car je n'en aurois pas eu la hardiesse. J'ai lu sa lettre deux fois, & deux fois je l'ai admirée. Qu'il m'en écrive une que je puisse montrer : car j'ai une grande passion que son mérite soit connu ici. Il faut que ce soit un simple remerciement de ce que je lui ai fait voir mes Princes & Versailles. Qu'il loue tout ce qu'il a vu : qu'il dise quelque chose de l'éducation : tout cela simplement & fortement. Je connois le goût de ce pays-ci : je vous dis donc ce qu'il leur faut. Je voudrois des copies de tout ce que vous & M. votre neveu avez écrit sur l'Histoire de France à l'usage des enfants, & je voudrois aussi qu'il fît quelque chose de succint sur l'Histoire Romaine.

LETTRE IV.

Le 6 Mars.

VOtre lettre m'a fait un très-grand plaisir. Je ne sais ce que je trouverai ; mais il est certain que je cherche mon salut en m'éloignant d'un trouble qui y est fort opposé. Si je me trompe, ce sera par les conseils de gens d'un bon esprit : vous le sâvez. Demandez à Dieu, je vous supplie, qu'il conduise mon projet pour sa gloire & pour mon bien. Tous les jours je lui fais cette priere. Il me semble que je suis dans un assez grand détachement, & qu'en me retirant d'ici, je ne suis point les conseils de mon impatience ; car si quelque homme sensé & pieux me conseilloit d'y demeurer, j'y demeurerois malgré tout ce qu'il en coûteroit à ma sensibilité : & d'un autre côté, si Me. de Montespan me traitoit à ma mode, si tout ce que je desire je l'avois, je quitterois tout également, pour peu qu'on le voulût. Cette indifférence semble me promettre les bénédictions de Dieu : sûrement il ne m'abandonnera pas. Bon jour.

LETTRE V. (1)

A Verſailles, ce 14 Juillet.

J'Ai une extrême envie d'acheter une terre, & je n'y puis parvenir. M. de Montchevreuil eſt à Paris. Je l'ai prié d'y travailler, & de s'inſtruire de tout ce qu'il y avoit à vendre. Voyez-le, & joignez à toute l'amitié qu'il a pour moi toute celle que vous avez vous-même. Point d'affaire plus importante pour mon repos. Si vous voyez Me. de Richelieu, excitez-la à preſſer les gens de qui je dépends à ſonger un peu à mon établiſſement. Ils ne me paroiſſent pas auſſi preſſés de m'établir que je le ſuis de les quitter. Il faut s'éclaircir de leurs vrais ſentiments à mon égard, en leur propoſant quelque choſe de préſent & de ſolide. Me. de Richelieu & Me. de Monteſpan taillent préſentement pour moi un mariage, qui pourtant ne s'achevera pas. C'eſt un Duc aſſez malhonnête homme & fort gueux: ſource de déplaiſirs & d'embarras, où il

(1) Cette Lettre eſt de l'année 1674.

seroit imprudent de se jetter. J'en ai déja assez dans une condition singuliere & enviée de tout le monde, sans en chercher dans un état qui fait le malheur des trois quarts du genre humain. Cependant je n'ai point rompu la négociation. Je veux que Me. de Richelieu voye la froideur & l'indifférence de Me. de Montespan sur tout ce qui m'intéresse essentiellement. Je vous ai envoyé de l'argent par Madame de Coulanges. Faites-en des mémoires différents : car c'est Me. de Montespan qui paye pour le petit garçon, & moi pour Mlle. Loiselle. M. le Duc du Maine est toujours malade ; mais je n'y vois point de péril. Je ne laisse pas d'être affligée : & c'est toujours quelque chose de terrible de voir souffrir ce qu'on aime. Ma douleur m'avertit que je n'aime pas moins cet enfant que le premier. Et la foiblesse de m'y attacher ainsi me met de si mauvaise humeur, que je n'ai pu retenir mes larmes tant que la Messe a duré. Rien n'est si sot que d'aimer avec excès un enfant qui n'est point à moi, dont je ne disposerai jamais, & qui ne me donnera dans la suite que des soins qui déplairont à ceux à qui il appartient, ou des soucis qui me tueront. En vérité, il y a bien de la folie à demeurer dans un

état si désagréable. Et il faut être bien esclave de l'usage pour n'oser faire une retraite qui me mettroit en repos! C'est trop vous parler de moi : & pour finir, trouvez bon que je vous dise que je ne comprends point le scrupule où vous me paroissez être d'avoir fait deux voyages à Versailles : si vous croyez que j'y puis demeurer en conscience, il sera difficile que vous n'y veniez pas quelquefois. J'entends mieux votre regret de me conduire si lentement à Dieu. Je fais bien peu d'honneur à mon Confesseur. Ce n'est pas que je fasse plus de mal ici qu'à Paris : au contraire, j'y pense plus souvent à mon salut. Il est vrai que ce sont des pensées inutiles, & que le même esprit d'impatience qui me fait desirer de quitter la place où je suis, parce qu'on m'y trouble, me fait abandonner bien des pratiques de piété, parce que je ne regle pas ma vie comme je le voudrois. Je n'ai point oublié de faire mes dévotions à la Magdeleine. J'ai eu une assez grande envie de les faire plus souvent. Mais soit raison ou tentation, j'ai cru qu'il y auroit une maniere d'hypocrisie de communier ici plus souvent qu'à Paris : si vous me donnez une regle là-dessus, j'obéirai. Dites-moi aussi votre avis sur la *Media-nocte*. Je suis bien-aise de la faire

avec le Roi, si vous jugez qu'il n'y ait point de mal. S'il y en a, je n'hésiterai pas à ne m'y plus trouver. Vous devez avoir un grand scrupule des louanges que vous me donnez : les louanges ne flattent que trop la vanité d'une personne paîtrie comme moi de gloire & d'amour-propre. Pardon de vous avoir fait lire si long-temps. On a bien des choses à dire à un homme à qui l'on a donné toute sa confiance.

LETTRE VI.

A Versailles, ce Mardi 6 Août 1674.

LEs froideurs que l'on a pour moi ont augmenté depuis votre départ. Mes amis, vous savez quels amis, s'en sont déja apperçus, & m'ont fait des compliments sur ma disgrace. J'en parlai hier au matin à Me. de Montespan, & je lui dis que je priois le Roi & elle de ne point regarder la mauvaise humeur où je leur paroissois comme une bouderie passagere contre eux ; que c'étoit quelque chose de plus sérieux, & que je voyois, à n'en pouvoir douter, que j'étois très-mal avec elle, & qu'elle m'avoit brouillée avec le

Roi. Elle me dit ſur tout cela de très-mauvaiſes raiſons, & nous eûmes une converſation aſſez vive, mais pourtant fort honnête de part & d'autre : enſuite j'allai à la Meſſe, & je revins dîner avec le Roi. On rendit compte de ce qui ſe paſſoit à M. de Louvois. On me l'envoya le ſoir pour me faire entendre raiſon : il me parut qu'il entendoit les miennes : je les lui expliquai peut-être avec un peu trop de ſincérité : vous ſavez qu'il ne m'eſt pas poſſible de parler autrement : la concluſion fut que j'employerois encore quelque temps à tâcher de me racommoder de bonne foi. Je lui promis ce qu'il voulut : & Me. de Monteſpan & moi devons nous parler ce matin : ce ſera de ma part avec beaucoup de douceur. Cependant je demeure ferme dans le deſſein de les quitter à la fin de l'année : je m'en vais employer ce temps-là à prier Dieu qu'il me conduiſe à ce qui ſera le meilleur pour mon ſalut : faites-en de même, je vous en conjure : j'ai trop de marques de votre amitié pour douter de l'intérêt que vous prenez à ce qui ſe paſſe. Je vous en rendrai compte avec ſoin. Mes compliments à M. le Ragois : il me ſemble que je le reçus très-mal la derniere fois qu'il vint ici : vous ſavez le trouble où

j'étois : & je vous prie, que je n'en sois pas plus mal avec lui.

LETTRE VII.

A St. Germain, dernier Octobre 1674.

JE souffre d'être si long-temps sans recevoir de ces consolantes lettres, & sans vous en écrire de ces désolantes qui me soulagent en même-temps qu'elles vous affligent. Je prends souvent la plume. Mais que vous dire ? ce que je vous ai déja dit mille fois. Je suis accablée de mélancolie. On tue ces pauvres enfants sous mes yeux : on ne me permet ni de les soulager, ni de les secourir, ni de les regretter. La tendresse que j'ai pour eux me rend insupportable à ceux à qui ils sont. L'impossibilité de cacher mes sentiments m'attire la haine des gens avec qui je passe ma vie, & auxquels je ne voudrois pas déplaire quand ils ne feroient pas ce qu'ils sont, & quand ils ne joindroient pas le titre de bienfaicteurs à celui de parents, qui leur donne tant de droits. Voilà une période assez longue : la matiere ne s'épuise pas aisément : & vous n'en êtes pas quitte. Je me dis quelquefois : Mais ne met-

tons pas tant de vivacité dans nos ſoins: laiſſons ces enfants à la conduite de leur mere : ne les aimons point, puiſque les aimer eſt mon crime & mon ſouci. Un moment après j'entre en ſcrupule d'offenſer Dieu, & je recommence mes ſoins avec le même empreſſement. Mon amitié s'en nourrit: je me renferme avec eux, & je vis de ſentiments, de douleurs & de chagrins. Voilà au vrai mon état. Je ne ſaurois vous en exprimer l'agitation. Figurez-vous le cœur le plus ſenſible & le plus outragé, la femme la plus empreſſée à mériter de la reconnoiſſance, & la plus certaine de n'obtenir que de l'ingratitude. Un établiſſement ſeul peut me mettre en repos: & je ne puis parvenir à m'en aſſurer un. Voyez quelquefois M. Viette pour le preſſer. Priez Dieu qu'il me donne la force de le ſervir malgré l'agitation où je ſuis. Ma vie eſt partagée entre le chagrin d'être eſclave, & le deſir de ne l'être plus. Vous ſavez combien cette oppoſition eſt funeſte au ſalut, à la paix, à la vigilance, au recueillement. Dieu ſoit loué de tout! Je n'aurois peut-être jamais penſé à lui, ſi j'avois été plus ſatisfaite des hommes. Le malheur m'a approchée de lui, la faveur ne m'en éloigneroit pas. Je ſuis perſua-

plus que jamais que Dieu tire le bien mal. Je ne pus vous voir à mon der- voyage.

LETTRE VIII.

A Versailles, ce Vendredi 1674.

L y a long-temps que je ne vous ai écrit. Je ne vous oublie pourtant pas. suis peu maîtresse de mon temps. Les rs coulent ici dans une inutilité dont n'est pas permis de se tirer. J'avois une nde impatience de vous apprendre que Roi m'a encore donné cent mille ncs, & qu'ainsi en voilà deux cents e j'ai à votre service. Je ne sais si vous s contents de cet établissement : pour i je le suis fort : & je changerai bien sentiment si jamais je leur demande un . Il me semble que voilà du bien pour nécessaire, & que tout le reste n'est s qu'une avidité qui n'a pas de bor- . Il ne faut point dire ce nouveau bien- t : j'ai des raisons pour le taire. Me. de chelieu & l'Abbé le savent. Je suis ré- ue d'acheter une terre auprès de Paris : tends des nouvelles de M. Viette pour aller visiter une, & je voudrois join-

dre ces petits voyages-là avec la St. François (1). Je vous remercie de tous vos soins pour nos affaires, & de l'exactitude de vos comptes : il y en a encore un sur Toscan dont j'ai besoin ; car j'en veux dresser un contrat de onze mille écus en bonne forme. Je ne change point sur l'envie de me retirer : je suis inutile ici & pour moi & pour les autres : on nourrit très-mal cet enfant. Renonçons à un pays où il faut agir & parler contre sa conscience : vous savez lequel des deux partis m'est le plus aisé. On écoute mes conseils : quelquefois on m'en sait gré, souvent on s'en fâche : jamais on ne les suit, & toujours on s'en repent.

LETTRE IX.

A St. Germain, 1674.

QUoique je ne fasse presque rien depuis le matin jusqu'au soir, je puis pourtant dire que je n'ai pas un moment à moi, & que c'est ce qui m'empêche de vous écrire aussi souvent que je le vou-

(1) Jour auquel elle faisoit tous les ans ses dévotions.

drois : vous me ferez très-grand plaisir de me prescrire quelque chose pour cet Avent : & si vous n'en avez pas le temps, envoyez-moi un de vos livres pour la Messe, où il y a des exercices pour les grandes Fêtes. Je sens de grands desirs de servir Dieu ; & il me semble que si je m'éloignois du trouble où je suis ici, je me donnerois tout de bon à lui. Je fis hier mes dévotions, & j'entendis M. l'Abbé de Clermont, qui prêche fort utilement : mais la mémoire lui manqua : il ne demeura pourtant pas court tout-à-fait, & passa seulement à son troisieme point, sans avoir dit la moitié du second. M. le Comte de Vexin se porte un peu mieux : & M. le Duc du Maine est un objet de pitié : il a la fievre double-quarte, un gros rhume, & un abcès ouvert qui lui fait de grandes douleurs quand on le panse, que je partage en mere très-sensible. Je suis fort triste par beaucoup d'endroits, & sur-tout à cause des difficultés que je trouve pour la conclusion de l'achat de Maintenon : on n'y trouve pas de sûreté, & vous savez que c'est ce qu'il faut y trouver. Adieu, Monsieur, ne m'oubliez pas, & remerciez M. le Ragois de l'obligeante lettre qu'il m'a écrite : si je suis maîtresse de Maintenon, il pourra sûrement en faire sa maison de campagne.

LETTRE X.

Ce 4 Décembre 1674.

ME. de Coulanges a un peu exagéré le mal de M. le Duc du Maine: mais elle n'a pu vous dire toute ma douleur. Je suis troublée par toutes sortes de raisons; & je ne sais comment, étant aussi sensible que je le suis, j'ai la force d'y résister. Le remede dont je m'étois proposé d'essayer, s'éloigne par les difficultés que l'on trouve à mon affaire: je vous suis très-obligée de la part que vous prenez à mes déplaisirs. Ne vous lassez point de m'écrire: vos lettres ne me sont pas inutiles. M. le Duc eut hier la fievre, quoique ce fût son jour d'intermission: je crois que ce fut par la douleur de sa plaie: je ne sais ce que l'on en doit espérer. Mais le pauvre enfant est entre les mains des Médecins & des Chirurgiens, & la moitié suffit pour le tuer. Adieu: voyez, je vous prie, M. Viette: vous entendez les affaires.

LETTRE XI.

A St. Germain, ce 8 Décembre 1674.

JE ne fais si votre lettre vous a beaucoup coûté, mais j'espere qu'elle me sera très-utile. Du moins suis-je fort touchée des réflexions dont elle est semée. Elles m'ont paru & solides & nouvelles. Je suis toujours dans la même situation, & je tâche de m'y affermir. Conservez-moi une amitié dont j'espere que je jouirai quelque jour plus tranquillement & plus utilement qu'aujourd'hui. Il ne tiendra pas à moi que je n'aye Maintenon : je m'en repose sur M. Viette, à qui j'ai donné plein pouvoir. M. le Duc du Maine a encore eu la fievre double quarte : M. le Comte de Vexin a un vomissement & un dévoyement, & Mlle. de Nantes vient de retomber malade : je me partage entre eux, & je les sers comme une femme de chambre, parce que toutes les leurs ont succombé à la fatigue. Mes compliments à M. le Ragois. L'état où est ce petit Duc fait oublier tous les projets que l'on faisoit sur son éducation : il faut espérer qu'il ne sera pas toujours malade.

LETTRE XII.

A St. Germain, ce 11 Décembre 1674.

JE fais de mon mieux ce que vous m'avez ordonné pour l'Avent : je ne puis avoir aucun mérite par mes prieres : j'aurai du moins celui de l'obéissance : je dis l'Office de la Vierge : quoique ce soit avec de grandes distractions, c'est toujours un temps destiné à Dieu & passé avec lui. Je meurs de langueur ici : j'attends le printemps avec une extrême impatience : je n'ai point encore signé le contrat de Maintenon : les sûretés sont difficiles à trouver : Dieu veuille qu'à la fin elles soient suffisantes, & que je ne tombe pas dans des procès en un temps que je voudrois mieux employer. Le Roi juge à l'heure qu'il est l'affaire dont vous m'avez parlé. J'ai fait mon devoir là-dessus : vous croyez bien que toute la Cour est pour Madame de Verneuil, & qu'on croit juste d'opprimer Mrs. les Bourgeois en faveur de la qualité : je trouve qu'une chose de si grande conséquence sera jugée par un bien petit nombre : il n'y a que six Juges & le Roi, qui assurément a les intentions droites, mais qui n'est peut-être pas bien ins-

truit. M. le Duc du Maine eſt entre les mains de M. Sanguin ; ce n'eſt que depuis deux jours : le petit Comte eſt fort languiſſant. Je vous donne le bon jour, & vous jure que vous n'en ſerez pas toujours quitte avec moi pour ſi peu de choſe. Ne vous accoutumez donc pas à m'oublier.

LETTRE XIII.

Ce 7 Janvier.

IL y a long-temps que je n'ai reçu de vos nouvelles : & quoique l'on mene ici une vie très-diſſipée, je m'apperçois & je ſens avec chagrin la rareté de votre commerce : je meurs de peur d'en perdre tout le fruit que j'en eſpérois, dans le temps que je puis le recueillir, & de vous perdre quand je me ferai miſe en état de vous voir plus ſouvent. Voilà vous faire enviſager votre mort aſſez franchement : mais je crois que vous n'en ayez point de peur : je ne puis vous dire de mes nouvelles ſans tomber dans des redites continuelles : car je ſuis toujours dans les mêmes ſentiments & les mêmes irréſolutions : il faut attendre le temps du

voyage de Barege, & le faire si ce petit Duc le fait : il se porte mieux & le Comte aussi : la Princesse est malade, sans que toute la Faculté puisse dire si elle a la petite-vérole, ou si elle ne l'a pas : tout le reste va son chemin. L'affaire de Maintenon est conclue, & on paye journellement les créanciers : j'ai grande envie d'y aller, mais les maux de ces enfants me retiennent. Je me recommande à vos prieres.

LETTRE XIV.

Ce 4 Janvier.

JE suis très-fâchée de votre mal, & parce que vous en souffrez, & par mon intérêt : vous savez la peur que j'ai de vous perdre quand je serai en état de profiter de votre amitié & de vos soins : j'ai déja nommé un Chanoine, & j'écrivis hier à M. le Curé de Maintenon pour un Vicaire : j'écris à M. Viette pour avoir réponse du Chanoine qui ne réside point : je remplirai sa place, s'il ne la reprend : je prie M. Viette de vous donner mille francs pour les appointements de M. le Ragois : j'ai fait vos remerciements à Me.

de Montespan : demandez bien à Dieu qu'il rompe mes chaînes, si ma liberté doit être utile à mon salut : c'est ce que je lui demande tous les jours, & que je vais lui demander tout-à-l'heure, &c.

LETTRE XV.

A St. Germain, ce 28 Janvier.

SI j'étois à Paris, je vous verrois souvent : car je vous avoue qu'on ne peut être ni plus touchée ni plus occupée de votre douleur que je le suis, & qu'il n'y a rien que je ne fisse pour la soulager : je sais bien que votre résignation est le plus solide remede : mais s'il empêche de se plaindre & de murmurer, il n'empêche pas l'impression de la douleur, & que le cœur ne se flétrisse dans une perte aussi grande que celle que nous venons de faire ; traitez-vous donc comme vous traiteriez un autre à qui vous conseilleriez la diversion : & croyez que je suis votre amie pour toujours & à toute épreuve. Plût à Dieu que ces assurances vous puissent être de quelque consolation, & que je puisse en quelque façon remplacer ce que Dieu a voulu vous ôter ! Je vois

la grandeur de cette perte à tous les moments du jour, &c.

LETTRE XVI.

A St. Germain, ce Mardi 1675.

TOus vos présents ont été bien reçus. Me. de Montespan s'en loue fort : votre tableau ornera mon oratoire de Maintenon. J'accepte avec joie la proposition que vous me faites de me voir une fois le mois. Je suis très-convaincue des vérités que vous m'écrivez, & je voudrois de tout mon cœur, mener une vie moins dissipée que n'est la mienne. J'en passerai bientôt une bonne partie à l'Opéra, où je fais quelquefois de bonnes réflexions, mais où il est, ce me semble, honteux de paroître quand on a près de quarante ans & que l'on est Chrétienne. Priez Dieu qu'il me conduise & vous inspire ce que je dois faire. Je ne sais si M. le Ragois est content de moi : nous n'avons pas grand commerce ensemble, parce que je crois qu'il ne lui seroit pas avantageux : jugez du reste : on ne peut l'estimer plus que je fais : si le mérite étoit aimé ici, je ne doute pas du succès du

ſien, qui me paroît connu : nous verrons ce qui en arrivera : c'eſt toujours un grand bonheur de mériter tout, quand même on n'obtient rien. Adieu.

LETTRE XVII.

Le 9 Février 1675.

JE vous prie de me preſcrire quelque choſe pour ce Carême : je me ſuis bien trouvée de l'Avent, par la fidélité que j'ai eue à exécuter ce que vous m'aviez ordonné. Je crains que nous n'allions pas à Barege : le lendemain détruit toujours les plus fermes réſolutions de la veille : les Médecins ne ſont pas d'accord. J'avois eſpéré dans ce voyage plus de repos pour mon corps, & plus de paix pour mon eſprit que je n'en trouve ici. Je viens d'entendre une belle déclamation du Pere Maſcaron : il divertit l'eſprit & ne touche pas le cœur : ſon éloquence eſt hors de ſa place : cependant il eſt à la mode. Il a fort parlé contre les Conquérants. Il nous a dit qu'un Héros étoit un voleur, qui fait à la tête d'une armée ce qu'un voleur fait tout ſeul : nôtre Maître n'a pas été content de la comparaiſon : juſqu'ici

c'eſt un ſecret : en tout, il déplaît au Roi & aux gens d'eſprit.

LETTRE XVIII. (1)

JE n'ai jamais eu tant d'envie de vous voir que dans cette affaire-ci. Mais nous faiſons une vie qui m'en ôte l'eſpérance. Où vous donner un rendez-vous ſûr ? Me. de Monteſpan ſort depuis le matin juſqu'au ſoir, & n'a gardé la chambre qu'un ſeul jour ; & je n'en fus pas avertie. Cependant je vous verrai avant mon départ : le jour, je ne puis vous le marquer. Vous entendrez dire que je vis hier le Roi. Ne craignez rien : il me ſemble que je lui parla ; (2) en Chrétienne, & en véritable amie de Me. de Monteſpan.

LETTRE

(1) Cette Lettre eſt vraiſemblablement de l'année 1675, dans le temps que Me. de Monteſpan quitta le Roi, & ſe retira à Paris.

(2) Voyez dans le Livre Ve. des Mémoires le détail de cette converſation.

LETTRE XIX.

A Verſailles, ce Lundi au ſoir.

JE ne ſoupçonnerai jamais que vous ayez de la négligence pour moi. J'ai trop vu votre amitié pour en pouvoir douter légérement. Je crois que nous n'irons pas à Barege : j'en ſuis au déſeſpoir. Je m'étois flattée que ce voyage donneroit de la ſanté à mon corps & la paix à mon eſprit. On m'interrompt... Les jours ſe paſſent ici dans un eſclavage qui captive même les penſées. Je ſuis toujours aſſez triſte, & les choſes prennent un air qui ne me convient pas (1). Je n'ai pas aſſez d'empire ſur moi pour ne pas ſouffrir des péchés des autres : mais je veux bien ſouffrir : & c'eſt quelque progrès, d'avoir mis la douleur à la place de l'impatience. Je me conſole avec Dieu : & je ſuis dans une ſituation plus douce que je ne l'avois eſpéré. Je fis avant-hier mes dévotions, n'ayant pu les faire le jour de la *Viſitation*. Je me confeſſai à un hom-

(1) Me. de Monteſpan ſe raccommodoit avec le Roi.

me qui ne m'entendoit point, & qui m'assura que je ne lui disois pas un péché. Je suis sûre que vous n'auriez été ni si sourd ni si doux. Voilà le compte que je vous dois de mon ame.

LETTRE XX.

A St. Germain, ce 9 Février 1675.

NOus avons encore une Chanoinie à remplir. Un grand Gentilhomme, frere d'un Chanoine mort depuis peu, me la demande. Son extérieur me déplait fort. Son frere étoit libertin : celui-ci n'est point Prêtre. Il me répondit fort cavaliérement : » Je le serai, Madame, quand » il vous plaira m'ordonner ". Là-dessus je lui fis des difficultés. Enfin, je vous le renvoye pour en décharger ma conscience. Ecoutez-le donc : & choisissez ensuite ou lui ou le Prêtre de l'Abbé Têtu : j'attends la réponse du Curé de Maintenon pour prendre un Vicaire; mais il me paroît un peu lent. J'attends le Carême avec impatience, parce que j'espere vous voir : vous me trouverez toujours dans les mêmes sentiments sur tout, & je vous rendrai compte de ce qui se passe ici en-

tre le Curé & moi : dans cette espérance, je ne veux point traiter ici de pareilles matieres, &c.

LETTRE XXI.

Ce 3 Mars 1675.

CE n'est point moi qui ai chargé M. l'Aumônier de vous inviter à venir ici ; mais je ne puis m'y opposer. Quoique je songe plus à votre commodité qu'à ma satisfaction ; ce seroit outrer la discrétion que d'exiger de vous que vous n'y vinssiez pas : l'Aumônier, qui vous aime & qui ne hait pas à se faire voir dans le cabinet de Me. de Montespan, lui dit l'autre jour que vous aviez envie de venir, & que je vous en empêchois : vous savez ce qui en est. Mais il est très-vrai que je trouverois fort inutile de vous le demander, n'étant pas maîtresse ni d'un lieu ni d'une heure pour vous recevoir : & il pourra fort bien arriver que vous ferez dix lieues pour nous voir tous un moment. Si après vous en avoir montré les incommodités, vous voulez vous y exposer, partez. Je voudrois bien obéir à tout ce que vous me prescrivez pour le

Carême : mais je ne pourrai éviter d'y faire quelque transposition ; car je n'ai pas un moment le matin, & je ne puis qu'entendre la Messe : ce que vous me mandez sur mes habillements n'est pas non plus trop facile. Je ne porte point de couleurs, mais je suis pleine d'or : & il faudroit que je me fisse faire des habits tout exprès. Mandez-moi si les trente sols par jour que vous m'ordonnez doivent être distribués ici ; car le Curé prétend que mes obligations sont présentement à Maintenon. J'ai fait mes dévotions aujourd'hui : je vous enverrai le projet que vous m'avez demandé.

LETTRE XXII.

A Versailles, ce 16 Mars 1675.

J'Ai reçu le Livre de l'Imitation que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Le Roi garde un silence sur M. de Cartigny dont je ne devine pas la cause. Il y a des gens dont on tourne tout à mal, & qu'on soupçonne d'intrigue, parce qu'ils ont de l'esprit : sans en avoir, je me suis trouvée dans ce cas. Je ne doute pas que notre ami n'ait un fonds excel-

lent : mais l'on n'eſt pas pour lui : le mérite ne brille guere ici ſans protection, & la protection n'aime pas à ſe charger du mérite. J'ai fait un projet de conduite pour le temps où je ſerai libre, & loin de la Cour : le voici : j'y laiſſe une marge ; vous y pouvez ajouter ou retrancher.

1°. Me lever entre ſept & huit, & paſſer une heure en prieres.

2°. Sortir deux jours de la ſemaine pour des viſites néceſſaires, me retirer à dix heures, & faire la priere avec mes domeſtiques.

3°. Deſtiner deux jours de la ſemaine à viſiter les pauvres & les priſonniers, & à ſouper chez mes amies.

4°. Être habillée très-modeſtement, ne porter ni or ni argent, donner le dixieme de mon revenu aux pauvres.

Voilà comme je voudrois commencer, en attendant que mon zele m'en fît faire davantage : dans l'eſpérance de ce temps de repos & de calme que je me figure ſi délicieux, je ne fais rien qui vaille, & je m'abandonne à ma pareſſe : ce qui me fait craindre que la dévotion que je projette ne vienne du même eſprit d'arrangement que j'ai pour les meubles de Maintenon.

LETTRE XXIII.

Ce 12 Avril.

IL y a ici une femme de qualité : elle s'appelle Me. la Comtesse de Riberac. Elle demande l'aumône : elle est séparée de son mari : elle est vieille & sage. Me. de Montespan voudroit la mettre en pension, mais à bon marché : elle vous prie d'aller aux filles de la Croix de la rue St. Antoine, pour y voir si l'on voudroit la recevoir avec sa femme-de-chambre ; faites prix pour l'une & pour l'autre. On ne prétend pas payer la qualité. Ayez la bonté de nous rendre compte promptement.

LETTRE XXIV.

A St. Germain, ce 15.

MR. l'Aumônier vient de me donner votre lettre, qui m'a fait un très-grand plaisir ; elle est pleine de dévotion & d'amitié : c'est ce que je voudrois présentement qui partageât ma vie : je suis

dans un lieu où l'on ne connoît ni l'une ni l'autre : plût à Dieu que le soin de mon salut me donnât l'extrême impatience que j'ai de le quitter, & que ce ne fût pas le dégoût qui me vient de la personne que vous savez ! Cependant il faut se servir de tout, & espérer que je ferai un bon usage de la vie que je projette. Vous êtes le maître du temps. Mais j'attendois le retour de Barege : ce n'est pas que je sache si j'irai ou non. Je suis moins avertie que vous de ce que l'on veut faire de ces enfants : ils sont nourris aussi mal qu'ils puissent l'être ; je ne puis les quitter trop-tôt pour la décharge de ma conscience ; car j'ai à tous les moments quelque sujet de dépit : je ferai tout mon possible pour aller à Paris avant la Notre-Dame : j'en passerai le jour à Chartres ; ne doutez pas que nous ne fassions ici tout ce qu'il faut pour vous mettre en repos. Vous ne demanderez rien que de juste, & le Roi l'accordera. Instruisez-nous seulement de ce que nous avons à faire. Si pour vous servir il falloit me réconcilier avec Me. de Montespan, je me réconcilierois avec elle. Le plaisir de vous obliger est d'un prix à qui tout cede.

LETTRE XXV.

A Montelon, ce 8 Mai.

MA ſanté dépend de celle de M. le Duc du Maine : & hier il eut un accès de fievre. Tout ce qui n'afflige pas mon cœur, je le compte pour rien. Je vous écris au milieu de très-vives douleurs, dont je m'accommode mieux que des ſéchereſſes & des hauteurs d'une Dame dont je ſouhaite & je doute que M. le Ragois ſoit content. J'ai une grande impatience d'apprendre ſon entrée à Clagny. Outre l'intérêt que je prendrai toujours à ce qui la regarde, je me trouve déja toute l'avidité des Provinciaux pour les nouvelles. Cependant je vous proteſte avec la ſincérité que vous me connoiſſez, que je ne me ſuis pas ennuyée un moment. Mr. le Duc du Maine eſt une très-délicieuſe compagnie : il a beſoin de ſoins continuels ; & la tendreſſe que j'ai pour lui me les rend très-agréables. Je fais ce que vous m'avez ordonné pour mon ſalut : enfin, les jours me paroiſſent trop courts ; & je n'ai encore écrit qu'à très-peu de mes amis, pour n'en pas trouver

le temps. L'Aumônier ne me voit pas trop ſouvent, parce qu'il eſt dans le ſecond carroſſe, mais il n'en eſt que meilleur : & j'ai beaucoup plus de plaiſir à le voir triſte ou gai, ſelon la bonne ou mauvaiſe hôtellerie, que je n'en aurois à approfondir ſes chagrins : il s'admire de ne pas ſuccomber à la fatigue d'un voyage qu'il fait dans le fond d'un carroſſe, marchant trois heures le matin, & autant l'après-dînée, & trouvant par-tout des repas préparés : j'entends la Meſſe avant de partir, afin de lui faciliter le déjeûner; car il ſe pique d'avoir le ſang chaud & l'eſtomac dévorant : je ne ſais pas s'il digere bien, mais je ſais bien qu'il dévore : il lui a pris tantôt un ſaignement de nez pendant ſon oraiſon mentale, qui l'a bien effrayé : jugez par la longueur de ma lettre ſi je ſuis de belle humeur. Je vous prie de dire à M. l'Abbé Teſtu de m'écrire promptement; car je ne veux pas commencer avec lui : & s'il ne commence, dites-lui encore, s'il vous plaît, qu'il eſt menacé du ſecond Tome des 40 Lettres de Me. d'Heudicourt. Bon ſoir, Monſieur.

LETTRE XXVI.

A Poitiers, ce 12 Mars.

JE croyois vous envoyer ma lettre de Montelon : mais la poste se trouva partie. M. le Duc du Maine avoit eu trois accès de fievre tierce, qui m'avoient donné beaucoup d'inquiétude : il a eu cette nuit le quatrieme, qui n'a marqué qu'un moment ; il est si bien que nous partons d'ici aujourd'hui pour gagner Pons, où nous ferons encore quelque séjour : ne nous oubliez pas dans vos prieres, & écrivez-moi ; je ne reçois de nouvelles de qui que ce soit ; & j'éprouve déja combien il est aisé d'abandonner les absents ; mais il faut se consoler de tout quand on a la clef des champs.

LETTRE XXVII.

Ce 20 Mai, au petit Niort.

J'Ai dîné aujourd'hui à Pons, & je suis venue souper ici : nous coucherons demain à Blaie. Mr. & Me. la Maréchale

d'Albret nous ont reçus avec tous les honneurs & toute l'amitié que Mr. le Duc & moi pouvions espérer : enfin, les présents nous traitent fort bien; mais il n'en est pas de même des absents : & vous aussi, vous m'abandonnez ! Je ne reçois de lettres que d'un seul homme; & si l'on continue, on me persuadera qu'il ne faut faire fond que sur des gens dont l'amitié est plus vive que vous ne le vouliez. Ne me fâchez donc pas plus longtemps : car les montagnards ne seront peut-être pas si difficiles, & s'accommoderoient encore de ma décrépitude. Vous jugerez bien à mon style que mon Prince est en parfaite santé : je n'entends pas parler des autres ni de Me. de Montespan : Dieu soit loué de tout ! Je me prépare à faire mes dévotions à Bordeaux, si je puis trouver un Confesseur qui m'entende : je me persuade tous les jours de plus en plus que la solitude est nécessaire pour servir Dieu, & que la dissipation est très-dangereuse : je croyois que j'aurois du temps de reste, & je ne trouve pas une demi-heure par jour. Toutes mes femmes sont souvent malades : M. de Vacherot a la fievre tierce, & l'Aumônier croit qu'il l'aura bientôt : je suis la seule qui ne me plains point : & la li-

berté & le repos d'esprit me tiennent lieu de tout : il n'y a que votre oubli qui me touche ; je vous prie de m'écrire quelquefois, & de croire que j'ai pour vous tous les sentiments que je vous dois.

LETTRE XXVIII.

Ce 25 Mai.

MR. l'Aumônier vous mande de nos nouvelles : ainsi je n'ajoute rien à ma vieille lettre. Vous avez tant pris de part à mes maux, qu'il est bien juste que je vous dise que je me porte mieux, & que j'espere de ne pas retomber, pourvu que j'aye toujours de certains soins de moi, que ma délicatesse m'oblige de prendre, & qui me font autant de peine que mon mal même. Je ne sais point combien de temps je serai ici : j'y suis venue avec des dispositions soumises, qui durent encore ; & je suis résolue, *puisque vous l'avez voulu*, de me laisser conduire comme un enfant, de tâcher d'acquérir une profonde indifférence pour les lieux & pour les genres de vie auxquels on me destinera, de me détacher de tout ce qui trouble mon repos, & de chercher

Dieu dans tout ce que je ferai ; ce n'eſt pas que je ſois bien propre à une dévotion toute intérieure & toute de contemplation. Mes premieres vues m'y auroient peut-être mieux conduite : *mais vous vous ſouviendrez, s'il vous plaît, que vous voulez que je demeure à la Cour*, & que je la quitterai dès que vous me le conſeillerez ; écrivez-moi avec liberté ; vos lettres me feront remiſes très-ſûrement : je vous ſupplie d'avoir la bonté de faire relier un de vos Livres pour la Meſſe avec des fermoirs tout d'or unis, & de me l'envoyer dès que vous l'aurez. J'ai bien fait votre cour ſur les ſoins que vous avez de nos enfants, & ſur le deſſein que vous avez imaginé pour les fables d'Eſope ; vous êtes fort bien avec eux ; je crois auſſi qu'ils mettent ſur votre compte la douceur qu'ils me trouvent préſentement. Dieu veuille que ce ne ſoit que ſur le ſien, & qu'en effet la déférence que j'ai pour vous & l'envie de trouver du repos, ne ſoient pas les motifs qui me faſſent agir ! Le Pere Bourdaloue fait ici des merveilles : notre Ducheſſe & moi nous le voyons tous les jours. Ne m'oubliez jamais dans vos prieres, s'il vous plaît.

LETTRE XXIX.

A Barege, ce 20 Juillet.

NOus avons reçu votre ſolide & agréable Livre; je crois que vous êtes l'homme du monde qui avez fait les plus jolis préſents à M. le Duc du Maine: Dieu veuille qu'il profite du dernier, & qu'il n'aille pas à la Meſſe par grandeur & par coutume, qui ſont les raiſons qui les y font mener tous les jours ſi réguliérement! J'ai bien de l'impatience d'apprendre que vous faſſiez votre voyage heureuſement : car il eſt long pour un homme comme vous; & quelque éloignée que ſoit la fin de mes projets, je ne puis m'empêcher de vous regarder avec un grand intérêt. Quand j'ai été mal à la Cour, on me conſeilloit de ne m'en point ſéparer dans cet état-là; & préſentement que j'y ſuis bien, je ne ſais par où m'y prendre pour m'arracher de gens qui me retiennent avec douceur & amitié; ces chaînes-là ſont pour moi plus difficiles à rompre que ſi on l'exigeoit par violence. Mes affaires ſont dans un état très-incommode; & il ne

ne paroît pas que l'on ſonge à les accommoder. Toutes ces conſidérations m'agitent; mais elles ne me font point changer; & il m'eſt impoſſible de ſacrifier pour toute ma vie ma liberté, ma ſanté, & peut-être mon ſalut; je vous parle ſincérement, & cependant il n'en eſt pas temps aujourd'hui; je vois que M. le Ragois vous mande des nouvelles de notre Prince; pour moi je veux vous en dire des ſiennes; plus je le vois, & plus je ſuis ſatisfaite du préſent que vous nous en avez fait : c'eſt le plus honnête & le meilleur homme du monde; je ne crois rien de mieux pour cet enfant que de l'avoir auprès de lui; & il eſt impoſſible qu'il ne profite de ſes bonnes & droites maximes : je ne l'avois jamais tant vu que j'ai fait dans ce voyage; & je l'en eſtime beaucoup plus. Adieu, juſqu'à la fin d'Octobre.

LETTRE XXX.

A Bagnieres 27 Octobre.

J'Ai appris par Mr. l'Abbé Teſtu que vous étiez de retour de votre voyage : il me ſemble que j'aurois dû l'appren-

cissements continuels : notre Duchesse me persécute pour y demeurer : je meurs d'envie d'en sortir ; mais je voudrois n'y être point brouillée : cela est difficile à accommoder : & je passe ma vie dans des troubles qui m'ôtent tous les plaisirs du monde & la paix qu'il faudroit pour servir Dieu : voilà à peu près l'état où je suis : je demande à Dieu très-souvent qu'il me conduise à sa volonté, & je suis assez indifférente sur les événements : je crois que notre Duchesse vous en entretiendra : je voudrois que vous pussiez tomber d'accord de quelque chose de précis. Pour nouvelle du domestique, l'Aumônier est fort mal avec moi. Puthau a fait beaucoup de sottises, & Marotte est fort malade. Ma conscience est au même état où vous l'avez toujours connue : mais je sens souvent de grands desirs de servir Dieu & de me préparer à mourir.

LETTRE XXXI.

A Versailles, Samedi au soir.

IL est vrai que j'ai été dans une extrême tristesse les premiers jours que j'ai été ici : mais il me semble que j'en ai un

peu moins présentement : je passe les heures comme des moments quand je fais aller mon imagination aux châteaux en Espagne : & je me fais des retraites plus ou moins séveres, selon l'état où seront mes affaires : ne vous allarmez pourtant pas : il n'y en aura aucune dont vous ne soyez, & je ne songe point du tout à vous échapper : j'avois dans la tête trois affaires dont il y en a déja deux de faites : ce sont des avis que j'ai demandés & obtenus, & sur lesquels le Roi me donnera quelque somme : je ne sais pas encore ce que ce sera : l'autre est un mariage pour mon frere, qui est en assez bon chemin. Je deviens la plus intéressée créature du monde, & je ne songe plus qu'à augmenter mon bien : mais ce n'est pas sans scrupule ; & j'ai de la peine, du côté de la Cour, à presser des gens de me faire des graces, quand je pense que ce n'est que pour les quitter. Cependant je m'y trouve plus résolue que jamais ; & rien ne me paroît si difficile que de demeurer dans l'état où je suis. Me. de Montespan vous a envoyé mille francs par Me. la Duchesse de Richelieu pour la fondation de la lampe : si vous en aviez meilleur marché, à la bonne heure. Je ferai mon possible pour aller à la St. François à Paris faire mes dévo-

tions, suivant mon ancienne coutume. Plût à Dieu que ce ne fût point une pure habitude ! Nos Princesses sont en bonne santé, & se sont fort louées de tout ce que vous leur avez envoyé. La belle Marianne vous remercie. M. l'Aumônier est bien reconnoissant. C'est un très-bon homme. Je voudrois lui faire plus de bien.

LETTRE XXXII.

A Versailles, ce 15 au soir.

J'Ai prié Me. la Duchesse de Richelieu de vous dire ce qui s'est passé ici : on m'a montré de la tendresse ; mais à vous dire la vérité, on ne m'a pas persuadée, & je ne saurois renoncer au projet que j'ai fait avec vous : j'y envisage une douceur extrême ; & quelques bons traitements qu'on me fasse ici, j'y aurai de grands chagrins : demandez donc bien à Dieu ce que je dois faire : & après qu'il vous l'aura inspiré, conduisez-moi où il vous plaira. J'ai fait mes dévotions aujourd'hui ; & si j'avois cru toutes nos femmes, & que je n'eusse pas appréhendé de vous fatiguer, je vous aurois prié de venir hier nous confesser : mais je ne puis

me résoudre à vous donner de la peine quand je puis vous la sauver : & j'aime mieux aller un de ces jours à Paris. Mr. le Duc du Maine se porte un peu mieux: cependant sa guérison va très-lentement; & il y a des Médecins qui croyent qu'il en a encore pour un mois. Mes compliments à M. le Ragois: je vous crois trop bon François pour n'avoir pas été ravi de ce qui s'est passé. Adieu : écrivez moi, je vous en prie.

LETTRE XXXIII.

A Versailles, ce 3 Septembre.

MR. l'Aumônier de M. le Duc du Maine m'a dit que vous ne vouliez pas venir ici sans mon consentement. Je ne sais pourquoi vous apportez toujours ce retardement au plaisir que j'ai de vous voir. Ne savez-vous pas qu'il n'y a point d'heures à prendre pour vous avec moi? venez donc, sûr de me trouver prête à vous entretenir & à vous donner à dîner. En attendant, voyez, je vous conjure, la même Prieure des Hospitalieres, & obtenez d'elle de recevoir à ma requête une Demoiselle que j'y vou-

rois placer. C'est la sœur de Mlle. de la
Iartèloire, que j'ai auprès de moi, & que
e crois que vous connoissez. Je l'avois
onnée à Me. de Montespan, qui l'a ôtée
our me fâcher. Je l'avois mise chez Me.
le l'Encôme: mais Me. de l'Encôme part
our la Touraine: ainsi il faut mettre cette
ille ailleurs: c'est une créature sans façon.
.e logement le plus étroit, la nourriture
a plus commune, tout lui sera bon. En
ın mot, elle est réduite à servir. La pen-
ion ne peut être considérable: car mes
acultés ne le sont point: Je la retirerai dans
eu de temps. Je sais les difficultés qu'el-
es font de recevoir de grandes filles:
nais celle-là ne verra que son frere ou sa
œur, & ne sortira point du tout: j'espere
out de leur amitié pour moi, & de la
léférence qu'elles ont pour vous. Adieu,
Monsieur: j'ai grande envie de vous en-
retenir. Je vous prie d'écrire au Sémi-
aire d'Evreux, & de savoir des nouvel-
es de M. du Plessis, & s'il faut deman-
ler le démissoire qu'il desire. Comment
ait-on chez ces nouveaux convertis?
Prendroient-ils un homme qui ne l'est pas
encore, mais qui a grande envie de se
faire instruire? Je ne sais rien de mon
voyage: le baptême de Mr. le Duc de
Chartres recule, & je ne puis partir qu'il
ne soit fait.

LETTRE XXXIV.

A Saint-Germain, ce 27 Octobre.

J'Arrivai hier de Maintenon, où j'ai passé huit jours dans une douceur, dans un repos d'esprit qui me fait trouver ce pays-ci pire que jamais : si je suivois mon inclination, il n'y a pas de moment dans la journée que je ne demandasse à me retirer. Il est impossible que je soutienne long-temps la vie que je mene : je prends trop sur moi pour que le corps ou l'esprit n'y succombe pas, & peut-être tous les deux : il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu ; & quand il en ordonnera, j'obéirai : je lui offre souvent mes souffrances bien ou mal fondées : & si sa volonté m'étoit connue, je la suivrois dans ce qu'il y a de plus austere, & de plus opposé à mon humeur. Quand vous pourrez venir ici, je serai fort aise de vous voir : & vous le pourrez commodément avec mille gens de votre connoissance qui y viennent, comme M. Viette, M. Fevre, des Rolines, & mille autres qui ne vous contraindront pas, ou avec quelques-uns de nos illustres. J'ai trois places à don-

ner à des Prêtres : véritablement elles ne ſont pas trop bonnes ; mais elles ſont briguées comme ſi elles l'étoient. Il y a deux Canonicats, & l'autre eſt une place de Vicaire : je voudrois de tout mon cœur les donner à des gens de bien. Ils trouveront un peuple très-bien diſpoſé. M. l'Abbé Teſtu, Me. de Monteſpan & moi avons autrefois mis à St. Nicolas du Chardonnet un jeune Eccléſiaſtique nommé Mongont, qui eſt Gentilhomme, & dont on m'a dit depuis beaucoup de bien : ſi vous vouliez vous informer de lui & de quelqu'autre, je ſerois fort en repos : je les prendrois de votre main. M. l'Archidiacre de Chartres, qui fait merveilles dans tout le Dioceſe, m'a écrit ; & je lui ai mandé que je vous conſulterois là-deſſus : penſez-y, s'il vous plaît, & me conſervez une amitié dont je voudrois jouir un peu plus ſouvent que je ne fais, &c.

LETTRE XXXV.

Ce Vendredi à 10 *heures.*

J'Avois ſi grande peur d'être connue ce matin, que je ne ſongeois qu'à ſortir vîte de l'Egliſe : c'eſt ce qui m'a empêchée de

vous remercier de toutes vos bontés, que je n'ai point trouvé diminuées par le temps: voilà les deux pistoles que vous m'avez ordonné de donner : je ne fais guere d'aumône qu'à Maintenon : ainsi je les aurois peut-être mal appliquées, ne connoissant point ceux qui en ont un véritable besoin : vous savez si j'en ai que l'on prie Dieu pour moi : je vous le demande encore : priez-le, & faites-le prier pour le Roi, qui est sur le bord d'un grand précipice : je comprends bien, par les persécutions que l'on me fait, le chagrin que vous avez quand on s'adresse à vous pour m'aborder : mais il ne faut pas, s'il vous plaît, que vous poussiez la discrétion trop loin : & si dans le nombre de ceux qui vous obsedent, il y en a quelques-uns que vous avez envie que je voye, vous pouvez disposer de moi avec une entiere liberté, & je vous assure, avec la sincérité que vous me connoissez, que rien de tout ce qui viendra de vous ne me fera de peine. Mr. votre neveu sera le bien venu : je ne verrai que lui, & je ne sortirai qu'à cinq heures : je vous renvoye votre étui. Il est vrai que j'ai dit à la Maréchale de qui vous êtes le compere : la modestie de ne s'en être pas vanté est louable : mais ce n'est pas un si grand

mal

mal que l'on le ſache. Si je me rempliſſois auſſi bien de Dieu que je vuide ma maiſon de toutes ſortes de compagnie, vous ſeriez bien content de moi : je ne vois que la Marquiſe, & cette ſolitude-là m'eſt très-agréable.

LETTRE XXXVI.

A St. Germain, ce 27 Juin 1676.

MAndez-moi des nouvelles de la ſœur Saint-Baſile (1). Je la crois réſolue de ſortir de Port-Royal; mais je ne ſais ſi les Sœurs Hoſpitalieres le ſont de la recevoir : je ſuis toute prête à l'y remener, Songez à cette pauvre fille, je vous en ſupplie : vous autres Saints, vous êtes cruels ſur les maux de cette vie : cependant ils font ſouvent perdre les biens de l'autre. Il faut aider notre foibleſſe. Je deſire plus ardemment que jamais d'être hors d'ici, & je me confirme de plus en plus dans l'opinion que je n'y puis ſer-

---

(1) Me. de Maintenon l'avoit connue aux Hoſpitalieres de la rue St. Jacques, & avoit pris aſſez d'éſtime pour la conſulter ſur les conſtitutions de Saint-Cyr.

vir Dieu : mais je vous en parle moins; parce qu'il me revient que vous dites tout à l'Abbé Teſtu : voilà un trait de ma ſincérité naturelle, & je crois que vous vous en accommoderez bien mieux que d'un changement ſur la confiance que j'ai en vous. Je vais à Maintenon eſſayer de la ſolitude & de la vie dont je vous ai envoyé le projet. Il eſt donc vrai que je ne ſuis pas deſtinée au repos !

LETTRE XXXVII.

Ce Jeudi au ſoir 1676.

MAdame de Monteſpan & moi avons eu une converſation fort vive. Comme je ſuis la partie ſouffrante, j'ai beaucoup pleuré. Elle en a rendu compte au Roi à ſa mode. Je vous avoue que j'ai bien de la peine à demeurer dans un état où j'aurai tous les jours de pareilles aventures. Il me ſeroit bien doux de me remettre en liberté. J'ai eu mille fois envie d'être Religieuſe : la peur de m'en repentir m'a fait paſſer par-deſſus des mouvements que mille autres auroient appellés vocations. Je meurs d'envie il y a ſept mois de me retirer, & la même crainte m'en

empêche : prudence bien timide, & peut-être mondaine, qui me fait consumer ma vie dans d'étranges agitations. Songez-y devant Dieu, je vous en conjure, & considérez un peu mon repos. Je sais bien que je puis faire ici mon salut ; mais je crois que je le ferois plus sûrement ailleurs. Je ne saurois croire que Dieu veuille que je souffre de Me. de Montespan. Elle est incapable d'amitié, & je ne puis m'en passer : elle ne sauroit trouver en moi les oppositions qu'elle y trouve, sans me haïr. Elle me redonne au Roi comme il lui plaît, & m'en fait perdre l'estime. Je suis avec lui sur le pied d'une bizarre qu'il faut souffrir, d'un bel-esprit qu'il faut ménager, & d'une précieuse prompte à prendre ombrage. Je n'ose lui parler seule, parce qu'elle ne me le pardonneroit jamais : & quand je lui parlerois, ce que je dois à Me. de Montespan ne me permet pas de parler contre elle. Ainsi je ne puis apporter aucun remede à ce que je souffre. Cependant la mort vient, & le temps se perd.

Me. de Montespan trouve quelque raison d'accorder à ces bons Peres qu'ils soient chargés de la fondation, au cas que leur maison de St. Joseph se détruise ; mais

non au cas qu'elle fût transférée. Elle ne se rend point absolument là-dessus.

LETTRE XXXVIII.

Le 29 Juillet, Lundi, 1676.

JE pense toujours de même, quoique le changement de mon style vous ait fait craindre un changement d'idées. Comme je vous parle sincérement, je ne vous dis point que c'est pour mieux servir Dieu que je voudrois quitter la Cour. Je crois que je puis faire ici mon salut. Mais je ne vois rien qui nous défende de songer à notre repos, & à nous tirer d'un état qui nous trouble à tout moment. Je me suis mal expliquée, si vous avez compris que je songeois à être Religieuse. Je suis trop vieille pour changer de condition: & selon le bien que j'aurai, je songerai à m'établir en pleine tranquillité. Dans le monde, tous les retours sont pour Dieu; dans le Couvent, tous les retours sont pour le monde. Voilà ma grande raison: celle de l'âge vient ensuite. Me. de Richelieu est présentement avec Me. de Montespan. Je me consume de chagrins & de veilles: je seche à vue d'œil, & j'ai des vapeurs

mélancoliques. M. le Duc du Maine se porte beaucoup mieux, & les autres enfants très-bien. J'ai signé le contrat de la fondation. Je vous donne le bon jour. Je suis aussi sensible que je dois l'être aux bontés que vous avez pour moi. Elles font toute ma consolation : & je ne vous accuse plus de dureté.

LETTRE XXXIX.

Mercredi matin, 1676.

On a trouvé le contrat fort bien : remplissez-le de Françoise de Rochechouart, Marquise de Montespan, séparée du mois de Juillet. Il faudroit bien feuilleter des papiers pour trouver la date précise. Mais celle du contrat sera sûrement après. Ainsi la fondation seroit incontestable. Elle a été séparée à Paris au Châtelet. Je viens d'avaler une médecine. C'est tout de bon qu'il ne faut point peser la lampe : elle vous en prie, & elle a raison.

LETTRE XL.

Ce Mercredi au soir.

L'Affaire des Hospitalieres a été fort bien conduite ; & je vous en remercie de tout mon cœur : vous serez averti quand on voudra y mettre cette fille : je donnerai le contrat, & il ne tiendra pas à moi que vous n'en ayez réponse dès demain : mais la dissipation des Dames de la Cour est excessive, & je ne pourrai presser celle à qui nous avons affaire, parce que je ne la verrai pas. Le vilain côté de la fondation sera le poids de la lampe. Il n'y en eut jamais de si légere. Il faudra la remplir de sable pour empêcher que l'air ne l'agite. J'ai prié M. Viette d'aller voir . . . dont on m'a parlé, & je suis dans une grande impatience d'en savoir des nouvelles : c'est par où il faut commencer le plan de notre retraite. Je retombe dans ces maladies que j'eus cet hyver, & qui sont les effets d'un sang brûlé & d'une noire mélancolie. Priez Dieu pour moi, je vous supplie, & ne lui demandez que mon salut : je me tirerai bien du reste.

LETTRE XLI.

A Verſailles, ce 12 Octobre 1676.

JE vous rends mille graces de votre ſouvenir & de votre livre (1). Je n'ai pas été médiocrement ſurpriſe de voir que c'eſt à moi à le remplir : je ne m'en trouve point du tout capable, & j'avoue à ma confuſion que mon eſprit me fournit peu ſur ces matieres-là : je ferai de mon mieux à ma tête, & beaucoup moins que ce que vous me preſcrivez. Je vous ſupplie d'envoyer cette lettre à Me. de la Valliere aux grandes Carmélites. Je ſuis preſſée, & je ne puis vous en dire davantage, &c.

LETTRE XLII.

VOus faites deux articles du Peintre & de l'homme qui veut entrer aux nouveaux convertis : c'eſt pourtant un ſeul

(1) C'étoit un livre blanc dans lequel l'Abbé Gobelin l'avoit condamnée à écrire ſes penſées pieuſes & ſes réſolutions.

& même être. Il m'écrit qu'il a des affaires pour douze ou quinze jours, & qu'après les avoir finies, il viendra songer à se convertir.

Il y a déja bien long-temps que je demande un petit Bénéfice au Roi pour un fils de Me. de Montchevreuil qui a quinze ans, qui est tonsuré, qui étudie, & dont toutes les inclinations vont à l'état ecclésiastique. Cependant par une délicatesse de conscience, Me. de Montespan qui le sait, n'ose insister : & sur ce que je l'ai extrêmement pressée, elle m'a dit de vous consulter : je le fais donc, & vous supplie de me répondre.

Nous irons le lendemain de la Toussaint à St. Germain, où nous serons treize jours sans la Cour : j'espere que vous nous y viendrez faire quelques visites : il me tarde d'être à Maintenon. Je ne vois pas que le temps s'approche. Cependant le néant de ce que je possede me montre le néant de ce que je puis espérer. Il est vrai que l'épreuve que le Médecin Anglois fait sur M. le Duc du Maine m'a mise dans d'étranges agitations, & que je ne me remets pas des frayeurs que je crois que l'on peut avoir avec raison pour la suite des remedes qu'il avale : mais je puis vous assurer avec vérité qu'aucun état ne peut

me rendre insensible à la continuation de votre amitié, & que j'ai vu avec beaucoup de joie que vous ne m'avez point oubliée, que vous vous souvenez de ce que je pense, & que vous y prenez intérêt : je vous dirai toujours là-dessus la même chose, qui est la douleur où je suis de ne pas profiter de la bonté particuliere que vous avez pour moi : j'aurois eu lieu d'espérer que, jointe à la charité que vous avez pour tous, vous m'auriez menée loin dans le chemin où il est si important d'avancer, & dans lequel vous croyez bien que je fais peu de progrès. Je suis toujours dans le trouble où vous m'avez vue tant de fois; & vous verrez par les suites que je ne suis pas seule de mon opinion sur ce pays-ci. M. d'Elbene a donc fini sa triste vie & tous ses malheurs par une mort chrétienne. Il m'a fait remercier en mourant des soins que vous avez pris de son ame. Oui, je ferai ce que vous m'ordonnez : je tâcherai de réparer par des aumônes le mal que je fais par une vie si dissipée; employez l'argent qui vous reste à ce que vous jugerez le plus agréable à Dieu.

Maintenon.

LETTRE XLIII.

A Versailles, ce 6 Octobre 1677.

J'ai donné le placet dont vous m'avez chargée: il a été rejetté pour quatre raisons: la premiere, à cause des difficultés qu'on fait de rétablir les maisons détruites: la seconde, à cause de l'amortissement que celle-ci demandoit: la troisieme, à cause du droit de lods & ventes de l'Abbaye St. Denys, dont le Roi ne peut disposer, dit-il, en conscience: la quatrieme, le peu d'argent qui lui reste des œconomats qu'on emploie tout pour la conversion des Huguenots: je crois même que cette derniere demande à nui aux autres; car il n'est guere raisonnable d'établir un Hôpital pour lequel on demande avant qu'il soit fait: voilà tout ce qu'on m'a répondu; je suis fâchée d'avoir si mal réussi dans une affaire que vous desiriez, & qui intéresse une maison que j'aime en général & en particulier. Vous avez laissez passer la St. François, sans vous souvenir de moi; ne croyez pas que rien ne fasse oublier une négligence

de vous : je ne laiſſe pourtant pas d'être votre très-humble ſervante.

D'AUBIGNÉ.

LETTRE XLIV.

Verſailles, ce 22 Octobre 1677.

VOus m'avez fait un grand plaiſir de me conſerver ce que vous m'auriez donné le jour de St. François. Je m'étois flattée que je n'y perdrois rien, & je ſuis ravie de ne m'être pas trompée. Je ne l'ai pas été non plus ſur la douleur que vous me témoignez de la mort de Me. la Maréchale d'Albret : j'avois bien cru que vous y ſeriez ſenſible ; & quoiqu'à mon grand regret je ne connoiſſe pas les liaiſons que fait la charité, j'en ai une idée qui me perſuade qu'elles ne ſont guere moins tendres que celles que fait la paſſion. J'ai eu bien du déplaiſir d'avoir perdu cette femme-là, vous ſavez qu'elle avoit pour moi ce qu'elle étoit capable d'avoir de meilleur : je l'avois vue à Cognac dans une parfaite ſanté, & bien pleine de longs projets. Dieu en a décidé autrement ; plaiſe à ſa bonté de lui faire miſéricorde ! Je ſerai ravie de

vous voir ; & il me semble que vous nous devez au moins une visite quand nous arrivons, & une quand nous partons : ne perdez pas cette bonne coutume, & venez de façon que vous arriviez de bonne heure, afin que j'aye le temps de causer avec vous. Je suis dans une assez grande langueur ; je me repose souvent, & je suis peu dissipée en desseins & en visites ; car me renfermant entre le Roi, Me. de Montespan & M. le Duc du Maine, j'ai du temps pour mon repos. Dieu connoît le fond de mon cœur ; & j'espere qu'il rompra mes chaînes, si ma retraite est nécessaire pour mon salut : je vous supplie de le lui demander pour moi, & de croire que je vous aimerai & vous estimerai toujours.

LETTRE XLV.

JAmais je ne souhaiterai plus ardemment d'être hors d'ici. Plus je vais, plus je fais de vœux pour la retraite, & de pas qui m'en éloignent. Je vous en parle rarement, parce que vous dites tout à votre confident. Il en a fait des plaisanteries. Vous aimez la franchise, & je hais la dissimulation. Je vous conjure qu'il

ne sache plus de mes nouvelles par vous. Aujourd'hui je ne l'intéresse point. Et il a sur tout ce qui regarde la Cour, des vues, des sentiments, des connoissances qui ne ressemblent point aux miennes. Je suis très-bien avec Me. de Montespan, & je me sers de ces moments de cordialité, pour lui dire en toute douceur que je veux me retirer. Elle répond peu à ces propositions-là. A son retour, il faudra la déterminer. Priez Dieu de rendre mes projets utiles à sa gloire & à mon salut.

LETTRE XLVI.

VOus traitez trop sérieusement ce que je vous ai mandé. Je ne vous soupçonne point d'avoir révélé ma confession à l'Abbé Testu. Mais comme il est curieux, j'ai cru qu'il tiroit de vous au-delà de ce que je voulois qu'il sût. Il m'est revenu qu'il avoit appris par vous le dessein formé que j'ai de sortir de la Cour. Je ne lui ai point dit. Il n'en savoit que des projets en l'air. Voilà tout ce que j'ai voulu dire. Ne vous inquiétez donc pas davantage. Je ne changerai jamais pour vous. Vous aurez toujours toute ma confiance. Je vous prie seule-

aussi profonde indifférence sur tout le reste. Notre Prince recevra très-agréablement les étrennes que vous lui destinez. Mettez-y peu d'argent; c'est en envoyer au Pérou. Priez Dieu pour moi, puisque vous ne pouvez faire autre chose.

D'AUBIGNÉ.

LETTRE XLVIII.

1679.

JE vous remercie très-humblement; mais ma reconnoissance ne m'empêchera pas de vous gronder de m'avoir abandonnée depuis la consultation que je vous fis sur mon salut. J'en ai été fort scandalisée. J'en suis réduite à relire la *Conduite* que vous me donnâtes il y a dix ans. Il est vrai que vous ne pouviez alors me rien marquer de meilleur, & que si j'en avois profité, je serois bien changée. Vous n'êtes point mal avec le Roi. Il met sur votre compte & ma douceur & la piété de Me. de Montespan. Le Pere Bourdaloue fait ici des merveilles. Notre Duchesse (1) & moi nous continuons à le

(1) La Duchesse de Richelieu.

[illegible]

LETTRE XLIX.

Ce 20 Décembre 1679.

J'Ai chargé M. l'Aumônier de vous prier de venir ici. J'ai un jeune Gentilhomme de mes parents, qui eſt Huguenot, & que je voudrois faire Catholique. Je m'adreſſe à vous pour cela, & je ne puis mieux choiſir. Il n'a que quatorze ans, & me paroît un aſſez mauvais Docteur. Il n'en eſt que plus opiniâtre, & je ne me rebute point. Venez Lundi ou Mardi. Il faudra du moins la journée entiere pour le convertir. Je vous rendrai compte de la commiſſion de Me. de Miramion. Je vous importune ſouvent; mais auſſi pourquoi m'avez-vous inſpiré tant d'eſtime & de confiance?

22 Décembre.

Celui qui vous rend ce billet eſt le jeune Gentilhomme que je voudrois convertir. Voilà ſix vingt piſtoles pour M. de Valzergues. Je me chargerai de ſon fils. Pour vous je ferois bien autre choſe! J'ai la migraine. Rien n'accourcit plus les billets.

LETTRE L.

St. Germain, 8 *Janvier* 1680.

JE vous envoye le mémoire de mes aumônes réglées, afin que vous jugiez si elles sont bien appliquées. J'ai fait Mlle. de M..... Religieuse. J'en ai encore une dont je paye la pension, en attendant que son pere paye ses dettes. Quant à mes habits, je vais les changer, & les prendre pareils à ceux de Madame de Richelieu. J'ai une indifférence là-dessus qui m'ôte tout scrupule. J'ai été vêtue d'or quand j'ai passé mes journées en plaisirs avec le Roi & sa maîtresse. Je vais être à une Princesse : je serai toujours en robe noire : si j'étois hors de la Cour, je serois en touriere : & tous ces changements ne me font aucune peine : je fais trop de dépense, parce que je suis naturellement propre & peu portée à l'avarice. Malgré l'envie que j'avois de me retirer, malgré toute ma haine pour [illegible], j'y suis attachée : c'est Dieu qui a conduit tout cela. Mes journées sont maintenant réglées, & fort solitaires. Je prie Dieu un moment en me levant, je vais à deux Messes les jours d'o-

bligation, & à une les jours ouvriers. Je dis mon Office tous les jours, & je lis un chapitre de quelque bon livre. Je prie Dieu en me couchant; & quand je m'éveille la nuit, je dis un *Laudate Dominum*, ou un *Gloria Patri*. Je pense souvent à Dieu dans ma journée : je lui offre mes actions : je le prie de m'ôter d'ici, si je n'y fais pas mon salut. Du reste, je ne connois pas mes péchés : j'ai une morale & de bonnes inclinations, qui font que je ne fais guere de mal. J'ai un desir de plaire & d'être estimée, qui me met sur mes gardes contre toutes mes passions. Ainsi ce ne sont presque jamais des faits que je puis me reprocher, mais des motifs très-humains, une grande vanité, beaucoup de légéreté & de dissipation, une grande liberté dans mes pensées & mes jugements, & une contrainte dans mes paroles qui n'est fondée que sur la prudence humaine. Voilà à peu près mon état : ordonnez les remedes. Je ne puis vraisemblablement envisager bientôt une retraite : il faut donc travailler ici à mon salut. Contribuez-y, je vous en supplie. Et comme c'est le plus essentiel de tous les services, comptez aussi sur la plus entiere reconnoissance.

LETTRE LI.

Ce Dimanche 30 Janvier 1680.

VOici encore un Gentilhomme, mon parent, au même degré que M. de Murçay. Il veut faire ſon abjuration entre vos mains, & être inſtruit par vous. Je vous le recommande. Mettez-vous bien dans l'eſprit ſon éducation huguenote. Ne lui dites d'abord que le néceſſaire ſur l'invocation des Saints, les Indulgences, & ſur les autres points qui le choquent ſi fort. Ne vous verrai-je point avant que nous partions pour Compiegne? j'en ſerois ravie : car plus je penſe à Dieu, plus je vois combien vous m'êtes néceſſaire. Je vis hier notre ami Cartigny. Je ne me conſole point de voir ſon mérite ſi peu reconnu. Je protégerai volontiers Mlle. de la Paillerie.

LETTRE LII.

St. Germain, ce 2 Juin 1682.

LE plaisir de voir à la Messe le Roi très-aimable & très-Chrétien, ne sauroit vous manquer quand vous viendrez ici, non plus que de voir la simplicité de ma chambre : plût à Dieu qu'il y en eût autant dans mon cœur, & que sans compter ce que je n'y connois pas, je n'y découvrisse par des replis qui peuvent gâter ce que je suis! Je suis ravie de ce que tout le monde loue ce que fait le Roi : je voudrois qu'il en rapportât la gloire à Dieu seul. Vous entendrez bientôt parler d'un nouvel établissement (1) fort utile à la pauvre Noblesse. Un Flamand (2) a donné le dessein d'une machine pour Marly, qui sera une des merveilles du monde. Si la Reine avoit un Directeur comme vous, il n'y a point de bien qu'on ne pût espérer de l'union de la Famille Royale ; mais

(1) L'Académie des Cadets de Terre & de Mer, instituée le 22 Juin.
(2) De Ville, Artiste Liégeois.

on a toutes les peines du monde à persuader sur la *media nocte* son Confesseur, qui la conduit par un chemin plus propre pour une Carmélite que pour une Reine. Je sais qu'on trouve à redire au dernier bienfait que vous avez reçu du Roi : mais ce qui m'a fâchée, c'est la sensibilité que vous avez eue pour ce blâme, que je crois très-mal fondé. J'ai un dessein qui roule sur vous : M. du Maine en profiteroit : je voudrois un recueil de maximes sur les devoirs d'un Prince à l'égard de Dieu, de lui-même & des autres. Travaillez sur ce projet après que vous l'aurez débrouillé. Ne vous allarmez pas sur ma santé : on fait du bruit de peu de chose, parce que je suis sur le théâtre. J'ai eu des vapeurs ; & tout ce que j'ai souffert depuis quelque temps a un peu troublé ma santé. Faites-moi relier un *Nouveau Testament*, une *Imitation*, une *Introduction à la vie dévote*, votre livre *sur la Messe*, & les *Essais de Morale* : ce sera ma bibliotheque : je meurs d'envie de faire mon salut ; mais l'orgueil & la paresse me donnent bien de la peine. Mandez-moi comment il faut s'y prendre pour combattre de pareils ennemis. Adieu : point d'inquiétude sur ma santé. Je me porte bien : je suis contente, & trop pour mon salut. Car je n'ai de peine que

celle que mon impatience me donne : on ne peut se sauver sans croix, & je n'en ai point : j'ai grand besoin de forces pour faire un bon usage de mon bonheur.

LETTRE LIII.

A Versailles, 6 *Janvier* 1683.

VOus m'avez écrit une lettre merveilleuse, & qui me prouve que vous avez plus d'un style. Vous m'avez envoyé un St. François, qui me prouve que vous avez différentes manieres d'obliger. Je l'ai au chevet de mon lit, où je n'ai de marques de dévotion que celles que je tiens de vous. Je vous rends mille graces de tous vos présents, de cette bourse magnifique, de cette corbeille qui ne l'est pas moins, de ce que j'ai apperçu de joli, de tout ce que je n'ai pas encore eu le loisir de remarquer. Mais pourquoi me faire des excuses ? je reçois tout ce qui vient de vous avec autant de plaisir que vous me le donnez. Vos présents ne sont point de ceux qui corrompent : ils édifient toujours. La lettre que vous m'écrivîtes sur Me. de Ménillet, je la lus au Roi. Il est plein d'estime pour vous, & il ne croiroit pas

aitement que vous demandiez une injustice. Me. de Montchevreuil m'a dit que vous avez la goutte : j'en suis affligée; mais vous en ferez un bon usage ; & vous aurez le plaisir de souffrir. Je me porte bien ; & voilà comme tout est partagé bizarrement : ma santé est bonne, & je suis inutile au monde : vous lui êtes nécessaire, & vous êtes cloué sur un lit. Et cependant tout cela est bien dans l'ordre de la Providence. Je voulois vous donner encore quelques moments. Je finis : on me parle comme si je n'écrivois pas. Ma tête & mon style commencent à s'en ressentir.

LETTRE LIV.

A Versailles, ce 8 Mars 1684.

LE Roi a trouvé bon que les Dames de la Cour établissent une Charité à Versailles, pour y prendre le même soin des pauvres que dans les Paroisses de Paris. Madame la Duchesse de Richelieu en est la Supérieure : & vous n'en aurez pas plus mauvaise idée de notre projet. Nous prétendons pourvoir à toutes sortes de nécessités. Nous nous trouvons déja chargées

gées d'un certain nombre de personnes qui excitent plus notre pitié qu'elles ne se prêtent à nos intentions. Ce sont des estropiées, hors d'état de gagner leur vie. Nous avons aussi de ces innocentes qui courent les rues, & qui font commettre bien des péchés. Toutes nos Dames m'ont chargée de supplier M. le Procureur-Général de les placer à l'Hôpital : si j'allois quelquefois à Paris, j'aurois été l'en prier : il sait que j'ai toujours cherché les occasions de le voir, & j'en connois si bien le prix, que je ne vous fais pas d'excuse de ce que je vous envoye chez lui. Vous entendrez parler de moi : ne vous en allarmez point.

LETTRE LV.

A Chambord, 26 Septembre 1684.

JE vous avois prié d'aller à Noisy : je vous réitere la même priere. Quelque bon esprit qu'ait Me. de Brinon, elle a besoin de conseil. Je vous prie de me mander s'il est d'une nécessité absolue de faire un Noviciat avant que de pouvoir entrer dans cette Communauté, je dis présentement qu'il en faut former une toute

nouvelle : car je sais bien que dans la suite les filles feront un an de probation, & deux même, si on le juge à propos. Mais maintenant qu'il n'y a point de corps, doivent-elles faire leur Noviciat? sous qui le feront-elles? & peut-on le commencer avant que la maison soit établie? Instruisez-moi là-dessus : & si vous ne possédez pas ces matieres, consultez des gens qui les entendent. Le Roi se porte bien. Point de courier qui ne lui apporte de grands sujets de joie, c'est-à-dire des nouvelles de conversions par milliers. Vous m'avez fait un grand présent en me donnant la Chanoinesse (Madame de la Maisonfort :) elle fait des merveilles. Pour Me. de Montchevreuil, quelque sujet qu'elle ait eu depuis peu de se réjouir, sa joie est plus mélancolique que la tristesse des autres. Nous ne recevrons à l'avenir que des Demoiselles. Ecrivez-moi : je suis bien-aise d'avoir à montrer à propos de ces lettres courageuses qui excitent à bien faire. Je suis plus occupée du salut des autres, que du mien propre.

LETTRE LVI.

Ce 1 Octobre.

OCcupez-vous, je vous prie, uniquement de cet établissement, puisque Dieu & le Roi m'en ayant chargée, vous devez m'aider à m'en bien acquitter. Vous ne pouvez trop prêcher l'humilité à nos postulantes : je crains que Me. de Brinon ne leur ait inspiré une certaine grandeur, & que le voisinage de la Cour, une fondation Royale, les visites du Roi, & même les miennes, ne leur donnent une idée de Chanoinesses & de Dames importantes : ce qui s'opposeroit fort au bien que nous voulons faire. Il y a un milieu à prendre entre une orgueilleuse dévotion & les miseres & petitesses des Couvents. Je ne sais encore de quel nom on les appellera : si vous avez vu les constitutions, Madame de Brinon les y appelle les Dames de Saint Louis : ce qui ne peut être ; car le Roi ne se canonisera pas lui-même : & c'est lui qui les nomme en les fondant : leurs habits seront noirs, sans cheveux & sans ajustements, & tels que Saint Paul les demande pour des veuves Chré-

tiennes. Le Noviciat ne doit commencer qu'à mon retour. Me. de Brinon ne donne pas assez de liberté à la conscience. Elle craint les Confesseurs : elle a raison : mais il ne faut pas réduire nos postulantes à un seul, qui ne leur dit jamais un mot. Elles en souffrent : elles n'osent s'en plaindre à elle ; mais elles sont plus libres avec moi. Toutes ces filles sont des enfants, qui de long-temps ne pourront gouverner. Quel dommage que la Chanoinesse n'ait pas de vocation ! Je voudrois que le Noviciat ne se passât pas en spéculation, mais en pratique, & qu'on entre-mêlât judicieusement l'exercice des charges & la théorie, les retraites & les conférences, le silence & la priere, leur éducation monastique & des leçons sur l'éducation des enfants, qui est l'objet de cet institut.

LETTRE LVII.

Ce 3 Janvier 1686.

J'Ai reçu vos étrennes avec grande joie ; mais j'ai des reproches à vous faire de la maniere pleine de respect & de cérémonie dont votre lettre étoit écrite. Je

ne ſais ſi les honneurs dont je ſuis environnée vous inſpirent quelque choſe de nouveau : mais pour moi je ne ſuis pas changée pour vous, & je reçois les marques de votre amitié comme j'ai fait depuis ſeize ans. Je ne puis déſapprouver que vous ayez refuſé (1) ce qu'on vous a offert : les Hoſpitalieres en étoient déſolées. Conſervez-vous, je vous prie, pour Noiſy. Nous avons douze Novices, & il y en aura bientôt quatorze. Le Roi veut finir cette affaire ; il préſentera une requête à M. l'Evêque de Chartres pour obtenir ſon conſentement à l'établiſſement qu'il veut faire à St. Cyr : il joindra à ſa requête les lettres-patentes qui feront voir ſes intentions pour le ſpirituel & pour le temporel. M. de Chartres députera ſes grands-Vicaires avec vous & avec le Pere de la Chaiſe, pour examiner les réglements : on diſpoſera le temporel, pour que la tranſlation ſe puiſſe faire à la St. Jean, ſuivant les intentions du Roi. Voilà, Monſieur, le plan de cet ouvrage, plan qui ſera renverſé, ſi vous êtes encore malade.

(1) Vraiſemblablement quelque Dignité Eccléſiaſtique.

LETTRE LVIII.

Ce 17 Janvier 1686.

JE montrai hier votre Mémoire au Roi; il en voulut conférer avec le Pere de la Chaise : la maniere dont se doit faire l'élection de la Supérieure fut approuvée : mais on vint à parler sur les vœux, & le P. de la Chaise ne voulut jamais consentir à ce que l'Evêque n'en pût dispenser. J'avoue que je ne comprends point pourquoi il insiste là-dessus, puisque l'Evêque n'en veut point dispenser, & que les filles ne veulent point en être relevées. Il me semble qu'une fondation si utile ne peut avoir trop de stabilité. Le Roi ne veut point que la Supérieure ait une bague : il trouve que la croix suffit. Le Roi vous donne une pension de deux mille livres : je crois que vous n'aviez pas besoin de ce bienfait pour être content de lui. Examinez bien nos Constitutions avec Mrs. Racine & Boileau; mais n'allez pas non plus, pour la pureté du langage, gâter les expressions & les pensées de Me. de Brinon : vous savez que dans tout ce que les femmes écrivent, il y a

toujours mille fautes contre la Grammaire : mais, avec votre permission, un agrément qui est rare dans les écrits des hommes.

Me. de Brinon & moi ne convenons point sur la disposition des charges. Elle veut que les Dames ne fassent aucun ouvrage pénible : il faudroit trop de Sœurs Converses. Que l'on ne fasse rien sans l'avis des six Professes ! qu'elles n'en reçoivent aucune à ma considération ! Elles refuseroient ma sœur, que je n'y trouverois pas à redire. Pénétrez-les de la nécessité du secret : car si elles se disent ce qu'elles ont fait, tôt ou tard l'union sera troublée : qu'elles connoissent bien l'usage & la liberté des feves blanches & noires ! Vous ne leur parlez pas assez en particulier.

LETTRE LIX.

Ce Mercredi au soir, 1686.

SI ce qu'on veut changer aux constitutions est considérable, & plus que ce que ces Messieurs critiquerent devant moi, il faut en conférer avec Me. de Brinon. On m'a dit que vous aviez perdu un procès,

& que vous étiez accablé d'un compte qu'il faut rendre : je crains que cela ne vous cause bien de l'inquiétude. Ne pouvez-vous pas abandonner votre bien à vos parens, & vivre avec votre bénéfice & de votre pension ? S'il vous faut d'autres secours, je vous les procurerai ; vous n'auriez plus qu'à servir Dieu, & vous viendriez demeurer à St. Cyr : il seroit avantageux pour mon salut de vous y voir. On ne peut trop aimer, considérer, respecter Me. de Brinon ; mais il faut se défier de ses premieres vues : elle en revient avec la douceur d'un mouton ; mais il faut veiller sur elle, pour lui épargner des actes d'humilité.

LETTRE LX. (1)

Vendredi, 27 *Juillet* 1686.

LA transmigration à St. Cyr commencera Lundi ; en attendant que je reçoive vos instructions, profitez des mien-

---

(1) Cette Lettre est si belle, qu'on l'a regardée comme apocriphe. On n'a pu croire qu'une femme à la Cour ait écrit ainsi. Je la donne telle qu'elle est dans l'original.

nes. Et vous auſſi, vous me rendez ma faveur embarraſſante juſques dans le Confeſſionnal! Je croyois vous trouver toujours tel pour moi que vous l'étiez aux Filles-Bleues. Vous connoiſſez ma ſincérité: je ne fais de compliments, ni ne les aime: je vous conjure donc de vous défaire du ſtyle que vous avez avec moi, qui ne m'eſt point agréable, & qui peut m'être nuiſible. Je ne ſuis point plus grande Dame que j'étois à la rue des Tournelles, où vous me diſiez fort bien mes vérités. Si la faveur où je ſuis met tout le monde à mes pieds, elle n'y doit pas mettre un homme chargé de ma conſcience, & à qui je demande très-inſtamment de me conduire ſans nul égard dans le chemin le plus ſûr. Ce n'eſt point à vous à m'inſpirer l'orgueil, à vous qui devez le détruire en moi. Où trouverai-je la vérité, ſi je ne la trouve en vous? Et à qui puis-je être ſoumiſe qu'à vous, ne voyant dans tout ce qui m'approche que reſpects, adulations & complaiſances? Parlez-moi, écrivez-moi ſans tour, ſans cérémonie, ſans inſinuation, & ſur-tout, je vous prie, ſans reſpect. Ne craignez ni de m'offenſer, ni de m'importuner. Je veux faire mon ſalut: je vous en charge: ne me parlez jamais des obligations que vous m'a-

vez : regardez-moi comme dépouillée de tout ce qui m'environne, attachée au monde, mais voulant me donner à Dieu. Voilà mes véritables sentiments.

LETTRE LXI.

Ce 20 Janvier 1687.

JE vous envoye vingt louis pour vos *Trente-trois* (1). Qu'ils prient pour moi! Nous allons à Marly. J'y serai plus occupée de Dieu que des plaisirs. Tout va bien à St. Cyr. Je suis plus heureuse que je ne l'ai jamais été. M. Vacherot sollicite-t-il bien pour vous ? Je vous remercie de vos vœux. Je ne souhaite point un grand nombre d'années ; mais je voudrois que celles que j'ai encore à vivre fussent saintement employées. Vous y pouvez contribuer par vos conseils. J'appris hier que vous aviez perdu votre procès. Vous voilà accablé d'affaires : abandonnez tout à vos créanciers. Deux mille francs du Roi, & ce que vous tirez de votre Abbaye ne suffisent-ils pas pour vivre ? J'en

(1) College où l'Abbé Gobelin s'étoit retiré.

ai vecu sept ou huit ans avec trois personnes pour me servir. Vous avez de plus six mois à passer à St. Cyr, où vous ne dépensez rien. Croyez-vous survivre au Roi, à moi, à St. Cyr? Et le moindre des trois ne suffit-il pas pour avoir soin de votre vieillesse? Défaites-vous de ces procès, qui abregent vos jours. Consacrez-vous totalement à cette maison. Pensez-y. Je vous parlerois moins librement, si je vous estimois moins.

LETTRE LXII.

Ce 20 Octobre 1687.

SAint-Cyr est bien éprouvé dans la personne de ses Supérieurs: le Roi a contre lui toute l'Europe: je suis dans l'affliction: Me. de Brinon est dans le trouble, & vous êtes malade.

J'ai lu l'explication de l'Epître & de l'Evangile. Vous pouviez vous étendre un peu plus sur la morale, & vous mettre plus à la portée de votre auditoire féminin. Ce travail, fait sur toute l'Ecriture Sainte, nous feroit très-utile.

L'état où nous avons vu Me. de Brinon me fait trembler. La maison n'est fon-

dée ni pour elle, ni pour vous, ni pour moi. Mettons-la en état de se passer de nous. Je suis bien satisfaite des principales Dames. Leur Gouvernement ne cessera pas sitôt, & Me. de Brinon sera longtemps à se remettre. Je ne me lasse point des peines que St. Cyr me donne. Je n'y vais plus, parce que Me. de Brinon & moi sommes embarrassées de nous voir: une entrevue ne seroit bonne à rien. Voulez-vous une Cure? Le Roi m'a chargée de vous le demander. M. l'Archevêque vous propose souvent: il n'en fait pas plus mal sa cour. Il faudroit que vous vous éloignassiez de St. Cyr & de moi: & St. Cyr & moi nous ne pouvons nous passer de vous.

LETTRE LXIII.

Ce 10 Octobre 1688.

VOus êtes fort le maître d'aller à St. Cyr ou de n'y pas aller: je ne conçois pas que je ne puisse vous mettre en liberté là-dessus. Vous savez bien que les Supérieurs ne sont pas long-temps dans les maisons qu'ils gouvernent; & vous savez bien aussi qu'on est enchanté dans

celle-ci quand vous y êtes. J'ai tout dit: C'eſt à vous à vous déterminer. Me. de Brinon me paroît bien chagrine dans ſes lettres. Il faudra ſonger à remédier à tout ce qui la bleſſe. Nos Dames ſont un peu tourmentées entre elle & moi, & ne peuvent être gouvernées par deux perſonnes qui penſent ſi différemment! Dieu m'eſt témoin que je ne veux que le bien, & que je donnerois de mon ſang pour que Me. de Brinon gouvernât St. Cyr avec régularité! Je ſouffre quelque peine d'en être ſi loin. Il faudra pourtant me détacher de cet endroit-là comme des autres. Je ſuis incommodée d'un rhumatiſme, qui ne m'empêchera pas de partir pour mettre ordre à tout. L'affaire d'Angleterre m'a affligée tout-à-fait. Il faut ſe ſoumettre à la Providence, & je m'y ſoumets.

LETTRE LXIV.

A St. Cyr, ce 7 Décembre 1688.

VOus ne ſauriez croire combien une exclamation déplacée eſt une choſe plaiſante. J'ai penſé mourir de rire de la vôtre. Vous voilà donc bien étonné de

tout ce qui s'est passé (1)? C'est après de tels jours d'amertume que je suis redoutable. Je vous défie à présent de cesser de me craindre. Ne venez point voir par vos yeux. L'éloignement vous fait un fantôme de la chose la plus simple. Tout est ici aussi-bien que si Mme. de Brinon n'y avoit jamais été. M. le Chancelier m'a fait part de ces mêmes sentimens, & m'a recommandé les Dominicaines de la Place Royale: aussi il m'a trouvé prête à les obliger. Voilà mille francs que je leur envoye. Enfin je suis très-contente de St. Cyr, & très-mécontente de moi. Nos Dames me laissent toujours bien loin derriere elles. Leur ferveur ne sera pas passagere: & moi, je mene une vie inutile, & peut-être pas qu'inutile.

LETTRE LXV.

A St. Cyr, ce 14 Fevrier 1689.

TOutes nos Dames sont dans de très-bonnes dispositions. Madame la Superieure en est contente. Et il me semble

(1) De la sortie de Madame de Brinon de St. Cyr.

que Dieu eſt connu & ſervi dans cette Maiſon. La repréſentation d'Eſther m'empêche de les voir auſſi ſouvent que je voudrois. Je n'en puis plus ſoutenir la fatigue, & j'ai réſolu de ne plus faire jouer pour le public que demain. Je ferai dire que nos Actrices ſont malades; & elles ne joueront plus que pour nous en particulier, ou pour le Roi, s'il l'ordonne. Ne vous occupez pas uniquement ce Carême des Dames de St. Louis. Vous en conduiſez d'autres qui ont plus beſoin qu'elles de votre ſecours. Les nouvelles de la Cour ſont que le Roi d'Angleterre eſt dépouillé de la Royauté à la pluralité des voix, que le Trône eſt déclaré vacant, & qu'on attend la Princeſſe d'Orange à Londres pour la couronner. Mylord Tirconnel ſoutient l'Irlande, & demande des munitions & des armes. On lui en envoye. Dieu veuille protéger la Religion, & nos bons Rois qui ſe ſont attirés bien des affaires par leur zele! Je vous conjure de ne me point craindre, de ne pas chercher à me plaire, de ne point entrer dans mes ſentiments par complaiſance, mais de conſulter de bonne foi des gens de bien & des gens d'eſprit, pour ſavoir ſi ce n'eſt pas une maxime trop ſévere & dangereuſe par ſa ſévérité, que de dire qu'il

pable, je vous dis que je ne l'ai jamais poussé si loin. Je pourrois, si la prudence me le permettoit, en dire des particularités qui étonneroient tout l'orgueil renfermé dans Versailles. Sans exagération, on obtiendroit plus facilement du Roi une pénitence publique, qu'une pénitence particuliere dans St. Cyr. J'ai refusé de faire des Chanoinesses, par aversion pour l'orgueil de cet état-là; & j'ai fait pis; il n'y en a point en Allemagne avec lesquelles il y ait plus de mesures à garder qu'avec quelques Dames de St. Louis. Dieu pardonne ceux qui y ont répandu cet esprit! Dieu me fasse la grace de le détruire par mon exemple! vos instructions y peuvent beaucoup. Je crois que vous vous souvenez bien que vous avez une consultation à faire pour moi à Paris.

LETTRE LXVII.

De M. l'Abbé Gobelin à Me. de Maintenon.

Paris, 28 *Mars* 1691.

IL n'y eut jamais, Madame, de douleur plus légitime que la vôtre. Tout Paris, qui a les yeux sur vous, en est d'au-

tant plus édifié, qu'on eſt perſuadé qu'il n'a tenu qu'à vous de vous en exempter (1); ce qui fait qu'elle n'eſt pas regardée comme l'effet d'une tendreſſe molle & purement naturelle, mais comme le ſentiment d'une ame toute pleine de courage & de raiſon.

Plût au Ciel que je fuſſe digne de mêler mes larmes avec celles que vous verſez, & de joindre mes chétives prieres aux vœux que vous portez aux pieds des Autels pour la conſervation du premier & du plus grand Roi de la terre.

Mais que vous êtes merveilleux, ô mon Dieu! dans la maniere dont il vous plait de faire ſouffrir vos élus! Vous ne les affligez pas comme les autres par la perte des biens, ni par l'outrage des calomnies, ni par quelques perſécutions de ceux qui les haïſſent. Vous les ſanctifiez par eux-mêmes; & vous faites de leur joie & de leur amour la cauſe de leur déſolation & de leurs peines.

C'eſt ce qui m'oblige de vous dire, Madame, qu'il n'y a rien dans l'Ecriture-ſainte, qu'il vous convienne mieux de

---

(1) En ſuivant le Roi en Flandre, ou en le retenant à Verſailles.

lui adresser que cette parole de Job : *Que la façon, Seigneur, dont vous me tourmentez est extraordinaire & admirable.*

En effet, qu'est-ce que cette absence que vous pleurez, sinon la plus haute entreprise & la plus glorieuse expédition que jamais Monarque ait formée, qui épouvante toute l'Europe, & ne fait pas pâlir seulement le Prince d'Orange, le Marquis de Brandebourg, le Duc de Baviere, mais jusqu'au Roi d'Espagne & à l'Empereur? Le Soleil a-t-il jamais vu quelque chose de plus fier & de plus hardi que ce siege de Mons, tandis que tant de puissants ennemis assemblés à la Haye conspirent par une vaine jalousie contre une domination, qui, par une modération vraiment Chrétienne, ne tend qu'à leur paix & à leur repos? Enfin, qu'est-ce, pour tout dire, que cette expédition, qu'une planche favorable présentée aux Flamands, pour se tirer du naufrage qu'ils sont prêts de faire? Et quel ravissement ne seroit-ce point pour nous de voir revenir Louis-le-Grand, non-seulement Roi de France & de Navarre, mais encore Duc de Brabant & Comte de Flandres?

Que cette pensée, qui n'est point une hyperbole de Poëte, mais le jugement des politiques les plus sensés, adoucisse

donc votre juste chagrin! qu'elle ranime votre exercice de piété ; qu'elle dissipe les craintes que vous pouvez avoir pour la sacrée personne d'un Prince, qui ne porte pas avec lui César & sa fortune, mais la justice de ses armes & les puissants intérêts de la Religion Catholique, que le Tout-puissant conduit lui-même, & qui considere moins dans le péril sa gloire que celle de Dieu. Faites des aumônes & des communions, Madame; priez, jeûnez: c'est ainsi qu'en pareilles occasions en ont usé les Clotildes, les Batildes, les Blanches de Castille : & c'est tout ce que demande de vous l'état où vous a mis la Providence, & en quoi tâchera de vous suivre & de vous imiter, Madame, votre très-humble, &c. (1)

---

(1) On n'a pu trouver d'autres Lettres de l'Abbé Gobelin. Il est vraisemblable que Me. de Maintenon les brûla, de peur qu'on ne découvrît son état dans la maniere pleine de respect dont ce Directeur la traitoit, & dans les conseils qu'il lui donnoit sur sa conduite à l'égard du Roi. Elle a détruit tout ce qui prouvoit qu'elle avoit été la femme de Louis XIV, avec autant de soin qu'elle en auroit mis à faire entendre qu'elle l'étoit si elle ne l'eût pas été.

LETTRE LXVIII.

De Me. de Maintenon à l'Abbé Gobelin.

A St. Cyr, ce 5 Avril 1691.

VOus m'avez écrit la plus belle lettre du monde. Vous jugez bien de mes ſentiments. Je voudrois faire un meilleur uſage de ma ſolitude : je la voudrois plus grande. Ma ſanté eſt aſſez mauvaiſe : ce n'eſt pourtant qu'une langueur cauſée par l'abſence du Roi. Vous plaiderez donc éternellement ! & il faut renoncer à l'eſpérance de vous avoir ici tout entier ! Je ne puis, Monſieur, ceſſer d'admirer la bonté de Dieu ſur notre maiſon, qu'il a ſi bien accoutumée à ſe paſſer de Me. de Brinon. L'autorité du gouvernement s'établit, pendant que nous avons encore un reſte de vie pour la ſoutenir. Je vous ai dit cent fois que vous êtes le maître d'y venir ou de n'y pas venir : ſi ces proteſtations de la part d'une perſonne, dont vous connoiſſez le fond du cœur, ne vous raſſurent point, convenez que vous avez l'eſprit inquiet & méfiant. On n'a point ſongé aux Préſidents à Mortier. On

[illegible]

[illegible]

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON
A MADAME LA COMTESSE DE St. GERAN.

LETTRE PREMIERE. (1)

LEs choses commencent à prendre un tour fort agréable. Vous voulez savoir, Madame, ce qui m'a attiré un si beau présent : on croit que je le dois à Me. de Montespan; je le dois à mon petit Prince. Le Roi jouant avec lui, & content de la maniere dont il répondoit à ses questions, lui dit qu'il étoit bien raisonnable : » Il faut bien que je le sois, » répondit l'enfant, j'ai une Dame auprès

(1) On ne donne ici qu'un extrait de ces lettres. On en a retranché ce qui se trouve dans les précédentes ou ailleurs, pour éviter les redites.

» de moi qui est la raison même. " Allez » lui dire, reprit le Roi, que vous lui » donnerez ce soir cent mille francs pour » vos dragées ". La mere me brouille avec le Roi : son fils me réconcilie avec lui : je ne suis pas deux jours de suite dans la même situation : je ne m'accoutume point à cette vie, moi qui me croyois capable de m'habituer à tout. On ne m'envieroit pas ma condition, si l'on savoit de combien de peines elle est environnée, & combien de chagrins elle me coûte. C'est un assujettissement qui n'a point d'exemple ; je n'ai ni le temps d'écrire, ni de faire mes prieres : un véritable esclavage. Tous mes amis s'adressent à moi, & ne voyent pas que je ne puis rien, même pour mes parents. On ne m'accordera point le Régiment que je demande depuis quinze jours : on ne m'écoute que quand on n'a personne à écouter. J'ai parlé trois fois à M. Colbert : je lui ai représenté la justice de ce que vous prétendez. Il a fait mille difficultés, & m'a dit que le Roi seul pouvoit les résoudre. J'intéresserai Me. de Montespan ; mais il faut un moment favorable : & qui sait s'il se présentera? S'il ne s'offre point, je chargerai notre ami de votre affaire, & il parlera au Roi. Je compte beaucoup sur lui.

LETTRE

LETTRE II.

CE que vous me demandez n'eſt plus un myſtere qu'en Province. Je vous dirai le fait tel que je le tiens de Madame de Noailles. La belle Madame s'eſt plainte au Roi de ce qu'un Prêtre lui a refuſé l'abſolution. Le Roi n'a pas voulu le condamner ſans ſavoir ce que M. de Montauzier, dont il reſpecte la probité, & M. Boſſuet, dont il eſtime la doctrine, en penſoient. M. Boſſuet n'a pas balancé à dire que le Prêtre avoit fait ſon devoir : M. le Duc de Montauzier a parlé plus fortement : M. Boſſuet a repris la parole, & a parlé avec tant de force, a fait venir ſi à propos la gloire & la Religion, que le Roi à qui il ne faut dire que la vérité, s'eſt levé fort ému, & ſerrant la main au Duc, lui a dit : » Je vous promets de ne la plus revoir ". Juſqu'ici il a tenu parole. La petite me mande que ſa maîtreſſe eſt dans des rages inexprimables : elle n'a vu perſonne depuis deux jours : elle écrit du matin au ſoir, en ſe couchant elle déchire tout ; ſon état me fait pitié : perſonne ne la plaint, quoiqu'elle ait fait du bien à beau-

coup de gens. La Reine envoya hier ſavoir des nouvelles de ſa ſanté. » Vous » voyez, répondit-elle au Gentilhomme: » remerciez bien Sa Majeſté, & dites-lui » que quoiqu'aux portes de la mort, je » ne me porte encore que trop bien ». Toute la Cour eſt chez Me. de Montauzier; nous verrons ſi le Roi partira pour la Flandre ſans lui dire adieu : on attend ce jour avec autant d'impatience que j'attends de vos lettres qui me diſent que votre ſanté eſt rétablie.

LETTRE III.

MAdame de Durfort ne vous a pas dit la millieme partie des ſentiments que j'ai pour vous. Croyez qu'ils ne peuvent être exprimés par la bouche la plus éloquente. Je n'oublierai jamais les ſûretés que vous m'avez données des vôtres dans un temps où les Villars avoient perfidement allarmé mon amitié. Tout ce que je ſouhaiterois, ce ſeroit de voir à Me. de Monteſpan un cœur fait comme le vôtre. Je ſerois la plus heureuſe perſonne du monde, dans un pays, où, pour peu de grandeur qu'on ait, on en a toujours plus que de bonheur. Mais il eſt inutile

de me flatter. Je l'ai prise par tous les endroits imaginables : le fond n'en vaut rien. Elle n'est bonne que par boutades, & sa vertu même est un caprice. Pas deux jours de suite de même humeur. Je suis aussi fatiguée de tous ces éclaircissements qui m'attachent toujours plus, que de toutes ces brouilleries qui me consument. Nous sommes bien aujourd'hui ; qui sait comme nous serons demain ? J'aimerois mieux un peu de malheur fixe, que beaucoup de bonheur sans consistance. J'ai beau renoncer à tous mes goûts, à tous mes sentiments, on m'accuse de choses horribles. On fera la Saint-Hubert à Villers-Cotterets : on m'a donné quatre cents louis pour des habits. Tout ce que la Bretigny m'a envoyé est du meilleur goût. Mais qu'est-ce que toutes ces vanités, tous ces plaisirs, pour qui est dégoûtée du monde & de ses œuvres ? J'envie bien votre tranquillité. Il ne tient qu'à vous, Madame, de servir Dieu en paix. Ceux qui m'imputent la longue disgrace de M. de Lauzun, me haïssent plus qu'ils ne me connoissent. Si mes conseils avoient été écoutés, il seroit encore en faveur, parce qu'il ne se seroit pas fait les affaires qui la lui ont ôtée. On ne me consulte qu'après avoir pris son parti : on

veut que j'approuve, & non que je dise mon avis. Mon crédit n'est que de bienséance & de politique. On ne se sert de moi que pour mieux régner. Vous êtes bienheureuse, Madame. Rien ne manqueroit à votre bonheur, si quinze jours passés à ma place pouvoient vous instruire de son prix. Rien n'est comparable à ce que je souffre : & je demande tous les jours à Dieu qu'il me donne une ame moins sensible. L'Evêque de Senlis m'a dit des choses très-consolantes. Vous lui direz, je vous prie, combien j'ai de vénération pour sa personne.

LETTRE IV (1)

J'Ai eu tant d'affaires que je n'ai pu vous remercier plutôt de la lettre que vous m'avez écrite, ni vous gronder de ne me pas écrire plus souvent. Je ne sais si vous connoissez tout le mérite de ce que vous écrivez ; mais pour moi je n'ai encore rien vu de si beau. Donnez-moi donc, si vous m'aimez, quelques heures par jour,

(1) L'original est dans le cabinet de M. de Courtenvaux.

:omme si vous étiez encore à Lyon. Mandez-moi tout ce qu'on dit, tout ce jue vous pensez. Quel plaisir de se croire ·nfermée par les raisons que vous dites! :st-il possible que Mr. & Me. de la Fayette ıe s'en payent pas, & qu'ils ayent de la ›eine à croire que j'aye supplanté mon ımie? Combien se fera-t-on mettre de ang-sues, quand on saura ce qu'a fait mon :sprit? Vous m'avouerez, Madame que :ette petite aventure acheve admirablenent toutes les autres, & qu'après cela l n'y a plus qu'à aller à la Trappe pour inir glorieusement une si belle vie. L'Abbé Testu m'y croit déja. Mais dites-lui, s'il rous plaît, qu'il se contente de m'écrire le très-froids billets, & qu'il vous laisse ne faire des gazettes de tout ce qui vous riendra à la tête. Je suis en très-bonne anté, enfermée dans une assez belle maion, un jardin très-spacieux, ne voyant jue les gens qui me servent, toute raie, toute extasiée dans la contemplation le ma derniere aventure. Je vois tous es soirs votre gros cousin (1), qui me lit quelque chose de son Maître, & puis l s'en va : car je ne voudrois pas cau-

(1) Apparemment M. de Louvois.

ſer long-temps avec lui. Ce Maître vient quelquefois chez moi, malgré moi, & s'en retourne déſeſpéré, ſans être rebuté. Vous croyez bien qu'à ſon retour chez lui il trouve à qui parler. Pour moi je demeure tranquille par la vérité de mon procédé. Voilà, Madame, une légere peinture de ma vie. J'ai bien voulu vous la donner; mais que cela n'aille pas plus loin, s'il vous plaît. Ecrivez, mon enfant, écrivez ſouvent & très-amplement même quand je ne vous ferai pas de réponſe. Il y a des temps où je ne le pourrai; mais il n'y en a point où je ne deſire le pouvoir.

LETTRE V.

A Verſailles, Lundi 1676.

JE vous l'avois bien dit, Madame, que M. de C... joueroit dans toute cette affaire un perſonnage de dupe! Il a beaucoup d'eſprit, mais il n'a pas celui de la Cour. Avec tout ſon zele, il a préciſément fait ce que Lauzun auroit eu honte de faire. Il vouloit les convertir; & il les a raccommodés. C'eſt une choſe inutile, Madame, que tous ces projets: il n'y a

que le Pere de-la Chaiſe qui puiſſe les faire réuſſir : il a déploré vingt fois avec moi les égarements du Roi ; mais pourquoi ne lui interdit-il pas abſolument l'uſage des Sacrements ? Il ſe contente d'une demi-converſion. Vous voyez bien qu'il y a du vrai dans les petites lettres. Le Pere de la Chaiſe eſt un honnête homme ; mais l'air de la Cour gâte la vertu la plus pure, & adoucit la plus ſévere. Je vous envoye deux exemplaires des vers qui ſeront au bas du portrait du Prince ; ils ſont pourtant de Boileau. J'ai dans la tête que Racine & Coulanges même auroient mieux fait.

LETTRE VI.

1679.

LA belle Ducheſſe eſt inconſolable ; & je le ſuis de ce qu'elle croit que Me. de Monteſpan a agi par mes conſeils : je vous prie de la déſabuſer : perſonne ne l'aime plus que moi : Me. du Freſnoy pourroit lui dire d'où part ce changement, & lui apprendre à ſe défier de ſes amies. Me. de Monteſpan ſe plaint de ſes dernieres couches : elle dit que cette fille lui

a fait perdre le cœur du Roi : elle s'en prend à moi, comme si je ne lui avois pas conseillé souvent de ne plus accoucher. Elle se reproche de n'avoir pas suivi le Roi en Flandre, comme si la chose avoit été possible. Elle jure que désormais il ne fera plus de campagne; mais vous savez qu'il est encore plus à la gloire qu'à l'amour. Je plains Me. de Montespan, en même-temps que je la blâme : que seroit-ce, si elle savoit tous ses malheurs ? Elle est bien éloignée de croire le Roi infidele : elle ne l'accuse que de froideur. On n'ose lui apprendre cette nouvelle passion : ce n'est plus un secret que pour elle.

LETTRE VII.

Le 1 Avril 1679.

LA paix est signée : Me. de Montespan dit très-sérieusement que si elle tenoit M. le Prince d'Orange, elle l'étrangleroit de ses mains. Elle m'accuse d'aimer le Roi; je m'en suis moquée; & je lui ai dit, qu'il ne lui conviendroit pas de me reprocher une faute dont elle m'auroit donné l'exemple. Mais, a-t-elle repliqué, ne vous met-

tez pas en tête qu'il aime une perſonne.... Elle n'a pas fini ; & c'eſt la premiere fois que je l'ai vue ſe modérer dans ſes tranſports. Elle m'a dit que ma faveur ne dureroit qu'autant que la ſienne. Je lui ai répondu avec fermeté, qu'à mon âge, on ne pouvoit faire ombrage à un eſprit bien fait ; que ma conduite dont elle avoit été témoin dix ans de ſuite, démentoit tous ſes ſoupçons ; que j'avois ſi peu ſongé au deſſein qu'elle me prêtoit, que je l'avois ſouvent priée de m'obtenir la permiſſion de me retirer : que je ne ſouffrirois plus déſormais ſes hauteurs ; que ſes inégalités abrégeoient mes jours par les chagrins qu'elles me cauſoient. » Et » qui vous retient ici ? m'a-t-elle dit ". » La volonté du Roi, lui ai-je répon- » du, mon devoir, ma reconnoiſſan- » ce, & l'intérêt de mes proches ". Cette converſation n'a pas été pouſſée plus loin : je me ſuis retirée ; & me voici ſeule à gémir ſur mes peines, & à m'en conſoler avec vous. Me. du Freſnoy ſe venge ſur moi de la diminution de ſon crédit. Rongée de ſoucis, je ſuis obligée de paroître gaie & contente : il faut que je dévore mes larmes. Oh ! quand pourrai-je du moins pleurer en liberté ?

LETTRE VIII.

Ce 19 *Avril* 1679.

LE Prince de Marfillac fort de chez moi. C'eft une chofe inconcevable que l'empreffement de cet homme à me rendre fervice. Je ne fais quel deffein ces artifices couvrent. Je reçois auffi froidement le pere que le fils. On leur impute des chofes horribles, à l'un des confeils, & à l'autre des démarches. Le Roi a paffé deux heures dans mon cabinet : c'eft l'homme le plus aimable de fon Royaume. Je lui ai parlé du Pere Bourdaloue: il m'a écoutée avec attention. Peut-être n'eft-il pas auffi éloigné de penfer à fon falut que fa Cour le croit : il a de bons fentiments, & des retours fréquents vers Dieu. Il feroit bien trifte que Dieu n'éclairât pas une ame faite pour lui.

LETTRE IX.

4 *Mai.*

Le Roi eut hier une converſation fort vive avec Me. de Monteſpan : j'étois ɪréſente. Diane en fut le ſujet. J'admirai ɪ patience du Roi, & l'emportement de ette glorieuſe. Tout finit par ces mots errribles : *Je vous l'ai déja dit, Madame, e ne veux pas être gêné.* Me. de Monteſpan me demande mes conſeils : je lui ɪarle de Dieu, & elle me croit d'intelli;ence avec le Roi. Elle s'emporte conre la pauvre fille, contre le P. de la Chaiſe, contre M. de Noailles : elle exa;ere les dépenſes, elle invente des calomɪies : elle paſſe des heures entieres avec M. de Louvois & avec Me. de Thianges : elle déplore le ſort des Princes. L'habiude lui a attaché le Roi. Je crains qu'il n'y revienne par pitié.

LETTRE X.

Le 24 *Mai* 1679.

C[illegible] sur de nouveaux embarras. Le Roi [illegible] avec trop d'affectation Me. de Montespan: elle s'est retirée à Clagny: toute la Cour croit qu'ils sont brouillés sans retour. Le Roi avoue qu'il l'aime encore, & plus qu'il ne voudroit. Le Duc du Maine s'attache à sa mere: il ne peut la voir sans s'attendrir. Me. de Soubise est trop belle au gré de Mademoiselle, & trop vertueuse au gré de Monsieur. Me. du Fresnoy est [illegible]. Elle a recours à moi, comme si je répondois de l'estime & de l'amitié du maître. Nous nous sommes embrassées: je lui rendrai service, quoique sûre de son ingratitude. Mon plus grand plaisir est de mettre à l'épreuve la reconnoissance de mes ennemis. Les entretiens fréquens dont le Roi m'honore me donnent souvent occasion d'exercer ce sentiment. Votre fils est très-joli. Conservez votre santé: c'est le premier des biens après la vertu.

LETTRE XI.

Ce 14 Juin 1679.

NOus sommes nés pour souffrir : chaque jour de ma vie est marqué par quelque peine nouvelle. Les bontés du Roi ne me dédommagent point de la perte de ma tranquillité. Me. de Montespan veut absolument que je cherche à être sa maîtresse. » Mais, lui ai-je dit, il en a » donc trois ! Oui, m'a-t-elle répondu, » moi de nom, cette fille de fait, & vous » du cœur ". Je lui ai représenté en toute douceur, qu'elle écoutoit trop ses ressentiments : elle m'a répondu qu'elle connoissoit mes artifices, & qu'elle n'étoit malheureuse que pour n'avoir pas écouté ses ressentiments. Elle m'a reproché ses bienfaits, ses présents, ceux du Roi, & m'a dit qu'elle m'avoit nourrie, & que je l'étouffois : vous savez ce qui en est. C'est une chose étrange, que nous ne puissions vivre ensemble, & que nous ne puissions nous séparer : je l'aime, & ne puis me persuader qu'elle me haïsse. Je ne vis pas, je meurs à chaque instant.

LETTRE XII.

2 *Août.*

LEs jaloufies ont ceffé : la paix eft faite : il étoit bien temps que le Roi après l'avoir donnée à l'Europe la donnât à fa Cour. Me. de Montefpan eft plus brillante, & plus adorée que jamais ; elle me flatte, me confie tous fes deffeins, me confulte, & m'écoute. Le mariage du Roi d'Efpagne avec Mademoifelle eft arrêté : voilà une belle alliance. On prépare des fêtes, & de toutes ces vanités auxquelles je fuis depuis long-temps infenfible & affujettie. La maladie de l'Abbé Gobelin m'a allarmée : priez-le de fe conferver : nous perdrions un ami bien folide. Mademoifelle embellit : c'eft le mariage. Le Roi lui a dit les chofes les plus gracieufes : elle m'en a remercié comme fi j'y avois quelque part.

LETTRE XIII.

28 *Octobre.*

JE vous remercie de la belle robe que vous m'avez envoyée : vous ne pou-iez en choisir qui fût plus de mon goût : la mettrai Dimanche à votre honneur gloire. Le Prince est l'idole du Roi ; lus sa tendresse pour le fils augmente, lus il semble que son amour pour la mere iminue : ce n'est plus que comme un remier goût. Vous savez qu'il est hom-e d'habitude. Le Roi est plein de bons ntiments : il lit quelquefois l'Ecriture-ainte ; & il trouve que c'est le plus beau tous les livres. Il avoue ses foibles-s : il reconnoît ses fautes : il faut attendre ue la grace agisse. Il pense sérieusement la conversion des hérétiques ; & dans eu on y travaillera tout de bon.

LETTRE XIV.

Versailles, 24 *Août* 1681.

LE Roi commence à penser sérieusement à son salut, & à celui de ses sujets : si Dieu nous le conserve, il n'y aura plus qu'une Religion dans son Royaume. C'est le sentiment de M. de Louvois ; & je le crois là-dessus plus volontiers que M. Colbert, qui ne pense qu'à ses finances, & presque jamais à la Religion. La petite fille a beaucoup pleuré : c'est une chose inconcevable que les chimeres que ces gens-là mettent dans l'esprit des enfants : mais elle a trouvé la Messe du Roi si belle, qu'elle m'a promis de se faire Catholique, pourvu que je lui promette de lui faire entendre tous les jours la Messe du Roi. Cette naïveté m'a fort réjoui ; mais je gémis de ce que les autres conversions ne seront pas si faciles. M. de Villette a résisté à cette éloquence de M. de Bossuet, à laquelle personne ne résiste. Dieu veuille qu'à son retour il soit plus traitable & plus docile ! Il me semble qu'il ne manque à mon bonheur que la conversion de ma famille. M. de Ruvigny veut

que je ſois encore Calviniſte dans le fond du cœur : il eſt auſſi entêté de ſa Religion qu'un Miniſtre.

LETTRE XV.

Ce 7 Août 1682.

On eſt ici dans la plus grande joie. Le Roi a fait un fort beau préſent à Me. la Dauphine : il a eu un moment entre ſes bras le petit Prince (1) : il a félicité Monſeigneur comme un ami : il en a donné les premieres nouvelles à la Reine : enfin, tout le monde dit qu'il eſt adorable. Me. de Monteſpan ſeche de notre joie : elle meurt de jalouſie : tout lui déplait, tout l'importune, & elle prétend que les couches des autres lui ſont auſſi funeſtes que les ſiennes : elle en veut ſurtout au Pere de la Chaiſe, qui ne fait que ſon devoir, mais qui le fait mieux que jamais. Nous vivons avec toutes les apparences d'une ſincere amitié. Les uns diſent que je me veux mettre à ſa place, & ne connoiſſent ni mon éloignement

(1) Le Duc de Bourgogne, né le 6 Aout.

nez rien de nouveau. Le temps éclaircira toutes choses. Je vous prie de ne me point défendre : cela ne fait qu'aigrir mes ennemis. Me. de Miramion a un zele indiscret : on sert mieux ses amies de sang-froid. Je mene une vie tissue d'infirmités & de chagrins. On me croit dans la plus belle place du monde, & je n'ai pas de plus grand plaisir que de m'en éloigner & de vivre dans la solitude. J'envie bien le sort de mon Fermier. Dites à d'Aubigné qu'il ne se laisse pas aller à son indolence : avec trois cents mille livres de rente, il ne seroit pas plus heureux : son malheur est dans son sang.

LETTRE XVII.

A Fontainebleau, le 10 Septembre 1683.

LE Roi se porte bien, & ne sent plus qu'une légere douleur. La mort de M. Colbert l'a affligé, & bien des gens se sont réjouis de son affliction. C'est un sot discours que les desseins pernicieux qu'il avoit : & le Roi lui a pardonné de très-bon cœur d'avoir voulu mourir sans lire sa lettre pour mieux penser à Dieu. M. de Seignelay a voulu envahir tous ses em-

plois, & n'en a obtenu aucun; il a de l'esprit, mais peu de conduite: ses plaisirs passent toujours devant ses devoirs. Il a si fort exagéré les qualités & les services de son pere, qu'il a convaincu tout le monde qu'il n'étoit ni digne ni capable de le remplacer. On a parlé de notre ami pour la Sur-Intendance des bâtiments, mais seulement deux minutes : & M. de Louvois l'a eue sans la demander. Je fonde de grandes espérances sur M. Pelletier, & je vois avec un extrême plaisir, que la Cour est contente de ce choix : le Roi l'estime. Me. de Rochefort sauve du moins les apparences : on m'attribue sa conversion : & moi je ne puis souffrir qu'on m'attribue l'hypocrisie de personne : Me. la Dauphine ne s'accoutume point à elle. Nous sommes ici tranquilles. Me. de Montespan s'est jettée dans la plus grande dévotion : il est bien temps qu'elle nous édifie. Je ne songe plus à me retirer.

LETTRE XVIII.

Ce 13 Novembre.

QUe dites-vous du Maréchal de Humieres? Le Roi en est enchanté : la ɛddition de Dixmude met le comble à ı joie : on comptoit ici sur une plus lonue défense. Me. de Montespan paroît in-ɛnsible à toutes ces nouvelles, & uniuement occupée de son salut : nous ne ous voyons point en particulier : & cela st mieux pour l'une & pour l'autre. Je iis qu'elle a dit au Roi que je m'étois ıis en tête de le gouverner, & je sais ussi qu'elle n'a pas eu lieu d'être conɛnte de la réponse du Roi : c'est l'homıe de sa Cour qui a le plus de sens, & ui donne le moins dans ces pieges. On 'auroit jamais osé espérer que toutes ces onversions fussent si aisées. M. Pellisson iit des prodiges : M. Bossuet est plus sa-'ant ; mais lui, il est persuasif. Dites, je 'ous prie, à ma belle-sœur, qu'elle me ıonnera dix années de vie, si elle veut ɛ défaire de ses humeurs : dites-lui que ı elle m'aime, elle supportera plus paiemment celles de son mari : dites-lui

encore que si elle aime l'enfant qu'elle porte en son sein, elle craindra de lui former un mauvais tempérament. Citez-lui Me. la Dauphine; c'est quelque chose d'admirable que sa tranquillité & ses précautions dans sa grossesse.

LETTRE XIX.

Ce 20 Décembre 1683.

UN Dauphin, un Duc de Bourgogne, un Duc d'Anjou, voilà qui est bien consolant. Le Roi s'est abandonné à toutes les tendresses de pere & de grand-pere. La Religion n'éteint pas ses sentiments. Me. la Dauphine a peu souffert: cela est regardé ici comme un heureux augure. Le Roi m'a fait l'honneur de me voir ce matin, que j'étois encore à ma toilette: vous voyez bien que je rajeunis: & mon petit Prince me l'a dit fort agréablement. Votre Abbé de Fénelon est fort bien venu ici; tout le monde ne lui rend pourtant pas justice: on le craint; & il voudroit être aimé avec ce qu'il faut pour l'être. M. de Seignelay ne se console point: l'ambition le dévore: le Roi est bien heureux d'avoir des Minis-

res prêts à se sacrifier par dépit au bien le son service. Chacun songe à ses affaires, & moi à mon salut. On est fort content du Pere de la Chaise : il inspire au Roi de grandes choses. Bientôt tous ses sujets serviront Dieu en esprit & en vérité. Vous savez mon dessein d'élever avec la petite de Murçai quelques Demoiselles, de parents Huguenots & pauvres : ce sera une bonne œuvre. Le Roi a donné un bénéfice à l'Abbé Gobelin.

LETTRE XX.

Ce 14 *Juin* 1684.

NOus attendons ici des nouvelles du Roi, & nous ne les attendons pas tranquillement. Il n'y a rien à craindre; on craint pourtant, & la raison ne guérit pas de cette folie; il a bien voulu partager avec M. de Créqui l'honneur de cette conquête. Je ne respire qu'après la paix : je ne donnerai jamais au Roi de conseils désavantageux à sa gloire; mais si j'en étois crue, on auroit moins d'ambition, on seroit moins ébloui de cet éclat d'une victoire, & l'on songeroit plus sérieusement à son salut. Mais ce n'est pas

à moi à gouverner l'Etat : je demande tous les jours à Dieu qu'il en inſpire & qu'il en dirige le Maître, qu'il lui faſſe connoître la vérité, qu'il lui donne des ſentiments de paix. Il me ſemble que j'aime le Roi de la même maniere que j'aime mon frere : je voudrois les voir parfaits, afin qu'ils fuſſent ſûrs des jugements de Dieu. Le Roi m'a fait l'honneur de m'écrire deux billets fort affectueux : j'y ai répondu en Chrétienne. Noizy m'occupe beaucoup, & fort agréablement : je veux contribuer auſſi de mon côté au grand ouvrage de la converſion de nos freres ſéparés : ces pauvres filles m'en auront une obligation infinie & en ce monde & en l'autre : il y en a de fort aimables, & ce ne ſont pas toujours les plus jolies. Le Nautre fera de mon jardin un lieu charmant. Me. la Dauphine s'y promena hier, & fut toute ravie. J'avois eſpéré d'y mourir, & je n'aurai pas ſeulement le plaiſir d'y vivre.

LETTRE

LETTRE XXI.

Ce 13 Août 1684.

LE Roi a enfin pris des mesures pour avoir la paix : ses Ministres à Ratisbonne ont ordre de signer une trêve de vingt ans : & il gardera tout ce qu'il a pris depuis la paix de Nimegue. Ce traité paroît fort avantageux : au moins le Roi en est fort content. Il a dessein de travailler à la conversion entiere des hérétiques. Il a souvent des conférences là-dessus avec M. le Tellier & M. de Châteauneuf, où l'on voudroit me persuader que je ne serois pas de trop. M. de Châteauneuf a proposé des moyens qui ne conviennent pas : il ne faut point précipiter les choses : il faut convertir & non pas persécuter. M. de Louvois voudroit de la douceur : ce qui ne s'accorde point avec son naturel & son empressement de voir finir les choses : le Roi est prêt à faire tout ce qui sera jugé le plus utile au bien de la Religion. Cette entreprise le couvrira de gloire devant Dieu & devant les hommes : il aura fait rentrer tous ses sujets dans le sein de l'Eglise, & il aura

détruit l'héréſie, que tous ſes prédéceſſeurs n'ont pu vaincre. Je n'ai pu conſerver l'amitié de Me. de la Fayette : elle en mettoit la continuation à trop haut prix: je lui ai montré du moins que j'étois auſſi ſincere qu'elle. C'eſt le Duc qui nous a brouillées. Nous l'avons été autrefois pour des bagatelles.

LETTRE XXII.

Ce 25 Octobre 1685.

IL eſt vrai que Me. la Dauphine prétend être groſſe; mais c'eſt ſans preuves. M. Fagon l'a dit au Roi. La Menſe de Saint-Denis produiſoit au Cardinal de Retz cent mille livres. On nous a donné quelque choſe ſur le Domaine de la Généralité de Paris : cela eſt réglé; l'expédition portera exemption de tous droits. Je ſuis accablée de ſollicitations. Il nous vient de tous côtés des ſujets, mais peu de bons. Le Roi veut que je ſois fort difficile dans les commencements, parce que la Communauté une fois bien établie, les choſes iront d'elles-mêmes. M. le Tellier eſt à l'extrêmité : depuis qu'il avoit ſcellé l'édit, il ſe portoit mieux :

a fievre l'a repris avec beaucoup de violence : on n'en espere plus. Le Roi est fort content d'avoir mis la derniere main au grand ouvrage de la réunion des hérétiques à l'Eglise. Le P. de la Chaise a promis qu'il n'en coûteroit pas une goutte de sang ; & M. de Louvois dit la même chose. Je suis bien-aise que ceux de Paris ayent entendu raison : Claude étoit un séditieux qui les confirmoit dans leurs erreurs ; depuis qu'ils ne l'ont plus, ils sont plus dociles. Je crois bien, comme vous, que toutes ces conversions ne sont pas également sinceres : mais Dieu se sert de toutes voies pour ramener à lui les hérétiques. Leurs enfants seront du moins Catholiques. Si les peres sont hypocrites, leur réunion extérieure les approche du moins de la vérité : ils en ont les signes de communs avec les fideles. Priez Dieu qu'il les éclaire tous : le Roi n'a rien plus à cœur. M. du Quesne n'ira ni en Hollande ni en Angleterre. M. de Schomberg est moins utile & plus opiniâtre.

LETTRE XXIII.

Ce 2 Juillet 1686.

MR. l'Evêque de Chartres tient pour les vœux abſolus : il eſt le ſeul de ſon ſentiment : car pour moi, je n'ai point de volonté à cet égard, & je ſerai toujours de l'avis du plus grand nombre : ſi je penchois pour l'une de ces deux opinions, ce ſeroit pour la ſienne : mais je me ferois un ſcrupule de me déclarer, de crainte de gêner la liberté des ſuffrages, & de donner trop de poids à l'avis d'une femme. Je ſuis ſûre de n'avoir que de bonnes intentions ; mais je ne le ſuis pas de ne prendre que le bon parti. M. de Chartres a déclaré par un décret dans les formes, que l'intention du Roi & la ſienne étoient, que je fuſſe Supérieure perpétuelle de cette Communauté, tant pour le ſpirituel que pour le temporel. Ma ſeule inquiétude, c'eſt de ſavoir ce que deviendra cet établiſſement après ma mort. Je crains bien que la ferveur ne ſe ralentiſſe, & que cette maiſon, qui doit être l'aſyle de l'infortune, ne s'ouvre aux ſollicitations les plus puiſſantes.

LETTRE XXIV.

Ce 24 Octobre 1686.

NOs Demoiſelles ont commencé leurs exercices : je les ai vues toute la ſemaine à leurs heures de travail, à leurs heures de récréation, dans leurs actes de piété, & tout cela eſt réglé avec beaucoup d'ordre & de ſimplicité. Si cela ſe ſoutient, il ne ſe commettra pas dans cette maiſon deux péchés mortels par année. Les Dames ſont fort raiſonnables, & les enfants fort dociles. On m'a offert le titre d'Inſtitutrice : je le refuſe ; mais on me repréſente, qu'il ne ſignifie autre choſe ſinon que j'ai conduit les commencements de cette Communauté : ce qui eſt très-vrai : & Me. de Brinon me perſuadera tout ce qu'elle voudra, pourvu qu'elle ne veuille rien que d'utile à la maiſon. Je n'ai pas beſoin de louanges pour faire du bien à cette fondation : vous ſavez que c'eſt ma grande paſſion ; & j'y ſuis ſi fort attachée, que je crains quelquefois de l'être moins à Dieu pour qui je la fais. J'ai enfin obtenu promeſſe de n'être pas nommée dans la médaille : le Roi a dit, que

cet événement étoit trop remarquable, pour que Mrs. Racine & Boileau en omissent le détail dans l'histoire de son regne. Mon frere m'a dit que vous vous plaigniez de sa femme : je suis surprise que vous ne m'ayez pas confié le sujet de vos plaintes : vous savez bien que je ne suis pas fort prevenue pour ma belle-sœur : le temps & Dieu la corrigeront.

LETTRE XXV.

A Versailles, ce 13 Décembre 1686.

LA mort de M. le Prince nous a fort attristés, & encore plus édifiés : sa lettre au Roi est admirable : il y juge soi-même sa conduite, & la juge sévérement : il demande la grace de son neveu : on en avoit déja parlé depuis quelques semaines, à la priere de Me. la Princesse de Conti, & l'on m'avoit écoutée assez favorablement : mais la lettre ne gâte rien : la mort de M. le Prince a frappé le dernier coup : & le Roi en a été attendri jusqu'aux larmes : M. de Chevreuse en est au désespoir : Me. du Lude perd un ami : sa tristesse ne ressemble pas à la tristesse des autres : vous en devinez bien la raison &

la différence. Nos Sœurs de Saint-Cyr ſont très-contentes du Confeſſeur que vous avez indiqué, & leur Confeſſeur eſt très-content d'elles : il ſe plaint d'être trop peu occupé : il n'auroit jamais cru, qu'une maiſon religieuſe fût ſi facile à gouverner. Un autre, qui aimeroit à tracaſſer, ne ſe ſoucieroit pas de tant de raiſons dans ſes pénitentes. Le Roi va toujours à cheval : Me. du Lude & moi, nous ſuivons en chaiſe. Verſailles eſt auſſi tranquille, que ſi les Ambaſſadeurs de Siam n'y étoient pas : ils admirent tout, mais encore plus le Maître que la maiſon. Je me recommande aux prieres de l'Abbé.

LETTRE XXVI.

Ce 3 Janvier 1687.

J'Ai enfin un moment pour vous écrire. Le Roi ſe porte auſſi-bien que ſon état puiſſe le permettre. La joie augmente avec l'eſpérance. Les Médecins aſſurent que le danger eſt paſſé. Le Roi a donné à M. Fagon cent mille francs, & autant à Felix (1). On n'a jamais vu plus de coura-

(1) Premier Chirurgien du Roi, auquel il fit l'opération de la fiſtule, après s'être exercé ſur

ge. Le malheur de ses peuples, s'ils venoient à le perdre, la crainte que Monseigneur ne fût mal conseillé, la disgrace qu'il prévoyoit de ses meilleurs amis, c'étoient ses seules inquiétudes : il a tremblé pour la France, & n'a pas craint un instant pour sa vie. Me. de Montespan reviendra : le Roi a été fort touché de ses pleurs; on rend suspects Mrs. de Vendôme; Dieu sait ce qui en est ! Cette fête peut n'être pas criminelle : mais elle est bien imprudente & déplacée. Je ne suis pas encore au bout de mes chagrins, & je vois qu'on m'impute ce profond secret, & qu'on raisonne là-dessus. Vous savez combien j'ai à cœur de mettre bien toute la Famille Royale dans l'esprit du Roi; & l'on m'accuse d'entretenir la désunion : Monseigneur m'a assuré qu'il ne croyoit, qu'il n'écoutoit pas même ces bruits; mais il peut les croire un jour. Je suis dans un état à faire pitié; je n'ose en parler au Roi, de peur de l'aigrir : il ne souffriroit pas ces étranges soupçons; il me vengeroit peut-être; & j'aime mieux leur pardonner. Mon cher petit Prince se porte bien.

---

plusieurs malades dans les Hôpitaux. Cette opération lui valut outre les cent mille francs, un Evêché pour son frere.

LETTRE XXVII.

Ce 2 Février 1687.

PAris doit être bien content de ſon Maître ; le Roi n'a jamais été de ſi bonne humeur que depuis qu'il a été témoin de l'amour de ſa Capitale. Je lui aime bien ces ſentiments ; ils lui inſpireront peut-être le deſſein de ſoulager ſon peuple. Le P. de la Chaiſe eſt mieux que jamais dans l'eſprit du Roi ; il agira déſormais ſans M. l'Archevêque de Paris ; & Me. de Leſdiguieres ne verra plus le Clergé de France à ſes genoux. C'étoit un grand ſcandale. Il fera ſon rapport, & le Roi nommera ; vous croyez bien que cette grande faveur va mettre tout le monde aux pieds de la Société : je lui ai fait déja ma cour pour M. votre neveu, & l'ai faite de belle grace ; on peut bien diſſimuler un peu pour rendre ſervice à ſes amis. Me. de Monteſpan vit comme un Ange ; la Cour a bien changé depuis qu'elle ne la gouverne plus. Me. la Princeſſe de Conti ſe fait aimer de Dieu & des hommes.

LETTRE XXVIII.

Maintenon, 28 Juillet.

VOus comprenez bien que je suis trop occupée pour vous écrire aussi au long que je le souhaiterois. M. votre neveu fut présenté au Roi, qui me dit: » Je l'avancerai avec le temps : qu'il soit » sage ". Le Pere de la Chaise n'a pu encore lui trouver rien de meilleur. Je vous remercie de grand cœur de ce qu'enfin vous m'avez offert l'occasion de vous rendre service : disposez de ma faveur comme si elle étoit à vous. Les ouvrages de Maintenon sont fort avancés : la présence du Roi n'y gâte rien : c'est un beau spectacle que de voir une armée entiere travailler à l'embellissement d'une terre! les deux montagnes se joindront par quarante-sept arcades, solidement bâties : c'est de l'aveu de tout le monde, un ouvrage digne des Romains & du Roi. Tout cela me ramene souvent à cette réflexion : » Les hommes sont bien foux de » se donner tant de soins pour embellir » une demeure où ils n'ont que deux jours » à loger ".

LETTRE XXIX.

A Verſailles, 10 *Septembre* 1687.

Soyez tranquille ſur le compte de votre favori : je ſuis un peu mieux inſtruite qu'on ne l'eſt à Paris, & je ne vois point d'apparence de guerre. Vos politiques bâtiſſent en l'air : le Roi a des ſentiments très-pacifiques, & il permettra bien à l'Empereur de vaincre les Turcs tant qu'il lui plaira : il eſt vrai que ſi l'on en croyoit certaines gens, la France arrêteroit les progrès de la Maiſon d'Autriche; mais le Roi eſt trop fidele à ſa parole pour mettre par une jalouſie mal fondée toute l'Europe en feu. Dans un autre temps, je n'aurois peut-être pas répondu de lui : mais à préſent Dieu lui a inſpiré un amour pour la paix qui augmente tous les jours. Priez Dieu de verſer ſes bénédictions ſur toutes ſes entrepriſes. Je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez contente de Maintenon. N'eſt-il pas vrai que c'eſt une belle terre ? Je vous avois bien dit que le Roi ne faiſoit rien à demi. Monſeigneur eſt réconcilié avec le petit Duc, &, contre mon eſpérance, ſans que le Roi s'en ſoit mêlé.

LETTRE XXX.

A Fontainebleau, 13 *Mars* 1688.

TOus vos nouvellistes grossissent à plaisir les objets : ce n'est que par occasion & en attendant, que j'occupe l'appartement de la Reine : aussi n'y ai-je mis que des meubles très-modestes. Le Roi y entra hier, & y ayant vu mon grand Crucifix d'Italie, me dit : » Voilà un orne» ment bien sérieux : je vous conseille de » le faire ôter. " Je lui demandai s'il craignoit de voir celui qui est toute son espérance : le Roi me dit en souriant, que je prêchois à merveilles ; & le Crucifix est resté. L'inflexibilité du Pape me jette dans de terribles appréhensions. M. de Louvois paroît désolé de ce que son crédit commence à tomber : il m'envie ma faveur : il m'attribue les dégoûts du Roi : enfin, il veut se rendre nécessaire par quelque guerre nouvelle : le Ciel m'a fait bien des graces : il ne manque à mon bonheur temporel que la certitude de la paix.

LETTRE XXXI.

A Verſailles, ce 5 Septembre 1688.

J'Avois fait des vœux pour la paix, & Dieu nous donne la guerre. Humilions-nous ſous ſa puiſſante main, & adorons ſa Providence. Le Roi n'eſt pas content de Me. la Dauphine : il trouve mauvais qu'elle s'intéreſſe ſi ouvertement pour le Prince Clément. Monſeigneur partira de Verſailles vers la fin de ce mois avec M. de Beauvilliers, qui ne lui ſera pas inutile. Son armée inveſtira Philipsbourg : Louvois n'oubliera rien pour engager par les premiers ſuccès à continuer cette guerre. Je n'oſe le dire au Roi, qui a une entiere confiance en M. de Duras. Il me ſemble que toutes ces conteſtations pourroient ſe terminer ſans répandre tant de ſang. Le Roi vouloit faire la campagne : il m'a promis d'attendre au printemps prochain. Dieu veuille qu'alors la paix ſoit faite ! Les nouvelles d'Angleterre ſont très-mauvaiſes : les Jéſuites y ont trop précipité les choſes : le P. de la Chaiſe loue leur zele, & ne loue pas leur prudence.

LETTRE XXXII.

JE vous prie de dater vos lettres : Me. de Mornay en fait un recueil : si vous en faisiez autant des miennes, vous n'en auriez plus. Malgré toutes les louanges que vous donnez à mon esprit, je sais bien qu'elles ne sont bonnes que pour le moment. Je vous remercie de ce manuscrit : (1) je l'ai lu avant que de me coucher : il y a beaucoup de vrai & encore plus de faux. A la place de Madame, j'aurois vu tout cela avec plus d'indifférence. Le Roi pouvoit-il croire des choses si absurdes ? & celles qui ne le sont pas, il les savoit déja, & toute la France avec lui. Le Duc de Beauvilliers a pris le bon parti, & tout ce qu'on dit à Paris ne sauroit changer le sentiment de tout Versailles. Il est vrai que vous voyez mieux les choses dans l'éloignement ; mais celle-là n'est pas du nombre. Je n'ai pas un moment à moi, ainsi je finis : j'ai pourtant encore bien des choses à vous dire. Si je ne vous vois pas Samedi, vous me

(1) Apparemment les *Amours du Palais-Royal.*

réſerverez ce plaiſir-là pour Dimanche : je ſerai libre aux heures accoutumées : je voudrois l'être toujours pour vous.

LETTRE XXXIII.

Monſieur de Lauzun eſt plus à la mode que jamais. Il voudroit que nous uniſſions nos vengeances. Je lui ai dit que depuis long-temps j'avois tout pardonné. Il eſt trop vindicatif pour le croire, & cependant il voudroit bien que Mademoiſelle (1) lui en dît autant. Il eſt tout-à-fait effacé du cœur du Roi, & l'*inquiet* n'y tient plus qu'à un fil. Il eſt fort choqué (*c'eſt apparemment M. de Louvois*) qu'on lui ait ôté la direction des affaires d'Irlande. Il s'en eſt pris à moi, & puis à Me. de Chevreuſe. Il comptoit ſur des profits immenſes. M. de Seignelai ne compte que ſur des périls & des travaux. Il réuſſira, s'il ne prend les choſes avec trop de hauteur. Le Roi n'auroit pas de meilleur ſerviteur, s'il pouvoit ſe détacher un peu de ſon tempérament. Il en con-

(1) Mademoiſelle de Montpenſier lui avoit défendu de reparoître devant elle.

vient lui-même, & cependant il ne se corrige pas. Quand j'avois de la voix, j'aurois fort bien chanté cette chanson; elle ne me dit rien de nouveau : ne sais-je pas que je suis vieille ? Si je pouvois l'oublier, le changement de mon humeur me le diroit assez. Cherchez l'Auteur, je vous en prie. Si le Roi le connoissoit, il me vengeroit; & si je le connois, je me vengerai autrement que lui. Quand je me rappelle Me. de Montespan, je compte pour rien tous ses outrages. Je suis fort contente du Duc du Maine, & le Roi est disposé à lui tout accorder. Mes filles m'occupent beaucoup, mais bien plus agréablement que toutes les intrigues de ces gens qui sont tantôt trompés, tantôt trompeurs, & souvent l'un & l'autre. Je l'éprouve plus que jamais : il n'est point de dédommagement pour la liberté. Vous faites bien de chérir la vôtre. La Philosophie nous met au-dessus des grandeurs : rien ne nous met au-dessus de l'ennui.

LETTRE XXXIV.

Madame de Valentinois feroit la plus aimable femme du Royaume, fi elle n'en étoit pas la plus coquette. Vous n'imaginerez point combien toutes fes malices nous donnent de chagrins. Le Roi n'a pas voulu parler à Madame la Ducheffe. Je l'ai fait pour lui. Je n'en ai eu que des infultes, ou ce qui en approche. Rien n'eft plus fenfible de la part des perfonnes qu'on aime. Elle eft perdue fans reffource : M. de Marfan fe perd, & ne s'en apperçoit pas. Le Roi ne fouffrira point tous ces déréglements. Il tiendra parole. Je crains moins aujourd'hui l'amour de pere, que je n'en crains la févérité. Mandez-moi ce que vous feriez à ma place. J'ai confulté le Pere Gaillard : je n'ai pas voulu m'expliquer clairement : ce qui fait qu'il ne m'a pas bien entendue, ou qu'il a feint de ne pas m'entendre. Voyez des perfonnes habiles & pieufes. Enveloppez le cas : & au nom de Dieu, tirez-moi d'un embarras fi cruel. J'offenfe Dieu par mes impatiences. Il faut que j'y remédie une fois pour toutes. Je crains de me faire des ennemis ; je crains auffi

que ma conſcience ne me reproche de ſouffrir un pareil ſcandale.

LETTRE XXXV.

Verſailles, ce 4 Novembre 1688.

NOus ſommes ici dans une grande allégreſſe : Philisbourg eſt pris. Monſeigneur ſera déſormais appellé Louis le Hardi. Le Roi eſt dans une joie inexprimable, & le petit Comte rit & pleure tour à tour. Vauban a fait des diſpoſitions admirables : il a modéré le feu de M. de Duras, & a empêché M. le Dauphin de ſe faire tuer. M. de Louvois veut qu'on aille en Allemagne, & qu'on ravage ſans pitié le Palatinat : cependant d'habiles gens prétendent qu'il ne faudroit faire la guerre qu'à l'Empereur, & qu'il eſt de la prudence de ne pas attaquer l'Empire. On fera tout ce qui paroîtra glorieux, & l'on penſera enſuite à ce qui eſt utile : on agira, & puis on examinera comment on auroit dû agir. Ma préſence gêne M. de Louvois : je ne le contredis pourtant jamais : le Roi lui a dit pluſieurs fois qu'il pouvoit parler en toute liberté. On croit que je gouverne l'Etat, & on ne ſait pas

ıe je ſuis perſuadée que Dieu ne m'a
it tant de graces que pour m'attacher au
lut du Roi. Je demande tous les jours
Dieu qu'il l'éclaire & qu'il le ſanctifie.
ıignez vos prieres aux miennes: elles ſe-
ınt plus efficaces, parce qu'elles ſeront
us déſintéreſſées: vous êtes moins atta-
ıée à la terre que moi.

LETTRE XXXVI.

Le 9 *Janvier* 1689.

LE Roi d'Angleterre arriva avant-hier à St. Germain, avec le Duc de Ber-
ick : ce fut une choſe bien touchante
ue ſa premiere converſation avec la Rei-
:. Ce Prince la conſoloit, & faiſoit les
lus tendres careſſes au Prince de Galles:
n ne peut avoir plus de fermeté: cette
ıſenſibilité à la perte de tant de grandeurs
t l'ouvrage de la grace : il eſt beau de
oir un Roi Confeſſeur! La Cour de St.
ermain ne le cédera qu'à Verſailles en
ıagnificence. Le Roi ne quittera les ar-
ıes qu'après avoir chaſſé d'Angleterre le
rince d'Orange : on dit que c'eſt un ſe-
ond Cromwel; & il eſt ſûr qu'il s'eſt
éja emparé de la Couronne : les Catho-

liques ſont dans l'oppreſſion, & le Parlement menace de les exterminer. J'ai toujours dans l'idée, que ſi Mr. Colbert avoit vécu, tout cela ne ſeroit pas arrivé : on n'a point empêché la deſcente des Hollandois : on en étoit averti depuis longtemps : mais on ne pouvoit ou l'on ne vouloit pas la croire : le pauvre Barillon eſt déſolé.

LETTRE XXXVII.

A Verſailles, ce 15 *Avril* 1691.

DIeu bénit les armes du Roi : Mons eſt pris, Nice eſt rendu. Le Roi ſera bientôt ici. Vauban & M. de Boufflers ſont aſſociés à ſa gloire : ils ont fait des diſpoſitions admirables ; ils ont fait plus, ils ont empêché les Mouſquetaires de ſe faire tous tuer. M. de Courtenay avoit ſouhaité de mourir ſous les yeux du Roi : il eſt mort. Conſolez-vous, ma chere Comteſſe, de la perte de M. de Villermont : le Roi l'a fort regretté : & Me. de Villermont verra que ces regrets ne ſont pas ſtériles. On m'écrit d'Italie des miracles de L *** : il eſt très-bien avec M. de Catinat : écrivez-lui, que vous me ré-

ondez de lui : je crains bien qu'il n'ait
is un vol qu'il ne pourra ſoutenir, &
ie le Roi n'ait à me reprocher d'avoir
puyé un joueur, & de l'avoir préſenté
omme un homme de mérite, parce qu'il
t de mes parents. Adieu, ma très-che-
. J'ai vu encore aujourd'hui l'Abbé de
énelon : il a bien de l'eſprit : il a encore
us de piété : c'eſt juſtement ce qu'il me
ut.

LETTRE XXXVIII.

A Verſailles, ce 14 Avril 1694.

MR. de Noailles m'a promis une campagne brillante. Il m'écrit qu'il vain-
a les ennemis du Roi & les ſiens. Comme
m'a juſqu'ici tenu parole, je compte
rt ſur ces deux victoires. M. de Luxem-
ourg ne ſait pas fuir : il gagne des ba-
illes par habitude, & prend des Villes
 badinant. M. de Joyeuſe & M. de
orges ont de la bravoure, &, à ce
l'on croit, de la capacité. Je crois que
Roi n'eſtime pas beaucoup le Prince de
ide, & que le Roi eſt un bon juge. Ainſi,
ſuis plus tranquille que vous ne pen-
. Il eſt vrai que je ſouhaite ardemment

la paix : mais on me connoît bien peu, si l'on s'imagine que je la préfere à la gloire du Roi. Ce n'est pas moi qui l'empêche d'aller en Flandre. Je l'y suivrois avec plaisir. Une réflexion de Me. du Lude, où je ne suis pas entrée, a rompu ce projet : & je vous avoue, que je n'en suis pas fâchée. Quelle gloire acquerroit-il à battre le Prince d'Orange, si accoutumé à être battu ?

LETTRE XXXIX.

Ce 12 Mai.

J'Ai eu pendant deux mois une copie de l'*Explication du Cantique des Cantiques*. Il y a des endroits obscurs, il y en a d'édifiants, il y en a que je n'approuve en aucune maniere. L'Abbé de Fénelon m'avoit dit que le *Moyen court* contenoit les mysteres de la plus sublime dévotion, à quelques petites expressions près, qui se trouvent dans les écrits des Mystiques. J'en lus un morceau au Roi, qui me dit que c'étoient des rêveries. Il n'est pas encore assez avancé dans la piété pour goûter cette perfection. J'ai bien prié Madame notre Supérieure de

plus mettre ces livres entre les mains nos Dames. Cette lecture est trop te pour elles : il leur faut un lait pro-tionné à leur âge. Cependant Me. ion les édifie. Je l'ai priée de cesser visites ; mais je n'ai pu leur refuser lire les lettres d'une personne pieuse & bonnes mœurs. M. de Paris paroît fort mé contre elle ; mais il avoue, que erreurs sont plus dangereuses par leurs tes que par le principe, & qu'il y a is à craindre qu'à blâmer. Prions Dieu 'il enseigne ses voies à ceux qu'il a char-; de nous mener à lui.

LETTRE XL.

1694.

ENcore une lettre de Me. Guion ! Cette femme est bien importune. Il est vrai 'elle est bien malheureuse. Elle me prie jourd'hui de faire associer à l'Evêque de eaux l'Evêque de Châlons & le Supé-:ur de St. Sulpice, pour juger défini-rement des points sur lesquels on ac-se sa foi. Elle me promet une obéis-nce aveugle. Je ne sais si le Roi vou-a donner encore cette nouvelle morti-

fication à M. de Paris : car enfin, cette héréſie eſt née dans ſon Dioceſe : & c'eſt à lui à en décider le premier. Comptez qu'il ne laiſſera pas perdre ſes droits. M. l'Abbé de Fénelon a trop de piété pour ne pas croire qu'on peut aimer Dieu uniquement pour lui-même, & trop d'eſprit pour croire qu'on peut l'aimer au milieu des vices les plus honteux. Il m'a proteſté qu'il ne ſe mêloit de cette affaire, que pour empêcher qu'on ne condamnât par inattention les ſentiments des vrais dévots. Il n'eſt point l'Avocat de Me. Guion, quoiqu'il en ſoit l'ami : il eſt le défenſeur de la piété & de la perfection Chrétienne. Je me repoſe ſur ſa parole, parce que j'ai connu peu d'hommes auſſi francs que lui : & vous pouvez le dire.

LETTRE XLI.

Verſailles, ce 12 Mars 1696.

TOut le monde eſt malade : le Roi a la fievre tierce, le P. de la Chaiſe un gros rhume, le Duc de Bourgogne la migraine, Me. de Lude & moi des vapeurs : enfin, le Château eſt un hôpital : Me. de Mornay ſeule réſiſte héroïquement au

u changement de la saison. Nous som-
1es fort tristes : je languis bien que cette
etraite à St. Cyr soit finie. On nous pro-
1et la paix à la fin de l'année : le Roi y
:availlera efficacement en continuant à
aincre, & sur-tout en détachant des Al-
és M. de Savoie. Me. de Montespan se
éfait de tous ses bijoux : elle a été sur-
rise elle-même du nombre & du prix.
Mes filles ne me sont point une ressource
ontre l'ennui. Je suis du matin au soir
ccupée à terminer leurs différends, &
prévenir la désunion : j'aimerois mieux
voir un Empire à gouverner. J'ai résolu
e renvoyer la petite de Chaumont chez
ès parents, le plus poliment qu'il me sera
ossible : si vous ne l'approuvez point,
ous me le direz sans détour ; mais il me
emble que le bon ordre le demande. Je
rains de prendre les choses trop vive-
nent, & presqu'autant d'être accusée de
nollir mal-à-propos. Je suis vieille : je
uis me prévenir : & à mon âge il n'est
ue trop ordinaire de se conduire com-
ne une personne de l'autre siecle. Je me
uis mise au-dessus des discours de ce
ays-ci ; mais je n'ai pas la même fer-
neté à l'égard des jugements qu'on porte
le mes actions dans le pays où vous vivez.

LETTRE XLII.

Maintenon, 24 Août 1696.

JE ne ſuis pas ſurpriſe des différents jugements qu'on porte de l'inſtruction de M. de Paris. Ce premier pas étoit difficile; & toutes les perſonnes déſintéreſſées qui l'ont lue, conviennent qu'il s'en eſt démêlé en homme très-prudent. Certainement le Roi en ſera ſatisfait. Les Jéſuites ne lui pardonneront pas de s'être élevé au Siege de Paris ſans leur participation : s'ils le fâchent, on priera le Pape de le faire Cardinal. Il falloit à la premiere Egliſe du Royaume un Prélat de mœurs ſans tache, & d'un caractere modéré, doux, ſimple, d'une piété éclairée & ſolide; le Roi a cru voir toutes ces qualités réunies dans M. de Châlons : il s'eſt conſulté, il a conſulté des gens de bien, il a conſulté Dieu : & rien n'eſt plus vrai, que s'il eût connu en France un plus honnête homme, il l'auroit donné à ſa Capitale. Plût à Dieu que ces guerres de Religion fuſſent auſſi près de leur fin que celle qui diviſe les Princes de l'Europe! La paix eſt faite avec M. le Duc

de Savoye, & le Roi eſt diſpoſé à la donner au reſte de l'Europe. La Princeſſe Adélaïde ſera le nœud de ce Traité. L'Empereur vouloit l'avoir pour le Roi des Romains; mais le Duc de Bourgogne l'a emporté ſur ſon rival: cette Princeſſe eſt fort aimable, mais elle eſt bien jeune: il faudra l'élever: voilà de nouveaux embarras. Je vous envie votre ſolitude, votre tranquillité: & je ne ſuis plus ſurpriſe que la Reine Chriſtine ſoit deſcendue du Trône pour vivre avec plus de liberté.

LETTRE XLIII.

Verſailles, ce 25 Mai 1697.

LA priſe de Barcelone, d'Ath & de Cartagene permet au Roi de convaincre les Alliés de ſon amour pour la paix. Il pourra la faciliter, en ſe relâchant des conditions que ſes victoires & ſes conquêtes ſemblent autoriſer, ſans déroger à ſa gloire. Il pourra même étendre le terme qu'il leur a fixé pour les accepter. Toutes les reſtitutions que le Roi offre ont cauſé ici de grands débats, on eſt las de la guerre, & l'on trouve

une eſpece de honte à reſtituer ce qui a coûté tant d'efforts & de ſang : pour moi il me ſemble qu'il y a de la gloire à reſtituer ce qu'on a pris, pourvu qu'on n'y ſoit pas contraint par une Puiſſance ſupérieure : cette démarche ne peut qu'être attribuée à la généroſité du Roi. Je vous aime plus que je ne vous le dis, ma chere Comteſſe.

LETTRE XLIV.

MAdame eſt fort contente : le Roi lui a promis d'obliger l'Electeur Palatin à lui donner tous les ans trois cents mille livres, juſqu'à ce que ſon affaire ſoit jugée par des arbitres. Le Cardinal de Furſtemberg ne ſera point abandonné, quoiqu'on ſoit peu content de lui : il m'a écrit des lettres fort preſſantes ; & le Roi en a été touché. Enfin, nous reſpirons ; nous n'aurons plus que notre ſalut à faire : je remercie Dieu tous les jours des ſentiments de paix qu'il inſpire au Roi : c'eſt une grande grace pour lui & pour ſon peuple : vous ſavez combien il en étoit autrefois éloigné : la dévotion rend le cœur tendre ſur le malheur des hommes, & l'eſprit éclairé ſur les objets

de la véritable gloire. Vous ne le croyez pas encore : puissiez-vous l'éprouver un jour !

LETTRE XLV.

A Versailles, ce 10 Décembre.

On se trompe, & vous pouvez le dire hardiment : le goût des plaisirs est éteint dans le cœur du Roi : l'âge & la dévotion lui ont fait faire des réflexions sérieuses sur la vanité & le néant de tout ce qu'il aimoit autrefois ; & il avance tous les jours dans les voies de Dieu : il n'assiste aux spectacles & aux fêtes qu'avec répugnance : il se plaint avec moi de la contrainte que lui impose son rang de prendre part à des plaisirs qui n'en sont plus pour lui. La Princesse est tous les jours plus charmante : le Duc de Bourgogne en est très-épris : il a été réglé qu'il ne la verroit que sur le pied de maîtresse : elle en a pleuré, & a dit : » Hé ! ne suis-je pas sa femme ? " ensuite elle en a ri, & m'a promis de lui être toujours cruelle, jusqu'à ce que le Roi lui ordonnât de ne l'être plus. Cette enfant nous amuse beaucoup : Madame de

Savoye l'a bien instruite : le Roi n'a pas la force de lui rien refuser : ses Dames sont accablées de présents. Tout est ici dans la joie : dès que les fêtes seront finies, nous serons plus tranquilles & ne serons pas moins gais : mes lettres seront aussi plus longues; mais mon affection pour vous n'augmentera point.

LETTRE XLVI.

A Versailles, 4 *Mars* 1698.

J'Etablis ma niece; la chose est faite; ainsi dépêchez-vous : il me faut vîte un compliment. Il en coûte à mon frere cent mille francs, à moi ma terre, au Roi huit cents mille livres : vous voyez que la gradation est assez bien observée. M. le Duc de Noailles donne à son fils vingt mille livres de rente, & lui en assure le double après sa mort. Le Roi, qui ne sait pas faire les choses à demi, donne a M. d'Ayen la survivance des Gouvernements de son pere. Voilà une belle alliance : le Maréchal en mourra de joie : son fils est sage : il aime le Roi, & en est aimé : il craint Dieu, & il en sera béni : il a un beau Régiment, & on y

joindra des pensions; il aime son métier, & il s'y distinguera. Enfin, je suis fort contente de cette affaire. Quand Mlle. d'Aubigné naquit, je ne prévis pas tant de bonheur. Elle est bien élevée, elle a plus de prudence qu'on n'en a à son âge; elle a de la piété : elle est riche : trouvez-vous que M. de Noailles fasse un mauvais marché ? Je crois qu'on est fort content de part & d'autre, & qu'on s'avoue en secret qu'on l'auroit été à moins. Adieu, ma chere Comtesse; vous voyez bien que je n'ai pas le temps d'écrire de longues lettres, ou du moins, il ne convient pas que je paroisse l'avoir.

LETTRE XLVII.

A L'heure qu'il est, on délibere sur le sort de la France, de l'Espagne, sur le sort de toute l'Europe. La guerre est inévitable, à moins qu'on ne prenne un parti honteux : & c'est ce que je ne crains pas d'un Conseil où le Roi préside. Les sentiments sont fort partagés : je suis sûre que dans ce moment, on conteste avec beaucoup de vivacité. Le Duc de Bourgogne ne sera peut-être pas de l'avis de Monseigneur : on dit que la raison est

pour M. le Duc de Bourgogne, & que la gloire eſt pour ſon pere. Le Duc de Beauvilliers donnera ſa voix au Traité de partage, & le Chancelier à l'acceptation pure & ſimple de cette belle ſucceſſion. M. le Dauphin prendra un milieu entre ces deux avis : il voudra qu'on renonce au teſtament & au traité ; on dit que c'eſt le ſeul moyen d'éluder la guerre ; il eſt bien conſeillé. M. le Duc d'Anjou eſt aſſez bon pour être Roi, mais pas d'un âge à avoir une volonté.

LETTRE XLVIII.

MOnſeigneur triomphe : il a remontré que le Roi étoit trop juſte pour l'éloigner d'une ſucceſſion que toutes les loix lui donnoient, qu'il y renonçoit en faveur du Duc d'Anjou, & qu'il ſe bornoit à dire toute ſa vie : » Le Roi mon » pere, & le Roi mon fils ». Le Duc de Bourgogne eſt revenu à ce ſentiment, & a dit, qu'il ne l'avoit combattu que pour éclaircir la matiere, & qu'il cédoit volontiers tous ſes droits à ſon frere. Le public ne ſera informé de tout ceci que dans quelques jours. Le Duc d'Anjou ne ſera traité comme Roi qu'après l'audience de

bassadeur d'Espagne. Priez Dieu qu'il sse tous les desseins du Roi, & qu'il ifie toutes ses pensées.

LETTRE XLIX.

Le 2 Mars.

sais, j'ai prévu les discours qu'on a ius contre M. de Chamillard. Mais e sait pas qu'il a refusé la succession l. de Barbezieux, & que le Roi a u qu'il acceptât, parce qu'en temps ierre, il est bon d'avoir affaire à un M. de Chamillard est honnête hom- s'il gouverne les Finances du Royau- omme celles de Saint-Cyr, nous ne rerons pas à dire M. Colbert. Le Roi promis de partager avec lui le tra- du département de la guerre : cela i pu rassurer sa modestie. Me. la Du- e de Bourgogne a pris de l'affection lui, & il travaillera quelquefois avec Duc de Bourgogne pour le former. nanieres honnêtes lui ont gagné tous œurs. Il employera nos amis, & ne a pas un chagrin comme M. de Lou- & son fils, de travailler avec le Roi onne compagnie. Le Comte d'Avaux

négocie un accommodement ; on doute fort qu'il y réussisse : cependant le Roi est tranquille : il en sait plus que toute sa Cour.

LETTRE L.

Ce 3 Avril.

LA mort du Prince d'Orange n'apportera aucun changement aux affaires. La Princesse Anne a été reconnue Reine d'Angleterre : c'est un terrible coup pour notre saint Roi : ce qui le console un peu, c'est le refus qu'on a fait au Prince George de Danemarck de l'associer au Trône : mais quelle consolation ! on ne peut en trouver de solide que dans la piété & la résignation aux ordres du Maître des Rois & des Empires. Les Hollandois font semblant de craindre pour la liberté de l'Europe, & ne craignent pas même pour la leur. Le Roi fera la guerre vigoureusement : il y avoit d'abord de la répugnance : mais c'est une nécessité : il faut y céder. Le Maréchal de Boufflers a des ordres fort étendus : & on dit que l'instruction que M. de Chamillard a dressée pour la Campagne de Flandres est une

très-belle chose : M. le Duc de Bourgogne n'aura qu'à suivre ce plan : vous jugez bien qu'il est bon qu'on l'empêche de faire à sa tête : on n'est pas grand Capitaine avec du courage seul : son âge ne lui permet pas d'avoir de la prudence. M. de Vendôme modérera en Italie le feu du Roi d'Espagne : mais qui modérera le sien ? On dit que M. le Prince Eugene n'opposera que de la lenteur à notre vivacité. Que vous dirai-je de M. de Catinat ? Il fait son métier : mais il ne connoît pas Dieu : le Roi n'aime pas à confier ses affaires à des gens sans dévotion. M. de Catinat croit que son orgueilleuse philosophie suffit à tout : c'est bien dommage qu'il n'aime pas Dieu ! Ma santé s'affoiblit tous les jours, & je ne puis plus me reconnoître dans ce portrait si ressemblant de 1694. Songeons à mourir, n'avons-nous pas assez vécu ?

LETTRE LI.

Marly, 30 *Juin* 1703.

J'Irai demain à Maintenon : je serois bien-aise de vous y voir. J'y aurai seulement Mlle. d'Aumale. On ne fut jamais plus triste que je le suis : il n'y a

que votre raiſon & votre fermeté qui puiſſent me conſoler. J'ai beau me dire qu'il eſt mort (1) dans de bons ſentiments: qu'il s'eſt depuis long-temps préparé à ce terrible paſſage : qu'il a paſſé dans la crainte de Dieu les dernieres années de ſa vie : toutes ces conſidérations rendent ma douleur moins raiſonnable, ſans la rendre plus légere. M. de la Rochefoucault avoit bien raiſon de dire que la Raiſon & la Religion ne peuvent preſque rien ſur la Nature. Ma niece eſt dans la déſolation, & ne ſort pas de ſon cabinet : il ſemble qu'elle ne trouve plus de plaiſir qu'à s'occuper de ſa douleur. Dieu veut me détacher de ce monde, & me préparer pour l'autre, en portant à mon cœur des coups ſi ſenſibles. Je voudrois bien paſſer le reſte de l'été à Maintenon ; mais on ne veut pas en entendre parler, & vous ſavez que depuis long-temps je n'ai plus de volonté. Je me ſoumets à tout : j'offre à Dieu mes peines : je le prie de m'appeller à lui, ſi ma mort eſt néceſſaire à mon ſalut, & ma vie inutile au Roi & à ſon peuple. Que ſa volonté ſoit faite ! C'eſt à lui à nous châtier, à nous à ſouffrir.

(1) M. d'Aubigné ſon frere, Chevalier des Ordres, Gouverneur de Berry, mort à Vichi.

LETTRE LII.

Ce 18 *Juillet* 1705.

NOtre ami est à présent fort à son aise. M. Desmarets l'a déchargé d'un fardeau bien pesant : la guerre en ira mieux : le M. d'O... auroit refusé cette place, si le Roi la lui avoit offerte : ceux qui ne savent pas combien il est ferme dans ses paroles, & combien il est difficile de trouver de bons sujets, ont tort d'être surpris qu'on continue M. Chamillard, qui est fort prudent, laborieux & entendu. Les troubles des Cévennes sont peu de chose : ce sont des Huguenots montagnards qu'il sera facile de réduire : il est inutile que le Roi s'inquiete des circonstances de cette révolte : cela ne guériroit pas le mal, & lui en feroit beaucoup. Vauban écrit que M. le Duc de Bourgogne acquerra beaucoup de gloire dans ce siege de Brisac : c'est lui qui l'a fortifié : il saura bien le prendre. L'armée est très-belle, & l'on a si bien pourvu à tout, qu'il n'y aura aucune plainte cette année. La Duchesse s'étoit mise en tête d'accompagner son mari dans cette expé-

tion : le Roi en a ri : j'en ai ri de même, & elle en a été piquée : nous nous sommes raccommodées : ainsi vous pouvez désabuser ceux qui nous disent brouillées si sérieusement.

LETTRE LIII.

A Versailles, ce 27 Août 1704.

J'Ai eu un terrible orage à essuyer : je ne me mêlerai plus d'aucune affaire. Si les trois Maréchaux savoient combien la perte de cette bataille nous a causé de consternation, ils répareroient bien vîte leur faute. Le Roi ne revient point des quinze mille François qui se sont rendus sans tirer un coup : priez Dieu qu'il bénisse ses armes. M. Chamillard est le plus tranquille de tous ; mais c'est le Roi qui le rassure : à la vérité, on n'a rien à lui reprocher : plût à Dieu qu'on en pût dire autant des Généraux ! Que dit-on à Paris de toute cette affaire ? Me. de Montigny est entrée à St. Cyr : j'irai Lundi pleurer sur nos malheurs. Nos Dames m'édifient beaucoup : elles m'envient peut-être ma place, & je leur envie leur tranquillité. Je ne vais point dans cette mai-

›n, que je n'en sorte avec regret, & que ne me repente de n'être point entrée ı Religion: je ne serois occupée que de ıes foiblesses & de mes maux, au-lieu ı'à présent il faut que je ne m'occupe ıe des maux d'autrui, & que je m'ou-ie moi-même. Ma niece est en parfaite nté: je vous envoye le Mercier qui m'a ·omis de faire diligence: il vous remet-a cent louis que vous donnerez aux Ur-ılines: ces pauvres filles me font pitié. : n'ai pu lire les deux dernieres lignes : votre lettre: peut-être est-ce la faute : mes yeux, & peut-être aussi la faute : votre plume. Dites à Me. de Ventadour ›mbien je l'honore.

LETTRE LIV.

'e Me. de St. Geran à Me. de Maintenon.

Versailles, ce 24 Août 1711.

'Espérance que vous aviez, Madame, sur M. de Boufflers n'a donc pu le sau-:r. Votre amitié pour lui étoit bien an-enne: vous n'êtes point sujette au chan-:ment. Je ne doute donc pas que vous : soyez bien affligée de le perdre. Le

Roi perd un ſerviteur zélé, & cela peut ſuffire pour exciter vos regrets. Les miens ſe portent, tantôt ſur lui, tantôt ſur moi, qui, livrée à mes réflexions, pourſuivie par la miſéricorde de Dieu, me trouve bien honteuſe de ne pas profiter de tant d'événements qui me rappellent à lui.

Mais parlons de choſes moins triſtes. Vous avez, comme vous ſavez, toujours eu le bonheur de me divertir beaucoup: vous continuez en m'écrivant par Mlle. d'Aumale: c'eſt me donner un plaiſir d'autant plus grand, que je ſais qu'il vous coûte moins. Non, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une perſonne au monde ſi aimable que vous : permettez-moi cette petite careſſe: la diſtance de dix-huit lieues me rend plus hardie, que ſi j'étois au bord de votre niche. Plus je vois de près les occupations de Me. de Ventadour, plus je conviens qu'il n'y a d'agréable dans ſa place, que le deſſus de ſes lettres, comme vous le dites fort bien. Que je m'acquitterois mal d'un tel poſte, & que les enfants que je gouvernerois ſeroient mal ſervis! je crois que vous n'en doutez pas.

LETTRE LV.

A Verſailles, le 15 Août.

JE ne ſuis point morte, Madame, mais je ſuis fort diſcrete : quand je ne ſerois plus au monde, une marque de votre amitié, de votre ſouvenir ſuffiroit pour me reſſuſciter. Ainſi ne vous tenez point pour importunée, ſi je mets ſi vivement la main à la plume ſur ce que vous nommez mon nom dans la lettre à Me. de Ventadour : ſi j'étois la Gouvernante d'un Dauphin de France, vous entendriez ſouvent parler de moi, & ce ſeroit bien ce qui me rendroit cette place agréable ; car vue de près, c'eſt la déſolation des déſolations. Je voudrois vous faire mon compliment ſur la priſe de Douay, & que la choſe ſe paſsât en douceur : je crains un peu les batailles, & je crois que vous ne les aimez pas trop. Cependant j'eſpere que Dieu ſera pour nous ; le Maréchal de Villars me mande qu'il ne dort pas infiniment : il a en effet quelques raiſons d'avoir quelques inſomnies. Que vous nous donnez de joie, en nous aſſurant de la bonne ſanté du Roi ! Je ne crois pas la

vôtre trop mauvaiſe par le ſtyle de quelques endroits de votre lettre, que notre gouvernante a bien voulu nous communiquer. Si vous étiez une perſonne dont on pût exiger un commerce réglé, que je ſerois contente! rien n'eſt ſi délicieux que vos lettres, & Mlle. d'Aumale eſt trop heureuſe dans ſa fonction de votre Secretaire: avec ſes diſpoſitions naturelles, elle doit faire bien du chemin du côté de l'eſprit: j'envie plus ſa place que celle de Me. de Ventadour. Vous ſavez, Madame, qu'il s'eſt toujours joint au reſpect que j'ai pour vous, un goût qui m'a attachée à votre perſonne, & qui m'y a attachée bien naturellement: je le ſatisferai toutes les fois qu'il vous plaira; car je ne vous ſerai point rigoureuſe: n'oubliez pas une créature qui eſt la vôtre, & nommez mon nom au Roi, s'il vaut la peine d'être nommé. Mes infirmités ne font que croître & enlaidir: je deviens ſi décrépite, que c'eſt une choſe déplorable, & que cependant vous ne déplorerez point.

LETTRE LVI.

Ce 7 Septembre.

VOus vous passeriez bien, Madame, de lire mes lettres; mais je ne puis me passer de vous les écrire. L'autre jour vous ne parlâtes point de moi à Me. de Ventadour, ce qui me déplut beaucoup: je vous prie de vous remettre en regle: vous savez combien il vous est essentiel de me plaire. L'éloignement de Fontainebleau est insupportable à qui veut à tous moments être instruite de votre santé, & de celle du Roi: la mienne qui est un petit néant auprès des vôtres, est toujours fort déplorable, & fort peu déplorée: quelquefois de la mélancolie, & ensuite de l'affliction, & puis des réflexions qui m'obligent à me soumettre à la volonté de Dieu. Vous amusez-vous bien, Madame, dans le lieu où vous êtes? ou y faites-vous sans plaisir le plaisir des autres? c'est votre personnage: & il est plus héroïque qu'agréable. Vous avez du moins un peu dissipé les oiseaux de votre voliere, ce qui rend votre appartement un peu plus silencieux; mais

St. Cyr vous manque : vous aimez fort cette voliere-là, & il a fallu encore y renoncer ; mais vous ſavez mettre tout à profit.

Me. de Coulanges, qui protege & aſſiſte autant qu'elle peut les filles de la Magdeleine, m'a chargé d'en faire la cour en vous préſentant de leur part ce petit JESUS, le plus joli enfant du monde, en vérité. Si j'avois été conſultée par ces ſaintes filles, que je ne leur aurois point conſeillé d'envoyer leur Sacriſtain chargé de cette grande boîte ; car vous n'avez beſoin ni de careſſes, ni de ſollicitations, ni de préſents pour exciter votre charité dans les lieux dont vous connoiſſez la miſere : quoi qu'il en ſoit, ledit Sacriſtain m'a laiſſé cette boîte & la lettre de Me. de Coulanges, & s'en eſt retourné plus aiſément, je crois, qu'il n'étoit venu.

LETTRE LIX.

POint de procédé, Madame, plus généreux que le votre. A mon inſu vous demandez une grace pour moi : vous l'obtenez, & vous laiſſez à M. de Pontchartrain à me l'apprendre. En vérité, la ſomme dont le Roi augmente ma penſion

est trop considérable. Je n'aspirois qu'à une vie commode, & vous m'en procurez une agréable. Il me seroit bien difficile de vous exprimer ce qui se passe dans mon cœur sur vos bontés pour moi : il en est pénétré, & je ne puis m'empêcher de vous dire tout grossiérement que je vous aime comme ma vie : je fais marcher mon profond respect après les sentiments les plus tendres. Ce n'est point le cérémonial de la Cour, mais c'est celui du cœur. Donnez-vous quelquefois le temps, Madame, de faire réflexion combien vous êtes bonne, secourable, généreuse : ne craignez point d'en prendre aucun orgueil : vous ne sauriez mêler aucun défaut dans tout ce que vous devez connoître de vous. Je prends la liberté, Madame, de vous supplier de rendre ma lettre au Roi, si vous le jugez à propos. J'ai besoin de votre secours, aussi-bien pour remercier des graces, que pour en demander.

Si le Maréchal de Villars est assez heureux pour avoir servi le Roi à son gré, il l'est aussi beaucoup de l'avoir bien été par vous, Madame, auprès de son maître. Vous savez que je hais le Prince Eugene le plus chrétiennement que je puis. Me. de Caylus devroit bien quelquefois

me dire de vos nouvelles : il ne faut point compter ſur ces gens de Cour.

LETTRE LVIII.

A Mon réveil, Madame, j'apprends la priſe de Bouchain. Avant que d'être ſaignée, je commence à vous en faire mon compliment : avec la fievre & un gros rhume, on n'eſt point en état de ſe préſenter ſur le chemin du Roi. Ayez la bonté, Madame, de me ſecourir en cette occaſion, vous qui ne m'avez abandonnée dans aucune. Dites-lui, s'il vous plaît, tout ce que lui auroit dit ma révérence. Je vais tâcher de me bien porter, puiſque la paix qu'on nous promet nous annonce de beaux jours.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON
A DIVERSES PERSONNES.

LETTRE PREMIERE. (1)

POURQUOI ne m'écrivez-vous point? vous avez plus de loisir que jamais: vous êtes éloigné de la Cour & de vos amis: vous vous ennuyez. Encore un coup, pourquoi ne m'écrivez-vous point? Je vais vous rendre compte d'un petit voyage que je viens de faire pour le seul intérêt de ma santé. Elle n'est pas encore bien assurée. Mais ce qui m'en console, c'est le plaisir que j'ai eu de parler de vous avec M. Sanguin, qui me promet de nous faire vivre l'un & l'autre six vingts ans. Il fait des miracles ici;

(1) Cette Lettre est sans nom & sans date.

mais il ne peut me garantir d'une rechûte : il n'en aura le remede qu'à Paris. J'y ſerai à la St. Martin ; & nous irons enſemble voir Me. de Breuillac. J'ai vu le Chevalier de Méré, à qui vous avez preſque autant d'obligations qu'à M. Sanguin : il vous a donné une place glorieuſe dans un ouvrage qui doit bientôt voir le jour, & qui ne doit finir qu'avec le monde. Vous croyez que je m'en dois tenir là : mais c'eſt peu pour moi d'avoir aſſuré votre vie & votre gloire. J'ai encore quelque choſe pour vous : & ſi ce quelque choſe ne vous plaît pas, je me ſerai du moins vengée de votre ſilence en vous accablant de mon loiſir de Province. Un de mes amis a fait une découverte dans un livre connu : c'eſt une prophétie qui ne peut convenir qu'au Roi & au regne préſent : les guerres civiles y ſont clairement exprimées : la conquête de la Hollande y eſt auſſi, & mille choſes prodigieuſes, que vous ne croirez point que vous ne les ayez vues, que vous verrez & que vous ne croirez pas encore. Le livre eſt imprimé depuis cent ans : voilà ma réponſe à l'objection que vous me prépariez. L'Auteur parle Latin : vous ne l'entendez pas : je vais vous le traduire

mot

ot à mot. » Je veux ajouter ici en passant en faveur du Lecteur une prophétie que j'ai tirée d'un manuscrit très-ancien, qui s'est trouvé dans, &c. ".
' *s'élevera un Roi de la nation du très-'ustre Lis, ayant le front spacieux, les urcils élevés, les yeux grands & fendus, nez aquilin. Il assemblera une grande 'mée : il détruira tous les Tyrans de son oyaume : il les contraindra de se cacher ıns les montagnes & dans les cavernes ıur éviter sa présence; car la justice lui ra associée, comme l'époux l'est à l'épou-. Il fera la guerre jusqu'à la quarante-oisieme année de son regne, en subjuguant s habitants des isles & des marais* (le ıot latin est *Insulanos*), *les Espagnols ' les Italiens. Il poussera enfin ses conquê-s & son Empire en Grece, en Turquie ' par-delà.* J'abrege la fin. Tout le reste t mot à mot; je l'ai fait voir à Mr. de abessieres. Vous le verrez à Paris. Voilà e quoi faire votre cour, & cette voie t assez extraordinaire pour vous venir e la petite-fille de M. d'Aubigny : vous .vez qu'on est depuis long-temps sorcier ıns ma maison. Si la guerre dont vous :es menacé vous attriste, l'accomplissement de la prophétie vous consolera.

LETTRE II.

A la Reine d'Angleterre.

le 18 *Juin.*

LE Roi continue, Madame, à se bien porter : il prit hier sa médecine ordinaire : il a grande envie d'être saigné, parce qu'il trouve depuis quelque temps que les saignées lui font du bien. V. M. peut bien croire que M. Fagon les lui accordera volontiers; mais il veut attendre encore quelques jours. M. le Dauphin a été enrhumé; mais on croit que c'est une de ses dernieres dents qui a percé. Après les deux articles que je sais qui touchent V. M., je n'ai pas grand'chose à lui dire : il lui seroit assez indifférent de savoir que Me. de Parabere, favorite de Me. la Duchesse de Berry, est dans une si grande disgrace, qu'on ne la veut ni voir ni rencontrer, & que M. le Duc d'Orléans travaille à son raccommodement; on pourroit trouver encore des nouvelles de cette espece-là. Il n'y a rien de nouveau sur un sujet plus convenable à V. M.; je veux dire, les affaires de l'E-

glise : nous attendons toujours ce qui nous viendra de Rome.

J'entendois hier parler de celles d'Angleterre ; mais V. M. les sait mieux que moi. Le Roi m'ordonne de bien remercier V. M. de l'inquiétude qu'elle a eue sur son incommodité, qui a fait grand bruit, quoique bien peu de chose. J'espere que V. M. me dira quelque chose dans ses lettres de M. le Chevalier de Saint-George, pour lequel j'ai un respect & un attachement, & si je l'ose dire, une tendresse que je déclare d'autant plus hardiment que ces sentiments-là sont très-désintéressés : je ne puis exprimer ceux que j'ai pour V. M. Je suis ravie de lui savoir présentement quelque joie.

LETTRE III.

A Mad. la Marquise de Querjean.

Ce 26 Décembre 1680.

DE toutes les lettres que j'ai reçues sur l'honneur que le Roi m'a fait, la vôtre a eu le prix, & j'ai bien reconnu ce style admirable qui me charmoit tant à la rue des Tournelles. Nous nous con-

noissions quelques années auparavant; mais c'est-là le temps où nous avons eu le plus de commerce; temps trop précieux pour que je puisse l'oublier. Ecrivez-moi, je vous en supplie. Ne songez qu'à me dire vrai, quelque désagréables que soient les choses que vous entendrez de moi : je veux tout savoir, le moment, les personnes, l'intention, le ton, le geste. Apprenez-moi aussi votre langage : sont-ce les Jansénistes que vous appellez les dévots? Je ne suis pas bien avec eux : & la cabale en est si grande, que les louanges qu'on m'y donne ne peuvent venir que de gens qui tiennent plus à la vérité qu'au parti.

LETTRE IV.

A Madame de Montespan.

Ce 12 Janvier 1687

LE Roi m'a donné ordre, Madame, de vous écrire que vous l'obligeriez de reparoître à la Cour, à moins que le desir de faire votre salut ne vous retienne à Fontevrault : en ce cas, il ne voudroit pas que pour lui vous changeassiez vos

pieuses résolutions ; mais si votre absence est la suite de quelque mécontentement, je puis vous assurer, Madame, que vous ne sauriez mieux faire que de revenir bientôt. Le Roi vous auroit permis d'entrer, s'il n'avoit craint un attendrissement qui pouvoit nuire à son état : il a été fort sensible à votre douleur ; & il a embrassé nos Princes avec beaucoup de tendresse. Le Duc du Maine s'est chargé de vous faire mes baise-mains : croyez, Madame, que quelque tendresse qu'il vous dise pour moi, ses termes seront toujours bien au-dessous de tout ce que m'inspirent l'inclination & la reconnoissance.

LETTRE V.

A Madame de Montchevreuil.

VOtre douleur n'a rien qui soit indigne d'une Chrétienne. Il est si naturel de pleurer un fils (1) sage & bien éta-

(1) M. le Comte de Mornay, fils de Me. de Montchevreuil, fut tué au siege de Manheim, sous les yeux de son pere qui y avoit suivi le Duc du Maine.

bli! Dieu ne défend point ces ſentiments. Mais prenez garde que votre douleur ne ſoit trop forte, & ne vous faſſe murmurer contre la Providence. On lui réſiſte en vain. Je vous envoye notre Abbé : il vous dira combien je ſuis touchée de votre affliction. Il vous dira auſſi combien les félicités de ce monde ſont peu ſolides. Ma très-chere amie, vous étiez trop heureuſe. Dieu vous veut toute entiere pour lui. Il eſt vrai que le coup eſt terrible; mais il l'a frappé pour votre bien. Il ſait mieux que nous ce qui nous eſt avantageux. Ces réflexions ſont triſtes; mais elles ſont vraies & convenables à une ame courageuſe, telle que la vôtre. A quoi vous ſerviront les progrès que vous avez faits dans la piété, s'il ne vous ſoutenoient aujourd'hui ? C'eſt dans l'adverſité qu'il faut juger ſi l'on a une dévotion ſincere. Et la vertu eſt incertaine tant qu'elle n'eſt pas éprouvée par le malheur. Dieu n'exige pas ſeulement le ſacrifice de nos inclinations vicieuſes : il veut encore celui de nos ſentiments & de nos plus cheres affections.

LETTRE VI.

A Madame de Fontenai.

TOut est porté à des extrémités déplorables. Le Roi est très-touché de ce qu'il fait, & n'en fait qu'une partie. On est bien injuste de m'attribuer tous ces malheurs : s'il étoit vrai que je me mêlasse de tout, on devroit bien m'attribuer quelquefois les bons conseils. Il y a quinze ans que je suis en faveur : je n'ai encore nui à personne : j'ai fait beaucoup de mécontents : je n'ai jamais fait ni méchanceté ni injustice. Le Roi m'a reproché souvent ma modération : cela vaut bien mieux que s'il me reprochoit mon importunité. Avec cette insensibilité que je croyois avoir pour les choses de ce monde, & sur-tout pour les jugements des indévots, je me retrouve aujourd'hui aussi peu avancée que lorsque je commençai à me réprimer & à me vaincre. L*** me donne des peines infinies ; me brave, s'appuye sur M. de Vendôme, & ne me pardonne point d'avoir découvert qu'il m'avoit trompé.

LETTRE VII.

A la même.

JE vous prie de charger M. Lallemant d'examiner avec soin les papiers de M. de Tillemont (1). Cette Histoire doit s'y trouver. La copie que j'en ai vient de lui, & il m'en manque trois cahiers : je crois que c'est le huitieme & les deux derniers. Ne dites point à M. Lallemant que cette recherche me regarde : il pourroit entrer en quelque défiance. Tout est esprit de parti pour certaines gens. J'ai vu l'Abbé de Choisy (2), & l'ai vu si raisonnable, que comparé à ce qu'il étoit autrefois, il y a plaisir à le voir. Mais, mon enfant, la grace opere bien d'autres prodiges.

(1) Sébastien le Nain de Tillemont, né à Paris en 1637, éleve de Nicole, Auteur de l'Histoire Ecclésiastique, mort en 1698.

(2) François de Choisy, né à Rouen en 1644, envoyé à Siam, Auteur de divers Ouvrages, dont le meilleur est son Livre de Mémoires, mort en 1719.

LETTRE VIII.

A la même.

JE sais tout ce qu'on prête au Duc du Maine. On ne réussira point à nous brouiller. Il a voulu me donner des preuves de la derniere clarté. Je les ai refusées. S'il est coupable, il l'est si peu que j'aurois tort d'en être offensée. C'est un sentiment d'amour filial : & comment le condamnerois-je, moi qui ai fait tout ce que j'ai pu pour qu'il aimât plus sa mere que moi, sans avoir pu en venir à bout ? Je ne doute pas que Me. de Montespan n'eût été charmée d'une rupture éclatante. Je ne lui donnerai jamais ce plaisir.

LETTRE IX.

A la même.

LEs nouvelles de Pologne sont si bonnes, que je n'ai pu refuser à Me. la Princesse de Conti ce qu'elle souhaitoit depuis si long-temps. L'Abbé de Polignac

(1) donne à toute cette famille un air de grandeur qui ne déplaît point. Le Prince partira demain : c'eſt un peu tard : mais le malheur eſt irréparable. Me. de Simiane ſuit ſes caprices, & vous ſavez ce que c'eſt. Je l'ai abandonnée à ſa conduite. Je me ſuis toujours repentie d'avoir voulu diriger des femmes : les hommes ſont plus traitables & plus dociles.

LETTRE X.

A la même.

MEs vœux ſont enfin exaucés :

Non : depuis la diſgrace
De l'altiere Vaſthi dont j'occupe la place ;

je n'eus jamais un plaiſir égal à celui que je reſſens aujourd'hui. Je vous félicite de votre triomphe. Votre joie fait la mienne. Je la ſens toute entiere. Cette concurrence m'allarmoit. Tout a changé dans un moment. Rapportons tout à celui qui diſtribue à ſon gré la fortune ou la miſere.

---

(1) Melchior de Polignac, Cardinal, né au Velay en 1662, mort en 1741.

C'eſt mon refrein : & quand vous ſerez à mon âge, vous verrez qu'il eſt bien doux de renvoyer à la Providence toute la gloire de ce qui nous arrive d'heureux.

LETTRE XI.

A la même.

IL y a bien des raiſons pour & contre. M. d'Aubigné a aſſez de bien, & cette famille eſt ſans conſidération. M. Rajas (1) eſt fort eſtimé dans ſa Province ; mais ici cette eſtime-là n'eſt rien. Rappellez-vous tout ce qui ſe dit ſur le bon homme le Moine : pour peu que je me mêle de cette affaire, on en dira encore davantage. La Demoiſelle eſt aimable, a un bon eſprit, de la ſanté, de la douceur, de la piété : ce ſont de grands points. Je crois donc, puiſqu'on veut mon avis, que M. d'Aubigné doit pourſuivre cette affaire, s'il y va d'inclination ; & s'il eſt ſeulement tenté par le bien, la laiſſer-là. Quant à ce qu'on appelle ma protection, vous ſavez qu'il n'y a point de d'Aubigné à qui je ne l'aye

---

(1) Intendant de Rouen.

accordée, & que quelquefois même je l'ai donnée au seul nom.

LETTRE XII.

A Madame de Rochechouart. (1).

A St. Cyr, 27 *Juillet.*

JE suis toujours ravie, Madame, quand je reçois des marques de vos bontés pour moi. Mais je voudrois bien que vous ne me fissiez point de remerciements, quoique je puisse faire pour vous. Jugez par-là si j'en veux pour mes seules bonnes intentions. Rien ne m'est plus précieux & plus cher que les intérêts de Me. de Mortemart, & ceux de M. de Thianges. Je n'ai jamais changé de sentiments pour vous: vous avez touché mon goût & rempli mon estime: j'ai cru ne pas vous déplaire: & tout cela, Madame, a subsisté dans tous les temps & subsistera toujours; mais je vous demande en grace de me traiter comme vous me traitiez, & de m'estimer

---

(1) Abbesse de Fontevrault, sœur de Me. de Montespan.

assez pour croire que ce que la fortune a fait en ma faveur ne m'a point gâtée. Je souffre assez volontiers les hommages ou les bassesses de ceux qui ne me connoissent pas : leur opinion m'est indifférente; mais je serois au désespoir que vous me crussiez assez folle pour avoir oublié combien votre amitié m'honore, & avec quel soin je dois la cultiver. J'ai dit au Roi, Madame, les chagrins que ses maux vous donnent, & la joie que vous sentez quand il en est soulagé. Il compte fort sur vos protestations : & il y a entre vous & lui une intelligence particuliere & fort indépendante. Il se porte très-bien : il est très-gai : & vous êtes mal informée, si vos nouvelles portent qu'il s'ennuye. Que j'ai de pente à causer avec vous ! & que je le ferois de bon cœur & franchement !

LETTRE XIII.

De Me. Guyon à Me. de Maintenon.

Paris, 10 *Octobre* 1688.

MAdame, après avoir remercié la divine Providence de ce qu'elle m'a délivrée de la prison où me tenoient mes

ennemis, il eſt bien juſte que je vous rende graces à vous, Madame, dont Dieu s'eſt ſervi pour me tirer, comme par miracle, des mains des Grands de la terre. J'ai obéi à vos conſeils, comme j'aurois obéi aux ordres de Dieu; & j'eſpere que vous n'attribuerez point cette obéiſſance à foibleſſe, mais que vous la regarderez comme la meilleure maniere de vous témoigner ma reconnoiſſance. J'y répugnois d'abord: mais dès que la choſe a été faite, j'ai ſenti couler la joie & la tranquillité dans mon ame. Le Pere la Combe (1), mon Pere en Jeſus-Chriſt, n'eſt pas plus coupable que moi. Je ſuis la cauſe de ſes malheurs. Vous n'avez qu'à dire un mot, Madame, & ſes chaînes tomberont. Vous aurez rendu aux fideles un innocent opprimé qui peut les édifier & les inſtruire. Mon Dieu! que votre volonté ſoit faite & non la mienne! Je m'étois miſe en chemin pour aller me jetter à vos genoux: mais une voix ſecrete m'a obligée malgré moi à diſcontinuer ma route & à revenir ici. J'attendrai vos commandements. Que le

(1) La Combe, Barnabite, du pays de Geneve, Directeur de Me. de Guyon, homme d'un eſprit déréglé, enfermé en 1687 par ordre du Roi comme un ſéducteur, mort fou en 1698.

Seigneur vous inſpire & vous conduiſe! Je ne ceſſerai jamais de lui faire cette priere, ni de me dire avec un profond reſpect, &c.

LETTRE XIV.

A Me. de Rochechouart.

A Fontainebleau, le 27 *Septembre* 1691.

J'Aurois plutôt répondu, Madame, aux lettres dont vous m'avez honorée, ſi je n'avois attendu que le Roi me chargeât de ſes ordres pour vous ſur celles que vous lui avez écrite. Il la porte ſur lui pour en parler à M. de Pontchartrain: & il a tant d'affaires qu'il oublie celle-là. Je vous aſſure, Madame, que vous lui pardonneriez ſi vous voyiez de près comme ſes journées ſe paſſent: les perſonnes qui l'ont vu le plus ſeroient ſurpriſes de ſon activité. Il a plus de conſeils que jamais: il ne donne que deux heures par jour à la chaſſe. Quand il le peut, il rentre à ſix heures, & eſt juſqu'à dix à lire, à écrire, à dicter. Souvent il congédie les Princeſſes après ſoupé pour expédier quelque courier. Ses Généraux ſont ſi charmés d'être

en commerce avec lui, qu'ils lui rendent un compte fort détaillé pour s'attirer de ces réponses qui les enchantent, & que sans vouloir insulter, ils trouvent d'un style bien doux. Je connois votre attachement pour lui : je n'ai pu m'abstenir de vous parler de lui : je crois vous faire assez bien ma cour. Il n'a pas été content du personnage que M. de Luxembourg a fait faire à notre Prince (le Duc du Maine) dans le dernier combat. M. le Duc de Chartres revient, & le nôtre ne reviendra pas sitôt. Mlle. de Blois fait fort bien, & je voudrois de tout mon cœur la voir mariée. Le Duc du Maine desire de l'être : on ne sait qui lui donner. Voilà, Madame, des nouvelles de ceux que vous aimez. Le Roi panche plus à une particuliere qu'à une Princesse, à une Françoise qu'à une étrangere : Mademoiselle espere Monseigneur : les filles de M. le Prince sont vaines : en connoissez-vous d'autres ? La famille de Me. de Louvois est partagée pour l'Abbaye de Saint-Amand : les uns la demandent pour Me. Barentin, sœur de la mere de Me. de Louvois, Religieuse au Val-de-Grace ; les autres pour Me. de Bois-Dauphin. J'ai montré au Roi votre recommandation : je me plains de toutes les excuses dont

vous l'avez accompagnée : mon respect pour vous ne peut les admettre. Je ne vous promets pas de réussir toujours à tout ce que vous m'ordonnerez : mais je puis bien vous promettre de n'en être jamais importunée. Je suis ravie, Madame, d'avoir reçu quelques marques du souvenir de Me. de Montespan : je craignois d'être mal avec elle : Dieu sait si j'ai rien fait contre elle, & combien je l'aime encore ! j'aurois quelque curiosité de savoir ce qu'elle a pensé sur l'horrible mort de cet homme, (M. de Louvois) qui seul lui paroissoit quelque chose, & qui remplissoit toutes ses idées :

Il ne fit que passer, il n'étoit déja plus.

Il traversa la galerie en santé, & il alloit mourir. En voici un autre, (M. de la Feuillade) qui meurt subitement le onzieme jour d'une maladie : il n'a que le temps de dire : *Je sens la mort : Seigneur ! faites-moi miséricorde.* C'est plus que l'autre : mais est-ce assez ? Je crois vous entretenir, Madame, & je me laisse trop aller à ce plaisir. Le Roi a chargé M. de Pontchartrain de prendre les informations sur ce que vous demandez : il veut vous répondre lui-même. Je crois que vous vous souvenez que je n'ai point rempli la place

de Beaumont : je voudrois donner à Me. de Mortemart un bon ſujet, & qui eût de la voix. Voilà encore l'Abbaye de Chelles vacante. Ma lettre eſt trop longue ; mais je me flatte qu'elle ne vous le paroîtra pas.

LETTRE XV.

De Me. Guyon à Me. de Maintenon.

Paris, 7 Juin 1694.

MAdame, permettez-moi de me jetter à vos pieds, & de remettre entre vos mains le ſoin de mon ſalut & de mon honneur. Depuis dix-huit ans, je m'occupe ſans ceſſe à aimer Dieu. Je ne vois que des gens de bien. Je ne parle & n'écris qu'à mes amis, dont toute la terre connoît le zele & la vertu. Je n'ai aucune liaiſon avec les gens ſuſpects à l'Egliſe ou à l'Etat. Cependant on me charge de calomnies de tous les côtés : on ſe déchaîne contre moi, on noircit mes mœurs ; on jette des ſoupçons ſur ma conduite paſſée & préſente ; on dit que je ſuis rebelle à l'Egliſe, que je veux faire une Religion à ma mode, que je me crois plus éclairée

la Sorbonne, moi qui ne ſais autre
ſe que Jeſus-Chriſt crucifié. M. Boſ-
ſait combien je ſuis ſoumiſe à mes
ſteurs : il m'a dit que j'avois la ſim-
ité d'une colombe, & m'a offert un
ificat que je ſuis à préſent bonne Ca-
ique. Il m'a défendu l'approche des
ements : je m'abſtiens depuis trois
s du pain céleſte : & quoique mon ame
dans le déchirement, je ne murmure
ıt contre cette déciſion. Ma vie a été
u'ici irréprochable, & l'on m'accuſe
ices ſcandaleux. Je vous ſupplie, Ma-
e, par ce pur amour que Dieu a té-
gné aux hommes en mourant pour
, je vous ſupplie de demander au Roi
Commiſſaires pour informer extraor-
irement de ma vie & de mes mœurs,
qu'étant purgée & juſtifiée des crimes
ces dont on m'accuſe, on procede
: moins de partialité à l'examen de
doctrine. Ne me protégerez-vous
ıt, Madame, contre l'injuſtice des
ımes, vous qui connoiſſez toute leur
ce ?

LETTRE XVI.

De la même à la meme.

MAdame, tant qu'on ne m'a accusée que de faire oraison & d'apprendre aux autres à la faire, je me suis contentée de demeurer cachée. J'avois cru que ne parlant, n'écrivant à personne, je satisferois tout le monde, que j'appaiserois mes ennemis, & que je tranquilliserois le zele de certaines personnes de probité qui n'avoient de la peine que parce que la colomnie les indisposoit : mais j'apprends qu'on m'accuse de choses qui intéressent l'honneur, & qu'on parle de crimes. Je crois devoir à l'Eglise, à ma famille & à moi-même la connoissance de la vérité. Je vous demande donc, Madame, une justice qui n'a jamais été refusée à personne, même dans les pays les plus barbares, ni aux plus criminels; c'est de me faire mon procès, & de me faire donner des Commissaires, moitié Laïques, moitié Ecclésiastiques, tous gens d'une vertu reconnue & sans préventions : car la probité ne suffit pas dans une affaire où la calomnie a prévenu une infi-

té de personnes. Si vous m'obtenez tte grace, & je vous en conjure, Mame, par les plaies de Jesus Christ, je e rendrai dans telle prison qu'il vous aira, ou qu'il plaira au Roi de m'inquer : & je m'y rendrai avec une fille ui me sert depuis quatorze ans. Si Dieu it connoître la vérité, vous pourrez oir que je ne suis pas tout-à-fait indine des bontés dont vous m'avez honoée autrefois. Si Dieu veut que je succombe sous l'effort de la calomnie, j'aorerai sa justice, & je m'y soumettrai e tout mon cœur, demandant la punion que ces crimes méritent.

LETTRE XVII.

De Madame de Maintenon au Duc de Chevreuse.

VOus pouvez dire à Me. Guion que j'ai encore parlé au Roi, & qu'il a fort approuvé un nouvel examen de ses écrits. On employera pour cela des personnes d'une grande vertu & d'un grand savoir. C'est de quoi vous pouvez l'assurer. Je souhaite bien sincérement qu'elle ne soit pas dans l'erreur.

LETTRE XVIII.

Au Duc de Beauvilliers.

JE n'ai jamais rien cru des bruits que l'on faisoit courir sur les mœurs de Madame Guion : je les crois très-bonnes & très-pures ; mais c'est sa doctrine qui est mauvaise, du moins par les suites. En justifiant ses mœurs, il seroit à craindre qu'on ne donnât cours à ses sentiments, & que les personnes déja séduites ne crussent que c'est les autoriser. Il vaut mieux approfondir une bonne fois ce qui a rapport à la doctrine : après quoi tout le reste tombera de lui-même : je m'y emploierai fortement. Quant à M. de Châlons & à M. le Supérieur de St. Sulpice, qu'elle veut associer à M. de Meaux, je ne crois pas que cette demande lui soit refusée.

LETTRE XIX.

A Mad. la Duchesse de Savoye.

1696.

JE voudrois qu'il me fût permis d'envoyer à V. A. R. la lettre que je viens de recevoir du Roi. Il n'a pu attendre jusqu'à ce soir à me dire comment il a trouvé la Princesse : il en est charmé, & conclut par tout ce qu'il voit en elle, que vous n'avez pas négligé son éducation. Il se récrie sur son air, sa bonne grace, sa politesse, sa retenue, sa modestie : & V. A. R. n'ignore pas combien il est avare de louanges. MADAME s'est chargée de vous instruire de tout ce que je projette. Je ne saurois comprendre comment V. A. R. nous a pu si bien tromper sur une Princesse que tant de personnes avoient vue. On la trouve bien différente des portraits que vous en avez faits : & vous aviez sans doute ordonné à vos Peintres de nous ménager le plaisir de la surprise.

La Princesse est arrivée. Et je n'ai cessé de desirer que V. A. R. pût voir com-

ment on l'a reçue, & quelle eſt la joie du grand-pere, du pere, de l'oncle & de l'époux. Il n'eſt pas poſſible de ſe mieux tirer d'une premiere entrevue. Elle a toutes les graces de onze ans, & déja les perfections d'un âge plus avancé. Je n'oſe mêler mes admirations à celles qui ſeules doivent être comptées : mais je ne puis m'empêcher de remercier V. A. R. de nous donner un enfant, qui, ſelon toutes les apparences, fera les délices de la Cour & la gloire de ſon ſiecle. Vous me faites trop d'honneur, Madame, d'approuver que je lui donne mes ſoins : V. A. R. m'a laiſſé ſi peu de choſe à faire ! Je les bornerai à empêcher que les autres ne la gâtent : mais peut-être commencerai-je par la gâter moi-même. C'eſt un fort aimable mariage. Nous faiſons mille vœux pour qu'il dure long-temps ; car à l'air des deux époux, on ne peut douter qu'il ne ſoit heureux.

En vérité, Madame, voilà une lettre qui ne va guere au reſpect que je dois à V. A. R. Je me flatte qu'elle pardonnera tout au tranſport de joie où nous ſommes du tréſor que nous recevons. Madame la Ducheſſe du Lude ne m'en parle que les larmes aux yeux. L'humeur paroît être auſſi aimable que la taille promet

net d'être parfaite. Elle n'a que faire de parler pour montrer qu'elle a de l'esprit. Sa maniere d'écouter, tous les mouvements de son visage, son regard, tout dit que rien ne lui échappe. V. A. R. ne croira pas, quoiqu'on puisse lui mander, jusqu'où va la satisfaction du Roi. Il me dit hier qu'il étoit en garde contre lui-même pour que sa joie ne parût pas excessive. La Princesse a trouvé Monsieur un peu gros : mais pour Monseigneur, elle le trouve fort menu, & le Roi de la plus belle taille du monde. Elle a une politesse qui ne lui permet pas de rien dire de désagréable. Je voulus m'opposer aux caresses qu'elle me faisoit, en lui disant que j'étois trop vieille. *Ah! point si vieille*, me répondit-elle. Elle m'aborda quand le Roi fut sorti de sa chambre, & vint m'embrasser. Ensuite elle me fit asseoir, ayant bien remarqué, disoit-elle, que je ne pouvois me tenir debout ; & se mettant d'un air flatteur presque sur mes genoux, elle me dit : » Maman m'a » chargée de vous faire mille amitiés de » sa part, & de vous demander la vô» tre pour moi : apprenez-moi bien, je » vous prie, ce qu'il faut faire pour plaire » au Roi. ". Ce sont ses paroles ; mais la douceur, la gaieté, les graces dont el-

les étoient accompagnées, ne peuvent se mettre sur le papier. J'aurai l'honneur d'écrire encore à V. A. R. quand je connoîtrai mieux l'aimable Princesse que je vais voir.

FRANÇOISE D'AUBIGNÉ.

LETTRE XX.

Au Cardinal Spada.

MOnsieur, on ne peut être plus sensible que je le suis aux graces particulieres que Sa Sainteté veut bien m'accorder. Rien n'égale la satisfaction que je ressens, que des graces si précieuses me viennent par le canal d'un Prélat aussi éminent en dignité & en vertus que vous l'êtes. Je vous supplie, Monsieur, d'être persuadé que je ne négligerai rien pour me rendre digne de la bienveillance du Chef de l'Eglise, & pour lui témoigner en toute humilité mon attachement & mon respect.

LETTRE XXI.

A M. de Neuville. (1)

JE n'avois pas besoin, pour vous être acquise & pour vous aimer, des nouvelles preuves que vous venez de me donner de votre zele pour le bien de l'Eglise, & pour l'union de notre Communauté de St. Louis. La paix va désormais régner dans cette maison. Je suis charmée que vous approuviez ce que nous avons fait : votre suffrage en est la récompense : & il nous faut bien une récompense à nous autres gens du monde, qui ne pouvons faire un pas, sans être vus, critiqués, & souvent calomniés.

(1) Evêque de Chartres.

LETTRE XXII.

Au Marquis de Langallerie.

LE Roi vous a mis ſur la liſte des Maréchaux de ſes camps & armées. Vous en recevrez le brevet par M. de Catinat qui doit partir inceſſamment d'ici pour aller prendre le commandement des troupes en Piémont. Vous n'avez plus beſoin de ce que vous appellez ma protection. Le Roi ſe chargera de votre fortune. Renvoyez à Dieu tous les remerciments; & ſongez que vous n'étiez il y a quatre ans que Capitaine ſans eſpérance. Je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez content de M. d'Aubigné : je compte qu'il ne ſera pas mécontent du tour que prennent votre fortune & la ſienne. Signalez-vous : vos ſervices ne ſeront pas perdus : ils ſeront remarqués, & vous ne manquerez pas de gens qui les feront valoir.

Quelque répugnance que j'aye à me mêler des places, j'accepte vos offres au ſujet de votre Régiment, & je les accepte avec d'autant plus de plaiſir, que j'eſpere que vous ne vous oppoſerez point au deſſein que j'ai de vous marier, ſuppoſé

ue la femme que vous regrettez ne vous t pas dégoûté de toutes les autres. Le etit Simiane aura votre Régiment, & ous aurez Madame sa mere (1). Vous ouverez en elle, naissance, jeunesse, eauté, & assez de bien. Ce dernier arcle est celui qui doit le moins vous nbarrasser. Voyez, & mandez-moi vos ntiments, sans complaisance & sans déour.

LETTRE XXIII.

De M. de Fiesque à Me. de Maintenon.

14 Juin.

J'Ai l'honneur, Madame, de vous écrire à la hâte pour vous supplier de conjuer le Roi de faire ici le Général & non soldat : hier sans un gabion, une balle ous l'auroit emporté : M. le Comte de oulouse reçut le coup : il en fut quitte our une contusion qui ne doit pas allarer Me. de Montespan : le Roi lui deman-

---

(1) Madame de Langallerie, depuis maîtresse M. le Landgrave de Hesse-Cassel, & mere du arquis de Genti.

da s'il étoit blessé : Je crois, répondit en riant le jeune Prince, je crois qu'une balle m'a touché : c'est répondre à la Bourbon. Je ne finirois point, Madame, si je vous disois les noms de tous ceux qui ont été blessés ou tués auprès, ou à côté du Roi : au nom de Dieu, Madame, qu'il nous laisse le danger, & qu'il se contente de la gloire.

LETTRE XXIV.

A Mlle. de Franlieu.

J'Ai reçu aujourd'hui une lettre de vous, ma chere fille, & j'y réponds avec empressement par l'amitié que j'ai pour vous : j'espere que je vous reverrai encore. Point de marques d'amitié que je ne vous donnasse si je le pouvois ; mais il n'est pas aisé de vous procurer une bonne fortune. Vous ne m'écrivez point ce que vous faites, où vous êtes, & si vous vous tenez toujours dans la simplicité de l'éducation de St. Cyr. Il faut que vous la préfériez au goût des nouvelles opinions, que vous évitiez soigneusement les livres que vous ne connoissez point : ceux que vous avez emportés de St. Cyr suffisent pour vous rendre une grande Sainte : vous trouve-

z dans le Nouveau Teſtament qu'un bon
bre porte de bons fruits ; & vous ver-
z que les Janſéniſtes en portent de mau-
is, qu'ils ſecouent le joug de l'Egliſe,
i'ils mépriſent le Pape aſſez ouvertement,
i'ils ne veulent pas blâmer hautement
Roi; mais qu'ils diſent qu'il eſt trom-
; qu'ils ne veulent aucune dépendan-
; que pour gagner les femmes, ils les
urent qu'elles ſont capables de juger
s matieres de doctrine : vous ne voyez
int-là l'humilité, l'obéiſſance chrétien-
, & ſur-tout pour nous qui ſommes
norantes, quelque eſprit que nous puiſ-
ns avoir naturellement. Nous ſommes
p heureuſes d'être obligées par notre
ce & notre incapacité d'être ſimples &
miſes, puiſque c'eſt la voie la plus
ile & la plus ſûre ; mais nous ne ſa-
ns pas profiter de notre bonheur. A-
u, ma chere fille ; quand vous m'écri-
, détaillez-moi vos occupations : car
votre amitié pour moi, je n'en doute
int.

LETTRE XXV.

A Madame de la Lande (1).

VOus voilà, ma chere enfant, dans votre ménage. Je prie Dieu de le bénir, & je l'espere fermement. Vivez dans le fond de votre maison. Fuyez le monde. Attachez-vous à plaire à votre mari, & tâchez de ne plaire qu'à lui seul (2). Que St. Cyr & ma maison soient vos plus grands plaisirs. Soyez laborieuse : nous sommes tous nés pour le travail; & aucun des moments de notre vie n'est à nous. Priez pour moi : votre cœur est pur, vos prieres seront exaucées : vous savez mieux que personne mes imperfections & mes défauts. Je ne saurois aller chez vous : vous ne pouvez venir chez moi : cependant vous voulez me voir, & je veux que vous me voyiez : je vous

(1) Mlle de Biodos de Casteja, née en 1672, élevée à St. Cyr, attachée durant quelques années à Me. de Maintenon, mariée à M. de la Lande, & Sous-Gouvernante des Enfants de France.

(2) Me. de la Lande étoit extrêmement belle.

envoye donc ma chambre (1) : je ſais que vous vous y êtes amuſée.

LETTRE XXVI.

A la même.

JE ſuis ravie, ma chere enfant, de vous ſavoir accouchée heureuſement, & accouchée d'un garçon. Je vous l'avois bien dit qu'on ſe faiſoit les maux plus grands qu'ils n'étoient, que la tendreſſe pour l'enfant en diminuoit une partie, & que l'amour pour le pere donnoit la force de ſupporter l'autre. Remerciez Dieu de ſes graces : un mari ſage, un fils, de la ſanté, quels biens ſouhaiter après cela ? Perſonne ne s'intéreſſe à vous plus que moi : vous mériterez toujours mon amitié : vous l'aurez toujours. Conſervez-vous : tâcher de nous bien porter eſt un de nos devoirs. Quoi que vous entendiez dire,

(1) C'eſt un éventail, où l'on voit au naturel l'appartement de Me. de Maintenon : le Roi y travaille à ſon Bureau, Me. de Maintenon file, Me. la Ducheſſe de Bourgogne joue, Mlle. d'Aubigné fait collation.

ne vous allarmez pas (1) : fiez-vous-en à moi : on verra que vous êtes favorite d'une favorite.

LETTRE XXVII.

A Mlle. d'Aubigné.

De Chantilly, *ce* 11 *Mai* 1693.

JE vous aime trop, ma chere niece, pour ne pas vous dire vos vérités : je les dis bien aux Demoiselles de St. Cyr. Et comment vous négligerois-je, vous que je regarde comme ma propre fille ? Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle qu'on admire en vous. Quoi qu'il en soit, vous serez insupportable si vous ne devenez humble. Le ton d'autorité que vous prenez ne vous convient point. Vous croyez-vous un personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le Roi va tous les jours ? Le lendemain de sa mort, ni son

(1) Sur la place de Sous-Gouvernante que Me. de Mainte.on lui avoit promise.

Successeur, ni tout ce qui vous caresse ne vous regardera ni vous ni St. Cyr. Si le Roi meurt avant que vous soyez mariée, vous épouserez un Gentilhomme de Province, avec peu de bien & beaucoup d'orgueil. Si pendant ma vie vous épousez un Seigneur, il ne vous estimera, quand je ne serai plus, qu'autant que vous lui plairez : & vous ne lui plairez que par la douceur, & vous n'en avez point. Votre mignonne (1) vous aime trop. Je ne suis point prévenue contre vous : & je vous aime bien plus : mais je vois en vous un orgueil effroyable. Vous savez l'Evangile par cœur : & qu'importe si vous ne vous conduisez point par ses maximes ? Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre pere & qui fera la vôtre : & moquez-vous des respects qu'on vous rend. Vous ne pouvez souffrir que votre mignonne vous dise qu'ils sont par rapport à nous. Vous voudriez vous élever même au-dessus de moi : ne vous flattez

(1) Mlle. Balbien, fille d'un Architecte de Paris, d'une grande vertu, très-estimée du Roi, Gouvernante de Mlle. d'Aubigné, & depuis femme-de-chambre de Madame la Duchesse de Bourgogne.

point : je suis très-peu de chose, & vous n'êtes rien. Je souffrois bien l'autre jour de tout ce que vous fîtes à Me. de Caylus. Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous en avez l'esprit. Je consentirois de bon cœur que vous en eussiez moins, pourvu que vous perdissiez cette présomption ridicule devant les hommes & criminelle devant Dieu. Que je vous retrouve à mon retour modeste, douce, timide, docile. Je vous en aimerai davantage. Vous savez quelle peine j'ai à vous gronder, & quel plaisir j'ai à vous en faire.

LETTRE XXVIII.

A Me. de Rochechouart.

A St. Cyr ce 17 Décembre.

IL m'étoit revenu par plusieurs endroits, Madame, que vous étiez contente de moi : & l'assurance que vous voulez encore m'en donner vous même me fait un sensible plaisir. Cependant, je n'ai pas fait tout ce que j'aurois voulu. J'avois à me partager entre plusieurs personnes dans un temps où j'étois occupée de vous seule.

Je ſuis ravie de ce que vous me dites de Madame la Ducheſſe de Bourgogne : mais comme l'amour eſt ingénieux à ſe faire des peines, je m'en fais une de ce qu'on vous croira prévenue : on doutera de ce que vous direz de l'aimable Princeſſe, à qui vous plaiſez autant, Madame, qu'elle vous plaît. Elle a ſenti votre mérite, & me dit : *Ah! que je m'accommoderois bien de votre Abbeſſe.* Enfin, Madame, il n'y a pas juſqu'à Abner qui ne vous trouve fort aimable. J'avois penſé à vous le prêter, afin qu'il vous formât une troupe à Fontevrault, qui fît quelquefois pleurer Me. de Monpipeau. Vous pouvez diſpoſer, Madame, de tout ce qui eſt en mon pouvoir, & vous ſeriez très-injuſte ſi vous ne comptiez pas ſur moi comme ſur une trés-ſincere & très-humble ſervante. Je vous ſupplie d'aſſurer Me. de Monteſpan des ſentiments que vous ſavez que je conſerve pour elle. Je ne puis jamais ceſſer de m'intéreſſer à tout ce qui la touche, depuis les plus grandes juſqu'aux plus petites choſes.

LETTRE XXIX.

De M. Racine à Me de Maintenon.

MAdame, j'avois pris le parti de vous écrire au sujet de la taxe qui a si fort dérangé mes petites affaires : mais n'étant pas content de ma lettre, j'avois simplement dressé un mémoire, que M. le Maréchal de .... s'offrit généreusement de vous remettre entre les mains, avec priere de le présenter à Sa Majesté.... Voilà, Madame, tout naturellement comme je me suis conduit dans cette affaire : mais j'apprends que j'en ai une autre bien plus terrible sur les bras. Je vous avoue que lorsque je faisois tant chanter dans *Esther : Rois, chassez la calomnie*, je ne m'attendois guere que je serois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire passer pour un homme de cabale, & rebelle à l'Eglise. Ayez la bonté de vous souvenir, Madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'étoit une soumission d'enfant pour tout ce que l'Eglise croit & ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait par votre or-

e près de trois mille vers sur des sujets
: piété : j'y ai parlé assurément de toute
ıbondance de mon cœur, & j'y ai mis
us les sentiments dont j'étois le plus rem-
i. Vous est-il jamais revenu qu'on y eût
ouvé un seul endroit qui approchât de
:rreur ? Pour la cabale, qui est-ce qui
en peut être accusé, si l'on en accuse
ı homme aussi dévoué au Roi que je le
is, un homme qui passe sa vie à penser
ı Roi, à s'informer des grandes actions
ı Roi, & à inspirer aux autres les sen-
ments d'amour & d'admiration qu'il a
our le Roi ? ... J'ose dire que les grands
:igneurs m'ont bien plus recherché que
ne les recherchois moi-même : mais,
ıns quelque compagnie que je me sois
ouvé, Dieu m'a fait la grace de ne rou-
r jamais ni du bien, ni du Roi, ni de
Evangile. Il y a des témoins encore vi-
ınts qui pourroient vous dire avec quel
:le on m'a vu souvent combattre de pe-
:s chagrins qui naissent quelquefois dans
:sprit des gens que le Roi a le plus com-
és de ses graces. Hé quoi ? Madame,
rec quelle confiance pourrai-je déposer
la postérité que ce grand Prince n'ad-
ıettoit point les faux rapports contre les
:rsonnes qui lui étoient le plus inconnues,
il faut que je fasse moi-même une si

triste expérience du contraire ? Mais je sais ce qui a pu donner lieu à une accusation si injuste. J'ai une tante, qui est Supérieure de Port-Royal, & à laquelle je crois avoir des obligations infinies : c'est elle qui m'apprit à connoître Dieu dès mon enfance, & c'est elle aussi dont Dieu s'est servi pour me tirer des égarements & des miseres où j'ai été engagé pendant quinze années de ma vie.... Pouvois-je, sans être le dernier des hommes, lui refuser mes petits secours dans cette nécessité ? Mais à qui est-ce, Madame, que je m'adressai pour la secourir ? j'allai trouver le P. de la Chaise, & lui représentai tout ce que je connoissois de l'état de cette maison. Je n'ose croire que je l'aye persuadé : mais il parut très-content de ma franchise, & m'assura, en m'embrassant, qu'il seroit toute sa vie mon serviteur & mon ami. Je puis protester devant Dieu que je ne connois ni ne fréquente aucun homme qui soit suspect de la moindre nouveauté : je passe ma vie le plus retiré que je puis dans ma famille, & je ne suis, pour ainsi dire, dans le monde que quand je suis à Marly. Je vous assure, Madame, que l'état où je me trouve est très-digne de la compassion que je vous ai toujours vue pour les malheureux. Je suis privé de

l'honneur de vous voir : je n'ose presque plus compter sur votre protection, qui est pourtant la seule chose que j'ai tâché de mériter. Je chercherois du moins ma consolation dans mon travail : mais jugez quelle amertume doit jetter sur ce travail la pensée que ce même grand Prince, dont je suis continuellement occupé, me regarde peut-être comme un homme plus digne de sa colere que de ses bontés. Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XXX.

De Mr. Blouin.

MAdame, je dois assez au Roi pour lui sacrifier un goût qui pourroit lui déplaire oú l'incommoder un seul moment : je renoncerai donc entiérement au tabac ; & le profit que je vais faire de l'avis que vous avez la bonté de me donner, vous marquera combien je mérite que vous ayez la charité de m'en donner d'autrés, dont je n'aurai peut-être que trop de besoin.

LETTRE XXXI. (1)

De Me. de Maintenon à Madame la Duchesse de Bourgogne.

LA crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, & l'amour de Dieu est l'accomplissement de la loi.

Tel est, Madame, l'oracle du St. Esprit dans un livre que vous ne devez point vous lasser de lire. Les livres profanes inspirent l'orgueil & nourrissent la curiosité, si dangereuse à notre sexe, à mesure qu'ils étendent les connoissances, au-lieu que l'Ecriture-Sainte inspire l'humilité à ceux qu'elle instruit. Mais ce n'est pas assez que l'esprit soit convaincu, il faut que le cœur soit séduit par le goût de la piété.

(1) Madame la Duchesse de Bourgogne disoit que ces avis lui avoient épargné bien des fautes & des chagrins : & Louis XIV les trouva si beaux qu'après la mort de Madame la Dauphine, il dit à Me. de Maintenon, qui vouloit les reprendre de la cassette de la Princesse : *Madame, c'est pour les enfants : il faut bien que ma famille ait quelque chose de vous.*

Que cette piété ſoit ſolide, droite, éclairée : ſolide, en la regardant comme la regle de toutes les actions de notre vie ; droite, en préférant toujours les obligations de votre état à toute dévotion particuliere ; éclairée, en vous inſtruiſant de tout ce que vous devez ſavoir pour vous ſauver & pour ſauver les autres par votre exemple : car votre place vous met à portée de faire de grands biens, & l'édification eſt le principal.

Vous aimez la joie, le repos, le plaiſir : croyez-moi, j'ai goûté de tout ; il n'y a de joie, de repos, de plaiſir qu'à ſervir Dieu. Le vice eſt affreux : & l'on ne peut trop-tôt ſe donner au Seigneur : la Sainte Vierge, dit-on, s'offroit à Dieu dès l'âge de trois ans : ſitôt que le Roi vous a vue, il vous a offerte à lui. La vie appartient ſans doute à celui qui nous l'a donnée : voudriez-vous donner la vôtre à l'ennemi de Dieu ?

Evitez la vanité & l'oiſiveté. Evitez ſurtout le péché : on ſe jette aiſément dans le vice : on en ſort difficilement. Méditez la loi de Dieu jour & nuit : gravez-la profondément dans le fond du cœur : imitez votre Maître & votre modele : ſacrifiez tout à la vérité & à la vertu.

Aimez l'Egliſe, qui eſt l'aſſemblée des

fideles; respectez ses Ministres; protégez les gens de bien & les bonnes œuvres. Soulagez les malheureux. Déclarez-vous contre les nouveautés dans la Religion, comme le Jansénisme, le Quiétisme, & faites-vous en instruire autant qu'il est nécessaire pour les éviter. Tenez-vous attachée au Saint Siege : c'est le centre de la Catholicité.

Soyez simple dans la piété, docile, humble, unie, comme St. Paul l'ordonne aux femmes. Fréquentez les Sacrements avec joie & avec confiance : choisissez un bon Confesseur, & laissez-vous conduire dans le bien qu'il vous conseillera : c'est-là qu'il faut être simple comme la colombe. Quittez-le, s'il vous disoit quelque chose de mal : c'est en ce cas qu'il faut être prudent comme le serpent. Suivez l'esprit de l'Eglise dans toutes ses solemnités.

Attendez & desirez notre Seigneur pendant l'Avent. Recevez-le à Noël : renaissez avec lui. Adorez-le avec les bergers & avec les Rois : offrez-vous toute entiere à lui. Purifiez-vous avec la Sainte Vierge. Soumettez-vous, comme elle, à toutes les pratiques de la Religion. Mortifiez-vous pendant le Carême, par l'abstinence, par le jeûne, par des prieres plus

longues, par plus de ſolitude & d'éloignement des plaiſirs. Mourez avec J. C. le Vendredi-Saint. Reſſuſcitez à une nouvelle vie au temps de Pâques. Montez au Ciel en eſprit au temps de l'Aſcenſion, en vous détachant de la terre. Attendez, deſirez, & recevez le St. Eſprit à la Pentecôte; & ſoyez dans les diſpoſitions où furent les Apôtres, pour la gloire de leur Maître, qui eſt le vôtre. Adorez le St. Sacrement pendant l'octave que l'Egliſe l'expoſe à nos yeux. Dans le cours de l'année, ſolemniſez les Fêtes des Saints : ayez recours à eux : imitez leurs vertus. Ayez une dévotion particuliere à la Ste. Vierge.

Encore une fois, aimez l'Ecriture-Sainte, adorez ce que vous n'entendez pas : profitez de ce que vous comprenez. Servez-vous du livre de l'*Imitation* & des *Pſeaumes*. Liſez les Œuvres de *St. François de Sales*. Rentrez ſouvent en vous-même, & tâchez de vous mettre en la préſence de Dieu, au milieu de la Cour la plus nombreuſe.

N'eſpérez pas un parfait bonheur : il n'y en a point ſur la terre : & s'il y en avoit, il ne ſeroit pas à la Cour.

La grandeur a ſes peines, & ſouvent plus cruelles que celles des particuliers : dans la vie privée, on ſe fait aux cha-

grins : à la Cour, on ne s'y habitue pas.

Votre ſexe eſt encore plus expoſé à ſouffrir, parce qu'il eſt toujours dans la dépendance. Ne ſoyez ni fâchée ni honteuſe de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui ſont dans l'ordre de la Providence.

Que M. le Duc de Bourgogne ſoit votre meilleur ami & votre ſeul confident. Prenez ſes conſeils : donnez lui les vôtres : ne ſoyez, vous & lui, qu'un cœur & qu'une ame.

N'eſpérez pas que votre union vous procure une paix parfaite : les meilleurs mariages ſont ceux où l'on ſouffre tour à tour l'un de l'autre avec douceur & avec patience. Il n'y en eut jamais ſans quelque contradiction.

Soyez complaiſante, ſans faire valoir vos complaiſances. Supportez les défauts de l'humeur, ceux du tempérament & de la conduite, la différence des opinions & des goûts. C'eſt à vous à être ſoumiſe, & c'eſt en vous ſoumettant à M. le Duc de Bourgogne, que vous régnerez ſur lui. Prenez ſur vous le plus que vous pourrez, ſur lui jamais.

N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez : les hommes ſont pour l'ordinaire moins tendres que les femmes : &

ous ferez malheureufe, fi vous êtes dé-
cate en amitié : c'eft un commerce où il
ut toujours mettre du fien.

Demandez à Dieu de n'être point jalou-
: n'efpérez pas faire revenir un mari par
s plaintes, les chagrins & les reproches.
: feul moyen eft la patience & la dou-
:ur : l'impatience aigrit & aliene les
eurs : la douceur les ramene. J'efpere
ıe M. le Duc de Bourgogne n'affligera
ıs votre cœur par des infidélités.

En facrifiant votre volonté, ne préten-
'z rien fur celle de votre époux : les
ommes y font encore plus attachés que
s femmes, parce qu'on les éleve avec
oins de contrainte. Ils font naturellement
'ranniques : ils veulent les plaifirs & la
oerté, & que les femmes y renoncent :
examinez pas fi leurs droits font fondés :
ı'il vous fuffife qu'ils foient établis : ils
ont les maîtres, il n'y a qu'à fouffrir &
obéir de bonne grace.

Parlez, écrivez, agiffez, penfez com-
ıe fi vous aviez mille témoins : comptez
ue tôt ou tard tout eft fu : il eft très-
angereux d'écrire.

Ne confiez à perfonne rien qui puiffe
ous nuire, s'il eft redit : comptez que
les fecrets les mieux gardés ne le font que
pour un temps, & qu'il n'eft point de

pays où il y ait plus d'indiſcrétion que celui-ci, où tout ſe fait avec myſtere.

Aimez vos enfants, voyez-les ſouvent: c'eſt l'occupation la plus honnête qu'une Princeſſe & qu'une payſane puiſſent avoir. Jettez dans leurs cœurs les ſemences de toutes les vertus : & en les inſtruiſant, ſongez que de leur éducation dépend le bonheur d'un peuple qui mérite d'être aimé de ſes Princes. Expoſez-vous au monde ſelon la bienſéance de votre état : ſi vous êtes inacceſſible, vous ne ſerez pas aimée.

Détruiſez, autant que vous le pourrez, la vanité, l'immodeſtie, le luxe, & encore plus les calomnies, les médiſances, les railleries offenſantes, & tout ce qui eſt contraire à la charité.

N'épouſez les paſſions de perſonne : c'eſt à vous à les modérer, & non pas à les ſuivre. Regardez comme vos véritables amis ceux qui vous porteront toujours à la douceur, à la paix, au pardon des injures : & par la raiſon contraire, craignez & n'écoutez pas ceux qui voudront vous exciter contre les autres, ſous quelle apparence de zele & de raiſon qu'ils couvrent leurs intérêts ou leurs reſſentiments.

Déſiez

Défiez-vous des personnes intéressées, vaines, ambitieuses, vindicatives : leur commerce ne peut que vous nuire.

N'ayez jamais tort : ne vous mettez point en état de craindre la confrontation. Donnez toujours de bons conseils, si vous osez en donner. Excusez les absents, & n'accusez personne. Encore une fois, n'entrez point dans les passions des Courtisans : vous leur plairez moins dans les temps de leur fureur : ils vous estimeront quand l'accès sera passé. Une Princesse ne doit être d'aucun parti, mais établir par-tout la paix.

Sanctifiez toutes vos vertus, en leur donnant pour motif l'envie de plaire à Dieu.

Aimez l'Etat : aimez la noblesse qui en est le soutien : aimez les Peuples : protégez les campagnes, à proportion du crédit que vous aurez : soulagez-les autant que vous pourrez.

Aimez vos domestiques, portez-les à Dieu, faites leur fortune; mais ne leur en faites jamais une grande : ne contentez ni leur vanité, ni leur avarice, & que votre sagesse mette à leurs desirs la modération qu'ils devroient y mettre eux-mêmes. En protégeant quelqu'un qui vous est connu, songez au tort que vous faites

à un homme de mérite que vous ne connoissez pas.

Ne soyez point trop attachée au plaisir; il faut savoir s'en passer, & sur-tout dans votre état, qui est un état de contrainte & de peine. Apprenez donc à vous contraindre & à souffrir.

Ne vous laissez point aller à vos mouvements intérieurs: on a toujours les yeux ouverts sur les Princes: ils doivent donc avoir toujours un extérieur doux, égal & médiocrement gai. Cependant montrez que vous êtes capable d'amitié: votre amie est malade, ne cachez point votre inquiétude: elle meurt, montrez votre affliction.

On ne donne presque jamais aux Princes qu'une maxime, qui est celle de la dissimulation: elle est fausse, & fait tomber dans de grands inconvénients. J'aime bien mieux une prudente franchise.

Soyez tendre aux prieres des malheureux. Dieu ne vous a fait naître dans ce haut rang, que pour vous donner le plaisir de faire du bien. Le pouvoir de rendre service & de faire des heureux est le vrai dédommagement des fatigues, des désagréments, de la servitude de votre état.

Soyez compatissante envers ceux qui re-

courent à vous pour obtenir des graces: mais ne ſoyez pas importune à ceux qui les diſtribuent ou qui les donnent.

N'entrez dans aucune intrigue, quelque intérêt & quelque gloire qu'on vous y faſſe enviſager. Aimez vos parents, mais que la France ſoit votre ſeule patrie. La France ne vous aimera qu'autant que vous ſaurez l'aimer.

Soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'eſprit. Trop d'eſprit humilie ceux qui en ont peu: l'eſprit vous fera haïr du plus grand nombre, & peut-être méſeſtimer des perſonnes ſages.

C'eſt une marque viſible de prédeſtination, de paſſer de ſouffrance en ſouffrance, & de porter ſa croix chaque jour. Si cela eſt, Madame, vous êtes prédeſtinée; car vous aurez beaucoup à ſouffrir: vous êtes la premiere femme du monde; mais il ne faut point vous flatter: quoi que vous faſſiez, vous ſerez, par cela même, la plus malheureuſe.

LETTRE XXXII.

A Madame de Rochechouart.

Ce 18 *Avril.*

J'Ai donné votre lettre au Roi, qui m'a dit qu'il vouloit y répondre. Il est vrai, Madame, que M. le Dauphin a donné une grande allarme, & que l'on passa une triste nuit. Le Roi en fut vivement touché, & il a grande raison: car il n'y eut jamais un fils si digne d'être aimé de son pere. Graces à Dieu, ce mal a eu de très-heureuses suites. M. le Dauphin a grand soin de sa santé; & ce qui vaut encore mieux, il pense très-sérieusement à son salut. Ainsi il n'y a qu'à remercier Dieu. Votre amée Madame la Duchesse de Bourgogne donna dans cette occasion bien des marques de son bon naturel, & de sa tendresse pour Monseigneur, qui a eu le plaisir de voir combien il est aimé. Je vous avoue tout simplement, Madame, que j'avois oublié que je vous eusse promis le portrait de notre Princesse: mais puisque je vous l'ai fait attendre, ayez encore la bonté de me

mander de quelle grandeur & de quelle figure vous le voulez, & je vous promets de réparer ma faute. Je ne manquerai pas de parler à M. de Chamillart, & je le ferai en présence du Roi, afin qu'il joigne à ma sollicitation la sienne, qui pourra être de quelque considération auprès de son Ministre. Vous ne me nommez pas Me. de Montespan, & je ne saurois faire de même : elle m'est trop souvent présente : je lui souhaite tout ce que je me souhaite à moi-même. Apprenez-lui, Madame, la mort de Me. de Brinon ; & croyez l'une & l'autre que par les sentiments que j'ai pour vous, je mériterois vos bontés pour moi.

LETTRE XXXIII.

A Marly, 29 Juin.

LE Roi me vit recevoir votre lettre, Madame, & me demanda s'il n'y en avoit pas une pour lui. Je lui lus la mienne, & il vit la raison qui vous empêchoit de lui écrire. Il vous remercie, Madame, de la part que vous avez prise à sa douleur. Elle a été très-grande. Il aimoit Monsieur, il en étoit aimé : ils ne

s'étoient jamais quittés : la maniere de la mort étoit effrayante, le spectacle bien triste : tout cela, Madame, fit une impression qui inquiéta tout le monde pour la plus précieuse santé qu'il y ait à conserver. La Cour & les affaires sont très-bonnes : dans les afflictions, il faut se dissiper & se contraindre : on en profite. Vous faites justice à Madame la Duchesse de Bourgogne, Madame, quand vous l'avez cru touchée : elle a été au-dessus de son âge : elle commençoit à aimer Monsieur : l'humeur gaie de l'un & de l'autre s'accommodoient parfaitement. Cette Princesse fut témoin de cette mort, & elle a joint aux sentiments de tendresse une peur de son âge, de sorte qu'elle ne pouvoit dormir. Elle s'en est trouvée mal; & cela avec un certain dérangement, qui donne quelque espérance, peu fondée pourtant, qu'elle pourroit être grosse. Elle conserve un goût pour vous, Madame ; dont vous ne douteriez pas si vous étiez plus près d'elle, & me charge de vous bien remercier de tout ce que vous me dites sur son sujet. Elle n'a que trop de dégoût pour l'esprit : il n'est plus guere à la mode, & ceux qui n'en ont point, lui sauront mauvais gré de le trouver. J'ai bien pensé à Madame de Montespan en

cette occasion, & je ne suis point surprise qu'elle coure les champs. Je crois tout ce qu'elle pense, & vois d'ici par combien d'endroits elle est touchée. Je ne sais, Madame, comment on pourroit supporter la tristesse de la vieillesse & de ses réflexions, si on n'espéroit une autre vie qui ne finira point. Croyez que tant que la mienne durera, je serai la personne du monde qui vous honorera le plus.

LETTRE XXXIV.

A Fontainebleau, ce premier Octobre.

J'Ai à répondre à trois de vos lettres, Madame, & j'en serois bien honteuse, si je n'avois une très-bonne excuse. Je suis tombée malade aussi-tôt après l'extrémité où nous avions vu Madame la Duchesse de Bourgogne : & comme nos âges sont différents, nos ressources le sont aussi. Elle est parfaitement guérie, & je suis encore abbattue, & dans l'usage du quinquina, qui m'enivre deux fois par jour ; ce qui n'est guere propre aux têtes attaquées de migraines. Mais venons à nos lettres, Madame, que j'ai devant

les yeux. Il eſt queſtion dans la premiere de l'Abbaye de Ronceray, dont le Roi n'a point encore la démiſſion. Il n'y a guere d'affaires dont je me mêle moins que de celles des bénéfices, croyant très-dangereux d'en charger ma conſcience. J'ai lu, Madame, tout ce que vous dites de Me. votre niece. Vous ſavez du reſte l'eſtime que le Roi a pour vous : il eſt fâcheux que l'Evêque y ſoit contraire ; car on les conſulte en pareil cas. Je ne comprends point qu'en cela vos intérêts ſoient contraires à ceux de Me. du Ronceray, puiſque vous ne prétendez à l'Abbaye que lorſqu'elle ne voudra plus ou ne pourra plus en jouir. Votre ſeconde lettre, Madame, eſt ſur la maladie de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, qui eſt très-ſenſible à la part que vous y avez priſe : elle eſt tout-à-fait rétablie, & me charge de vous remercier de ce que vous ne l'oubliez pas. Le Roi auroit reçu avec plaiſir, Madame, les compliments que vous lui auriez fait là-deſſus. Venons à la troiſieme lettre, qui eſt ſur le portrait de cette Princeſſe : votre politeſſe ne vous permettoit pas d'y trouver à redire, tel qu'il peut être ; mais il nous a paru charmant. J'ai choiſi cet habit, parce qu'il me paroît avantageux.

Madame la Ducheſſe de Bourgogne ayant le col un peu plus long, on a pris ſa meſure juſte ſur ſa taille. Vous parlez trop bien, Madame, ſur la coëffure; car il eſt très-vrai qu'on lui cache trop le front, parce qu'elle l'a trop grand. Notre Princeſſe eſt laide; mais ſi elle avoit des dents, elle ſeroit plus aimable que les plus belles femmes. Elle devient grande, & donnera, s'il plaît à Dieu, de beaux enfants. Elle a été bien contente de ſe voir traiter par vous de mérite ſolide, & elle l'eſt aſſez pour préférer cette louange à celle de ſa perſonne. Elle n'a aucun ridicule là-deſſus, & devient très-raiſonnable. Je voudrois qu'elle aimât un peu moins le jeu; mais il eſt difficile de s'en paſſer à la Cour, & encore plus de s'y modérer. Je vous quitte, Madame, pour aller prendre un verre de vin qui me mettra hors d'état de continuer ma lettre, & de vous faire des proteſtations que je veux eſpérer qui ne ſont point néceſſaires pour vous perſuader mon véritable attachement pour vous.

LETTRE XXXV.

Ce 9 Novembre.

LE Roi m'ordonne de vous mander, Madame, qu'il a lu votre lettre avec attention : qu'il trouve bon que vous difiez vos raisons à M. le Chancelier, & que bien loin de vous retrancher ce qui est permis aux autres, il vous accorderoit volontiers par son inclination ce qu'il refuseroit au reste du monde.

Je me réjouis avec vous, Madame, de la considération que j'ai toujours vue dans le Roi pour vous. Après ce compliment, venons au portrait de Madame la Duchesse de Bourgogne. Vous n'avez plus sa hauteur, Madame : elle est présentement aussi grande que moi, & ce sera bientôt davantage. Sa taille est embellie, parce que le sein lui vient : mais je la trouve un peu déparée d'avoir perdu ses cheveux après sa grande maladie. Il n'est question ici que de la Reine d'Espagne. Les portraits qu'on en fait ressemblent fort à notre Princesse. Mais ce qu'on mande de son esprit est surprenant, & effraye les Espagnols. Voilà finir bien

court, Madame, ce n'étoit pas mon intention.

LETTRE XXXVI.

Ce 13 Février,

JAmais affaire de la Cour ne fut plus facile, Madame, que celle de vous faire donner un livre de médailles : à la proposition que j'en fis au Roi, il me répondit, *lo merece*. Voilà ma négociation, & j'ai fait mettre le livre entre les mains de M. d'O. Vous êtes trop discrete, Madame, quand vous cherchez des prétextes pour faire vos complimens ; & vous êtes une ingrate si vous oubliez la maniere dont tout ce qui vient de vous est reçu. Vous aurez pris part aux dernieres nouvelles d'Italie. Le Roi est fort touché du malheur du Maréchal de Villeroi, & du reste bien content de l'extraordinaire succès qu'ont eu ses troupes, en chassant les ennemis déja entrés & établis par une trahison. On ne peut trop demander la paix.

LETTRE XXXVII.

A Mademoiselle d'Osmond.

A Versailles, *ce* 28 *Février* 1701.

JE ſuis ravie de votre établiſſement, Mademoiſelle, & j'eſpere que votre ſœur (1) ne perdra rien en vous donnant tout ce qu'elle avoit. Celui qui vous épouſe (2) eſt bien eſtimable : il préfere votre vertu aux richeſſes qu'il auroit pu trouver. Et vous, vous préférez la ſienne aux biens que vous allez partager avec lui. Avec de tels ſentiments, un mariage ne peut qu'être heureux : Dieu bénira deux époux dont la piété eſt le lien. Je ne ceſſerai jamais de vous aimer, & de me ſouvenir que je ſuis aimée de vous. Je n'ai point pris Mademoiſelle votre ſœur pour la garder auprès de moi, comme vous le penſez. Elle va retourner à Saint-Cyr, où ſa capacité l'a miſe à la tête d'une claſſe. Je l'en tirerai de temps en temps pour la délaſſer d'un perſon-

(1) Depuis Marquiſe d'Havrincour.
(2) M. de Bouvet, Marquis de Louvigny.

nage si sérieux. Madame la Duchesse de Bourgogne l'aime fort : & ce voyage-ci j'en ai été fort contente. Adieu : soyez l'exemple de votre province, qu'on voye que vous avez été élevée à St. Cyr, & croyez que je vous aimerai toute ma vie.

LETTRE XXXVIII.

A Me. la Marquise d'Havrincour.

Le 24 Février 1705.

VOus n'avez à présent, ma chere fille, que deux choses à faire ; servir Dieu & plaire à votre mari (1). Prodiguez-lui vos complaisances : entrez dans toutes ses fantaisies : souffrez toujours ses bisarreries, & qu'il n'ait jamais à souffrir des vôtres. S'il est jaloux, ne voyez personne : s'il vous veut dans le grand monde, mettez-vous-y, toujours avec la modération que la vertu demande.

---

(1) M. le Marquis d'Havrincour, Gouverneur d'Hesdin en Artois : il en donna en 1737 sa démission en faveur de son fils, aujourd'hui Ambassadeur du Roi à la Cour de Suede.

Vous allez être Gouvernante : comprenez & faites tout le bien que peut faire la premiere personne d'une Ville. Ayez toujours quelque honnête femme en votre compagnie : vous êtes trop jeune pour vous livrer au monde sans avoir un témoin irréprochable de votre conduite. Votre mari vous en saura gré, tel qu'il soit. Soyez circonspecte dans vos liaisons avec les femmes : il vaut mieux être vue à l'Opéra avec tel homme qu'avec telle femme au Sermon.

Aimez la présence de votre mari : jamais de mystere avec lui. Que vos prieres soient plus ou moins longues selon son goût : cette complaisance est une priere.

Obéir à ses volontés, est le premier devoir du mariage : élever vos enfants, le second. Ayez soin d'eux avant leur naissance, & ne hasardez point leur vie & leur salut par des indiscrétions. N'oubliez rien pour en faire de véritables Chrétiens : rendez-leur l'éducation que vous avez reçue : préparez-vous aux chagrins qu'ils vous donneront. J'espere qu'ils feront dignes de vous : cependant ne vous dépouillez jamais de votre bien en leur faveur : le monde est si dangereux ! peut-être iront-ils au bal le jour qu'on vous donnera l'Extrême-onction.

Retenez-vous sur le jeu : vous avez été souvent témoin des malheurs que l'amour du jeu attire.

Aimez l'ouvrage, la solitude, & ces réflexions qu'on fait sur soi-même pour se connoître & se corriger. Point de hauteur. Soyez ferme & douce dans votre domestique. Ne donnez jamais dans le ridicule excès des modes. La bienséance veut que vous les suiviez; & la modestie veut que vous ne les suiviez que de loin. Que je n'entende pas dire de vous, ma chere d'Osmond, que vous êtes une femme magnifique : on croit que c'est une louange : n'en tâtez jamais.

Vous avez été élevée dans la plus pure doctrine. Vous savez fort bien votre Religion : vous avez même de la piété : abhorrez toute nouvelle opinion : taisez-vous sur cet article, ou ne parlez qu'avec une extrême retenue.

Je ne vous dirai rien de vos devoirs de bonne Françoise. Vous avez trop d'obligations au Roi pour vous départir jamais du respect & de l'amour que ses sujets lui doivent. La reconnoissance vous oblige encore plus étroitement de prier toute votre vie pour sa personne sacrée. On se donne aujourd'hui une grande liberté de parler des défauts des Princes. Ne souf-

frez jamais qu'on parle librement du nôtre devant vous, vous qui le connoiſſez mieux que perſonne.

Enfin, ma chere fille, ſoyez une bonne Chrétienne, une bonne femme, une bonne mere; & vos devoirs ſeront remplis, votre réputation bien établie, & votre ſalut aſſuré.

LETTRE XXXIX.

De Madame de Scudery.

A Paris, ce 28 Août.

JE n'oſois, Madame, prendre la liberté de vous écrire dans ces temps ſi embarraſſés; mais aujourd'hui qu'on nous dit de meilleures nouvelles, je crois qu'il m'eſt permis de vous rendre graces de la continuation de vos bienfaits, plus touchants & plus néceſſaires à l'état de la vieilleſſe qu'à tous les autres de la vie. Sans vous j'aurois bien ſouffert. Je ſuis pénétrée de reconnoiſſance, Madame, que vous ayez eu la bonté de vous ſouvenir d'une perſonne ſi aiſée à oublier à la mort de Me. de Nemours: il eſt vrai que j'y perds beaucoup de douceurs. Me. de

Villette me dit que vous me feriez l'honneur de m'en plaindre. Je vois souvent M. le Marquis de Villette. Je voudrois bien vous témoigner mon dévouement & ma passion à vous rendre service, en la personne d'un homme qui a l'honneur d'être votre parent.

LETTRE XL.

De la même.

Paris, 12 Décembre.

JE vous dois, Madame, tant de respect & de reconnoissance, qu'il me semble qu'il est de mon devoir & de l'attachement respectueux que j'ai pour vous, de vous faire mes compliments sur la mort de M. le Marquis de Villette : je le voyois presque tous les jours, & il vint encore chez moi la veille de sa mort : il parloit peu depuis quelque temps; mais je vous assure que ce jour-là il nous tint de très-bons discours, & fort chrétiens. J'espere que Dieu lui aura fait miséricorde; car c'étoit un des meilleurs hommes que j'aye jamais connu : c'étoit une joie pour moi de lui pouvoir rendre quelques devoirs, ayant l'honneur de vous être si proche;

car personne n'est avec un si profond respect que moi, & n'est si obligée d'être votre très-humble & très-obéissante servante.

LETTRE XLI.

A Madame de Querjean.

A Trianon, 25 Juillet 1705.

M. Le Cardinal de Noailles me presse fortement de consentir à la liberté de M. le Marquis de Querjean. Il dit qu'il est vieux, malade, converti, & pénétré de désir de se préparer à la mort. Je voudrois le servir; mais je ne voudrois pas vous nuire : ainsi je me trouve partagée entre la compassion & l'amitié. Il est difficile que vous résistiez là-dessus à votre Archevêque. A la fin, le Roi en sera touché. Ne vaudroit-il pas mieux entrer en négociation avec M. le Cardinal? Il vous dira que M. de Querjean ne vous tourmentera point, qu'il ne se vengera pas, qu'il vous fera tout le bien possible. Il demeurera garant de ces paroles. M. le Duc de Foix n'est-il pas toujours votre ami? Je le crois en grand commerce

avec tous les Noailles. Croyez, Madame, que je vous fais cette proposition par amitié, & non par lassitude de soutenir ce que j'ai commencé. M. de Querjean ne sortira point que vous ne soyez avertie. Je vous souhaite une meilleure santé: mais il y a un âge pour souffrir, comme il y en a un pour s'amuser. Prenons notre parti, & souffrons, & ne murmurons point de ce que nous ne pouvons souffrir ensemble.

LETTRE XLII.

A la même.

8 *Décembre* 1705.

NOus avons perdu une excellente amie en perdant Me. de Montchevreuil. Mais je vous assure que vous n'avez rien perdu par rapport à moi. Vous savez, & je ne l'oublie point, combien je vous aimois indépendamment d'elle. Je suis la même pour vous: au milieu de nos embarras, je pense souvent à nos soirées de la rue des Tournelles. Je voudrois bien vous voir encore une fois avant ma mort. Mais pourquoi ne me parlez-vous pas de

votre santé ? votre lettre seroit parfaite. Ma fievre part tout doucement : je reprends mes forces : vos noix y contribuent : je les aime, & je vous en rends mille graces : c'est le seul présent que je reçoive avec plaisir.

Dès que j'eus reçu votre mémoire, je l'envoyai & le recommandai à M. de Torci. Il parla au Roi, & m'écrivit un refus fondé sur beaucoup de raisons. Vous voyez qu'on ne fait pas tout ce qu'on voudroit. Je ne sais rien de ce qui s'est dit (1) du mariage de Mlle. d'Osmond. Il s'est trouvé encore meilleur que je ne l'avois espéré. Je suis votre très-humble servante, & bien affligée d'ajouter, votre servante très-inutile.

---

(1) On dit à Paris, & même à la Cour, que Mlle. d'Osmond étoit fille de Me. de Maintenon & du Roi. Me. de Maintenon, instruite de ce propos, dit : *Plût à Dieu! Mais si cela étoit, M. d'Havrincour la mériteroit, mais ne l'auroit pas.*

LETTRE XLIII.

A la même.

28 *Décembre* 1705.

J'Ai bien su, Madame, la derniere tentative qu'a fait M. de Pontchartrain en faveur de M. de Querjean. Mais vous ne savez peut-être pas la fermeté du Roi à refuser. Tant que je vivrai, vous ne serez point exposée à son ressentiment. Je ne puis vous donner de rendez-vous, n'étant pas maîtresse d'un seul jour. Je vous écris en prenant des eaux de Forges : elles me font beaucoup de bien; je vous le dis, Madame, parce que je ne crois pas vous être indifférente. Si je suivois mon goût, je vous entretiendrois plus longtemps.

LETTRE XLIV.

De Me. la Comtesse de Conflans à Me. de Maintenon.

MAdame, votre lettre a diminué tous mes maux : elle me promet les mêmes bontés dont vous m'avez toujours honorée. Voici ma situation. Je ne suis plus dans un Couvent : mes incommodités m'en ont fait sortir : j'ai pris une maison dans un air & une exposition propre à ma santé : j'y languis depuis deux mois : le Roi ne me donne point de pension : je ne touche pas un sol de tout mon bien, il est saisi réellement. Il me faudroit un carrosse & deux domestiques : cela est du pur nécessaire ; & je serois bien fâchée de vous rien demander au-delà : ma mort ne peut être éloignée ; ainsi je ne vous serois pas long-temps à charge. Si ce détail vous touche, je ne serai plus à plaindre. Je vous assure, Madame, que mon respect pour vous ne finira qu'avec ma vie, & que ma vie finira bientôt.

LETTRES DE MADAME DE MAINTENON A MADAME DE BRINON.

LETTRE PREMIERE.

1679.

VOTRE maiſon roule ſur votre tête & ſur la mienne, & ces têtes tomront bientôt. Redoublons de ſoins, afin e ſi nous ne faiſons pas long-temps le en, du moins nous en faſſions beaucoup. ne puis que vous fournir des ſujets, eſt à vous à les élever. Vous donnez tre vie à Dieu : j'en mene une très-utile & très-agréable. Ne nous rebuns point de nos petites ſœurs : ſi elles ivoient nos avis, nous ſerions trop heuuſes, & elles trop parfaites. Il ne faut s les laiſſer reſpirer ſur le rouet : elles aimeront le travail que par habitude.

Punissez, ordonnez, vous êtes la maîtresse. Vous n'aurez pas le St. Sacrement: & c'est le Roi qui ne le veut pas: Mr. l'Archevêque vouloit vous ôter votre croix & le chant de l'Office; je n'ai pas voulu vous le dire, de peur de vous fâcher. Voilà la lettre de la Reine Christine qui est merveilleuse. Que la présence de Mlle. de Murçai ne gêne point l'ordre. Je sens votre peine, comme si j'étois à votre place. Je ne puis vous aller voir. Je suis seule auprès de Me. la Dauphine avec Me. de Montchevreuil. Je sais les chagrins de M. Pelisson: nous en parlerons. Me la Duchesse est ici, & ne peut se résoudre à la grande affaire d'amener Me. sa sœur dans cet appartement. Je suis contente de la douceur de Me. de St. Pierre: je n'en suis pas surprise: elle confirme ce que je vous disois l'autre jour, que les esprits les plus brusques sont souvent les plus doux. Vous êtes admirable de vous louer de tout ce qui vous environne! Je vous plaindrois bien, si vous ne souffriez pour Dieu. Mes petites sœurs songent-elles que quatre prix les attendent vers le 20 de ce mois? Le secours que nous a donné Me. de Richelieu est venu bien à propos. On me demande des garçons pour notre manufacture, & il n'est

pas

pas possible d'en avoir de Maintenon. Ne vous relâchez point sur l'instruction & le travail; ces objets de nos soins sont bas, mais peut-être seront-ils plus utiles que des objets plus éclatants.

LETTRE II.

Je serois très-aise de plaire à Me. de Bonnevaux, car peu de gens lui plaisent, & elle plaît à tous. Assurez-la que la Cour ne vaut pas la Philosophie, & qu'un jour passé dans de bonnes œuvres est plus délicieux que les plus brillants ici ne le paroissent à ceux qui ne nous voyent que de loin. Que n'aurois-je point à dire à Me. Savari sur sa toute aimable lettre? Je voudrois y répondre par mon esprit comme j'y réponds par mon cœur; mais, ma très-chere, je suis accablée de soins, de visites, de projets, de voyages, de vapeurs, de fatigues; répondez donc de moi & pour moi. Si vos prieres nous ont obtenu le beau temps, la Cour vous est fort obligée: mais n'avez-vous aucun scrupule de vous intéresser auprès de Dieu pour les plaisirs des mondains? Demandez-moi de l'argent, & autant que vous en voudrez. Vous auriez eu plus de re-

pos à n'avoir que mes filles. Mais je n'ai pu vous empêcher d'étendre le talent que vous avez pour l'éducation de la jeunesse. Il est vrai que la Reine me fit l'honneur de me donner son portrait le jour de St. François. Je ne mérite pas ce que vous m'écrivez là-dessus, & je ne crains point le dessein dont vous me parlez. Je serai à la Cour tant que Dieu le voudra. Je me flatte que vous ne vous lasserez point de Mlle. de Murçay. Elle m'a conté toutes vos peines, lors de la petite vérole de vos enfants. Je vous avoue que j'ai de la peine à donner un rendez-vous à votre Princesse (1). C'est pour ne plus en voir que je vais à Ruel, & la vôtre est d'ailleurs si excessivement flatteuse & affectueuse, que ma franchise & ma froideur en sont outrées. De plus, je ne suis pas maîtresse de moi, & si je manquois au rendez-vous, j'irois demain à Ruel par complaisance pour vous : qu'elle s'y rende : ménagez tout, de maniere que je puisse manquer à ma parole, sans manquer au respect qui lui est dû. Donnez

(1) Me. la Duchesse de Brunswick, dont l'une des filles épousa l'Empereur, & l'autre, le Duc de Modene.

à l'Hôtel-Dieu ce que vous jugerez à propos, en considérant que personne ne lui donne rien. Je me sens un grand attrait pour notre bonne œuvre : je voudrois quelque chose de plus : il ne faut pas plus de soins pour trente que pour vingt. J'exige d'André des choses bien dégoûtantes ; mais il me semble que je les ferois fort bien.

LETTRE III.

Mr. le Duc du Maine a eu le Gouvernement de Languedoc : il en reviendra quelque chose aux Montchevreuils. N'en dites rien : ils ne le savent pas eux-mêmes. La nourriture des pauvres va fort bien ; mais il ne suffit pas qu'ils mangent pour vivre, il faut qu'ils mangent assez pour croître : & Me. de St. Pierre calcule trop rigoureusement avec leur appetit. Mes petites filles ont-elles de bon potage ? Je vous dirai librement, que je ne leur en ai jamais vu la moitié de ce qu'il leur en faut. Voilà le premier Médecin de la Reine, & le plus habile de France, qui marche pour Jaquette : servez-vous de l'occasion, & faites-vous donner des leçons de Méde-

cine. Prenons courage : élevons des enfants qui, après nous, multiplieront notre éducation. Quand j'arrive, qu'on me laisse ranger aux occupations des autres, sans leur faire quitter les leurs. L'Abbé Gobelin est content, édifié, ravi, engoué de notre Communauté. Adieu, ma très-chere : je vous aime tendrement.

LETTRE IV.

La mort de la Reine, de laquelle je ne me console point, m'attire tant de lettres & de visites que je ne respire pas. Je suis ravie de la dévotion à St. Candide. J'ai vu le fragment de la prophétie que vous m'avez envoyé : il n'y a sur cela qu'à prier Dieu, qui fait toujours le meilleur. Je serai toujours bien-aise de savoir tout ce que vous entendrez dire là-dessus. Je ne crois point qu'on ait songé à aucune lésine dans la pompe funebre de la Reine : j'en ai oui donner les ordres conformes à ceux qu'on donna pour la Reine-Mere : mais il se peut qu'on ait voulu éviter les pillages qui s'y firent. Le Roi donna hier une pension de deux mille livres à Mlle de Scudery. Vous y prenez trop d'intérêt pour n'en pas avoir

e premier avis. Plus je vis, plus je me :onfirme dans l'opinion de ne pas amasser. e crains toujours l'économie de Me. de it. Pierre, & que mes petites filles ayent ›eaucoup de science & peu de pain. Il st vrai que je fis Jeudi mes dévotions, près une nuit pleine de trouble, & avec eaucoup de larmes. Je n'ai guere vu de lus mauvaise Bibliotheque que celle dont ous m'avez envoyé le mémoire. Quelue envie, quelque besoin que j'aye de ıe remplir de bonnes choses, je ne vois ı que les Méditations de Ste. Thérese & :s Œuvres de M. de Condom, qui méri:nt d'être regardées. Ne vous lassez point e faire prier pour le Roi. Il a plus be›in de graces que jamais, pour soutenir n état contraire à ses inclinations & à s habitudes. Me. de Brunswick me fait itié : je n'y vois pas de remede : sa fille ous auroit occupée & embarrassée : don:z-vous toute à Dieu & à nos pauvres, : méprisez les grandeurs.

LETTRE V.

Le 22 Août 1683.

JE passe fort bien trois mois, sans voir les personnes que l'on croit que je vois tous les jours. Il n'y a rien à répondre sur l'article de Louis & de Françoise, ce sont des folies : je voudrois seulement savoir pourquoi elle n'y consentiroit pas : je n'aurois jamais cru que le refus pût venir d'elle. Voyez Mlle. de Scudery, & mandez-moi tout ce qui en reviendra de bon & de mauvais. Voici une nouvelle scene qui réveille tout le monde. Je suis bien-aise que St. Candide fasse des miracles : mais je ne me soucie pas que ses miracles fassent de l'argent. Je donnerai de ses reliques à la Marquise.. Adieu, je m'ennuye fort de ne vous point embrasser, & de ne voir ni mes petites fillles, ni cet étable que j'aime tant.

LETTRE VI.

Le 1 Septembre 1683.

JE ſuis ravie des bénédictions que nous avons attirées ſur Ruel. J'en reviens toujours plus affolée de nos petites filles: J'ai bien du regret de ne vous avoir pas vue dans les premiers mouvements de l'agréable viſion que vous eûtes dans ma chambre. Je vis hier le plan de Noiſy: les réparations ne peuvent être faites que pour le Carême : je n'y perdrai pas de temps ; car le détachement que je vous trouve pour le monde a ſi fort augmenté mon eſtime & mon amitié, que je meurs d'envie de ſervir Dieu avec vous. On a trouvé la diſpoſition que nous avons faite, pleine d'eſprit. J'ai dit que nous arrangerions le dedans à notre fantaiſie : je connois ces Meſſieurs : ils nous accommoderoient de la façon la plus réguliere & la plus déſagréable. Il faut que tout nous ſerve : nous en demanderons moins, & c'eſt pour moi le ſouverain bonheur. Il n'y a que Noiſy & une entiere ſolitude qui puiſſent me rendre à mes devoirs, & me mettre dans l'indépendance.

Nous avons l'obédience de M. l'Archevêque : je vous conjure de ne parler de cet homme-là qu'à moi, sans nulle exception. Sur ce que j'ai vu, je voudrois bien que Me. de Brunswick fût avec nous; mais le goût du maître est différent du nôtre; & vous ne lui plairez jamais, que renfermée uniquement avec Dieu & nos enfants : on a une si haute idée de la perfection quand on ne la pratique pas! on ne comprend pas qu'il faille respirer, & qu'après avoir pédanté tout le jour, on aime à causer avec une femme raisonnable. Vivez gaiement : comptez que vous ne perdez rien : non-seulement les choses peuvent changer, mais je suis presque assurée qu'elles changeront. C'est votre piété qui vous fait regarder un château dans le parc de Versailles comme les déserts de la Thébaïde. Ne vous confondez point en regrets inutiles, & laissez-moi faire le reste.

LETTRE VII.

1684.

HEureusement pour vous, je fus interrompue hier au soir ; car je vous aurois accablée de moralités. J'ai parlé ce matin à M. Bontems. Nous déménagerons après la fête. Je voudrois qu'à mon retour nos petites filles eussent des habits uniformes. Je trouve le noir bien lugubre : le bleu seroit à l'intention du Roi ; le verd est ma couleur : décidez. Je serai inconsolable Jeudi, si je ne me trouve pas à Noisy à neuf heures. J'espere que nous ferons ensemble beaucoup de bien. Ne souffrez à mes gens qui vous aideront, aucunes libertés ni gayetés. Nos petites filles se divertiront assez quand elles seront bien enfermées. On est à l'appartement du Roi, on y joue, on y bâille, on y rit, & moi je vous écris. Que notre maison soit le modele des autres, non pour nous attirer des louanges, mais pour donner envie aux Grands de multiplier ces établissements utiles ! Que mes refus ne vous fâchent point : ma tendresse pour vous augmente avec

LETTRE IX.

1686.

JE ne sais plus où j'en suis, ma très-chere : on dit toujours que le mal du Roi va bien, & cependant on nous fait encore craindre un coup de ciseau; je le reçois toutes les fois que j'y pense, & ces Messieurs ont la bonté de nous y préparer depuis Samedi : ils remettent à quatre ou cinq jours; voilà donc encore quatre ou cinq jours que je serai tenaillée, déchiquetée. Point de repos, qu'il ne soit hors de leurs mains. J'ai un rhume qui m'ôte la voix : je m'en embarrasserois peu, si l'esprit étoit tranquille. Notre bon Curé de Versailles que vous aimez tant, se meurt : il ne passera pas midi. Le Roi est tout occupé de St. Cyr, & en a corrigé le Chœur, & plusieurs autres endroits : les Demoiselles y seront disposées par classes sur quatre bancs, comme à Noisy; il faudra encore changer les couleurs : il entretint hier le Contrôleur-Général sur la fondation. Tout se résoudra bientôt. Les Médecins sortent de ma chambre, & m'assurent que ce ma-

tin le mal du Roi va à souhait : si l'on pouvoit lui épargner du moins ce coup de ciseau!

LETTRE X.

Vous n'aurez point aujourd'hui vos Constitutions. Mrs. Racine & Despreaux les lisent & les admirent. Ils en ôtent les fautes de style, & leurs copistes y mettent des fautes d'orthographe. Vous recevez mes avis comme un Ange : Dieu veuille que je vous les donne de même. Il n'y a plus de temps à perdre pour tout ce que l'on veut à St. Cyr. M. le Prince (1) est fort mal ; M. le Duc partit hier pour lui mener un Confesseur. Le Roi a beaucoup souffert & souffre encore. Je veux que Mlle. d'Aubigné s'accoutume à tout. Rendez à Me. de Saint-Pierre les dépenses qu'elles a faites pour le Roi. Je crois qu'il ne seroit pas mal de donner à nos filles à leur premiere Communion de longues robes traînantes, & des voiles blancs. M. de Louvois ira demain à St. Cyr : montrez-lui toutes vos incom-

(1) Mort le 11 Décembre, âgé de 65 ans.

modités : il ne cherche qu'à y remédier. Mais souvenez-vous que vous m'avez promis que vous ne demanderiez plus au Roi un sol d'extraordinaire.

LETTRE XI.

LE Roi a souffert aujourd'hui sept heures de suite comme s'il eût été sur la roue. Je tremble que les douleurs ne recommencent demain. Remettons dans huit jours ce que nous projettions. M. le Prince lui a écrit en mourant une lettre qui vous charmeroit. Voilà un temps bien triste : mon cœur est déchiré.

LETTRE XII.

Ce 25 Décembre 1686.

LE Roi a été à une partie de Matines cette nuit : il a entendu trois Messes : il a été à la grand'Messe aujourd'hui, après laquelle il est venu voir Madame, chez laquelle il a passé une heure. Il a été chez Me. la Dauphine ; delà au Sermon : il a entendu les Vêpres en musique. On ne met presque rien sur sa playe.

Tout le monde est ravi de joie. Le P. Bourdaloue a fait le plus beau sermon. Il s'est adressé au Roi sur la fin : il lui a parlé sur sa santé, sur l'amour de son peuple, sur les craintes de la Cour : il a fait verser bien des larmes, il en a versé lui-même : c'étoit son cœur qui parloit, & qui parloit à tous les cœurs. Vous saurez bien ce que je veux dire. Madame se porte fort bien : je ne me lasse point de voir peinte sur son visage cette joie de la guérison du Roi. Le voisinage de Versailles vous donnera mille avantages & mille contraintes : mais a-t-on tous les biens à la fois ? Je vous remercie de toutes les marques d'amitié que vous m'avez données en cette occasion, sans contredit la plus sensible que j'aye eue, & que j'aurai jamais. Bon soir, ma très-chere ; à présent vous pouvez me faire des questions : je suis en état d'y répondre.

LETTRE XIII.

JE suis dans mon lit avec une violente migraine : cependant je veux vous remercier, ma très-chere, de votre lettre de consolation. Le Roi sort tous les jours : il ne sent aucun mal. Mais ces Messieurs

répondent si peu de sa parfaite guérison, que j'entrevois un voyage à Barege : jugez de ma tristesse. M. Fagon sort de ma chambre : il a trouvé le Roi parfaitement bien : ne nous confions point aux hommes : ils ne savent ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils font.

LETTRE XIV.

LE mal du Roi ne finit point. Ceux qui le traitent me font mourir à tout moment. Un jour ils le trouvent à souhait : le lendemain ils se regardent en pâlissant. Ce matin M. Fagon m'a serré le cœur : un moment après, il m'est venu dire que la playe va bien : ce soir, ce sera peut-être autre chose, & je puis compter sur la plus triste nuit. Je ne suis pas maîtresse de la sensibilité de mon cœur. Il ne faut rien dire de tout ceci. Continuez à prier & à faire prier. Adieu, ma très-chere, je passe une triste semaine sainte.

LETTRE XV.

Certainement, Madame, les Demoiselles sont trop long-temps à l'Eglise pour des enfants. Je consens volontiers de leur donner cette contrainte : mais on mettra sur le livre, que c'est par complaisance pour vous. Je consens à la cinquieme procession aux mêmes conditions. Songez, ma très-chere, que vous n'êtes point dans un Cloître, que c'est une école, que le temps est précieux, que trois cents filles autour de l'avant-chœur ne font qu'une confusion, que les Demoiselles sont tuées de porter des châsses sur leurs épaules, que ces jours-là sont craints par les gronderies qui pleuvent sur les enfants & sur les maîtresses, que la plupart de ces cérémonies ne sont que pour les Paroisses ; qu'à la Chapelle du Roi, où tout se fait si réguliérement, il n'en est point question le Jeudi saint ; qu'un *gloria in excelsis* est ridicule au milieu d'une Messe basse. Je n'ai nulle aversion pour tout ce qui se fait à l'Eglise, & je suis aussi charmée que vous de voir nos Demoiselles dans ces exercices : je m'oppose avec peine à vos volontés. Mais Dieu

& le Roi m'ont chargée de ce ſoin. Vous ne doutez pas que je n'aime mieux ennuyer les *jaunes*, ou geler les *rouges*, ou gronder les *vertes*, que de vous fâcher. Mais il faut en tout nous oublier, & mettre les choſes ſur le pied où nous voulons qu'elles reſtent. Ne ſoyez pas ſurpriſe, ſi je m'oppoſe quelquefois à vos réceptions : j'aime toutes ces Demoiſelles également, & vous avez des prédilections. Plus je vois les choſes de près, plus je vois combien vous m'êtes néceſſaire, & auſſi combien vous avez encore à travailler. Etabliſſez l'ordre & la régularité. Il y a long-temps que l'on me propoſe une fille de qualité : je l'ai vue depuis deux jours : ſon extérieur & ſa converſation m'ont plu : je vous l'envoye, vous m'en direz votre avis. La vertu que vous m'avez montrée ſur tout ce qui s'eſt paſſé depuis deux mois, m'a convaincue que nous allons gouverner avec une parfaite intelligence. Adieu, ma très-chere : je voudrois bien ne pas vous déplaire : mais je vous dois la vérité. J'ai fort peu de loiſir : les Grands ne me quittent pas. Si Mr. l'Abbé Gobelin eſt demain à St. Cyr, vous verrez le matin trois Dames à ſes pieds.

LETTRE XVI.

Ce Lundi matin.

TAndis que vous étiez tranquillement enfermée dans votre chambre, je courois la maison avec la nombreuse noce de M. de Ste. Hermine (1). M. d'Auxerre me ravit par sa naïve admiration pour notre Communauté : les jaunes se surpasserent, & Glapion (2) & Marcilli (3), & Bouju (4). J'en fus aussi extasiée que l'étoient les étrangers. Je parlai au Roi des contrats, qu'il signera quand vous voudrez. Je devrois être un peu jalouse de cette facilité qu'il a pour tout ce que vous desirez : car je vous assure que je n'obtiens pas toujours si aisément. Le chapitre des Quiétistes fut traité à fond, & il me semble que j'appliquai bien la

(1) Mlle. de Ste. Hermine venoit d'épouser M. le Comte de Mailly.

(2) Depuis Dame & Supérieure de la Maison de St. Louis.

(3) Depuis Me. la Marquise de Villette, & ensuite Me. de Bolingbroke.

(4) Aujourd'hui Religieuse aux Ursulines de Mante.

parabole de l'yvraie. J'espere que le malheur de Me. Guion n'ira pas loin. Elle a, à ce que le Roi prétend, couru les champs & passé les monts pour suivre son Confesseur qui est Savoyard : elle distribuoit par-tout ses livres, où il y a, dit-on, des erreurs : sa fille est dans le Couvent de Ste. Marie de la rue St. Jacques. Je vais consulter M. Fagon, & je lui parlerai de l'humeur pancréatique, si je peu retenir ce mot.

LETTRE XVII.

A Marly, ce 31 Octobre 1688.

VOus pourriez répondre pour moi, Madame, en toute occasion aussi juste que vous avez répondu à Gisors sur Mlle. de...., car vous me connoissez parfaitement. Je vous supplie d'achever cette bonne œuvre, & de mander à Me. de Montchevreuil, que si l'aînée lui fait de la peine, je la lui ôterai, mais pour la mettre dans une autre maison. Elle peut compter que tant que je vivrai, elle n'ira pas avec sa mere : vous savez, Madame, les bonnes raisons que j'en ai. Je crois qu'il n'y aura plus rien en Allemagne,

& que Monſeigneur viendra trouver le Roi à Fontainebleau. Ils ſe ſont écrit des lettres toute cette campagne, qui vous auroient fait pleurer de tendreſſe : Monſeigneur mandoit encore dans ſa derniere au Roi : *Quand il n'y aura plus rien à faire ici, je ſerai ravi de vous aller embraſſer les genoux, & de vous aſſurer que vous n'avez point de ſujet auſſi ſoumis que moi.* N'eſt-il pas vrai, Madame, que les gens de bien doivent regarder une telle union avec un grand plaiſir? Dieu veuille nous bénir tous & nous donner la paix! C'eſt aſſurément une des choſes que je deſire avec le plus d'ardeur. Les bruits de la mort du Prince d'Orange recommencent : ſi cela étoit, la paix deviendroit plus facile. Adieu, Madame. M. de Chartres m'a preſſée bien ſérieuſement de vous aller voir : je n'en déſeſpere pas quelque jour, à la ſuite de la Reine d'Angleterre : & je vous aſſure que je vous embraſſerai de bon cœur. J'ai conſeillé à Me. d'Aulnai de vous donner ſa fille ; & elle n'a pas eu de peine à comprendre que celle qui nous a montré à en gouverner deux cents cinquante, en conduira fort bien une ſeule. Je donnerai cent écus pour elle. Je ne vois preſque plus perſonne : & j'ai plus de raiſons que

jamais de me renfermer. Je ſuis ſenſible à ce que vous me dites de Me. Fagon (1) Je deviens inſatiable des prieres des Saints: vous voyez que mes deſirs ſont proportionnés à mes beſoins.

LETTRE XVIII.

SI Mlle. de... avoit uſé dix années de ſa vie à mon ſervice, je ne pourrois rien de plus avantageux pour elle, que de lui donner un Gentilhomme riche, conſidéré, chéri. Inſtruiſez-la bien à ſe rendre heureuſe par ſon humeur : car du reſte elle eſt ſage, modeſte, pieuſe, & très bonne. Si elle pouvoit gagner ſur elle un peu plus de douceur & moins de penchant à la dépenſe, ſa famille l'adoreroit. Je ſuis très-perſuadée de l'amitié qu'elle a pour moi, & qu'elle me ſacrifieroit de bon cœur, ſi je l'exigeois, l'établiſſement que je lui propoſe, & même un plus avantageux. Je l'aime fort auſſi : mais elle n'eſt ni d'âge ni d'humeur à faire auprès de moi le perſonnage qu'il me faudroit.

(1) Religieuſe de Maubuiſſon, tante du Médecin.

e feroit d'être plus occupée de mes be-
soins que de la fortune & des plaisirs.
Outre cela, il faut vivre à la Cour avec
des esprits de toutes les especes, & sou-
vent fort mal-faits. Mlle de... est aimée
des Comtesses (1). Son mari est allé à
Rouen se faire rétablir dans un emploi
qu'il ne veut point qui paroisse une des
conditions du mariage. J'y ai consenti,
me fiant à sa parole. Mlle. de... étoit
l'autre jour avec moi à Marly à la fenê-
tre de ma chambre, d'ou l'on voit ces
beaux jardins; je lui dis: » Une allée de
» Rosai vous touchera plus que tout ce
» que vous voyez. " Elle me répondit fort
séchement: » Je ne le crois pas. " Je pas-
sai sous silence sa réponse: mais elle en
usa, comme si elle avoit vingt mille li-
vres de rente, & que l'on voulût lui faire
épouser un misérable: & entre nous, il
vaut mieux qu'elle, de quelle façon qu'on
la regarde.

---

(1) On appelloit Mesdames de Mailly, de Caylus, & de Mornay, les COMTESSES. Elles étoient du particulier de Me. de Maintenon.

LETTRE XIX.

JE vous assure, Madame, que je me sens une grande peine de l'état où se trouve Me. de Montbas ; que je ne perdrai aucune occasion de presser le Roi, & que si elle vient ici, je ferai mon possible pour qu'elle soit contente de moi. Je suis bien difficile à joindre ; j'ai plus d'affaires que jamais : les fréquents voyages de Marly me mettent toujours en arriere ; & j'ai tant d'occupation à S. Cyr, que cela seul m'occuperoit, quand j'y pourrois donner tout mon temps. Nous y mettons des Missionnaires ; nous avons un Evêque, & un saint Evêque ; nous avons à bâtir pour les Missionnaires ; nous avons le consentement de Rome. Vous voyez si tout cela doit m'occuper, sans compter les affaires du dedans. J'ai donné vos lettres à la Chanoinesse (1) pour les distribuer : elle est plus dévote, plus abstraite, plus étourdie que jamais. Mlle. d'Aubigné est très-jolie : elle a l'esprit fort

(1) Me. de la Maison-fort, qui étoit un peu parente de Me. de Brinon.

ort avancé, bonne, toute instruite, & emplie de sa Religion. Voilà, Madame, outes les nouvelles de St. Cyr : celles le Versailles sont excellentes. Le Roi se porte à merveille : sa santé & sa sainteté se ortifient tous les jours. La piété devient fort à la mode : Dieu veuille la rendre sincere dans le cœur de tous ceux qui nous l'étalent pour nous plaire ! Nous allons faire un voyage de huit jours à Compiegne : e m'en passerois bien ; mais nous apprenons tous les jours d'un nombre de Saints que nous voyons quelquefois, qu'il faut renoncer à sa volonté, & faire de son cœur celle de Dieu. Mlle. de Marsilly prétend que St. Cyr est présentement à a mode. Vous savez, vous qui l'y avez mis, que cette date est plus ancienne. Je ne varierai jamais dans les sentiments l'estime, d'amitié & d'inclination que j'ai toujours eu pour vous. J'ai passé trop légérement sur notre Evêque, (1) puisque vous le connoissez : le Roi n'avoit jamais vu son visage. Personne ici ne savoit son nom : mais tous les honnêtes gens ont applaudi à ce choix. L'élu en est vé-

(1) Paul Godet des Marets, élevé au Séminaire de St. Sulpice, indiqué à Me. de Maintenon par Mrs. Tiberge & Brisacier.

réellement affligé, & son humilité en a redoublé.

LETTRE XX.

Le 28 Avril 1690.

IL est vrai que nous avons été bien touchés de la mort de Me. la Dauphine, & qu'une pareille scene est bien propre à inspirer de sérieuses réflexions : mais tout le monde ne voit pas si clair que vous, & n'est pas si bien préparé à profiter de tout ce qui se présente. Pour moi, ma très-chere, je ne sais point le chemin que vous dites, & c'est ma faute toute entiere. Dieu fait tout pour m'attirer, & je suis bien convaincue qu'une autre seroit toute à lui. Je le suis fort aussi, qu'il est seul digne de remplir notre cœur. Le Roi est en bonne santé : je lui ai fait votre compliment, qu'il a reçu comme il a toujours fait tout ce qui vient de vous. Dieu bénit notre maison : la piété s'établit dans toutes ces jeunes filles d'une maniere admirable. Vos Missionnaires y contribuent : nos Confesseurs extraordinaires répandent par tout leurs merveilleuses instructions, & notre saint

Evêque y remplit toutes ses obligations d'une maniere si édifiante, que toute la maison a pour lui beaucoup d'estime & de respect. Notre Supérieur y continue ses conférences, & tout y respire l'amour de Dieu. Remerciez-le, je vous supplie, de donner un tel accroissement à ce que vous avez planté.

LETTRE XXI.

Le Roi reçoit toujours avec plaisir ce que je lui dis de votre part, & m'ordonne de vous en remercier. Je ne manquerai pas de donner votre lettre à Mlle. de Blois : elle a la rougeole & la fievre continue. Si Me. la Duchesse de Chartres alloit un jour à Maubuisson de son chef, ce seroit une occasion bien naturelle & bien commode de vous aller embrasser & de voir votre Ste. Abbesse (1). J'aime fort les Saints, comme vous savez. Quant à l'affaire de Brunswick, je ne sais ce qu'elle étoit d'abord; mais je sais qu'elle a été très-mal conduite, que Mrs. de Bouillon ne sont pas nommés

(1) Fille du Roi de Bohême.

dans les informations que le Roi s'eſt fait lire, que c'eſt un démêlé de valets; & je crois que tout cela n'aboutira pas à grand'choſe. Me. de Montchevreuil eſt convaleſcente; j'ai dîné au chevet de ſon lit. Il ſeroit à deſirer qu'elle ſe conſervât davantage, & qu'elle allât un peu moins à l'Egliſe : elle va quitter Mlle. de Blois. M. de ** veut une Dignité : vous ſavez qu'en ce pays-ci elles vont devant la vertu. Le monde eſt bien mépriſable! Dieu veuille nous en détacher de plus en plus! Comptez, Madame, que je reçois toutes vos lettres, que je les lis ſoigneuſement, & que je voudrois y répondre.

LETTRE XXII.

J'Ai lu votre lettre au Roi ſur le Pere du Breuil. Il m'a dit que c'eſt un homme dangereux; que les Peres de l'Oratoire l'ont chaſſé; qu'ils ne le reprendroient pas, & que c'eſt ſans averſion & ſans prévention qu'il ſe croit obligé de le tenir enfermé. Voilà ce qui m'a été répondu fortement. Peut-être le Roi fait mal d'uſer ainſi de ſon autorité; mais certainement il croit bien faire. Je fais

toujours vos compliments au Roi sur tout ce qu'il lui arrive, & ils sont toujours bien reçus : vous pouvez compter là-dessus. Adieu, Madame : ne nous lassons jamais de demander la paix : la victoire ne me réjouit que dans cette espérance. Ne m'oubliez pas aussi, vous connoissez mes besoins.

LETTRE XXIII.

ME. de Canteleu ne va-t-elle plus chez M. le Chancelier ? Je la verrai avec joie quand elle voudra : vous savez, Madame, mon goût & mon estime pour elle ; & je ferois quelque chose de plus difficile pour vous. Puisque le monde enivré de la faveur ne veut compter que ce qui est marqué à son coin, je voudrois de tout mon cœur que toutes mes actions, toutes mes paroles pussent être utiles à quelqu'un. Je ne puis donner qu'un moment à votre amie : aussi n'est-il pas nécessaire qu'elle en ait davantage : il ne faut que les apparences : c'est encore un bonheur, que le seul air de desirer le bien le produise ! M. & Madame de Pontchartrain sont des gens de mérite. Notre nouvelle Novice est aussi

tranquille que vous l'avez vue inquiete: sa vivacité se modere, & nous en ferons une des plus aimables Saintes qui soit au monde. M. de Chartres l'a bien conduite. Adieu, ma chere : ma lettre est courte; mais vous seriez contente, si vous voyiez d'où je vous l'écris.

LETTRE XXIV.

J'Ai fait vos compliments au Roi sur le bonheur de ses armes & sur le mérite personnel de M. le Duc du Maine : il est persuadé que vous êtes aussi bonne Françoise qu'excellente Religieuse. Je suis ravie de pouvoir me flatter de la paix. Je suis plus accablée que jamais, & la rareté de mes lettres vous le dit assez : vous savez le goût que j'ai pour votre commerce sur quel ton qu'il soit. Il faut me priver de plaisirs & m'adonner aux affaires, puisque les affaires m'appellent & que les plaisirs m'abandonnent. Ne vous a-t-on pas envoyé votre pension? Je ne cesserai de parler au Roi pour celle de votre Princesse, jusqu'à ce qu'elle soit payée. Je n'ai su votre maladie qu'après votre guérison : je ne suis point à moi; tous mes amis doivent me regarder

comme morte pour eux : je ne puis garder ni mesures ni bienséances : je ne puis me montrer ni en entier ni par parties ; mais il me semble que je n'ai point de tort, & que c'est le temps qui me manque & non pas le sentiment. Vous avez fort bien répondu à la pauvre femme : le Roi voudroit à tout prix voir son peuple plus heureux. Je suis toute à vous, malgré toutes mes irrégularités.

LETTRE XXV.

JE me réjouis du sacrifice que vous avez fait. Nous avons ici un Saint, qui dit qu'à mesure que Dieu nous demande des sacrifices, nous nous appercevons combien nous étions attachés à des choses que nous ne comptions pour rien dans la spéculation. Nos cheres Dames de St. Louis se sanctifient tous les jours. Toutes nos *bleues* veulent être Religieuses, & tous les Couvents veulent en avoir ; & votre sainte Abbesse n'en voudroit-elle pas aussi ? Je ne mérite point les remerciements de Me. la Duchesse de Brunswick. J'ai rendu témoignage à la vérité ; je la rends toujours ; & c'est me remercier d'avoir fait mon devoir & de m'être livrée

à mon goût : je connois le mérite de la Princesse, & je le soutiendrai en tout lieu. Le Roi prend tout mon temps ; je donne le reste à St. Cyr, à qui je voudrois le tout donner. Cette Maison est d'un si grand détail qu'en y faisant ce que je puis, je n'y fais pas la moitié de ce que je voudrois & de ce que je dois vouloir. Ma très-délicate santé me rend incapable d'agir. Le soin de mon salut occupe le peu de loisir que je puis rassembler : les mois deviennent des moments, & je vis d'une rapidité qui m'étouffe. Que je vous gronde ! vous doutez de mes sentiments, parce que vous n'en voyez pas des marques ; ne savez-vous point que je ne suis pas légere, & qu'après bien des années & des discussions, vous m'avez retrouvée la même ? C'est un miracle que ma lettre n'ait pas encore été interrompue ; M. Fagon crie miséricorde contre moi de ce que j'écris trop ; j'ai été dans des épuisements à mourir ; chacun disoit, on la tue à force de l'importuner, & chacun vouloit être excepté. Je durerai tant que Dieu voudra ; j'aimerai toujours votre commerce ; je fais tous vos compliments au Roi ; je considere tout ce que vous aimez ; je desire la paix ardemment ;

n'eſt-ce pas-là tout ce qu'il faut pour vous plaire?

LETTRE XXVI.

Fontainebleau, ce 22 Octobre.

IL faut vous répondre d'ici, où j'ai moins d'affaires qu'à Verſailles, parce que je n'ai pas St. Cyr. Je ne comprends pas que Me. de C. ſoit contente de moi; je l'ai ſi bien grondée de la maniere dont elle vit avec ſon mari! Cette femme-là ſe prépare bien des malheurs; ſon goût pour le monde eſt toujours très-ardent; & ſes voyages à la Cour ne l'éteignent pas. On me demande par-tout des Demoiſelles de St. Cyr, ſur-tout où j'en ai déja donné. Si Me. votre Abbeſſe étoit immortelle, je lui en propoſerois une. Nous en avons qui veulent être Capucines & filles de l'*Ave Maria*. J'ai fait mon poſſible pour détourner Pontbrian d'être Carmélite : ſes Confeſſeurs diſent que ſa vocation eſt ſolide, ſi elle ſubſiſte juſqu'au mois de Mars. Il faudra donner une forme à St. Cyr, dès que les Bulles ſeront arrivées : affaire très-difficile; il faut des vœux ſolemnels ſi l'on veut de

la famille ; la [illegible] aura de la peine à le soutenir, & sa singularité ne permet guere de l'attacher à un Ordre. Travaillons sur notre cœur, & mourons en [illegible]. Le Roi conserve beaucoup d'estime pour vous ; il n'est rien qu'il ne fît, si vous aviez la paix. Adieu, [illegible].

LETTRE XXVII.

A Fontainebleau.

Je vous l'ai dit plusieurs fois : si vous me voyiez de près, vous ne voudriez pas que je vous écrivisse. Dieu, le Roi, St. Cyr, & ce que la Cour m'arrache malgré moi, ne me laissent pas un instant. Vous n'avez nul besoin de moi ; notre commerce est sans utilité, & ne sert qu'à notre plaisir ; il ne faut plus y penser ; vous me l'avez appris mille fois ; vous ne pouvez douter de mon estime & de mon amitié. Je connois votre cœur ; je le retrouverois au bout de cent ans comme je l'ai quitté : demandez après cela à Me. Fagon s'il faut perdre du temps à se faire des protestations, & si les personnes solides ne doivent pas être au-dessus des

formalités. Il ne faut pas finir ma lettre sans vous parler du Roi : il a la goutte, dont il est bien fâché, parce qu'il est obligé de garder la chambre. Il veut la paix, & pense surtout comme on le peut desirer ; vous en seriez bien contente. Adieu, Madame, ne grondez plus. Je vous aime toujours; priez pour moi, & faites prier que je me sauve malgré le mauvais air que je respire. Me. de Montchevreuil ne vous écrit-elle pas ? Elle se sanctifie de plus en plus. Nous avons peu gardé ici le Roi & la Reine d'Angleterre ; Dieu n'a pas voulu leur laisser ce petit soulagement : il les traite en ames fortes. Adieu, je ne puis vous quitter quand j'ai commencé.

LETTRE XXVIII.

JE vous assure, Madame, que ce n'est pas par oubli, ni par dureté, ni par négligence, ni par dédain, ni par aucun mauvais office, que j'ai été si long-temps sans vous écrire ; c'est par le peu de temps que j'ai, & cela est au-delà de tout ce que vous en avez su & de ce que je vous en pourrois dire. Les Dames de St. Louis me donnent bien des affaires : le mau-

vais temps oblige le Roi de garder la chambre ; il en a eu la goutte ; enfin, Madame, je ne l'ai pu, & il y a eu peu de jours où je n'en aye eu envie. Je ne puis jamais cesser de vous aimer & de vous estimer. Si jamais il me revenoit quelque chose de vous, ou je ne le croirois point, ou vous seriez la premiere, & s'il plaît à Dieu, la seule à qui j'en ferois mes plaintes. Vous m'avez écrit plusieurs lettres auxquelles j'aurois bien envie de vous répondre, mais sur-tout à celle qui traitoit de celle du Roi. Je la lui montrai, & je vous assure, Madame, qu'il la lut avec plaisir & beaucoup de reconnoissance du zele dont elle étoit remplie pour lui. La Mere Trioche sait-elle votre vivacité sur ce chapitre ? Je voudrois joindre un peu de jalousie à sa passion. A propos de bonne mere, est-ce-vous qui achevez de tourner la tête à celles de Gisors ? Car le style est encore plus étonnant qu'il ne l'étoit, & la Mere des Anges me fait espérer des vers pour notre Monarque. C'est le plus simple des noms qu'elle lui donne. Il se porte à merveille, notre Monarque, & son ame va mieux que jamais ; avec cela tout est bon. Adieu, Madame, ne me soupçonnez jamais de vous manquer.

LETTRE XXIX.

A Versailles.

J'Ai reçu les jolis carrés que vous m'avez envoyés ; rien n'est si propre & si bien fait ; c'est dommage de les donner à une personne aussi peu curieuse que moi ! Je ne crois rien de plus beau que le portrait que vous aurez fait à Me. de Tirconel. Je sais comment vous montrez vos amies ; mais, Madame, que je suis loin de ce que vous en dites & de ce que vous en pensez ! J'avoue toutes les graces que Dieu m'a faites ; j'en suis comblée, & cependant je demeure à peu près telle que j'étois. On conserve pour vous à St. Cyr un souvenir bien tendre. Me. Cantiery est à Paris pour une affaire que M. de Pontchartrain me refuse : on veut que je parle aux grands personnages, & nous aurions mieux fait de parler à ceux de dessous. J'attends incessamment des nouvelles de la dévote Marquise (1) ; elle a pensé mourir à Bourbon : son mari est mieux.

(1) Me. de Montchevreuil.

LETTRE XXX.

Le 17 Mars 1692.

JE voulois avoir vu Me. la M. de Lafare, Madame, avant de vous faire mes complimens & à Me. Fagon sur ce mariage tant desiré, tant promis, tant remis, & enfin conclu à la grande satisfaction des deux amans. L'éleve de Me. Fagon m'a paru fort aimable : l'esprit brille sur son visage ; elle est timide, & je l'en estime davantage. Me. la Princesse la présenta au Roi dans ma chambre : le cœur lui battoit, je dis à la Princesse. Mais revenons à vous, Madame. Je suis ravie de ce que vous êtes mieux ; j'ai dit à Me. la Princesse mes raisons, pour que vous ne sortiez point de Maubuisson, si vous pouvez vous en passer. Je voulois lui proposer l'exemple de Me. de Canteleu, qui seroit plus propre à réformer un Couvent qu'à le gâter ; mais M. le Prince vint se mettre en tiers, & se rendit maître de la conversation. Voilà Me. de Guise morte en quatre jours, & nous vivons encore ! Me. la Princesse ne parle que de l'augmentation de votre piété. Si cela est,

vous n'êtes pas mal avec Dieu ; car il y a long-temps que vous le ſervez. M. de Montchevreuil eſt ſouvent malade ; je me porte fort bien, & j'en ſuis toujours étonnée. Vous ſouvenez-vous de Baudart, Veilleine & Laſtic ? elles veulent être Carmélites ; Sainte Thérefe s'empare de toutes nos filles ; menons-les à Dieu, n'importe comment. Je vous embraſſe, ma très-chere, & je ſerois ravie de cauſer avec vous ; il faut s'en paſſer & ne rien deſirer ſur la terre.

LETTRE XXXI.

Je voudrois vous conter tout ce qui s'eſt paſſé dans l'affaire de Me. d'Hanovre. Je vous connois aſſez pour répondre que vous conviendrez que le Roi n'a pas tort ; on a gâté cette affaire dans le commencement, & on ne pouvoit après cela prendre un meilleur parti que de la ſacrifier au Roi. Il auroit dit des choſes qui auroient été plus honorables à votre chere Princeſſe que la punition de Mrs. de Bouillon. Je voulus la voir, me ſouvenant de ſes anciennes bontés pour moi ; mais je ne trouvai plus cette Princeſſe douce & bonne que je connoiſſois. Elle étoit chan-

gée de viſage & d'humeur, livrée à ſon reſſentiment, pleine de menaces, en un mot très-éloignée d'écouter & de ſuivre mes conſeils. Je ne crus pas devoir la faire voir au Roi dans un état ſi contraire à l'opinion de douceur qu'il admiroit dans une lettre qu'elle m'avoit écrite; mais, Madame, quittons un diſcours ſi déſagréable, & paſſons à celui de Me. la Ducheſſe du Maine; le Roi en eſt très-content. Voilà ce mariage que vous trouviez ſi raiſonnable à faire; j'étois fort de cet avis. On m'a dit que la Princeſſe ira paſſer la Semaine-ſainte à Maubuiſſon; repoſez-la bien; on la tue ici par les contraintes, par les fatigues de la Cour; elle ſuccombe ſous l'or, ſous les pierreries; ſa coëffure peſe plus que toute ſa perſonne. On l'empêchera de croître & d'avoir de la ſanté; elle eſt plus jolie ſans bonnet qu'avec toutes leurs parures. Elle ne mange guere; elle ne dort peut-être pas aſſez, & je meurs de peur qu'on ne l'ait trop-tôt mariée. Je voudrois la tenir à St. Cyr, vêtue comme l'une des vertes, & courant d'auſſi bon cœur. Il n'y a point dans les Couvents d'auſtérités pareilles à celles auxquelles l'étiquette de la Cour aſſujettit les Grands. Bon ſoir; ſi j'entamois la morale, vous ſeriez à plaindre.

Le Roi m'ordonna de remercier Me. de Maubuisson, aussi-tôt que je lui eus fait ses compliments; mais je n'ai pas le temps de faire ce que je dois. M. le Duc du Maine est un guerrier très-étourdi, irrégulier & distrait; à cela près, il a quelque mérite. Adieu, Madame.

LETTRE XXXII.

A Versailles, ce 27 Août 1695.

Rien ne doit mieux vous persuader que je n'ai pas un moment à moi, que de voir que je suis six mois sans vous écrire. Je vous mets à part comme les personnes dont on se croit assuré. J'attends le temps, & ce temps ne se trouve point, parce que je n'en ai plus pour mon plaisir. Il s'est passé bien des choses où j'aurois voulu répondre, sur-tout à l'égard de la D. de Brunswick, dont je sais que les intérêts vous touchent fort, & pour laquelle je n'ai pas changé de sentiments. On ne peut être plus touchée que je le fus de ce qui se passa dans ma chambre, où je ne lui avois proposé de venir, que pour la mettre vis-à-vis du Roi. Depuis, son affaire s'est jointe à celle de Me. d'Ha-

novre; & devenant affaire d'Etat, je n'ai plus eu de moyens de parler : vous me connoiſſez, vous ſavez ſi j'aime à faire du mal : je ne ſais qu'aller droit; peu de gens ſont de même en ce pays-ci, & ſont incapables de croire que je ſois où je ſuis, ſans y être parvenue par une profonde habileté. Je ſuis accablée d'affaires pour St. Cyr : on y va faire les vœux ſolemnels; auſſi m'y donnai-je toute entiere : & je ne ſuis plus à Verſailles que pour les heures où le Roi eſt dans ma chambre. Je languis de la continuation de la guerre, & je donnerois tout pour la paix. Le Roi la fera dès qu'il le pourra, & la veut auſſi véritablement que moi : mais il fera en attendant une grande guerre, & ſes ennemis verront combien on les abuſe, quand on leur dit que nous ne pourrons la ſoutenir long-temps. Dieu ſera pour lui contre tous : il eſt pieux, & les autres ſacrifient la Religion à leurs paſſions. Vous m'avez trompée ſur Me. la Ducheſſe du Maine dans l'article principal, qui eſt celui de la piété : elle n'a veine qui y tende; elle veut faire en tout comme les autres. Je n'oſe rien dire à une jeune Princeſſe élevée par la vertu même; je ne voudrois point la faire dévote de profeſſion; mais j'avoue que je voudrois bien

la voir réguliere & agréable à Dieu, au Roi & à M. le Duc du Maine, assez sensé pour vouloir sa femme plus sage que bien d'autres. Je lui avois donné une Dame d'honneur, qui est une sainte; mais elle est peu autorisée, & ne fait que la suivre. Ce n'est qu'un enfant : elle auroit plus besoin d'une Gouvernante que d'une Dame d'honneur; du reste, elle est telle que vous me l'avez dépeinte, jolie, aimable, gaye, spirituelle, & par-dessus tout cela, fort éprise de son mari, qui de son côté l'aime passionnément, & la gâtera plutôt que de la gronder. Si celle-là m'échappe encore, je renonce aux Princesses, persuadée qu'il n'est pas possible que le Roi en trouve une dans sa famille qui se tourne au bien. Me. la Duchesse de Chartres est une paresseuse; elle ne se sert pas de son esprit comme elle le pourroit, mais sa conduite est bonne. Je veux le bien par-tout, j'y contribuerai autant qu'il me sera possible. J'avoue que je voudrois aimer la Duchesse du Maine par-dessus tout, étant ce qu'elle est à un homme qui est la tendresse de mon cœur. Je me laisse aller au plaisir de vous entretenir. Adieu, Madame : priez pour moi, faites prier vos Saintes; rendez-moi de bons offices auprès d'elles, afin qu'elles

m'en rendent auprès de Dieu, & croyez que je conserve pour vous tous les sentiments que vous m'avez vus depuis une très-ancienne date.

LETTRE XXXIII.

Ce 14 Octobre 1693.

PUisque vous voulez que je me serve d'une autre main que de la mienne, je vous écrirai un peu plus souvent. Ce n'est point par oubli que vous ne recevez pas de mes nouvelles, & je vous assure que l'inquiétude que vous me témoignâtes dans mon cabinet, ne vous a rendu qu'un bon office auprès de celui qui en est la cause. Toutes nos victoires me font d'autant plus de plaisir, qu'elles ne changent point le cœur du Roi sur son amour pour la paix. Il connoît la misere de ses peuples : rien ne lui est caché là-dessus; on cherche tous les moyens de la soulager; & il n'y a qu'à desirer que Dieu éclaire nos ennemis sur la folle assurance qu'ils ont d'abattre la France. On les battra partout : c'est un Roi malheureux que le Roi veut rétablir. Vous seriez bien contente si vous voyiez sa modération, & com-

bien il eſt perſuadé que les avantages qu'il remporte viennent de Dieu. Je prie Me. Trioche de redoubler ſes inſtances pour la paix ; car je vous avoue que je n'aime nos avantages que dans cette vue-là. Je vous plains d'avoir perdu un auſſi agréable commerce que celui de Me. la Ducheſſe de Brunſwick ; mais il faut vous conſoler par l'eſpérance de l'établiſſement de Meſdames ſes filles. Je ſuis toujours très-contente de Me. la Ducheſſe du Maine, & toute prête à vous montrer M. ſon mari, dès que je ſerai à Verſailles. Adieu, ma très-chere : je ne puis changer pour vous : vous m'offenſez d'en douter ; & mes amis doivent m'excuſer quand je ne leur donne pas un temps qui n'eſt plus à moi. Je parlai l'autre jour un quart d'heure à mon frere ; il y a plus de trois ans que cela ne m'étoit arrivé. Je vous conjure de faire prier vos bonnes amies pour ce qui ſe va faire à St. Cyr ; vous en connoiſſez la conſéquence mieux que perſonne. Oſerois-je aſſurer ici votre ſainte Princeſſe de mes très-humbles reſpects ?

prochaine, si on n'est point engagé à St. Cyr; car vous savez que je n'y ai encore jamais donné de Prédicateur. Monsieur m'a dit que vous êtes rajeunie de dix ans : il est charmé de votre logement. Adieu : je suis plus accablée que je ne l'ai jamais été, & je ne sais comment la tête ne me tourne pas. Priez Dieu pour moi; jamais créature n'a dû être si pénétrée de reconnoissance pour lui : il me semble que je l'aime de tout mon cœur. Voilà un reste de l'habitude que j'avois de vous parler confidemment; je le ferois encore si j'avois un moment à donner à mon plaisir.

LETTRE XXXV.

IL faut, Madame, s'attendre à toutes sortes d'injustices de la part du monde : il veut juger de tout, & juge toujours mal. M. Pellisson vivoit d'une maniere exemplaire; & parce qu'il ne s'est pas confessé, il étoit Huguenot. On n'a ici nulle attention à la vie, & on compte pour tout de recevoir les Sacrements à la mort. Le pauvre homme ne se croyoit pas si mal, & remit Mr. le Curé au lendemain. Votre ami est jugé présentement par notre unique Juge, & je le crois fort

heureux. Le Roi se porte bien; il travaille beaucoup à ses affaires; ainsi je me porte mieux que jamais; je travaille de mon côté sans espérance de voir la fin de mon ouvrage. Dieu fera tout ce qu'il lui plaira. J'ai parlé à M. le Prince à Marly; je l'ai prévenu, je l'ai loué, je l'ai excité sur le mariage de Mlle. de Guedani (1); mais Madame, je n'ai pas lieu d'espérer que cette affaire réussisse. Mlle. de Radouay sera bien heureuse, si elle demeure aux Ursulines de Pontoise.

LETTRE XXXVI.

Le 5 Février.

JE reprends ma lettre pour vous dire que je partage vos peines; mais il y en a par-tout, & elles nous sont bonnes. J'ai parlé de mon mieux sur le mariage de Mlle. de Guedani; & quoique je n'aye pu vous répondre, je n'ai pas oublié votre vivacité là-dessus. Ce n'est point un malheur que Mlle. de Garge serve;

(1) Fille naturelle du Prince de Condé: Guedani est l'anagramme d'Anguien.

ferve ; mais tomber en de mauvaifes mains eft un mal irréparable. Une des folies de notre fiecle eft cette fureur de s'élever au-deffus de fon état. Vous me direz que j'en parle bien à mon aife ; mais Dieu fait fi j'ai voulu m'élever ! Nous n'ignorons pas la mifere des Provinces, & nous voudrions la foulager ; mais on eft preffé de tous côtés. Faites prier pour la paix ; après cela il n'y aura point de bien qu'on ne puiffe efpérer. Nous avons penfé perdre Me. de Montchevreuil ; elle eft hors d'affaire ; elle fe difpofoit à la mort avec une paix & une joie admirables. La petite-vérole eft à St. Cyr, & toutes nos Dames enfermées dans leur Noviciat. Nanon (1) & moi gouvernons la maifon. Bon foir, Madame, on me fait finir plutôt que je ne voudrois, & c'eft ce Roi que vous aimez tant ; il vous fait fouvent de ces malices-là.

---

(1) Mlle. Balbien.

LETTRE XXXVII.

LEs affaires de Me. de Brunſwick ſont devenues affaires d'Etat, deſquelles par conſéquent nous ne devons plus nous mêler. Il faut qu'elles ſe traitent par les Miniſtres, & que nous nous contentions de faire des vœux. Je m'y intéreſſe autant que j'ai jamais fait, & je ſuis bien fâchée de lui être inutile. Me. la Princeſſe eſt bien vive ſur le mariage de Guedani, & j'eſpere en venir à bout. On ne peut aſſez admirer en toute occaſion la vertu de cette Princeſſe. Adieu, Madame. Je ſuis ici dans un grand repos : le Roi s'y plaît tout-à-fait ; mais le temps eſt effroyable.

LETTRE XXXVIII.

A St. Cyr, ce 9 Septembre.

VOtre bon eſprit vous a bien fait voir que le voyage de Me. d'Hanovre en Allemagne ne devoit pas être fort agréable au Roi, & qu'il ne ſeroit pas juſte que ſes bienfaits allaſſent chez ſes enne-

mis. Je ne ſaurois croire qu'il fût bien difficile de remettre les deux Princeſſes ſœurs en commerce; mais il me ſemble qu'il n'eſt pas à propos d'en parler aujourd'hui. M. le Prince eſt à Chantilly; nous allons à Fontainebleau; elles ne s'y verroient pas préſentement, & c'eſt une affaire à traiter à notre retour. Il n'eſt pas beſoin que je vous diſe ce que je penſe là-deſſus, non plus qu'en toute autre choſe; vous me connoiſſez mieux que je ne me connois moi-même. Je ſuis très-contente de Me. la Ducheſſe du Maine; & ſi elle exécute ce qu'elle ſe propoſe, elle vaudra mieux dans ſa petite perſonne que toutes les autres enſemble. Vous ſavez que ce n'eſt pas leurs ſoins, leurs déférences, leurs ménagements, que je demande; c'eſt le bien uniquement que je cherche. Je voudrois qu'elle fût agréable à Dieu, au Roi, à ſon mari, aux honnêtes gens: & tout cela ne ſe fait pas ſans le vouloir & ſans ſe contraindre. Adieu, Madame.

voit qu'un tel a un grenier rempli, on iroit bien vîte l'ouvrir; & cet exemple feroit du bien à tout le monde. Le malheur eſt que tous les pays étrangers ſont auſſi mal que nous, & qu'ainſi on n'en peut eſpérer de ſecours. Dieu eſt en colere : il faudroit l'appaiſer : & nous ne faiſons que l'offenſer. Je ſuis très-édifiée de la conduite de Me. de Caylus : Si elle perſévere, je ne doute pas qu'elle ne ſoit plus agréable à Dieu, que d'autres ames plus pures & moins ferventes. Adieu, Madame, il y a long-temps que je deſirois ce moment-ci, pour vous aſſurer que je ne change point pour vous, & que je vous eſtimerai & aimerai juſqu'à la mort. Tout va bien à St. Cyr; & nos filles croiſſent tous les jours en piété & en capacité.

LETTRE XL.

C'Eſt avec plaiſir, Madame, que je vous aſſure de la joie que j'ai eue, quand j'ai ſu que vous étiez hors de danger. Tout St. Cyr a fait ſon devoir en cette occaſion, ſoit pour demander votre vie, ſoit pour remercier quand on l'a ſue en ſûreté. Le Roi ſe porte très-

bien, & je ne me porte pas trop mal. Notre Prince de Dombes vient bien, & Me. ſa mere s'eſt tirée avec vigueur de cette grande affaire. Il eſt vrai que je n'aurois pas cru que cette grande Princeſſe d'Hanovre fît tant de bruit; mais j'ai été fort aiſe de ſon établiſſement; car je conſerve beaucoup de zele & de reſpect pour Me. ſa mere. J'eſpere beaucoup ſur le mariage de Mlle. de Châteaubriant; elle a inſpiré une grande paſſion à un homme que j'ai vu naître, & qui n'en eſt pas plus jeune. Je ſuis très-vieille, mais très-contente, & cela n'eſt point commun. Adieu, Madame, réjouiſſez-vous. Ne vous laiſſez pas gagner par les vapeurs, & croyez-moi à vous pour toujours.

Fin du Tome ſecond.